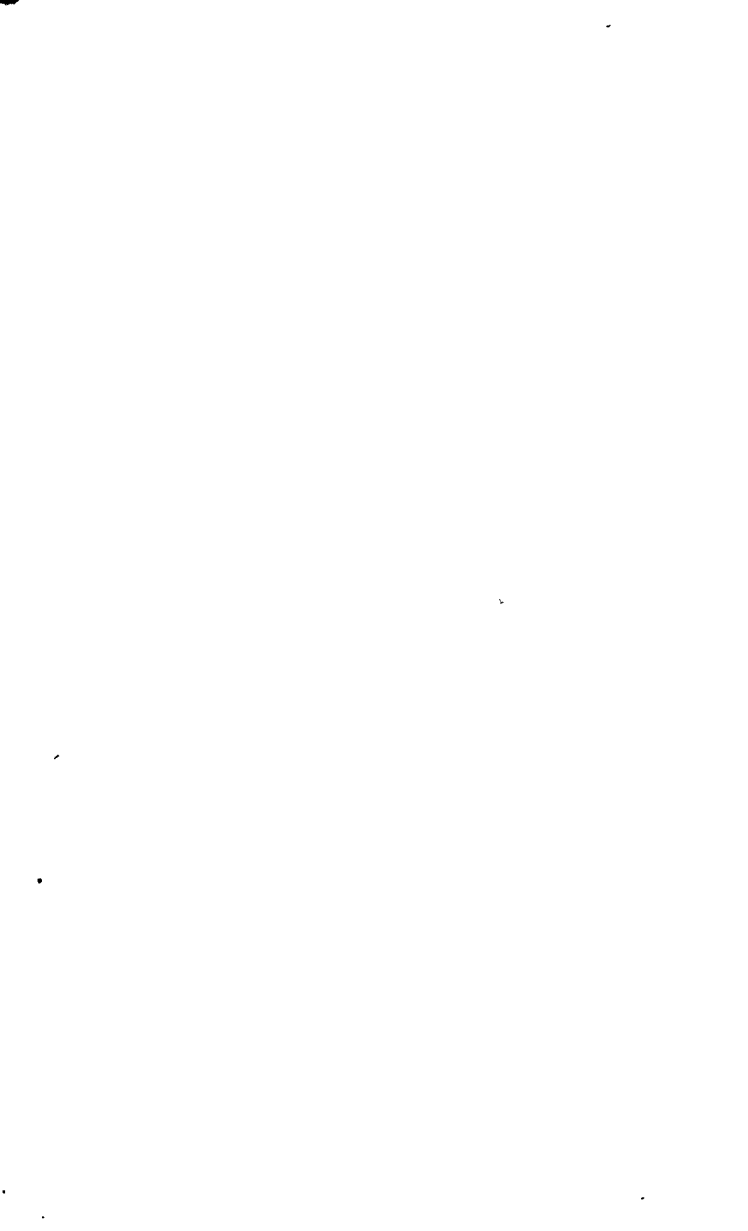






'Ren 6 154



L. Goussier

LES IEVX DE
IAN ANTOINE
DE BAIF.

A
MONSEIGNEVR LE
DVC D'ALENÇON.



A PARIS,

Pour Lucas Breyer Marchant Libraire tenant
sa boutique au second pilier de la grand' salle
du Palais.

M. D. LXXII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

XIX. ECLOGUES.

TRAGÉDIE ANTIGONE.

COMÉDIE LE BRAVE.

COMÉDIE L'ÉVÊQUE.

IX. DEVIS DES DIEUX

PRIS DE LUCIAN.



A MONSEIGNEVR
LE DVC D'ALENÇON.



ONORANT selon ma puissance
De mes dons les Princes de France,
O Sang Royal, DVC D'ALEN-
CON,
Dieu m'en gard, que ie vous oublie,
Vous, à qui mon deuoir me lie

Désja de plus d'une façon.

Quand vous ne seriez que le Frere
De mon ROY, pourroy-je bien taire
Vostre nom en mes vers rimez?
Mais vostre liberale grace
Ie crein trop, qu'elle ne me face
L'un des plus ingrats estimez.

Ie veu me sauuer d'un tel vice:
Si vous m'avez esté propice
Iusqu'icy, ie vous conuiray
Me l'estre encores dauantage,
Quand au dauant de mon ouvrage
Vostre beau nom ie publieray.

A vous, qui de vostre nature
Aimez la gentile écriture,

Qui bien les personages fait,
De mes I E V X l'œuvre ie dedie,
Où ma Muse, basse & hardie,
Dieux, Roys, & Bergers contrefait.
Combien que honteux ie confesse,
Que bien loin d'auant moy ie lesse
L'honneur des siècles anciens,
Qui ont vu les fables chantées
Sus leur scène représentées,
Aux Teatres Atheniens.

Car leurs vers auoyent la mesure,
Qui d'une plaisante bature
Frapoit l'oreille des oïans.
Et des Chores la belle dance,
En chantant gardoit la cadance,
Au son des hauboyes s'égayans.

Les hommes du siècle barbare,
Rejettant cette façon rare,
Ont à dédain de la gouster.
Si jamais la France prospere,
En paix florissante, i'espere
Ce degoustement leur ouster.

Nous auons la musique preste:
Que Tibaud & le ieune apreste,
Qui leur labour ne deniront:
Quand mon R O Y benin & sa Mere,
Et ses Freres, d'un bon salere
Nos beaux desirs enhardiront.

Si mes petites chanfonnetes,
Que ie tien comme des sornettes
Escrites en vers mesure,

Courant par les bouches des Dames
 Ebranlent les rebelles ames
 Des Barbares plus assurez.
 Y'en sçay l'art : la Muse amiable
 Me viendra tousiours secourable,
 Si tost que ie l'imploreray.
 Aussi tost qu'au nom des trois Freres
 Et leur Mere, à moy debonaires,
 De m'ayder les adjureray.
 Soit que vouliez voir sur la Scène
 Entonner d'une haute aléne,
 Des Tyrans les soudains malheurs:
 Soit que d'un langage vulgaire,
 Cherchiez du menu populaire,
 Ouïr les ridicules meurs.
 Soit que de recherche on desire
 Voir en la sauuage Satyre,
 Les Sylvains bondir des forêts:
 Silene la teste penchante
 Desur la beste rincanante,
 Soutins des Satyres folets:
 Soit qu'il faille d'un son plus grave,
 D'un Heros sage heureux & brave,
 Chanter les faits auantureux:
 Ie suis a pris à plus d'un stile,
 Pour courir d'un esprit agile,
 Doux en bas, en haut vigoureux.
 L'iambe dru ie sçay rebatre,
 Redoublant le pas qu'il faut battre
 En tems & lieu, sans forvoyer:
 L'Anapeste ie sçay conduire,

Egaler la demarche : & duiſe
Le Chore qu'il faut conuoyer.
Ie ſçay d'vne aſſiete acordee
Balansant le peſant Spondee,
Le legier Daſtile ranger.
Ie conoy la longue & la bréve:
Si l'accent baiſſe ou ſe reléue.
Le François ne m'eſt étranger.
I'en ay fait deſia l'ouuerture:
Conſeruous noſtre langue pure:
Reglons-la, telle comme elle eſt.
Ce ſeroit grande moquerie,
De maintenir la Barbarie
Pour vn vain abus qui nous plaiſt.
Ie ne ſuis no vice à la rime:
Comme vn autre ie m'en eſcrime:
Autant qu'vn autre j'en ay fait.
Mais en l'erreur ie ne me flatte:
Et ne porteray l'ame ingrate
De l'honneur que France me fait.
O France ton Empire croiſſe:
Fay que ta valeur aparoiſſe,
Soit aux armes, ſoit au ſçauoir:
Seconde-moy : j'ay le courage,
Sans depra uer ton doux langage,
Bien meſuré le faire voir.
Que nul me blamant ne m'outrage,
Qu'outrecuidé ie m'auantage
De forger vn parler nouveau.
Ie ſuy du commun la parole:
Des bien parlans j'ayme l'école:

Et leur parler ie trouue beau.
Ie m'y regle, ie m'y conforme:
Et sans donner nouvelle forme,
Tel qu'il est le veu prononcer.
Mais suiuant sa propre nature,
Ie veu que la droite écriture
Aux étrangers l'aille anoncer.
Le vray comm'il est ie propose:
Que nostre parler se compose
Du Son voyel & consonant:
Voyelles sonent apar elles:
Consonantes sans les voyelles
Ne se vont jamais entonant.
Tant soit peu quiton nostre vsance,
(Mais nostre fausse acoutumance.)
Et nos voyelles recherchons:
Tentons chacune consonante:
Si faisons ainsi, ie me vante
Que trouuerons ce que cherchons.
Autant que sentons de voyeles
Diferantes, autant pour elles
Il faut de lettres assurer.
Autant qu'aurons de consonantes,
Il faut de marques diferantes,
Pour chacun Son bien-figurer.
Ainsi prenant sa droite forme,
L'écrit au parler se conforme:
Ainsi lon note le vray son,
Des syllabes & des distongues,
Des breues d'auccque les longues,
Et du haut & du grave ton.

Qui par ce chemin s'achemine,
L'obscur ignorance ruine,
N'enseignant que la verité.
Et fait que la langue Françoisé,
Egale au Grec & Romain, voise
Saine & sauue en sa purité.
O FRANCOIS, François de nature,
Et Franc de bonne nourriture,
L'entreprise fauorisez:
A fin que la France honoree,
De sa langue soit decoree,
Comme de ses faits tant prisez.





LES ECLOGVES

DE L. A. DE BAIF.

AVROY.



ECLOGVE I.



HARLE, j'auoy joué sus ma basse
musette
De nos gentils bergers en mainte chã-
sonnette
Les jeux & les debats, quand en son-
ge voicy

La maigre pauureté, qui me reprend ainsi:

Brisé tes chalumeaux, creue ta cornemuse:

Au malheureux mestier des Musés ne t'amuse.

Pauure homme adonne toy plustost à besongner

A quelque œuure de main dou tu puisses gaigner:

Fay fiscelles de jonc à cailler des laitages:

Fay des formes d'osier pour faire des fromages:

Va les vendre en la ville, & raporte du gain

Dont tu puisses chasser la miserable faim.

Elle me dit ainsi : & j'aloy desia prendre

E C L O G V E S.

Mes tuyaux pour les rompre, & sans plus rien attendre
 Y'alloy jeter au feu mes escorces de bois,

Escrites des chansons de ma rustique voix:

Quand la Muse voicy (qui mit iadis Titire

Et Tirse pres des Rois) qui l'oreille me tire,

Et me tance disant: Que veux tu faire icy

Dans ce desert, où nul de tes vers n'a soucy?

Nul que la vaine Echon, qui tes chansons recrie

Par les monts cauerneux. & semble qu'elle en rie?

Tu meurs icy de faim: Vien te monstrer aux lieux

Où les donneurs des biens, les bons & riches Dieux

Tiennent leur grande court: Et fay la reuerence

Au grand Charle Pasteur des peuples de la France.

Depuis le grand Daphnis nul d'un cœur plus entier

N'a cheri ceux qui font des Musés le metier.

Elle me dit ainsi: là dessus ie m'éueille

Plein de creinte & d'espoir, plein de douce merueille.

Icy la pauureté de frayeur m'étonnoit:

La Muse d'autre part bon confort me donnoit.

A la fin i'arrestay de te choisir pour maistre,

CHARLE, te presentant de ma Muse champestre

Les sauvages chansons, présent de petit pris:

Car des petits bergers les presens sont petits.

Mais souuent les grands Dieux d'une persone basse

En aussi bonne part ont pris vne fouïasse,

Que cent bœufs d'un plus grand, regardans au vouloir

Plustost qu'à ce que peut leur ofrande valoir.

CHARLE, bien que je vienne avecque ma musette

Vestu en vilageois, dans le poing la houlette,

Affublé d'un chapeau, la surquenie au dos,

Des guêtres sur la jambe, & chaussé de sabos,

Ta bonté pour cela ne laissera de prendre
 En bonne part mon offre, & sans me faire attendre
 (Possible) tu voudras me departir de quoy
 Je puisse m'adonner aux Muses à requoy.

PRINCE, ce que je veu n'est guere grande chose
 Pour ta grandeur, qui fait que tout honteux je n'ose
 Te demander si peu : ce peu qui ne t'est rien,
 S'il te plaist l'otroyer, me seroit vn grand bien.
 Je ne veu cent troupeaux en diuers pasturages,
 Je ne souhette point mille gras labourages,
 Ny des constaunx de vigne, ou cueillir mille muis:
 Plus que ce qu'il me faut desirer je ne puis.
 Je veu tant seulement pour vn petit ménage
 Vne maison petite : vn petit pasturage
 Pour vn petit troupeau: avec vn petit clos
 Vn petit champ fertile, pour en viure à repos.
 Sur tout j'aime les chams: sur tout les Pierides
 Aiment les chams aussi, les fontaines liquides
 Et les valons cachez, & les bocages noirs,
 Et des antres deserts les retirez manoirs.
 Que Pallas face cas de ses villes gentiles
 Qu'elle a voulu garder: je n'aime point les villes,
 Sur tout j'aime les chams: Adon les aima bien,
 Aussi fit bien Paris le beau Dardanien.

O si je puis vn jour auoir ma maisonnette
 En des chams qui soyent miens: si comme je souhette
 Par toy j'ay tant de bien ! en l'aise où je seray
 O les belles chansons qu'à repos je feray !
 Alors j'oseray bien, ainsi que fit Titire,
 D'une moins foible voix plus haut suget élire
 Apres ces pastoureaux . Lors je diroy des cieux

*mi mari qui m'ay porcé
 m'ay porcé m'ay porcé*

E C L O G V E S.

Les tournelements certains : & qui cache à nos yeux
 La Lune deffillante, & qui la monstre entiere,
 Et qui fait apparoir cornuë sa lumiere,
 Oeuures de la nature admirable en ses faits,
 De qui j'entreprendroy rechercher les effaits,
 Bon Prince, à ton aueu: Voire en des vers plus graues
 De tes nobles ayeux les entreprises braues
 Hardy ie chanteroy : Tes ancestres vaillants
 Ie feroiy commander entre les bataillans,
 Et chasser la frayeur de leur troupe animee
 Sur l'ennemy qui fuit leur foudroyante armee:
 Et ie ne teroy pas du grand Henry l'honneur,
 Ny l'honneur de ses fils : Que tousiours le bon heur,
 O grand pasteur du peuple, & vous mene & vous suive
 Contre vos ennemis : & que long temps ie viue
 Pour chanter vos vertus, me couronant le front
 De palme & de lorier entrelassez en rond.

Tay toy petit flajol : ô petite muſette
 Hauffant ta foible voix ne fay de la trompette.
 Garde qu'en te voulant sans forces esleuer
 Ton petit ventre enflé tu ne faces creuer:
 Repren ton premier ton, & sans auoir la grace
 De Charle, n'entre pas en vne telle audace:
 Mais, Charle, on ne ſçauroit eſtre petit ſoneur
 Depuis qu'on entreprend d'entonner ton honneur.
 Or s'il te plaist chasser la pauureté chetive,
 Qui retient les efforts de mon ame creintiue,
 Mon humble Muſe alors braue s'enhardira
 Et d'un plus graue ſon tes louanges dira:
 Quand le repos heureux conuenable à produire
 Des fruits de plus grand pris, me laissera deduire

Des vers à mon loisir polis soigneusement
 A fin de contenter ton gentil iugement.
 Alors i' inuoqueray Apollon pour m'aprendre
 Vn chemin non frayé, par où j'aille entreprendre
 Vn œuvre tout nouueau dont ie te chanteray.
 Apollon à mon aide alors i' inuoqueray,
 Soit qu'il s'aille baignant dans la belle eau de Xante,
 Soit qu'il prenne le frais en la forest plaisante
 Dont Parnasse est vestu : l'ombre il delaissera
 Si Charle il m'oit nommer, le fleuve il quittera.
 Ou plustost ta faueur sera ma Pieride,
 L'argument de mes vers, & de mes vers la guide:
 Ton nom sera par tout : Tu les commenceras,
 Tu seras au milieu, à la fin tu seras.

B R I N O N.

E C L O G V E II.

Pvcelles, qui aimeꝝ les verdoyans riuages,
 Et pres du bruit des eaus la fraicheur des ombrages,
 Vous qui ne dedaigneꝝ, ô Nymphes aux beaux yeux,
 Nos champestres chansons par ces champestres lieux:
 Aideꝝ ma voix champestre. A Brinon je veu dire
 Vn chant que sa Sidere vne fois daigne lire,
 Vn chant de mon Brinon, que sa Sidere vn jour
 Ne lise sans jeter quelque soupir d'amour.
 Nul, Nymphes, ne vous suit en plus grand' reuerence
 Qu'il adoroit les pas de vostre sainte dance:
 C'est pour luy que ie veu, Naiades, vous prier:
 Voudrieꝝ vous à Brinon vos presans dénier?

E C L O G V E S.

Pucelles, commencez: (ainsi la bande fole
 Des Satyres bouquins vostre fleur ne viole:
 Si vous dancez, ainsi ne trouble vos ébas,
 Et si vous reposez, ne vous surprenne pas)
 Pucelles commencez, où vous touchez pucelles,
 Où vous mettez la main toutes choses sont belles:
 Chantez avecques moy: de Brinon langoureux,
 Recordon les amours en ce chant amoureux.
 Tandis par ces halliers mes cheures camufettes
 Brouteront les jettons des branches nouuelletes.
 Je ne chante à des sourds. Ce valon & ce bois
 Desia se tiennent prests pour respondre à ma voix.

Nymphes, quel mont lointain, quelle forest ombreuse,
 Quel fleuve, quel rocher, quelle cauerne creuse
 Vous detint, quand Brinon d'amour tout éperdu
 Son ame sanglotoit dessus l'herbe étendu?
 Estoyent ce les loriers dont Helicon verdoye,
 Ou l'eau qui doucement au beau Permesse ondoye,
 Ou l'ancre desiré du roc Aonien,
 Ou le sommet cornu du mont Parnasien?
 Car vous n'estiez alors sur les riués de Seine,
 Où l'amant languissant de l'amoureuse peine
 Couché piteusement, toute chose allumoit
 De pitié, fors le cœur de celle qu'il aimoit.
 Mesmes les Geneuriers, & mesmes les Espines
 Plourerent son malheur: les ondes argentines,
 Qui nettes parauant couloyent par les ruisseaux,
 Et crurent de leurs pleurs, & troublèrent leurs eaux.
 Tout y acourt des chams: le bestail qui s'étonne
 De se voir sans pasteur, tout triste l'environne,
 Bergers & Pastoureaux là ne faillirent pas,

Ceux cy d'un train pesant, ceux là d'un viste pas,
 Venans des enuironz : Et chacun luy demande,
 Mais d'où te vient, Brinon, ceste langueur si grande?
 Louisset y acourt encores tout mouillé
 D'auoir contre les loups toute la nuit veillé,
 Louisset le berger qui la bonne Nature
 De Brinon façonna de bonne norriture,
 Son enfance instruisant : si tout le grand sçauoir
 Contre le feu d'Amour eust eu quelque pouuoir.

Tous les Dieux qui des chās ont le soin Et la garde
 Viennent de toutes pars : Mercure point ne tarde,
 Mais tout premier y volle, ayant aisé son chef,
 Et ses talons aiséz : Doù te vient ce meschef?
 (Dit-il) de quel ennuy, de quelle maladie,
 Misérable Brinon, as-tu l'ame étourdie?
 Où sont perdus tes jeux quand tu pendois le pris
 A qui chantoit le mieux d'entre les bons espriz?
 Faune n'y faillit pas, secouant sur la teste
 De grans lis argentez vne branlante creste,
 Et de Geneests fleuris. Palés y vint soudain
 La panetiere au flanc, la houlette en la main.
 Aussi Pomone y vint: vne chapeau de fruitage
 Luy tendoit sur le front vn gracieux ombrage.
 Là couuert de Lorier Apollon pastoral,
 Le bon Dieu medecin, qui eust gueri son mal,
 Si le mal qu'il auoit eust receu medecine,
 Ou par enchantemens, ou par just de racine:
 Mais luy-mesme jadis qui ne s'en put guérir
 Pres d'Amphryse, luy Dieu souhetta de mourir.
 Pan de Menale y vint : de Pin vne couronne
 Affuble ses cheueux, Et son front enuironne:

E C L O G V E S.

La peau d'un Louceruier sur son dos s'estandoit,
 Sa fluste à sept tuyaux de son col luy pendoit:
 Pan de Menale y vint : & nous vîmes sa jouë
 De Meures toute peinte, & si faisoit la mouë
 Qu'il fait accoustumé depuis qu'il entonna
 Les premiers chalumeaux que Pallas luy donna.

Qui te pouffe, Brinon (dit-il) en telle rage?
 Où sont tous tes troupeaux ? où est leur pasturage?
 Sçachans que tu en as du tout quitté le soin,
 Sans guide la plus part sont escartez au loin.
 A tes pleurs & sanglots ne veux tu mettre pose?
 Et quoy ? ne feras-tu desormais autre chose
 Que de pleindre & languir ? Amour de tout cecy,
 Amour le fier Amour ne prend aucun soucy.
 On ne voit point souler ny les cheures de fucilles,
 Ny de Thym odorant les auares Abeilles,
 Ny de douce rosee au mois de May les fleurs,
 Ny le cruel Amour ne se soule de pleurs.
 Sidere, cependant que tu languis pour elle,
 Sidere ton soucy, où son plaisir l'appelle,
 Peu soigneuse de toy, court sus les claires eaux
 Par les prez bien-fleuris sous les frais arbrisseaux.

Las ! que feray-ie, hélas ! (dit Brinon, à grand' peine
 Parmi tristes sanglots recourant son aleine)
 Ha Sidere cruelle ! Ha, Sidere de fer
 Qui te plaist de me voir en ce cruel enfer !
 Las, que feray-ie, hélas ! il me plaist à la chasse
 Fait veneur, courir tant que ma douleur s'en passe:
 Il me plaist tout soudain brossant dedans les bois,
 Ayant la trompe au col, animer les abbois
 Des chiens bien ameutez sur la beste élancee.

Il me semble déjà, ie fein en ma pensée
 Qu'à trauers les cailloux, atrauers les halliers
 L'épieu dedans le poing i'enferre les sangliers:
 Il n'est mont si pierreux ny si tofsu bocage,
 Ny fleuue si profond, ny si fâcheux passage,
 Que dispos ie ne passe: Helas, quasi qu'Amour
 Se peust par ces trauaux adoucir quelque iour!
 Quasi que pour le mal qu'un homme sçache prendre
 Amour ce dieu cruel plus doux se puisse rendre!
 Las, que feray-ie donc? Bien loin outre la mer
 Ie veux aller bien loin mon âge consumer:
 Ie veux aller bien loin en un païs barbare,
 Où iamais n'aborda nul nautonnier auare:
 En ce païs desert pour le moins écarté,
 Ie pleindray mon malheur en plus grand' liberté.
 Sous la Biŷe gelee en ce païs iray-je
 Où la terre est tousiours blanchissante de neige?
 Où l'Ocean glacé dessus son large dos
 Sans flechir sous le faix soustient les chariots?
 M'en iray-je aux sablons, où les plaines bruslees
 Loin sous le chaud Midy s'estendent reculees?
 Où du soleil voisin les Ethiopes noirs
 Se deffendent, creusans des souterrains manoirs?
 Que dy-je, malheureux? Pour chemin que je face
 Amour ne me lairra: par tout, & dans la glace
 Du Nort, & du Midy dans l'extreme chaleur,
 Par tout où que j'iray me suiura mon malheur,
 On fuit bien la chaleur, on fuit bien la froidure,
 On change de païs: mais Amour tousiours dure,
 Amour nous suit par tout. Tout ploye & se met bas
 Sous Amour: contre Amour nous ne gagnerons pas.

ECLOGUES.

Après tant de malheur vn bien il faut attendre:
Tandis de mes Amours sus leur escorce tendre
Grauon ces Chesneaux: ils croistront tous les iours,
Tous les iours avec eux vous croistreꝛ mes amours.

Deesses, il suffist: icy vostre Poëte
Seul a chanté ces vers, tandis que sus l'herbette
Sous ce Chesne fueillu de vergettes d'osier
Pour donner à s'amie il laçoit vn panier.
Musés, faites ma rime à Francine agreable,
Autant que ses beauteꝛ me la rendent aimable
Auecques ses vertus, puisque sa douce amour
Autant dedans mon cœur s'accroist de jour en jour,
Que le jeune Peuplier planté sus l'eau courante
En la saison nouvelle à vuë d'œil augmente.

Leuon-nous, il est nuit, petit troupeau refet,
Le Soleil est couché, sus retourneꝛ au tet.

LE VOE V.

ECLOGVE III.

TENOT. TOINET.

TENOT.

Voy, Toinet, qui te meut de chercher cet ombrage
Au loin de tous bergers, dans ce desert bocage?
Quand tu pourrois bien mieux, asis sur le ruisseau
Qui arrouse nos preꝛ, au gaꝛouillis de l'eau
Ioindre ta douce voix, ou ioindre ta voix douce
(S'il te plaisoit ainsi) au Rossignol qui pouffe
Là mille sons tremblans de goiꝛeꝛ doucement.

Et là tu remplirois tout d'ébaissement:
 Ou là quelque berger d'une gajure amie
 Feroit essay de soy contre ta chalemie:
 Et vous pourriez sonner des chants melodieux
 Mettans gages en jeu pour qui joueroit le mieux?
 Mais ou tu ne dis mot, ou bien ta voix perduë
 Icy dans ce desert n'est de nul entenduë:
 Vrayment si te dit-on sçavoir si bien chanter,
 Que nul de chanter mieux n'oseroit se vanter.

T O I N E T.

Tenot, mon bon amy, ne me contrein de dire,
 Ce qui fait qu'alécart ainsi ie me retire.
 Il ne faut plus parler de faire ces beaux jeux
 Entre les Pastoureaux: ils sont trop outrageux.
 Ce qui n'estoit qu'ébat de nostre simple vie
 Ce sont tristes debas pleins de meurdriere enuie.
 Les iuges, tant ils sont de iugement peruers,
 Aux pires donneront l'honneur des meilleurs vers.
 Serois-ie pas bien sot de mettre alauanture
 L'honneur de mes chansons pour en souffrir l'injure
 Qu'on me donroit à tort? Il vaut mieux loin d'é moy
 Mes chansons ne chanter qu'aux Nymphes & à moy.

T E N O T.

Tu me fais ébaïr: mais dy quelle furie
 Tourmente les garçons de nostre bergerie?
 Conte moy ie te pri dou vient cette rancueur
 Qui des plus grans amis empoisonne le cœur?

T O I N E T.

Ie ne sçay, s'elle n'est sortie sur la terre
 Des enfers pour troubler nostre paix de sa guerre.
 Tant y a qu'aujourdhuy il n'est plus (ô pitié!)

E C L O G V E S.

Aux chams comme il souloit, nulle vraye amitié.
 Mais si tu veux gagner des ennemis sans nombre
 Entre les pastoureaux, va chanter deffous l'ombre
 Et ie gage en vn rien de tes plus grans amis,
 O malheur ! tu feras tes plus grans ennemis.
 Vois-tu la chalemie, ô Tenot, que ie porte
 Toute vieille à mon col ? Tu la vois de la sorte
 Qu'estoit celle qu'Egon pres Sebethé sonna,
 Et c'est la mesme encor que Titire entonna.
 D'un vieil Sicilien Titire l'auoit uë
 Qui l'auoit sur vn Pin auparauant penduë:
 Elle y fut iusqu'à tant que Titire l'y prit,
 Et le nom d'Amarille aux forests en aprit:
 Puis l'y remit encor : Et nul depuis Titire
 Comme le bon Egon n'en a sceu si bien dire:
 Qui beaucoup d'ans apres en Tuscane en joua
 Si bien qu'en tous païs vn chacun l'en loua.
 Ianet premierement l'apporta d'Italie,
 Qui pour lors comme il put, les tuyaux en ralie:
 Depuis l'ayant de luy telle ie la rendy,
 Et telle comme elle est, à mon col la pendy.
 La vois-tu, cher Tenot, n'estoit que ie la prise
 Pour l'honneur des joueurs, déjà ie l'usse mise
 En cent pieces cent fois. tant me desplaist de voir
 Pour ce peu que i'en sçay tant d'ennemis auoir.

T E N O T.

Toinet, il ne faut pas croire, ainsi ton courage:
 Ne sois pas si soudain : Volontiers le dommage
 Suit l'aus trop leger, et nous fait ressentir
 Pour vn courroux trop court d'un trop lōg repentir.

T O I N E T.

Je ne l'ay fait aussi : mais ie me delibere
 De la vouer à Pan dans ce bois solitaire
 Luy apendant d'un Pin : & certes il le faut
 Puis que rien qu'ennemis rien elle ne me vaut.
 Tout maintenant encor que tu m'es venu prendre
 Icy dedans ce bois ie songeoy de la pendre :
 Et quand tu es venu deja j'étois apres
 Pour faire sur mon vœu quelque chant tout expres.

T E N O T.

Berger, voudrais-tu bien en si grande jeunesse
 Quitter la Chalemie ? En ta morne vicillesse
 Tu pourras assez tost en faire à Pan un veu,
 Qui lors non maintenant de toy luy sera deu.
 Toutefois, compagnon, si tu n'as rien que faire
 Qui te tire autre part, ne vueilles pas me taire
 Ce que tu composois pour mettre au mesme lieu
 Auquel tes chalumeaux tu dedirois au Dieu.
 Icy tout est bien coy, nulle feuille ne tremble,
 Et l'herbe s'offre à nous : il n'est rien qui ne semble
 D'un silence ententif tout autour s'apprester
 Pour ouïr ta chanson, si tu veux la chanter.

T O I N E T.

Tenot, seons-nous donc : ie ne puis t'en dedire,
 Ny ne le voudroy pas, car sur tout ie desire
 Estre escouté de toy : de mon chant quel loyer
 Plus grand que cestuy-cy pourroit-on m'otroyer ?
 P A N Dieu des Pastoureaux, ô Pan Dieu d'Arcadie,
 S'il est vray que pensant accoler ton amie
 Pres du fleuve Ladon, sur le bord de ses eaux
 Trompé tu accolas seulement des roseaux :

E C L O G V E S.

Desur eux soupirant vne piteuse plainte
 Tu fis sortir vn son comme d'vne voix seinte:
 S'il est vray, que touché de cette douce voix
 Tu dis : Iamais ne soit que sous l'ombre des bois
 Ou sur les hauts sommets de quelque aspre montagne,
 Ou du long des ruisseaux, de vous ne m'accompagne,
 Et ie ne parle à vous : Et si lors des roseaux
 De cire tu joignis les caueꝝ chalumeaux
 Inegaux en pendant, faisant la chalemie,
 Toy premier inuenteur au nom de ton amie:
 Si nous te la deuons : Reçoy d'vn œil benin
 De ma main ceste cy que je pen à ton Pin.

Pan Dieu des Pastoureaux, dès mon enfance tendre
 J'aimay la chalemie, & j'en voulus apprendre:
 A peine je pouuois alonger tant mes bras
 Que ma main ataignist aux rameaux les plus bas:
 Quand Ianot m'instruisit si bien, que par merueille
 Lon venoit pour ouïr ma chanson nompareille
 En vn âge si bas : lors de sçauoir chanter
 Sur tous mes compagnons j'usse pu me vanter.
 Puis l'enfance quitant, quand la jeunesse verte,
 Qui d'vn poil foleton ma jouë auoit couuerte,
 Me mit au ranc des grands, j'aimay tousiours de voir
 Ceux qui dans nos pastis auoyent bruit d'en sçauoir:
 Et tous je les hantay, qui firent quelque estime
 Dès le commencement de ma nouvelle rime:
 Et d'eux ie fus aimé : mais, las ! ceste amitié
 Fut destruite bien tost par vne mauuaistié
 D'infinis enuieux, qui par traitresse enuie
 Qu'ils portoyent, les serpents, sur l'honneur de ma vie,
 De moy mille rapports scignirent aux bergers

Qui leur ajoustoyent foy: trop bons & trop legers
 Ils creurent leur mensonge, & quelque remonstrance
 Que leur fisse, vn long temps m'ont porté mal veillance:
 Et tout cecy m'aduient pour auoir sceu jouer,
 O Pan, de ces roseaux que je veu te vouër:
 Je veu te les vouër, puis que dés mon jeune âge
 Pour les sçauoir sonner je reçooy tout dommage,
 Hai de tant de gens: bon Dieu des Pastoureux,
 Las, combien d'ennemis m'acquerroyent ces roseaux
 Deuant que ie vieillisse! O Pan, je te les voue
 Les pendant à ton Pin: & si jamais j'en joue
 Qu'on voye les sureaux de grappes se charger,
 Sur les Ifs leur rayons les abeilles ranger:
 Qu'on voye le Corbeau le blanc plumage prendre,
 Et le Cygne le noir, qui me verra dependre
 D'icy ma Chalcemie: alors qu'on me verra
 Y entonner ma voix, le poisson parlera.
 Reçooy-l'en bonne part (ainsi d'vn meilleur âge
 Vienne quelque berger, qui à moins de dommage
 La depende d'icy, pour ta gloire en sonner)
 En gré pren-la de moy qui te la vien donner.
 Pan, la prenant en gré garde mes pasturages,
 Et nourry mes troupeaux, à fin que les laitages
 Ne defaillent jamais à tes autels couuers,
 Soit aux plus chauds Estez, soit aux plus froids Hiuers.
 Et si par mes chansons je ne t'en ren les graces,
 Je les rendray de cœur. Rom les folles menaces,
 O Pan, de mes haineux: & pour leur folle erreur
 Leur esprits forcenez espoin de ta fureur.
 A dieu ma Chalemie à ce Pin apendue,
 En son arbre à ton Dieu par moy Toinet rendue.

E C L O G V E S.

*Quelque vent te soufflant témoigne en triste voix
Le dépit qui me fait te laisser dans ce bois.*

T E N O T.

*Toujours pleine de miel, & pleine de rosee,
De qui la feuille en May reuerdist arrosée,
Pleine ta bouche soit, puis que d'un si doux son
Tu sçais, mon cher Toinet, attremper ta chanson.
Vrayment ie ne croy point, si tu voulois te taire
Te retirant ainsi sous l'ombre solitaire,
Que tout n'en lamentast. Compagnon il vaut mieux
Me priser les medits de tes sots enuieux.
Mais, mon Toinet, à fin que ton chant ie guerdonne,
Que te puis-ie donner ? Et vraiment ie te donne
Un beau Rebec que j'ay, de si belle façon
Que tu ne me diras ingrat de ta chanson.*

T O I N E T.

*Grand mercy de ton don, Tenot, mais que ie l'aye:
Mais vois-tu le Soleil derriere ceste haye,
Comme il s'en va coucher ? Berger, retiron-nous
Avec nostre bestail : voicy l'heure des Loups.*

T E N O T.

*Allons : nous en allant, voudrois-tu point redire
Cette belle chanson qu'encores ie desire ?
Baille-moy ta houlette, & nous l'irons chantant:
En chantant, le chemin ne durera pas tant.*

M A R M O T.

MARMOT.

ÉCLOGUE IIII.

IAQUIN. MARMOT. FELIPOT.

IAQUIN.

DY moy, Marmot, qui est le pauvre & simple maistre
 Qui t'a ainsi donné tous ses troupeaux à paistre,
 Et comment si soudain d'un ord vilain porchier
 Que tu estois entan, tu t'es fait un vachier?

MARMOT.

De quoy te soucis-tu ? tu as bien peu que faire,
 Iaquin, de t'enquerir ainsi de mon affaire.

IAQUIN.

O malheureux le maistre ! ô bestail malheureux !
 Cependant que Marmot de Margot amoureux,
 Qui a peur qu'en Amour Belin ne le deuançe,
 A fin d'entretenir de ses dons sa bobance,
 Pour vendre le laitage à toute heure le trait,
 Aux vaches & aux veaux derobant tout le lait.

MARMOT.

Tout beau, Iaquin, tout beau : ne me contrein de dire
 Ce que ie sçay de toy, quand tu nous fis tant rire,
 Derriere ce buisson (tu m'entens) au sentier
 Qui meine dans les bois.

IAQUIN.

Aa, ce fut deuanthier
 A l'heure volontiers, que tu me vis descendre
 Par le mur d'un jardin, doù je venoy de prendre
 Tous les Coins les plus beaux du bon homme Bigot
 Que ie luy derobay pour donner à Margot.

E C L O G V E S.

M A R M O T.

Mais pourquoy rompis-tu (creuant en ton courage)
La flûte de Belin, de despit & de rage
De ne l'auoir gagné ? Tu fusses enragé,
Si, comment que ce fust, tu ne t'eusses vangé.

I A Q V I N.

Vrayment ce fusse-mon: ce n'est rien de merueilles
De perdre au jugement de si begues oreilles.
Que maudit soit Robin . mais ne te vy-ie pas
Par le paroy percé, comme tu derobas
A Toinet vn agneau : quand sa grande Louvette
Aboyant apres toy te prit à ta jaquette,
Et te la desira ? monstre la seulement,
Si tu le veux nier je luy donne à serment.

M A R M O T.

Voire da : mais pourquoy ne m'eust-il pas renduë,
Puis qu'il auoit gagé, la gajure perduë?
Cet agnelet (à fin que tu le sçaches bien)
Qu'à chanter je gagnay, de bon gain estoit mien.

I A Q V I N.

A chanter, toy Marmot ? mais us-tu de ta vie
A toy pour en jouer, aucune chalemie?
Que tu gagnas Toinet ? comment le gagnas-tu?
Tu ne soustas jamais que dedans vn festu.

M A R M O T.

Il ne faut qu'essayer si j'en sçay quelque chose:
Bien qu'il te vaudroit mieux tenir la bouche close,
Que d'en faire l'essay : Si confus sans loyer
Deuant qui que ce soit je veu te renvoyer.

I A Q V I N.

Que tu me renuoiras ? Me prendre à toy j'ay honte,

Tant s'en faut que j'ay' peur que je ne te surmonte:
 Et pour ce que tu vaus tu serois dedaigné,
 Mais tu dirois, vantard, que tu m'aurois gagné,
 Comme tu as Toinet. Or je te veux apprendre,
 Que le foible ne doit à vn plus fort se prendre:
 Et que le Geay criard ne doit pas se vanter
 Ainsi comme tu fais, micux qu'un Cygne chanter.
 Dy, que gageras-tu? M A R. Que sert tant de langage?
 Vois-tu ceste Genisse? & vrayment je la gage
 Que ie te gagneray : gagne, tu la prendras.
 Si je te gagne aussi, qu'est-ce que tu perdras?

I A Q V I N.

Tu cuides m'estonner, parlant ainsi d'audace,
 Bout d'homme que tu es. Tu as la mesme grace
 Que la grenouille auoit, qui vouloit folement
 Contrefaire en creuant du bœuf le muglement.
 Laisson-là le bestail : j'ay mon pere & ma mere
 Qui ne faillent iamais (& ma sœur leur eclere)
 De le comter au soir. M A R. Mé ce que tu voudras
 Et ie t'y respondray, aussi bien tu perdras.

I A Q V I N.

Voy, tu t'asseures bien : monstre donc je te prie,
 Monstre nous vn petit ta belle Chalemie:
 Et voyons-la, Marmot : ie te pry la monstrer.
 Comme vn pourceau d'un mors tu s'en sçais accoustrer.

M A R M O T.

Et bien, tu la verras : elle est icy derriere,
 Où je l'auoy laissée avec ma pannetiere.
 La vois-tu bien? Bauet m'a dit que sa chanson
 De celle de Belot a tout le mesme son.

E C L O G V E S.

I A Q V I N.

O quel juge de foin ? je le voudroy bien croire:
 Je croirois aussi tost que la neige fust noire.
 O combien aujourdhuy de tels juges nouveaux,
 Comme asnes entandus, jugent des Pastoureaux.

M A R M O T.

Quoy ? si Roulet luy mesme en a dit d'avantage ?

I A Q V I N.

Roulet en a dit plus ? Aa, Roulet est trop sage,
 Je le cognoy trop bien : je te jure ma foy
 Qu'il te vouloit flatter, ou se moquer de toy.

M A R M O T.

Laiſſons-tous ces brocards: & ſans plus loin remettre,
 L'un & l'autre diſons ce que nous voulons mettre:
 Puis que tu n'oſerois gager rien du troupeau,
 Songe que tu mettras. I A Q. Je va mettre un vaiſſeau,
 Un beau vaiſſeau de buys, que cherement je garde,
 De l'œuvre de Francin : aucun ne le regarde
 Qui pâmant de le voir ſi proprement ouuré,
 Ne s'enquiere de moy dou je l'ay recouré.

Sous le ventre ſilen le creux du vaſe porte
 Monté deſſus ſon aſne: & ſe roidiſt de ſorte
 Qu'on voit ſon col nerueux s'enfler ſous le fardeau,
 Comme ſ'il ahanoit à porter le vaiſſeau.
 Tout alentour de luy vne vigne rampante,
 Traine à mont du vaiſſeau mainte grappe pendante:
 Maints amoureux aiſlez & derriere & devant
 De ſagettes & d'arcs touchent l'aſne en avant,
 Et maints autres tous nus ſans arcs & ſans ſagettes
 Grimpanſ à mont les ceps, de tranchantes ſerpettes
 Coupent les raiſins meurs en des petits coſins,

D'autres foulent en bas en des cuues les vins.
 A l'enuiron du pié maint sautelant Satyre,
 Les Tygres & Lyons de longues resnes tire,
 Qui conduisent Bacchus de pampre couronné,
 Assis dessus vn char d'ierre enuironné.
 Je mettray ce vaisseau fait de telle bossure,
 Tout neuf comme je l'u : car pour vray je t'assure
 Qu'à ma bouche jamais nul ne l'a vu toucher,
 Mais je te le mettray, combien qu'il me soit cher.

M A R M O T.

Du mesme ouurier Francin j'ay aussi vne tasse
 Bossée de façon tout de la mesme grace,
 Fors qu'elle est de Cyprés, & que l'entaillement
 Autour est imagé d'histoires autrement.
 Sur le pié où la mer ondoyante se jouë
 Amphion est porté sur vn Daufin qui nouë:
 Amphion touche vn Lut : maint poisson écaillé
 Saute deçà delà, dans la mer entaillé.
 Maint poisson d'vn costé, mainte belle Nerine
 De l'autre sur des Tons trauesse la marine,
 Et de l'autre costé maint Triton my-poisson
 Sa trompe laisse là pour ouïr sa chanson.
 Je mettray ce vaisseau fait de telle bossure,
 Tout neuf comme je l'u : car pour vray je t'assure
 Qu'à ma bouche jamais nul ne l'a vu toucher,
 Mais je te le mettray combien qu'il me soit cher.

I A Q V I N.

Et qui nous jugera ? M A R. Voudrois-tu te soumettre
 A Felipot qui vient ? je t'ose bien promettre
 Que nos marches n'ont point (& je n'en flatte rien)
 Entre tous les bergers vn plus homme de bien.

E C L O G V E S.

I A Q V I N.

Ouy, je l'en croiray: fay seulement qu'il vienne.

M A R M O T.

Je te supply qu'à toy, Felipot il ne tienne
Que tu ne mettes fin bien tost à nos débats,
Mais à luy ny à moy ne fauorise pas.

F E L I P O T.

Quel est vostre debat? MAR. Je dy que mieux ie chante
Que Iaquin, & Iaquin de chanter micux se vante:
Tu orras l'un & l'autre: &, comme tu verras
Que nous aurons chanté, tu nous apointeras.

F E L I P O T.

I'y suis prest de ma part, & ie n'ay point d'affaire
De tel empeschement qu'il m'en puisse distraire:
S'il vous plaist de garder ce que i'en jugeray,
Mais que ce soit bien tost ie vous escouteray,

M A R M O T.

Allons sous ces Peupliers sur la gaie verdure,
Aupres de ce ruisseau qui fait si doux murmure,
Roulant ses claires eaux sur le pierreux grauois:
Nous joindrons à ce bruit gracieux nostre voix.

I A Q V I N.

Vrayment tu as raison de chercher cet ombrage
Sous les Peupliers tremblans, pres du bruyant riuage,
A fin que Felipot perde ta rude voix,
Que l'onde essourdera roulant sur le grauois.
Allons plustost deçà sous ceste roche ouuerte
Paisible de tout bruit: de belle mouffe verte
Tout l'alentour du creux est si bien tapisé,
Et tout par le dessus de mouffe est lambrisé;
Regarde qu'il est beau: voy ceste belle entree

Comme de verd lierre elle est bien accoustree:
 Qu'il fait beau voir de là les ruisseaux ondoyans
 Blanchir en longs destours dans les prez verdoyans!
 Allons-y Felipot : là tu pourras comprendre
 Sans que murmure aucun t'empesche de l'entendre,
 Comme ce beau Marmot sçait doucement chanter,
 Qui de gagner Toinct ose bien se vanter.

M A R M O T.

Chacun berger l'honneur de Poëte me donne,
 Et Iaquin tu sçais bien que t'en cu la couronne.

I A Q V I N.

Tu l'us, il m'en souvient. quand on te la bailloit
 Sur toy tirant la langue vn chacun s'en railloit.

M A R M O T.

Iaquin, tu es fascheux : sans fin tu m'injuries,
 Tousiours tu ne me dis que toutes moqueries:
 Laisse tous ces propos, il est temps de penser
 Par où nostre chanson il faudra commencer.

I A Q V I N.

Bien, bien : mais Felipot, vien vn peu reconnoistre
 Doù sont les chalumeaux que porte ce bon maistre:
 Voy si ce ne sont pas les vieux tuyaux casseꝝ
 De Roulet & Belot & Toinet ramasseꝝ?

M A R M O T.

Ie te laisseray là, si tu ne veux te taire:
 Méfin à tes brocards : tu me mets en colere,
 Ie ne m'en puis tenir, c'est trop fait : pleust à Dieu,
 Qu'il n'y eust maintenant que nous deux en ce lieu.

I A Q V I N.

Que ferois-tu, Marmot ? Felipot, ne t'arreste
 A ce que tu oys dire à cette folle teste:

E C L O G V E S.

*Il se fume tout seul sans y estre irrité.
 Je meure, si j'ay dit rien que la verité.*

F E L I P O T.

*Que faites vous, Bergers ? ces facheuses querelles
 D'injurieux brocards, entre vous ne sont belles:
 Si vous voulez tous deux en chantant vis à vis
 Par jeu vous essayer, j'en diray mon auis:
 Mais si vous ne voulez appaiser vostre noise,
 J'ay bien affaire ailleurs, où faut que je m'en voise:
 Voicy venir Perrot & Bclot & Belin
 Et Toinet, qui pourront à vos plaids mettre fin.*

LES SORCIERES.

A I A Q. D V F A V R.

E C L O G V E V.

MARTINE. MAUPINE.

SVyans, D V F A V R, d'une gentile audace
 Des vieux Gregeois la mieux eslite trace,
 Et des Romains, maugré les ignorans
 De vers hardis nos Musés honorans:
 Le chant Sorcier, & l'amour de Martine,
 Et les efforts des charmes de Maupine
 Faits sous la nuit, ores nous redirons.

A leur horreur les eaux des environs
 Contrerampans d'une fuite rebourse
 Ont arresté leur trepignante course:
 De ceste voix le Lyon estonné,
 A, non recors, le Fan abandonné,

Il estoit nuit, & les aisles du somme
 Flatoient desia toute beste & tout homme,
 Faisant cligner les Astres par les cieux,
 Non des amans les miserables yeux,
 Nus pieds adonc, & toute detresse
 Martine s'est aux charmes adressee:
 Entre ses bras trois fois elle cracha,
 Entre ses dents trois mots elle mascha:
 Et son rouët, qui par trois fois sejourne
 Entre ses mains, par trois fois elle tourne:
 Puis tout acomp & d'une mesme fois
 Elle reprend son rouet & sa voix.

M A R T I N E.

Flammes du ciel qui suiuez la charrette
 De la nuit brune : ô vous bande secrette
 Les dieux des bois, ô vous nocturnes dieux,
 O sous qui sont tous les terrestres lieux,
 Tes aspres loix les Tartares escoutent,
 Mesmes les chiens te craignent & te redoutët
 Quand des enfers sus la terre tu fors
 Te pourmenant par les tumbes des mors,
 O Proserpine, ô royne aux trois visages,
 Des mots diuins tu monstres les vsages
 Des jus espreins tu guides les effers:
 Ren, s'il te plaist, ren mes charmes parfaits,
 A fin qu'en rien ne cede ta Martine
 Soit à Medee ou soit à Melusine,
 Si je retien mon Gilet de retour,

Tourne rouet, tourne d'un roide tour.
 Tout se taist ore, ores les eaux se taisent,
 Le bois se taist, les Zefires s'apaisent,

E C L O G V E S.

Tout s'assoupit sous la muette nuit:
 Mais mon ennuy qui sans repos me suit,
 Ne se tait pas au dedans de mon ame,
 La tempestant d'une felonne flâme,
 Qui tout mon cœur enuoloppe alentour.

Tourne rouet, tourne d'un roide tour.
 Le froid serpent se creue en la prairie
 Estant charmé : par son enchanterie,
 Circe jadis rendit des hommes porcs,
 Puis les remit en leurs anciens cors:
 L'enchantement les estoilles detache.
 Auienne aussi que mon chanter arrache
 De mon esprit ceste genne d'amour.

Tourne rouet, tourne d'un roide tour.
 Gilet me brusle, & sur Gilet j'enflâme
 Ce lorier cy : comme dedans la flâme
 Il a craqué tout à coup allumé,
 Et tout à coup je l'ay vu consumé,
 Et n'a laissé tant soit peu de sa cendre:
 En poudre ainsi Gilet puisse descendre
 Estant répris du feu de mon amour.

Tourne rouet, tourne d'un roide tour.
 Ca cet oyseau, ça ce panier, Toinette:
 Attache estroit ceste bergeronnette:
 De trois ribans en trois nœus soyent lieꝝ
 De trois couleurs ses aisles & ses pieds.
 Lasse les fort : & murmure en voix basse
 (Ce las d'amour contre Gilet je lasse)
 Contre Gilet lasse ce las d'amour.

Tourne rouet, tourne d'un roide tour.
 De la rosée un verdier on voit naistre
 Au mois de May : dont le costé fenestre

Cache vn offet propre pour emouuoir,
 Et le dextre ha son contraire pouuoir.
 Le gauche offet d'amour les cœurs enflâme:
 Le dextre éteint d'amour la mesme flâme:
 Toinette, fen en deux parts ce gresset,
 Contre Gilet tire le gauche offet,
 (Serre le sang) pour moy le dextre tire,
 A fin qu'amour en son rang le martyre,
 Et de son mal je me moque à mon tour.

Tourne rouet, tourne d'un roide tour.
 Garde le sang : car si Gilet retarde
 A m'aleger, des drogues je luy garde
 Dans vn coffret que Rouffe me donna,
 Par qui souuent maint parc elle étonna,
 Se despouillant de l'humaine figure,
 Et d'une Louue affublant la nature.
 De ces poisons contre luy dès demain
 Tout le meilleur je triray de ma main:
 Avec ce sang le foyë & la moëlle
 D'un vierge enfant desseuely par elle
 Le luy broiray pour breuuage d'amour.

Tourne rouet, tourne d'un roide tour.
 Pren ceste aguille, & poin ceste imagette,
 Et dy, Je tien l'amoureuse sagette
 Contre Gilet, de qui je poin le cœur,
 Le meurdriissant d'amoureuse langueur.
 Gilet ainsi d'une pointure pire
 Reçoiue au cœur ce qu'on fait à la cire
 Nauré pour moy de la fleche d'amour.

Tourne rouet, tourne d'un roide tour.
 Porte dehors ceste poudre, serree

E C L O G V E S.

Là où c'estoit vne Mule veautree:
 Et jette la (mais ne te tourne pas)
 Par sus ta teste en l'eau qui coule à bas.
 Ne bouge, non : oy comme j'esternuë,
 (Ce vienne à bien) n'est-ce point la venuë
 De mon amy ? le dois-je croire ? ou bien
 Ainsin amans font grand' chose de rien ?
 Mais qui seroit en ceste heure par voye ?
 Harpaut en vain du sueil de l'huis n'aboye :
 Gilet reuient bienheurer mon amour.

Cesse rouet, cesse ton roide tour.
 Ces charmes faits, la sorciere Martine
 Arreste là son rouet : Et Maupine
 De l'autre part qui d'un saut s'élança
 Nu chef, nus bras ses charmes commença.
 De vert Lorier effueillé dans la dextre
 Vn long rameau, sous l'aisselle fenestre
 Pour vn autel trois fois trois gazonz verds
 Elle portoit de veruene couuers.
 Lors à son gré choisissant vne place
 S'arreste court : & de sa verge trace
 Dessus la terre vn cerne tout autour
 L'arondissant d'un égalé contour:
 Et les gazonz dans ce rond elle arrange
 Ioins trois à trois, mainte parole estrange
 Non sans effect, à chef bas marmonnant
 Sur chaque rang qu'elle alloit ordonnant.

Ce fait ainsi sa chambriere elle appelle
 Luy commandant apporter avec elle
 Vn vieil panier, auquel mis elle auoit
 Mainte poison, qui aux charmes seruoit:

Outre vn rehaut comblé de braise ardente
 Et le mortier : d'un trepié la meschante,
 Faisoit son siege, & des drogues triant,
 Ce qui luy plut, dit ces mots s'écriant.

M A V P I N E.

O ciel, ô terre, ô mer, je brusle toute,
 Toute d'amour en larmes je m'égoute:
 J'aime Nicot, Nicot ne m'aime point,
 Et pour l'aimer je languis en ce point.
 De ce Nicot la forte Amour me domte,
 Mais le felon de mon mal ne tient comte,
 Qui ja neuf jours, ingrat, passer a pu
 Sans qu'une fois seulement je l'ay' vu.
 Seroit-ce point autre amour qui le lie,
 Et qui fait qu'ore en la forte il m'oublie?
 Je le scauray, telles drogues je scay
 Dans ce pannier, pour en faire l'essay:
 Ten-le moy tost, que j'y prenne, Michelle,
 De frais pauot vne fueille nouvelle:
 Rien ne defaut que les mots à cecy,
 Charmes charmeꝝ mon amoureux soucy.
 Ha, lasse-moy? je suis je suis perdue!
 Dessus mon poing ceste fueille étendue,
 Las! sous ma main frapante n'a dit mot.
 (Quoy, tu t'en ris, ô meschante?) Nicot
 A ce que voy, m'a donques delaissee?
 Donc il a mis en autre sa pensee?
 Mais pense t il en demeurer ainsi?
 Charmes charmeꝝ mon amoureux soucy.
 Non en vain, non: j'ay fait experience
 Du plus secret d'une telle science:

E C L O G V E S.

Non en vain non d'un tel art j'ay pris soin,
 Pour n'en user à mon plus grand besoin:
 Ca ce rehaut : soufleras-tu la braisè
 Qui se meurt toute? ach, qu'ainsi ne s'appaisè
 De mon amour le brasier adoncy.

Charmes charmeZ mon amoureux soucy.
 De l'encens masle en ce brasier j'egraine,
 Et du pauot la someilleuse graine.
 Comme le tout en un rien enfumé
 Se voit ensemble en un rien consumé:
 Ainsi Nicot (si l'amour d'autre femme
 Le tient encor) puisse pcrdre sa flâme:
 Ainsi le feu dans son cœur allumé
 D'oubly fumeux s'ensfuye consumé.
 Mais si dans luy un autre feu n'a place,
 Comme l'encens s'escoule, se defface
 La cruauté de Nicot endurcy.

Charmes charmeZ mon amoureux soucy.
 Tel soit Nicot, qucl pour la biche aimée
 Le cerf en rut, & la forest ramée
 Et la riuere, & monts & plains courant
 Sans reposer, forcené se mourant,
 D'un feu caché se destruit, & n'a cure
 S'amenuisant ny d'eau ny de pasture:
 Mais furieux sans repos sans repas,
 Suit jour & nuit sa biche pas à pas:
 Tel soit Nicot, & par telle folie,
 Mis hors du sens, & le viure il oublie,
 Et le dormir de mon amour transi.

Charmes charmeZ mon amoureux soucy.
 Pren ces deux cœurs d'un pair de tourterelles,

Qui s'entre-aimans l'une à l'autre fidelles,
 Voyans ce jour en vn couple viuoyent,
 Et d'arbre en arbre ensemble se suiuyent:
 Tant que l'un vit l'autre viuant demeure
 Sans diuorcer : mais aussi tost que l'heure
 A l'un auient, l'autre icy ne veut pas
 De son confort suruiure le trespas.
 Ainsi Nicot m'aimant d'amour naïue
 Ferme, loyal, moy viuant icy viue,
 Et moy mourant, ne puisse viure icy.

Charmes charmeZ mon amoureux soucy.
 Ne puisse y viure, ains desire la mort.
 Ces cœurs, Michelle, enfile & lasse fort
 De ce cheueu, disant (Deux cœurs je presse
 De deux amans d'une amoureuse lesse)
 Son cœur au mien accouplé soit ainsi.

Charmes charmeZ mon amoureux soucy.
 Vn de ces cœurs de ce cheueu deffile
 En ce mortier, & dy : Le cœur je pile
 Et j'amolis de Nicot, endurcy.

Charmes charmeZ mon amoureux soucy.
 Dans ce panier mainte herbe & mainte graine
 (Que sous les rais d'une Lune serene
 De ma main propre en vn temps bien sercin
 J'allay cueillant d'un serpillon d'erein)
 Je garde encore: entre autres la plus chere
 En vn sachet la graine de fougere,
 Qu'en plein minuit nous cueillismes entan
 Denise & moy la veille de saint Ian.
 Je garde encore & du nid & de l'aïfle
 Auecque l'œuf d'une Orfraye mortelle,

E C L O G V È S.

Et du Poulain la loupe prise au front,
 Loupe d'amour, breuuage le plus prompt:
 Je sçay, je sçay commē on les mistionne:
 Et, s'autre soin de moy il ne se donne,
 Contre Nicot je garde tout cecy.

Charme charmeZ mon amoureux soucy:
 Mais folc moy, qui le temps & la peine
 Ensemble per d'vne entreprise vaine,
 Tachant mouuoir vn fier cœur, non de chair,
 Ainçous, je croy, d'employable rocher:
 Quand ma chançon, qui les astres arreste,
 Retient les flots, accoisē la tempeste:
 Sur ce felon de fer n'a le pouuoir
 Pour à pitié de mon mal l'émouuoir.
 La nuit s'en va: auccque la nuit brune
 Dans l'Ocean s'en va plonger la lune:
 L'aube destia dechassant l'obscurté,
 L'air eclaircy reblanchist de clarté:
 Le jour reuient, non pas Nicot encore.
 Contre le feu, las! qui mon cœur deuore
 Ny jus ny mots ne peuuent rien aussi.

Charmes cesseZ, & cesse mon soucy.

LES AMOUREUX.

E C L O G V E VI.

Paissez douces brebis ces herbeux pasturages,
 Paissez & n'espargnez de ces chams les herbages:
 Autant que tout le jour d'icy vous leuerez,
 Le lendemain autant vous y retrouueriez.

Qui reuiendra la nuit: vos pis en abondance

s'empliront

S'empliront de doux lait : de lait à suffisance
 Pour charger les paniers de fourrages nouveaux,
 Et donner à teter à vos petits agneaux.
 Robin, en cependant qu'elles broutent l'herbette,
 Mon bergerot, tes yeux hors du troupeau ne jette,
 Mais garde le moy bien, & me le fay ranger,
 Que les loups de ces bous ne m'en viennent manger.
 Puis quand d'herbe il aura toute la pansé pleine,
 Mene le sagement pour boire à la fontaine.
 Où que tu le menras, ne dor point, fay bon guet,
 Que le loup cauteleux ne te trompe d'azuet:
 Tandis me reposant deffous cette aubespine,
 Sur ce tertre bossu, de ma chere Francine
 Les amours à par moy seul ie recorderay,
 Et sur mes chalumeaux je les accorderay.

O ma belle Francine, & ne viendra point l'heure
 Que nous facions tous deux aux chams nostre demeure,
 Sans qu'ainsin estant loin tousiours de mes amours,
 Et loin de tout plaisir, ie me plains tousiours?
 Sans toy rien ne me plaist : maintenant toute chose
 Deuant moy par les chams à rire se dispose,
 Et le soleil serene de cet Autonne beau
 Semble nous ramener encor vn renouveau.
 Ces costaux verdoyans de vignes plantureuses
 Ne resonent de rien que de chansons joyeuses:
 Par les granges on oit du matin iusqu'au soir
 Geindre sus les raisins l'ecrouë & le pressoir:
 Où le gay vendengeur de ses piés crasseux foule,
 Trepignant sur la met, la vendange qui coule:
 Mais sans toy tout cecy ne me peut consoler,
 Non plus que si l'orage émouuoit par tout l'air,

E C L O G V E S.

Non plus que si par tout ou l'oisiue froidure
 Du triste yuer figeoit les eaux de glace dure,
 Ou les vents tempesteux comblans le ciel d'horreur,
 Par tout deracinoyent les arbres de fureur.

O si ces prez herbuz, si ces forests ombreuses,
 Si ces ruisseaux bruyans, si ces cauernes creuses
 Te pouuoient agreer, si tu pouuois vn jour
 En ces chams avec moy faire vn heureux sejour!
 O lors ces prez herbuz, lors ces forests ombreuses,
 Lors ces ruisseaux bruyans, lors ces cauernes creuses,
 O lors heureux ces chams, mais moy bien plus heureux
 Qui jouirois alors du desir amoureux.

O lors belles les fleurs, ô lors les ombres belles,
 Les eaux belles & beaux les antres avec elles:
 O lors beaux tous les chams qui belle te verroyent,
 Mais toy plus belle encor que les chams ne seroyent !

Je ne souhette paistre en vne large plaine
 Mille troupeaux de bœufs & de bestes à laine:
 Mais si ie te tenoy, Francine, entre mes bras,
 Pour tous les biens de Rois ie ne ferois vn pas.

J'ay vn bel antre creux entaillé dans la pierre,
 De qui la belle entree est toute de lierre
 Couuerte çà & là : trois sourgeons de belle eau
 Sourdans d'vn roc percé font chacun son ruisseau,
 Qui d'vn bruit enroué sur le grauois murmure,
 Et va nourrir plus bas d'vn preau la verdure:
 Des loriers tousiours verds y rendent vn doux flair
 Faisans vn tel ombrage, & remplissent tout l'air.
 Et j'ay là tout joignant vn bien toffu bocage,
 Où les rossignolets degoisent leur ramage,
 Les gais rossignolets leur chanfon au printemps,

Les petits oisillons leur ramage en tout temps.

Dedans cet antre cy tu ferois ta demeure,
 Ma Francine, avec moy : là tousiours à toute heure
 Je serois avec toy: & de nuit & de jour
 Ou nous en parlerions ou nous ferions l'amour.
 Le Soleil fust qu'il vint donner lumiere au monde
 Au matin, fust qu'au soir il la plongeast dans l'onde
 De son hoste Ocean, ensemble il nous verroit
 Quand il s'iroit coucher quand il se leueroit.
 Il nous verroit ensemble au matin mener paistre
 Dans les pastis herbeux nostre bestail champestre:
 Le mener au matin quand il se leueroit,
 Le ramener au soir quand il se coucheroit.

Francine, quelquefois j'irois à ta requeste,
 Denicher les ramiers grimant au plus haut feste
 Du chesne le plus haut : au pié tu m'attendrois,
 Et pour me recevoir tes bras tu me tendrois:
 Quelquefois cependant que nos bestes paissantes
 Brouteroyent par les chams les herbes verdissantes
 A l'ombre retirez (l'ombre nous chercherions
 Tout l'esté, tout l'yuer au soleil nous serions)
 Nous redirions tous deux en gaye chansonnette
 Nos heureuses amours sur ma doucette musette:
 De ma musette moy j'atremperoy le son,
 Toy tu accorderois ta voix à ma chanson.
 Parfois tu chanterois, parfois comme enuieuse
 Sur ma douce musette, en façon gracieuse
 Entrerompant son chant de ma bouche l'otrois,
 Et sur ma bouche au lieu ta bouche tu mettrois.
 Vostre grace, ô bons Dieux, me soit tant favorable
 Que ie puisse jouir d'un heur si desirable.

E C L O G V E S.

O que cecy nous peust vne fois auenir !
 Lors ie ne voudroy pas Roy des Roux deuenir
 Pour perdre ma fortune : encores que la gresle
 Me gatast blés & vins, encor que pelle-mesle
 Tout mon bestail mourust plus riche ie seroy
 (Ce me seroit aduis) que le plus riche Roy.

Mais cecy n'aduiendra non seulement en songe:
 Iamais ne soit qu'en toy toutefois ie ne songe,
 Toufiours deuant mes yeux ta face recourra,
 Toufiours dedans mon cœur peinte elle demourra.
 Et Francine, combien que loin tu sois absente,
 Plustost soy-ie muet que nos amours ne chante:
 Vous rochers & vous bois, qui toufiours entendreꝫ
 Mes amours, avec moy mes amours apprendreꝫ.
 Soit qu'entre mes troupeaux à l'ombre ie me tienne,
 Soit que ie busche au bois, soit que chez moy ie vienne,
 Soit que ie voise aux chams, tout ce que ie feray,
 O Francine, par toy ie le commenceray.
 Ie diray nos amours, de toute ma poitrine,
 De tout mon cœur tout tien te sousspirant, Francine.
 Les Faunes de ces monts, les Nymphes de ces bois
 (S'ils y sont) entendront mon amoureuse voix:
 Et si par ces rochers & ces forests espaiſſes
 Il ne se trouue plus de Dieux n'y de Deesses,
 A ce bois & ces monts si perdray-je ma voix
 Faisant brusler d'amour & les monts & les bois.
 Plustost seront haïs les verdissans herbages
 Des simplettes brebis, & des bestes sauuages
 Les arbureuses forests : les poissons dans les eaux
 Cesseront de hanter, & dans l'air les oyseaux:
 Plustost que de mon cœur l'amour que ie te porte,

Pour y loger vn autre, ô ma Francine, sorte.
 Vrayment tu ne dois point craindre que la langueur
 Où ton amour me tient, s'arrache de mon cœur:
 D'autant que du Printemps qui en May renouuelle,
 La joyeuse verdure plus que l'yuer est belle:
 D'autant que du beau jour la lumiere qui luit
 Est plus claire que n'est l'obscurté de la nuit:
 D'autant Francine aussi tu me sembles plus belle
 Et plus chere tu m'es que nulle autre pucelle:
 Ces monts m'en sont temoins, & ces autres caucz
 En plus de mille endroits de ces vers engraucez:
 Les gardons des counils hanteront les tannieres,
 Et les counils au lieu des gardons les riuieres,
 Où se couche le jour le Soleil leuera,
 A l'heure que Toinet Francine quittera.
 Mais cependant qu'icy ie flatte ma pensee,
 Du soleil abaisé la chaleur est passée,
 Et la fraicheur reuient : mais d'amour la chaleur
 Ne se peut rafraichir au profond de mon cœur.
 Le soleil desia bas estand l'ombre allongee,
 Et sa flambe s'en va dans l'Ocean plongee:
 Il est heure d'aller retrouver mon troupeau
 Pour garder que les loups n'endommagent leur peau.

I A N O T.

E C L O G V E VII.

P E R R O T.

B E L O T.

VNe vache auant-hiér des autres écartee
 De fortune s'estoit dedans les bois iettee,

E C L O G V E S.

Et deux heures auoit qu'à tous les pastoureaux
 Que ie pouuooy trouuer qui ussent des toreaux,
 D'elle ie m'enqueroy, sans qu'aucune nouvelle,
 Ayant long temps couru, j'usse pu sçauoir d'elle:
 A la parfin tout las n'en pouuant presque plus
 Le vins où deux pasteurs l'vn contre l'autre esmus
 se deffioyent l'vn l'autre à qui auoit la gloire
 De sçauoir mieux chanter avecque la victoire:
 Ils estoyent prests de dire, & n'auoyent que besoin
 D'vn tiers, qui d'en juger voulust prendre le soin.

Ces deux estoyent Perrot & Belot, tous deux gardes
 De bestail, mais diuers: l'vn des cheures gaillardes,
 L'autre auoit des brebis: chacun est bon joueur,
 Et bon chantré chacun, & chacun en la fleur
 De son âge: Belot sonne de la musette,
 Perrot sur le rebec jouë sa chansonnette:
 Ont mis gages en jeu: Perrot mit deux cheureaux,
 De la part de Belot furent mis deux agneaux.

D'aussi loin que Perrot m'aperçoit, il m'appelle:
 Toinet, vien-t'en icy, ie te diray nouvelle
 De ta vache égaree: elle est en ce troupeau
 Là bas dedans les prez, où coule ce ruisseau.
 Ne t'en tourmente plus: il n'y a point de perte:
 Mais si tu as loisir, vien dessus l'herbe verte
 T'asseoir avecque nous: tu te reposeras,
 Et de nostre debat le juge tu seras.
 Icy dessous ce Pin le doux vent de Zephire
 Rafraichissant le chaud mollement sousspire:
 Icy par ces rameaux dessus nous estendus,
 De l'ardeur du soleil nous serons deffendus.

Qu'usé-je fait alors? & si j'auois mes hayes

A redresser encor, & si j'auoy les clayes
 De mes parcs à laisser: mais ie voyoy l'ébat
 De Perrot & Belot qui estoient en debat.
 Ie pense quelque peu que c'est que ie doy faire:
 A la fin pour leur jeu ie quitte mon affaire.
 Car j'estoy tout en eau d'auoir couru si loin,
 Et de me reposer j'auoy tout bon besoin.
 Donc entre eux ie m'arreste : à chanter ils se mirent,
 Et chantans tour à tour l'vn l'autre ils se suiuirent:
 Belot respondoit là, Perrot chantoit icy:
 Aux Musés il plaisoit qu'ils chantaissent ainsi.

P E R R O T.

Musés, mon cher soucy, faites que j'ose dire
 Vne chanson pareille à celles de Titire:
 Sinon comme, son chant approche de celuy
 D'Apollon, que le mien puisse approcher de luy.

B E L O T.

Phebus dieu pastoral, ce t'est chose facile
 De me faire pareil à Dafnis de Sicile:
 Si ie n'y puis venir, te vienne bien à gré
 Ma musette pendue à ton lorier sacré.

P E R R O T.

Sandrine m'aime bien : quand ie passe aupres d'elle,
 Tant loin qu'elle me voit, elle se fait plus belle.
 Combien m'a t elle dit de propos gracieux?
 Vents, porte-en vn mot aux oreilles des dieux.

B E L O T.

Liuette me hayt-elle? hier comme ie passe
 Deuant son huis, la belle (ô Dieu, de quelle grace !)
 Me jette vn beau bouquet : & moy de m'approcher:
 Ie me baisse, & le pren, & le garde bien cher.:

C iiii

E C L O G V E S.

P E R R O T.

Quand le ciel courroucé d'un horrible tonnerre,
 Tempeste parmy l'air, sous luy tremble la terre,
 Fait bondir les esclats, tout bruit d'ire irrité:
 Telle sandrine m'est en son œil de pité.

B E L O T.

Quand le joyeux printemps de diuerses fleurettes
 Peint des prez verdissans les herbes nouuellettes,
 Par tout seréine rit la gaye nouveauté,
 De Liurette telle est la riante beauté.

P E R R O T.

Hé, les vignes en fleur craignent la gresle dure,
 Les arbrisseaux fueillus de l'uyer la froidure,
 Et la gueule des loups est la mort des moutons:
 Mais le cruel amour est la mort des garçons.

B E L O T.

Les abeilles des fleurs, les fleurs de la rosée,
 La rosée de l'ombre au printemps se recree:
 Des tendres jouvenceaux tousiours les jeunes cœurs
 Sont aisés de souffrir amoureuses langueurs. .

P E R R O T.

A ma gente Nymphete un Ecureuil ie donne:
 Si j'aperçoy demain qu'il plaise à ma mignonne
 Un autre j'ay tout prest, lequel apres demain
 A ma mignonne encor ie donray de ma main,

B E L O T.

Un Sansonnet mignon dans une belle cage
 L'autre jour luy donnay, qui outre son ramage
 Suble mainte chanson: si elle l'aime bien,
 Un autre j'ay tout prest qu'elle peut dire sien,

P E R R O T.

Ma Sandrine m'appelle, & puis elle se cache,
 Et me jette vne pomme, & rit, & se detache,
 Et se decoiffe exprés, à fin que si ie veux
 Je voye son beau sein & ses jaunes cheueux.

B E L O T.

Ma Liuette m'attend au bord de la riuere:
 Là elle me reçoit en si douce maniere
 M'acolant & baisant, que sur le bord de l'eau
 Moy-mesme ie m'oublie avecque mon troupeau.

P E R R O T.

L'air sera pluuiieux, & trouble l'eau courante,
 Le pré se fanira si ma Nymphé est absente:
 Mais si elle suruient, l'air s'aïlle esclaircissant,
 Et l'eau deuienne claire, & le pré fleurissant.

B E L O T.

Tout le bois verdira, l'eau sera claire & nette,
 Le pré sera fleury, s'ils sentent ma Nymphette:
 Mais si elle s'en part, les fueilles fletriront,
 L'onde se troublera, les fleurs se faniront.

P E R R O T.

Quiconque atteint d'amour heureusement soupire,
 Si par les antres creux quelquefois il vient lire
 Nos deux noms engraueꝝ, ó qu'heureuse il dira
 Celle pour qui Perrot amoureux languira.

B E L O T.

Bergers, qui par ces lieux gardeꝝ vos brebiettes,
 Sur l'escorce des troncs lisant mes amourettes
 Benisseꝝ le berger, qui aprit tous ces bois
 De respondre le nom de Liuette à sa voix.

P E R R O T.

Priape, si tu veux à ma flâme amourcuse,

E C L O G V E S.

*Sandrine adouciſſant, mettre vne fin heureuſe:
Si tu me peux guerir : jamais ton autelet,
ſoit Hyuer, ſoit Eſté, n'aura faute de lait.*

B E L O T.

*Nymfes des enuirons touſiours dans vos chapelles
Maints chapeaux tortiſſeZ de fleurettes nouvelles
Ie vous preſenteray, ſi vous daigneZ touſiours,
Comme vous auez fait, me garder mes amours.*

P E R R O T.

*O Nymfe, ſi tu es plus fraiche que la roſe,
Plus blanche que du lis la fleur de frais écloſe,
Plus belle qu'un beau pré : veilles te ſouuenir,
Si tu aimes Perrot, à ce ſoir de venir.*

B E L O T.

*O Nymfe, eſtime moy plus piquant que l'eſpine,
Beaucoup moins qu'un oignon, plus amer qu'aluïne,
Si ce jour ennuyeux ne m'eſt plus long qu'un an:
Ne faiſ donc de venir où ce ſoir ie t'atten.*

I A N O T.

*L'un apres l'autre ainſi ces deux Paſteurs chanterent,
Et leur chanter finy mon aduis demanderent:
Alors comme voulant de tous deux l'amitié,
Entr'eux deux ie party l'honneur par la moitié.
Paſteurs viuez amis: que l'un à l'autre jure
Vne entiere amitié : changeZ voſtre gajure.
Perrot, pren de Belot ces jumeaux agnelets,
Belot prendra de toy tes cheureaux jumelets:
De leur ſang vous teindreZ l'autel des neuf pucelles,
Les Dames d'Elicon, les neuf ſœurs immortelles,
Qui vous ont de leur gré tant de beaux vers donneZ,
A fin que de leur main vous ſoyeZ couronneZ.*

L E C Y C L O P E

O V

P O L Y F E M E A M O V R E V X.

E C L O G V E V I I I.

A P I E R R E L E I V M E L.

EN vers enflé autre que moy rechant
 Du fier Cyclop la cruauté mechante,
 Comme jadis sous l'Ethnien rocher
 Il a soulé sa faim d'humaine chair:
 Quand le fin Grec par le vin Maronee
 Sa cruauté vengeur à guerdonnee,
 Luy creuant l'œil: moy, I V M E L, que Cypris
 M'ornant de Myrte a pour son Poete pris,
 Du doux Cyclop ie dy la douce flâme.
 O le pouuoir de la puissante dame!
 Quand ce selon que nul hoste estrange
 Ne vit jamais sans dommage ou danger,
 Cet inhumain, l'horreur des antres mesmes,
 Ce mespriseur des demeures supresmes
 Et de leurs dieux, sent que c'est du brandon
 Qu'allume en nous son enfant Cupidon.
 Ia nonchalant de sa troupe escartee,
 Il brusle tout du feu de Galatee,
 Si que souuent son bestail sans berger,
 S'en vient espars aux antres heberger.
 Tandis il met toute sa diligence
 A se parer: à toute heure il s'agence:

ECLOGUES.

Or d'un rateau sa perruque pignant,
 Or d'une fau sa grand' barbe rognant,
 Dans la mer calme il se mire, & nettoye
 Son front crasseux, se polist, se cointoye:
 La soif de sang, l'inhumaine rigueur,
 Davant l'amour deslogent de son cœur.
 La les vaisseaux à seurté vont & viennent,
 Et sans danger à la rade se tiennent,
 Tandis qu'amour de son feu le fait sien,
 L'empesche tout, & ne le lasche à rien:
 Lors que son ame est du tout arrestee
 Pour amollir sa dure Galatee:
 Mais plus ardant il l'aime & la poursuit,
 Plus elle froide & le hayt & le fuit
 Par les forests: tandis il se lamente,
 Et de son dueil l'air & l'onde tourmente
 Creuant de voir son corruual Acis
 Dans le giron de sa mignonne assis,
 Et luy suer en sa poursuite vaine.

Or vne fois pour allegger sa peine
 Il se vint soir sur le dos d'un rocher
 Faisant ses pieds à fleur de l'eau toucher:
 Et s'efforça, soufflant sa chalemie
 A cent tuyaux, de flechir son amie
 D'un chant d'amour, que l'eau mesme sentit,
 Chant que le mont alentour retentit.
 Maint Satyreau, mainte Nymfe ententive
 Sous les bosquets à ceste voix plaintive
 Tindrent leurs pas, quand Cyclops langoureux
 Emplit le Ciel de ce chant amoureux.

O belle Nymfe, ô blanche Galatee,

O trop de moy par amour souhettee,
 Belle pourquoy me viens-tu reboutant
 De ton amour, moy, moy qui t'âime tant?

Plus que les lis, ó Nymfe, tu es blanche,
 Ton teint plus frais que la pome plus franche,
 Plus delicate est ta douillette chair,
 Que le poussin frais esclos, à toucher:

Plus esclattant luit ta beauté fleurie
 Qu'au beau Printemps la diuersé prairie:
 Bien plus lascif est ton maintien folet

Que le gay bond d'un aigneau tendrelet
 Et ton œil vif la belle estoille efface.

Voire diray que ta grand' douceur passe
 Le raisin meur, si tu me veux aimer:

Sinon sinon, plus fiere que la mer,
 La fiere mer, où tu fais ta demeure.

Plus rude encor que la grappe non meure,
 Et plus cruelle en ta brute beauté

Que des Lyons la fiere cruauté.

Moins que ces rocs de mes larmes ployable,
 Plus que cet eau trompeuse & variable:

Et ce qui plus me nuit que ton dedain,
 Deuant mes pas plus fuyarde qu'un Dain.

Tu viens icy tandis que ie sommeille,
 Mais tu t'en cours si tost que ie m'éueille,

Et tu me fuis comme fuit le ramier

En l'air suivy du Faucon passagier:

Bien qu'après toy ma course ie n'auance,
 Comme l'oysseau sur le pigeon s'elance,

Pour t'offenser, mais l'amour qui m'estraint
 A te suiuir forcené me contraint.

E C L O G V E S.

Premier premier de ton amour la braise
 Par l'œil au cœur me descendit, Mauuaise,
 Quand vous alliez aux fraises dans les bois
 (Et qu'à mon dam chetif ie vous guidous)
 Ma mere & toy, toy meschante, elle bonne,
 Depuis ce temps le dur mal ne me donne
 Vn seul repos, ne me lasche vn repas,
 Et toutesfois tu ne t'en soucis pas.

Ah, ie cognoy, deesse toute belle,
 Ie cognoy bien pourquoy tu m'es rebelle:
 Ce poil espais tout-rebours, cet œil rond
 Que i'ay si large au milieu de mon front,
 De mon grand corps ceste geante masse,
 Sont les horreurs qui m'ostent de ta grace.
 N'ay-ie qu'un œil ? le tout-voyant soleil
 Qui luit par tout, luit-il de plus d'un œil ?
 Et si ie porte epaisse chevelure,
 L'arbre est-il beau sans epaisse fueillure ?
 Et si membru ie surmonte en grandeur
 Mes compagnons, n'est-ce pas un grand heur ?
 Et pourquoy donc me fuis-tu, dedaigneuse ?
 Car si tu crains ma barbe trop hideuse,
 N'ay-ie du feu ? prens-en, brusle la moy,
 Ie le veu bien, pour t'oster cet esmoy :
 Puis qu'en mon cœur de mon bon gré j'endure
 Pour ton amour, vne si chaude ardeur :
 Brusle cet œil. ie ne veu t'empescher,
 Bien qu'il me soit sur toutes choses cher :
 Mais plus que luy tu m'es encores chere.
 Quoy ? est-il rien que ie ne tâche faire
 Pour toy felonne ? & trop humble, combien

Que ie fay tout, tout ne me sert de rien:
 Quand pour cela ta rigueur ne s'alente,
 Quand ta douceur pour cela ne s'augmente.

Plus ie te suis en tout obeïssant,
 Plus ta fierté s'ostine orgueillissant.

Mais si l'amour que constant ie te porte,
 Pour te flechir ne te semble assez forte,
 T'esmeuue donc l'esperoir de tant de biens,
 Qui miens encor, si tu veux seront tiens.

Mille troupeaux & de bestes à laine
 Et de grans beufs au mont & dans la plaine

Paissent pour moy: & de cheures aussi
 Mille troupeaux pour moy broutent ici.

Soir & matin tant de lait on m'en tire,
 Que, s'il me plaist, sans mentir j'ose dire

En pouuoir faire vne mer ondoyer,
 Sous qui ces prez tu verras se noyer:

Et s'on pouuoit dans la basse campagne
 Le pressurer tout en vne montagne,

Le mont caillé qui s'en assembleroit,
 De sa hauteur ce mont egalleroit.

Maint beau fruitier d'an en an me raporte
 Fruits sauoureux & de diuersé forte:

Iour n'est en l'an que ie n'aye à foison
 Fruitages meurs, chacun en sa saison.

Dans mes vergers si tu veux, pucellette,
 Tu en feras de ma main la cueillette,

Si tu ne veux nostre terre blasmer
 Pres des grans biens qu'on reçoit en ta mer.

Mais quel plaisir deffous la mer chenuë
 Pourroit-on prendre avec l'enjance muë?

E C L O G V E S.

Ou, si tu fors de ton moite manoir,
 Mille Cyclops icy tu pourras voir
 Sous le doux son de ma flûte entonnee
 A faire sauts passer vne journee,
 Et parmy eux mille Nymphes aussi
 Qui pour m'aimer prennent peine & souci:
 Ingratement mainte Nymfe pourchasse
 Mon cœur, hélas ! que ta fierté dechasse,
 Cœur martyré par ton cruel dedain,
 Mais desiré de mille autres en vain.

Que ne naquy-je, alheure que premiere
 Sur moy luisit de ce jour la lumiere,
 Comme vn daufin avec des ailerons?
 Ainsi cueillant en tout temps les fleurons,
 (Au doux Printemps des perces violettes,
 Au chaud Esté des roses vermeillettes)
 J'irois aux flots mon corps abandonnant
 Te les donner : & là, te les donnant,
 Baïser, sinon ta bouchette vermeille,
 Au moins ta main à ces roses pareille:
 Mauuaise, au moins ce doux attouchement
 A mon grand feu donroit allegement:
 Au feu d'amour, qui ded'ns ma poitrine
 Me cuit le cœur, & mes moelles mine
 Dedans mes os : ô moëllés, ô cœur,
 Chetif apast de l'amoureuse ardeur!
 Mais cet ardeur ne sera consumée
 D'autre que toy, qui me l'as allumée:
 Que toy qui peux d'un clin d'œil me guerir,
 O ma deesse, ou me faire mourir.
 Moy Polyfeme, qui ne crain ne redoute

Ce foudroier,

Ce foudroieur, que creint la terre toute,
 Qu'on dit brandir le tonnerre en ses mains,
 Tant redouté de ces chetifs humains.
 Je crein toy seule, à toy seule t'abaisse,
 Me tapissant, de mon cœur la hauteſſe:
 Moy qui tous dieux meſpriſe egallement,
 Ta deité t'adore ſeulement.
 Sor donc des eaux, & vien icy t'eſbatre,
 Laiſſe les flots contre leurs riues battre:
 Sor Nymphes, ſor, vien domter en tes bras
 Vn que les dieux, non, ne domteroyent pas.
 Vien Galatee, vien t'en ſi bon te ſemble,
 Les pis laiteux nous étreindrons enſemble,
 Enſemble icy le lait nous caillerons:
 Nous d'un accord le beſtail menerons,
 Menans vnis vne ſi bonne vie,
 Que ces beaux dieux y porteront enuie.
 Mais, ô moy ſot, quand tout ce que ie dy
 Se perd en l'air par les vents aſſourdy.

Cyclops, Cyclops, mais où s'eſt égaree
 De ton bon ſens la conſtance aſſeuree?
 Pourquoi ſuis-tu l'ingrate qui te fuit,
 Fuyant ingrat vne autre qui te ſuit?
 " Celuy vrayment eſtre en malheur merite,
 " Qui de ſon gré ſon bonheur meſme euite.
 Laiſſe la là, ta beſongne repren:
 Recueillir fruit d'une mer n'entrepren.

Ainſi chantant ſa douleur a flattee
 L'unœil Cyclops, lors que ſa Galatee
 Pouſſa le chef hors de l'onde, & ſoudain
 Se replongeant ſe cacha par dedain:

E C L O G V E S.

Et, laissant là Polyfeme en sa rage,
Vers son Acis entre deux eaux renage,
Où le doux fruit à son mignon rendoit
Que l'autre en vain languissant attendoit.

P A N.

E C L O G V E I X.

D'VN vers Sicilien ma Muse par la France
Ne rougissant de faire aux champs sa demeure,
A bien daigné jouer, & par elle enhardy
Ces roseaux que j'entonne, à mon col ie pendy:
En ces roseaux Titire affoiblit son haleine
Pour le bel Alexis, & pour chanter Silene:
Silene il a chanté, Silene ie teray,
Mais la belle chanson de Pan ie chanteray.

Toy, soit que les estats du peuple tu ordonnes,
Les rangeant sous tes loix, soit que seul tu t'adonnes
Sous l'autre Aonien, vien voir bien auancé,
O CHARLES, à ton auen l'ouvrage commencé.
Muse, suy ton propos, de moy rien ie n'auance:
Sans ton aide ma voix n'auroit point de puissance.
Deesse aide moy donc, dicte moy, j'escriray:
Ce que tu me diras aux autres ie diray.

Menalcas & Mycon pastoureux d'Arcadie
Virent Pan endormy: sur luy sa chalemie
A vn rameau pendoit: son chapeau de Pin vert
En terre estoit coulé de son front decouvert:
De sa main sa massuë estoit cheute en la place

Où le Dieu s'estoit mis tout lassé de la chasse:
 A l'ombre d'un Sapin le sommeil l'auoit pris.
 Là ces deux pastoureux endormy l'ont surpris,
 Et d'un accord tous deux le tier deliberent:
 Soudain de hars d'osier, qu'à propos ils trouuerent,
 Le viennent garroter: Drymon aux longs cheueux,
 La Najade Drymon se mét d'auèques eux:
 Et comme il commençoit d'entrevoir la lumiere,
 Ses cornes & son front barbouille par derriere
 Des Meures qu'elle auoit. Luy d'eux se souriant,
 Pourquoi, ce leur dit-il, me venez-vous liant?
 Enfans, desliez moy: Pastoureux vous suffise
 D'auoir conduit à fin vostre fine surprise:
 Deffaites ces liens: Enfans, pour ma rançon
 Là chanson vous aurez, c'est pour vous la chanson:
 Car i'ay pour ceste-cy sa recompense preste.
 Ils desfont les liens: à chanter il s'appreste:
 Alors vous eusiez veu tout autour de ces lieux
 D'un branle sautcler Nymphes & Demy-dieux,
 Dryades & Satyrs dancier par les bocages,
 Les Najades des eaux pousser leurs beaux visages
 Hors des ondes, en rond se mener par la main,
 Et iusques au nombril decourir tout le sein.

Il chantoit de ce Tout les semences encloses
 Dans le Chaos brouillé, source de toutes choses,
 Le feu, l'air, & la mer, & la terre, & comment
 Tout ce qui vit se fait de chacun element:
 Comme en bas s'assembla la plus pesante masse,
 Dessus qui s'estendant Neree prit sa place.
 Et comme peu à peu le monde se forma,
 Comme dedans le Ciel le soleil s'alluma:

E C L O G V E S.

Faisant tout esbair de sa belle lumiere
 La Terre, qui n'estoit de la voir coutumiere:
 Les fleuves & les monts & les champs découuers,
 Et les bois, & de tout les animaux diuers:
 Puis des hommes le genre, & leur âge doree
 Qui sauuage vagoit par les bois égaree,
 Viuant des glans cueilliꝝ: & comme des forests
 Ils quitterent les fruits pour les dons de Cerés.
 Il chanta des dragons les couples attelées
 Au char Athenien: puis les gens reculees
 sous le soleil leuant que Bacchus surmonta,
 Et le present des vins qu'en Grece il apporta.

Il ajouste Venus d'Adonis amoureuse,
 Comme son fils Amour la rendit langoureuse,
 Quand la venant baiser sa gorge il esleura
 D'un trait, dont le venin dans elle demeura.
 Le coup n'aparoist point: plus grande est la blessure
 Que la montre n'en est: petite est la pointure,
 Mais le venin coulant au profond de son cœur,
 Peu apres decouurit vne grande langucur.
 Adon a tout son cœur: de Paphé & d'Amathunte
 Et de Cnide & de Eryce elle ne fait plus comte.
 Elle quitte le ciel, le ciel plus ne luy plaist:
 Plus que le ciel Adon, son cher Adon luy est.
 Adon vange en Venus de sa merc l'outrage,
 Venus à son Adon donne tout son courage,
 Et le tient & le suit, & ne fait rien, sinon
 Que pour sembler plus belle au gré de son mignon.
 Ajant le jarret nu, la robe recoursee
 Sur les hanches, ainsi que Diane trouffee,
 Elle accompagne Adon: atrauers les halliers,

Atraucrs les cailloux elle suit les limiers.

Si quelque Nymphé icy sent la pointure amere
 Qu'Amour fait de ses traits, qu'elle voye sa mere,
 Sa mere qui son cœur n'en a peu garentir:

Quel autre se pourroit sauuer de la sentir?
 Monts & bois elle brosse : ah, que la ronce dure
 Ne teigne de son sang la douillette charnure!

Ah, que les durs cailloux, s'elle haste ses pas,
 Les plantes ne mcurdrisse à ses pieds delicas!
 Assise quelquefois sous quelque frais ombrage,
 Creintiue preuoyant son ja prochain domage,
 Elle aduertit Adon, si pour l'en aduertir
 Son malheur trop voisin elle eust peu diuertir.

Aux Sangliers, aux Lyons ny aux Ours ne t'adresse:

Encontre les hardis que vaut la hardiesse?
 Celles bestes poursuy qui ne se deffendront,
 Et n'aborde jamais celles qui t'attendront.
 De ton âge la fleur, & de ta belle face
 Le teint frais & poly, & toute celle grace
 Que tu as, qui a pu ta Venus émouuoir,
 Sur les cœurs des Sangliers n'auroit point de pouuoir.

Adon ne laisse pas de croire son courage,
 Et de l'épieu tousiours la beste plus sauuage
 Li attend, tant qu'un jour vn Sanglier luy cacha
 Ses deffenses en l'egne, & nauré le coucha,
 Nauré las, à la mort! Voicy Venus atteinte
 D'une gricue douleur, qui fait sa triste plainte:
 Les bois & les rochers de son dueil douloureux,
 Respondent tristement à ses cris langoureux.

Demeure Adon, demeure, à fin que ie t'acole
 Ceste derniere fois, & que ie me console

E C L O G V E S.

De ce dernier baiser : repren cœur mon Adon:
 Que ie reçoive au moins de toy ce dernier don:
 Baise moy cependant que ton baiser a vie,
 Ains que l'ame te soit entierement ravie:
 De ta bouche en ma bouche avecque ton doux vent
 Dans mon cœur ie seray ton ame recevant.
 Ton ame dans mon cœur pour confort de ma peine
 Coulera doucement avecque ton alcine:
 Par ce baiser aimé l'amour ie humeray
 Qu'à iamais dans mon cœur pour toy ie garderay,
 Pour toy, car tu me fus : tu t'en fus sous l'empire
 De ce Roy sans pitié, Roy de chagrin & d'ire:
 Tu meurs, tu fus, ie vy, & pource que ie suis
 Exemte de mourir, te suiure ie ne puis.

Venus de ses doux yeux autant de pleurs larmoye
 Qu'Adon perd de son sang, qui de sa playe ondoye,
 Et tout degoutte en terre, où du sang & des pleurs
 A coup (miracle grand!) naissent de belles fleurs.
 Lis de blanche couleur & blanches violettes
 S'engendrerent en bas des claires larmelettes:
 Du sang vermeil coulant tous fleurons vermeillets
 Rosés teintes de rouge, & de rouges œillets.

Il chante apres l'Amour d'Alphé & d'Arethuse:
 Le fleuve la poursuit, la Nymphé le refuse,
 Et pres Pise se jette aux vagues de la mer
 Et nage en Ortygie : Alphé brusle d'aimer,
 Si bien que traucrsant l'eau des vagues salées
 Apres elle il conduit ses ondes auales
 Au profond Ocean : & luy porte en tout temps,
 En tout temps son eau douce, & des fleurs au Printemps
 Pour dons de son amour : sans qu'il meste son onde

Avec l'onde marine où elle est plus profonde.

O qu'Amour est peruers & faux petit garçon,
Qui les fleuves apprend à faire le plonjon!

Il chante apres, comment de l'amoureuse rage
Pygmalion fut point, espris du propre ouvrage
Que ses mains auoyent fait : mourant il languissoit
Pour ne pouuoir jouir dont plus il jouissoit.

Venus en ut pitié : vn jour il s'émerueille
De son yuoire blanc qui prend couleur vermeille,
Et de ses bras qu'il sent mollement enfoncer
Sur l'yuoire aticdy le voulant embrasser:

Son image prend vie : adonques il approuche
D'vn baiser plus heureux la bouche sur la bouche:
La pucelle en rougit : & de ses yeux poureux
Aussi tost que le jour connut son amoureux.

Diray-ie comme il dit l'outrecuidé Satyre,
Qui osa follement de sa flûte la lyre
D'Apollon assaillir ? qui ecorché n'auoit
Par tout son corps sanglant qu'une playe qu'on voit?
Le fleuve de son sang, dont les ondes plaintiues
Portent encor son nom, qui dans leurs tristes riuies
Sourdans deffous le pié du miserable Pin
Par les champs Asiens bruyent sa triste fin?

Diray-je comme il dit de Midas les oreilles
Qu'Apollon luy fit d'asne, & les grandes merueilles
De tout ce qu'il touchoit qu'il faisoit or soudain,
Et pour estre soul d'or sa malheureuse fain?

Après il racontoit le banquet de Tantale
Qu'il fit de son fils propre, & Cerés qui auale
L'épaule de l'enfant : puis l'yuoire il chanta
Qu'au lieu de son épaule à Pelops on anta.

ECLOGVES.

Puis il chante Amphion, qui au son de sa Lyre
 Bastit les murs de Thebe : apres il vient redire
 Les noſſes d'Armonie & de Cadme, tous deux
 Qui muez en ſerpents ſe trainerent hideux :
 Le Dieu chanta cecy, tout cecy de quoy l'âge
 Aboliſt la memoire : Il chanta : le bocage
 Retentit ſa chanſon juſqu'à tant que la nuit
 Aux Cieux, qu'il retenoit, les eſtoilles conduit.

LES BERGERS.

ECLOGVE X.

CLAVDIN. IANET.

SVT, ſut, allez camuſes brebiettes,
 Puis que de paistre ore ſoules vous eſtes :
 Allez au frais ſous les fueillus ormeaux,
 Au bord herbu de ces bruyantes eaux :
 Puis que du jour la hauteur plus brulante
 Darde du Ciel ſon ardeur violante,
 Aux champs grillez : or que par les buiſſons
 Les grezillons reueillent leurs chanſons.

Sous ces ormeaux allons mes brebiettes :
 Là vous orrez mes gayer chanſonnettes
 Avec les eaux bruire ſi doucement
 De mes amours, que d'ébaiſſement
 Vous en perdre de paſturer l'enuie :
 En allant donc ceſte pree florie
 Paiſſez troupeau : Toy Louuet cependant
 Tien l'œil au guet vers ce tertre pendant.

Là deuant hier vn loup bauant de rage
 Vint se ruer, tâchant faire dommage
 Sur le bestail que Robin y menoit:
 Vne brebi dans sa gueulle il tenoit
 Et l'emportoit: quand le berger l'auise
 Haste son chien, luy fait lascher sa prise:
 Guette Louuét, si bien que pas à pas
 Le loup tresné ne nous dommage pas.

Mais qu'est ce là que ie voy sous vn orme?
 Ie ne puis bien juger d'icy sa forme,
 Si c'est vn homme à le voir, ou si c'est
 Quelque fouchon tiré de la forest.
 Or maintenant ie voy que c'est vn homme,
 Ie le sçay bien, & Ianet il se nomme:
 Car tout aupres son remachant troupeau
 Ie reconois à voir sa noire peau.
 C'est ce Ianet, qui dans nostre contree
 Seul a si bien sa musette accoustree,
 Que seul de tous (tant-il sçait bien chanter)
 Peut à bon droit mon pareil se vanter.

Or sommes-nous arriuez à l'ombrage:
 Bestail par trop ne te fie au riuage.
 Ne voy-tu pas le belier de Ianet,
 Qui tout honteux aupres de ce genet
 De l'autre part sa peau seche au soulage?
 " Bienheureux est qui de l'autruy dommage
 " Sage se fait. Donc brebis ferrez vous
 Que ne soyez la pasture des loups.

Ianet, tu dors: de bout, & te resueille.
 Qu'est-ce Ianet, qui si fort t'assommeille?
 Quoy? passes-tu paresseux à séjour

E C L O G V E S.

De mesme train & la nuit & le jour?
 Comment ? j'ay veu qu'entre la bergerie
 Il n'y auoit (ie dy sans raillerie)
 Que pour Ianet à garder & veiller:
 Et maintenant qui te fait sommeiller?

I A N E T.

Claudin berger, apres la minuit coye
 Dedans ma borde en repos ie dormoye,
 Quand mes mastins m'esucillans tout à coup
 Pres de mon parc aboyerent au loup:
 Leué soudain, au loup, au loup, ie crie
 Jusques au jour : depuis ma bergerie
 Je recontay piece à piece, & depuis
 Je n'ay bougé de la place où ie suis,
 Où le sommeil m'a tins jusqu'à ceste heure.

C L A V D I N.

Je n'en veu pas vne excuse mcilleure,
 Mais doux Ianet, à ton col, cependant
 Que te seruoit ton flageolet pendant
 De la jartiere (il m'en souuient) qu'Annette
 T'y mit antan pour vne chansonnette
 Que tu luiy fis? n'es-tu plus amoureux?

I A N E T.

Si suis vrayment, & m'en estime heureux:
 Et toy compain, n'aimes-tu pas encore?

C L A V D I N.

Si fay. si fay : mais Ianet veu-tu qu'ore
 Nous recordions quelque belle chanson
 De nos amours? moy j'accordray au son
 De ton flageol : toy à ma chalemie
 Chacun de nous chantant de son amie,

D'Anne & Lucette: & bien, le veux-tu pas?

I A N E T.

Je ne voudroy refuser tels ébas:
 Tu sçaus trop bien qu'à peine ie refuse
 Qui que ce soit des chansons de ma Muse:
 Mais toute nuit au loup j'ay tant hué
 Au loup, au loup que j'en suis enroué.
 Donc si tu veux d'excuser me promettre
 Ma rude voix, ie veu bien me soumettre
 A ton vouloir.

C L A V D I N.

Ouy da, c'est raison:
 Tu tiens compain à bien peu d'achoisson:
 Car de l'honneur nous ne voulons debatre,
 Tant seulement nous voulons nous ébattre.
 Juge ny gage entre nous ne sera,
 Pour le guerdon de qui mieux chantera.
 Or si lanct tu me dis de ta belle
 Tout maintenant quelque chanson nouvelle,
 Je te donray ce flageol marquetté
 D'ivoire blanc, qu'auant-hier j'achetay
 Au bord de Sene: Vn pescheur du vilage
 Me le vendit, & disoit qu'au peschage
 Comme ses rets hors de Sene il leuoit,
 Par les poissons fretiller il le voit.
 Comme ie croy, quelque mignon de ville
 Le maniant d'une main mal habille
 Iouant sur l'eau l'y perdit: de ma main
 Ce flageolet, que l'autre pleint en vain
 Je te donray, si quelque chanson gaye
 Tu veux chanter.

E C L O G V E S.

I A N E T.

Plus Claudin ne t'esmaye,
 Je suis tout prest : & si tu veux aussi
 Dire avec moy ton amoureux soucy,
 Je te donray ceste belle houlette.
 Ne vois-tu pas au manche la poulette
 Qui de son bec semble en bas picoter,
 Et le regard qui semble la guetter?
 Ce beau baston tu auras : mais commence
 Je te suiuray : pour plus grande plaisir
 L'un apres l'autre escoutons nostre amour.
 La Muse plaist qui se suit tour à tour.

C L A V D I N.

Ventelet, qui du bocage
 Viens de tes ailettes
 Douces & mollettes
 Rafraischir ce verd riuage,
 Trauersé dans le village:
 Porte à ma gente Lucette
 Ceste chansonnette.

I A N E T.

Eau, qui d'un soucf murmure
 Coules claire & belle,
 Ma chanson nouvelle
 Reçoy dans ton onde pure,
 Et par le bord qui l'emmure
 Bruy-la d'Annette à l'oreille
 L'outrant de merueille.

C L A V D I N.

Quand le tiedelet Zefire
 Le printemps amenc,

La mer & la plaine
 Et l'air autour semblent rire,
 Les fleurs par tout on voit luire:
 Telle saison met Lucette
 Où qu'elle se mette.

I A N E T.

Quand la Biſe violente
 Soufle la froidure,
 La morte verdure
 Sa beauté morne auvalante
 Tapist piteuse dolente:
 Telle saison ma maistresse
 Me laissant me laisse.

C L A V D I N.

Vne genisse amoureuse
 D'un torel éprise,
 L'amour qui l'attise
 Suit par les bois langoureuse,
 Sans luy mugit douloureuse:
 Si Lucette m'est rauie
 Pareille est sa vie.

I A N E T.

Vne genisse amoureuse
 Du toreau compagne
 Jouë en la compagne,
 Ne suit les bois langoureuse,
 Ne mugist point douloureuse:
 S'Annette ne m'est rauie,
 Pareille est sa vie.

C L A V D I N.

Ma gente brune Lucette,

E C L O G V E S.

Plus que miel sucree,
 Et plus que la pree
 Belle flairante doucette:
 Vien de ton Claudin garcette,
 Vien, si tu as cure aucune,
 (Tu sçais) sous la brune.

I A N E T.

Ma belle blanche Annelette,
 Dont le teint egale,
 Ou plustost rend pale
 La rose plus vermeillette:
 Vien, s'à ton Ianet garcette
 Iamais tu voulus complaire:
 Vien, tu sçais quoy, faire.

C L A V D I N.

O Deesse Cytheree
 Si l'heure promise
 En oubly n'est mise
 Par ma Luce desiree:
 O dame en Paphé adorec,
 Je te fay vœu de deux belles
 Blanches tourterelles.

I A N E T.

O Cupidon, si à l'heure
 Entre elle & moy ditte,
 Anne ma petite
 Me tient sa promesse seure:
 D'un vœu certain ie t'assure,
 D'un pair de Paisses lasciuës
 Que ie garde viues.

C L A V D I N.

C'est grand plaisir tandis que l'esté dure
 De s'ombroyer, & durant la froidure
 Se soleiller : mais vn plus grand plaisir
 Qu'ouïr ton chant, ie ne sçauois choisir.
 Le sucre est doux, l'ouurage de l'abeille
 Est doux aussi : mais douce est à merueille
 Ta douce voix. Tien, demeurons amis,
 Voila Ianet, le flageolet promis.

I A N E T.

C'est grand soulas, par la chaleur plus vaine
 Sa soif esteindre à la fraische fontaine:
 L'yuer, de vin : mais vn plus grand soulas
 Que d'escouter ton chant, ie ne sçay pas.
 Douce est de May la manne doucereuse
 Qui chet du ciel, mais ta voix sauoureuse
 Me sent plus dous : Ta houlette voicy,
 Garde la bien, & nostre amour aussi.

L E D E V I S.

E C L O G V E X I.

T O I N E T. P E R R O T.

T O I N E T.

MAis est il vray, Perrot, que durant ce rauage
 Qui l'autre jour noyoit tout nostre pasturage,
 Des pluyes qui du ciel si grosses deualoyent
 Qu'on eust pensé qu'aux cieux les terres se mesloyent:
 Est-il vray que Belin & Guillemot chanterent
 Deuant toy leurs chansons, & quand ils demanderent
 Ce que tu en pensois, que tu les couronnas,

E C L O G V E S.

Et qu'à chacun des deux son present tu donnas?

PERROT.

Il est ainsi, Toinet : & qu'ussons-nous pu faire
 Par les chams en vn temps au labour si contraire?
 Sur le sucil de mon huis ie regardoy pleuvoir,
 Quand jettant l'œil dehors ie commence à les voir
 Mouilleꝫ iusqu'à la peau : La pluie estoit passée
 Atravers leurs habits, leur chemise percee:
 Belin vint nu d'un pié, car son gauche soulier
 Luy estoit demouré dans le prochain bourbier:
 A Guillemot du vent la siflante tempeste
 Luy auoit emporté le chapeau de la teste.
 Les voyant en tel point, ie les priay tous deux
 De s'en venir passer cheꝫ moy ce temps hideux.
 Ils me prindrent au mot : & dans ma maisonnette
 Entrerent quand & moy. Incontinent Pernette
 Leur allume vn beau feu d'un fagot tout entier,
 Maint esclat par dessus rangeant dans le foier.
 Ils sechoyent leurs habits : tandis des seruiettes
 Sur la table elle met, & tire des noisettes
 Qu'elle auoit dans son coffre, & des noix & des fruits,
 Des guignes, des pruneaux, des raisins crus & cuits,
 Et les vouloit seruir : quand ie la vin reprendre
 De ce qu'elle alloit faire. Il te faut tout apprendre,
 (Di-je) qui te verroit ces fatras apprester
 Diroit que tu aurois des enfans à traiter.
 Laisse-moy tout cecy : de ces armoires tire
 Ce bon languier fumé : puis qu'il te faut tout dire,
 Auein-nous ce jambon : & tire-nous du vin
 Vieil & nouveau, pour voir lequel est plus diuin:
 Voila ce qu'il nous faut : le salé nous fait boire,

Et boire

Et boire le bon vin reueille la memoire
 De mille mots joyeux : le vin nous fait sauter,
 Resiouïst nos esprits, nous émeut à chanter.
 Ainsi ie luy disois : & , comme ie commande,
 Tout soudain sur la table elle sert la viande,
 Et nous verse du vin : pour boire & pour manger
 Les deux pasteurs ie fy à la table ranger
 Apres s'estre sècheꝝ : & quand à suffisance
 Nous nous fusmes repens en toute éjouïssance,
 Apres maint bon propos des deux parts auancé,
 Sans qu'on retint en rien ce qu'on auoit pensé:
 Car lors à qui mieux mieux sans les tenir secrettes,
 Vn chacun racontoit ses gayer amourettes:
 Nous nous disions heureux d'estre en cet âge néꝝ,
 Où tant de Pastoureaux aux Musés adonneꝝ
 Font retentir les bois, si bien qu'on pourroit dire
 Estre resusciteꝝ Coridon & Titire:
 Et nous dismes de toy qu'entre nos pastoureaux
 Tu sçais le mieux de tous sonner les chalumeaux.
 Apres tous ces propos j'apporte vne Musette
 Que Rasi Lyonnois à Marot auoit faite,
 Auecques vn Rebec d'Ebenne marqueté,
 Et d'vuoire parmy l'Ebenne entrejetté:
 Et les leur presentant, Pren ceste Cornemuse,
 (Di-je à Belin) & toy Guillemot ne refuse
 De ma main ce Rebec : teneꝝ-les & chanteꝝ.
 Et de vostre chanson vostre hoste contenteꝝ:
 Ce seul payement ie veux : encor ie vous les donne
 Quand vous aureꝝ chanté : donc enfans qu'on les sonne
 Chantans l'vn apres l'autre. Ils les prennent gayment,
 Et ces vers pastoraux me chantent en payement.

E C L O G V E S.

Mais dauant que chanter au doit mouillé ils tirent
 Qui dira le premier, puis leurs chansons ils dirent
 Le sort chet sur Belin, & le premier il dit,
 Guillemot en son rang apres luy respondit.

B E L I N.

Nymphes, que j'aime tant, donnez moy telle grace
 Que qui m'orra chanter, die que vostre terre
 Est heureuse d'ouïr les vers que ie compassse.

G V I L L E M O T.

Pasteurs de ces pastus, couronnez de lierre
 Vostre Poëte qui croist, à fin que Marmot creue
 De despit du chapeau qui ja ses ten. ples serre.

B E L I N.

Cerés, si de nos blés grande planté se leue,
 Nous te ferons de marbre, & d'espis couronnee,
 Par dessous ton surcot tu monstr. ras la greue.

G V I L L E M O T.

Bacchus, si tu nous veux donner bonne vinee,
 Nous qui antan de marbre auons fait ton image,
 Nous te la referons toute d'or cette annee.

B E L I N.

J'ay pour tout mon yuer chez moy force chauffage,
 Et quoy qu'il face froid ie n'en ay non plus cure
 Qu'un édenté du pain, quand il a du potage.

G V I L L E M O T.

J'ay vne belle caue, où tant que l'esté dure
 Mon bestail ie retire : & bien que tout se sente
 Du chaud qui grille tout, rien du chaud ie n'endure.

B E L I N.

Qui croira que Palés vn chapeau me presente,
 Vn chapeau de lorier qu'elle-mesme m'apreste

Pour le plaisir qu'elle a d'ouïr ce que ie chante.

G V I L L E M O T.

*Quoy, si Pan le cornu luy-mesme tend la teste
Parmy les bois ombreux, oyant ma Cornemuse,
S'il saute & dance & fuit & recourt & s'arreste?*

B E L I N.

*HENRY lit mes chansons, ne dedaigne ma muse
Bien qu'elle soit champestre: ô ma Muse champestre,
S'il t'aime, à ton HENRY tes beaux dons ne refuse,*

G V I L L E M O T.

*Titire fit jadis aux grandes cours paroistre
Ses rustiques chansons: par les herbeuses plaines
Le bel Adon jadis les brebis mena paistre.*

B E L I N.

*A celuy de doux lait bouillonnent les fontaines,
Quit'aimera, TIBAVT: à celuy de doux bame,
Et de sucre & de miel toutes choses soyent pleines,*

G V I L L E M O T.

*Face cas de Bauin, que les poix il entame,
Qu'il bride les oysons, que les porcs il atelle,
Qui ne te hayt, Marmot, & qui tes vers ne blame.*

B E L I N.

*Colin, enuoye moy Charlotte ta rebelle:
Plus qu'autre elle me plaist: car, quoy que ie luy face,
Elle me rit tousiours, & son mignon m'appelle.*

G V I L L E M O T.

*Ie l'aime bien aussi: car d'une bonne grace
Vn long adieu adieu la belle me vint dire,
De pleurs pour mon depart mouillant sa belle face,*

B E L I N.

O si ie pusse voir, comme ie le desire,

E C L O G V E S.

Ces ruisseaux ondoyer de miel & de laitage,
 Quel séjour plus heureux pourroit-on bien eslire?

G V I L L E M O T.

O si les cornes d'or, de saye le pelage
 Tu auois, beau bestail: quel autre berger meine
 Autre bestail qui eust sur nous quelque auantage?

B E L I N.

Di moy, quel animal est d'ame tant humaine
 Qu'aux rayons de la Lune à genouil il se baisse,
 Et pour se nettoyer deuale à la fontaine?

G V I L L E M O T.

Di moy, quel est l'oiseau qui luy-mesme se dresse
 Son feu pour se brusler, estant seul sans femelle,
 A fin que puis apres de sa cendre il renaisse?

B E L I N.

O flumes & pastis, si quelque chanson belle
 Belin vous dit jamais, que vous ayez chérie,
 Fournissez son troupeau de verdure nouvelle:
 Pour Guillemot autant faites-en je vous prie.

G V I L L E M O T.

O fontaines, ô prez, si Guillemot surpasse
 A gringoter sa voix, le rosignol ramage,
 Engraissez son bestail: & si Belin y passe,
 Faites à son bestail tout le mesme auantage.

P E R R O T.

L'un apres l'autre ainsi les deux pasteurs chanterent,
 Et partans de chez moy mes presens emporterent
 Couronné de ma main: & pour telles chansons,
 Non Toinet, je n'ay point de regret à mes dons.
 Di moy, qu'en pensés-tu? T O I. Toutes me deux oreilles
 Me bourdonnent encor de si douces merueilles,

*Qui m'ont ravi l'esprit. Y'en suis tout éjoui:
Les chams depuis Alcon, rien de tel n'ont ouï.*

P E R R O T.

*O que si tu voulois celle chanson redire
Que tu dis à Tenot ? Ny Alcon ny Titire
Ne te gagneroyent pas, s'il est vray ce qu'on dit.
De l'ouïr de ta bouche auray-je le credit?*

T O I N E T.

*Pasteur, vn autre fois nous aurons plus d'espace:
Tu vois bien au Soleil comme le jour se passe.*

P E R R O T.

Demain donc : car ie l'ay ouï fort estimer.

T O I N E T.

Qui fait le mieux qu'il peut, il n'est point à blasmer.

L E P A S T O V R E A V

D E T H E O C R I T E .

E C L O G V E X I I .

IE cuidoy prendre vn baiser des plus doux
De mon Alis, mais pleine de courroux
Me dedaignant, puis se prenant à rire
De ma façon, ces brocards me vint dire:
Euy-t'en de moy : qui te fait (toy vacher)
Si hardiment à ma bouche toucher?
Va, malotru : de baiser à la guise
Des villageois ie ne suis point aprise:
Les villageois ne sont mes compagnons,
J'aime sans plus des villes les mignons.
O le teint frais ? ô la barbe douillette?

E C L O G V E S.

O belle teste? ô perruque blondette?
 Quel beau regard? quel maintien de paysant?
 Que ton parler est mignard & plaisant?
 Va-t'en vilain, si de tes leures pales:
 Fy que tes mains sont crasseuses & sales:
 Fy que tu pus: fuy-t'en viste de moy:
 Le cœur me faut d'estre si pres de toy:
 Non pas de fait de tes leures ne touche
 Non en songeant ma vermeillette bouche:
 Fuy-t'en vilain, tu m'empuneiras:
 Je m'en iray, ou bien tu t'en iras.

Ayant parlé d'une colere telle
 Vne & deux fois crachota dauant elle:
 Et sans cligner à me reuoir se met
 Depuis les piés iusqu'au haut du sommet:
 Et mignardant à merueilles sa face,
 Et se raillant d'une riante grace,
 Tout bas tout bas des leures marmotoit,
 Et d'yeux lascifs dru dru me guignotoit.
 Tandis le sang bouillonnoit dans mes veines
 Qui me batoyent de despit toutes pleines,
 Et ie rougi de grand rage & douleur,
 Comme au soleil la rose prend couleur.

Alis s'en va m'ayant fait cet outrage,
 Et sous le cœur j'en emporte la rage
 De ce qu'ainsin la mechante m'auoit
 Pris à dedain, & contre mon bauoit.

Dittes moy vray bergers, sans moquerie,
 Si ma beauté ne s'est point defleurie?
 Mais quelque dieu tout acoup m'auroit point
 Me faisant autre, enledi en ce point?

Car parauant vne beauté plaisante
 Par tout sur moy se voyoit florissante,
 Comme vn lierre alentour de son tronc.
 Par mon menton poignoit la barbe adonc:
 Et ma perruque en ma teste veluë
 Comme persil se frisoit crepeluë.
 Vn front poly sur mes yeux blanchissoit,
 Vn sourcil double au dessous noircisoit:
 Deux yeux plus bas d'une verdeur bien claire
 Verdoyoyent micux qu'un verre de fougere.
 La bouche aussi bien plus douce j'auois
 Que lait caillé, doù couloit vne voix
 Plus douce encor que le miel de la cire,
 Quelque instrument que ie voulusse eslire,
 Ou qu'il me pleust la vielle sonner,
 Ou le Rebec, ou me pleust d'entonner
 Dans le flageol, la flûte ou la musette
 En plaisant ton ma gaye chansonnette.

Pour beau ie suis des filles estimé
 Par tout le bourg, d'elles ie suis aimé,
 D'elles baisé par folleastre maniere
 Presque à l'enuy : mais ceste villotiere
 Ne m'a baisé, ains s'est mise à fuir
 En passant outre, & n'a daigné m'ouïr,
 Pource que suis vn vacher (ce dit-elle)
 Ne sçachant pas qu'Apollon, la rebelle,
 Tout dieu qu'il est entre les pastoureaux
 Paist sur Amphrys d'Admete les toreaux:
 Elle ne sçait que Venus la doree
 Fut d'un pasteur en Ide enamouree,
 Qui son Adon encor viuant guetta

E C L O G V E S.

*Sous les buissons, & mort le regretta
 Sous les buissons. Qui fut Endymion
 Sinon pasteur? Si chaude affection
 Diane prit, que d'Olympe en Latmie
 Elle voloit en sa bouche endormie
 D'un baiser doux de saigrir son ennuy,
 Par les bosquets sommeillant avec luy.
 Ton doux bouvier, Cybele, aussi tu pleures.
 Laisse-tu pas tes celestes demeures,
 Grand Iupiter, pour ton jeune vacher,
 Forcé pour luy sous l'Aigle te cacher?
 Mais Alis seule, & plus que toy rebelle,
 Et plus encor que ta mere Cybele,
 Plus que Diane, & plus que toy, Cypris,
 Tient d'un pasteur le baiser en messpris.
 Puis qu'ainsin est, que plus ton fläbeau n'arde,
 Meure ton Ceste, & sa force flatarde:
 De ton enfant les cordes & les arcs
 Soyent depecez, & sa trouffe & ses dards.
 Belle Cypris, sans amy le jour veille
 Et sans amy toute la nuit sommeille.*

LES PASTOUREAUX.

E C L O G V E XIII.

IAQVIN. TOINET.

SUR les riuës du Clain, deux pasteurs, qui bruslerent
 De l'amour de deux seurs, vn jour se rencontrerent:
 Chacun aimoit la sienne, & bien diuersement
 Chacun en est traité: l'un n'auoit que tourment

sans pouuoir échauffer le cœur de sa cruelle:
 L'autre tenoit la sienne en flâme mutuelle
 Receuant tout plaisir. Iaquin & Marion
 Couuoient dedans leurs cœurs pareille affection.
 Mais le pauvre Toinet pour sa fiere Francine
 D'amour cruel brusloit dans sa folle poitrine,
 Brusloit d'amour cruel, mais Amour n'allumoit
 Vne seule bluette en celle qu'il aimoit.
 Presques au desespoir ou du long des riuages
 Ou dans les antres creux ou par les bois sauvages
 Toinet alloit tout seul: & là se degorgeoit
 De l'Amour qui felon ses entrailles rongeoit:
 S'en allant seul ainsi d'une rencontre heureuse
 Il trouue vn compagnon à sa flâme amoureuse:
 Et s'ayant decelé l'un l'autre leur amour,
 Sur les riués du Clain ils s'asirent vn jour
 A l'ombre d'un Peuplier: & sonnans leurs Musettes
 Là Iaquin & Toinet dirent ces chansonnettes,
 Chacun de son amour decourant le souci:
 Et commençant premier Iaquin chanta ceci.

I A Q U I N.

Marion, ma douceur, plus fraiche que la rose,
 Plus blanche que du lis la fleur de frais éclosé,
 Plus douce que le miel, pourroy-ie plus tenir
 De nos gentils esbats le plaisant souuenir?
 Ny les baisers lascifs des Tourtes fretillardes
 N'aprochent des baisers de nos bouches mignardes;
 Ny du lierre amy les forts embrassements
 N'egallent de nos bras les doux enlassements.
 Ie n'aime sans party: si j'aime bien ma belle,
 Ma belle m'aime bien, & ne m'est point rebelle:

E C L O G V E S.

Nymphes, vous le sçavez: qui doit le sçavoir mieux?
 Car vous aimez toujours les plus sauvages lieux:
 Et vous l'avez pu voir par les lieux plus sauvages
 Seulette me chercher: vous les obscurs ombrages
 Des bois les plus tofuz: vous antres les plus creux
 Vous sçavez bien aussi nos plaisirs amoureux.
 Combien de fois lassé du jeu des amourettes
 M'at elle en son giron plein de fraiches fleurettes
 Fait reposer la teste, & pauvre pastoureau,
 A la mercy des Loups j'oublioy mon troupeau!
 O là combien de fois me prenant par l'oreille
 Elle m'a rebaisé de sa bouche vermeille!
 O là combien de fois, jurant les aimer mieux
 Qu'elle n'aimoit les siens, elle a sucé mes yeux!
 Ainsi jadis Venus d'amour humaine esprise
 En son divin giron mignardoit son Anchise:
 Anchise ta Venus te face bienheureux,
 Iaquin de Marion veut mourir amoureux.
 Iaquin finit ainsin, & se levant de terre
 Tout gaillard fit vn saut: Toinet, qu'un grand dueil serre
 Apres trois chauds souffirs que son cœur sanglota,
 Sa musette embouchant cette plainte chanta.

T O I N E T.

Francine sans pitié, plus que la mer cruelle,
 Plus qu'une jeune poutre & farouche & rebelle,
 Plus dure qu'une roche: Amour incessamment
 Croistra-il ta rigueur avecque mon tourment?
 L'autre jour dans vn bois comme tout triste j'erre,
 Vn grand cheste ie vy embrassé de Lierre,
 Et deux Tourtes dedans se baisier à l'envy:
 Veu le ducil que j'en eu comme est-ce que ie vy?

*Las ! j'aime sans party : las ! j'aime vne cruelle,
 Ma cruelle me hait, & m'est tousiours rebelle:
 Nymphes, vous le sçauẽz : qui doit le sçauoir mieuz?
 Car vous aimeẽz tousiours les plus sauuages lieux,
 Et vous m'aueẽz pu voir par les lieux plus sauuages
 Seul m'en aller plaignant: vous les obscurs ombrages
 Des bois les plus toũz : vous antres les plus creux
 Vous sçauẽz bien aussi mon tourment amoureux.
 Combien de fois cherchant vos paisibles retraittes
 Lors que ie decouuroy mes douleurs plus secrettes
 M'aueẽz-vous ouy plaindre, & pauvre pastoureau,
 A la mercy des Loups j'oublioy mon troupeau.
 Las , ó combien de fois quand pres d'elle ie passe,
 Ie la voy destourner de moy sa fiere face !
 Las , ó combien de fois la cuidant approcher
 Ie la voy des deux mains ses oreilles boucher!
 Las ! en tel point me met sa rigueur imployable
 Que j'espere la mort plus qu'elle secourable:
 Voyẽz comment ie suis malheureux amoureux,
 Puis que la seule mort me feroit bienheureux.*

*TOINET se teut icy, quand Iaquin luy vint dire:
 Il est bien-malheureux qui sans espoir desire,
 Espere : L'espoir est des viuans le confort:
 On ne peut esperer depuis que l'on est mort.*

*Cecy dit, à Toinet il donne sa houlette,
 Toinet à luy la sienne : & d'aliance faite,
 Pour ce qu'en mesme temps les deux sœurs il aimoyent,
 Estans freres d'amours freres ils se nommoyent.
 Amoureux de deux sœurs freres ils se nommerent,
 Et tousiours du depuis comme freres s'aimerent,
 Et tousiours amoureux amis ils ont veus*

E C L O G V E S.

*Sans que nul d'eux entre-eux fust vainqueur ou vaincu
A chanter leur amour : l'un qu'un feu doux attise
Chantant du doux Amour la douce mignardise:
L'autre qu'un feu cruel brulle cruellement,
Triste se complaignant de son cruel tourment.*

LES MOISSONNEURS

DE THEOCRITE.

E C L O G V E X I I I I.

M I L O N. B A T T E.

M I L O N.

PAuvre ousteron haslé, quelle fortune
T'est arriuee ? & qu'y-a-il que tu ne
Sçais plus mener ton sillon en auant
Droit sans gauchir, ainsi qu'auparauant ?
Ton compaignon au bled que tu moissonnes
Tu n'assuis point, mais le dauant luy donnes,
Comme vn mouton qui a le pié blecé
De quelque espine, en arriere laissé.
Quel seras-tu, veu que tu ne commences
Qu'ore à sier, & que rien tu n'auances ?
Quel seras-tu sous le midy bruslant,
Ou sur le soir le soleil s'en allant ?

B A T T E.

Milon sieur, qui iusqu'au soir endure
A moissonner, piece de pierre dure,
Iamais n'auint que tu receusses soin

Pour le desir d'un qui de toy fust loint

M I L O N.

Iamais, ma foy: mais de chose lointaine
Quel desir prend un qui est à sa peine?

B A T T E.

Iamais n'aduint que fusses amoureux,
Et que d'amours veillasses languoureux?

M I L O N.

Ny ne m'aduienne: un chien qui s'afriande,
Trop malement s'echaude à la viande.

B A T T E.

Mais moy, Milon, ja depuis unze jours,
Ou peu s'en faut, ie suis espris d'amours.

M I L O N.

Tu prans du bon aux muys en abondance:
Mais moy ie n'ay vinaigre à suffisance.

B A T T E.

Tout est encor comme ie l'ay couché
L'ensemencant, sans que i'y ay touché,
Deuant mon huis.

M I L O N.

Mais dy moy qui est celle
Qui t'a peu mettre en vne gesne telle?

B A T T E.

C'est Polybot qui m'a si fort troublé
Pres d'Ipocon, où nous sions le blé.

M I L O N.

Dieu à trouué son meschant: assouvie
Est de tous poins maintenant ton enuie:
Avec ta maigre à souhait toute nuit
Corps contre corps tu prendras ton deduit.

E C L O G V E S.

B A T T E.

A me moquer, ie voy bien, tu t'addresses
 Non seulement sont aueugles richesses,
 Si est encor Amour plein de souci,
 N'en parle pas si fierement ainsi.

M I L O N.

Ie ne dy mot : seulement le bléjette
 Encontre bas : & dy de ta fillette
 Quelque ditier amoureux : en ce point
 A la besongne il ne t'ennuyra point:
 Mais ja pieça tu as l'estime d'estre
 Pour bien chanter en la Musique maistre.

B A T T E.

Muses, pour m'oster d'é moy,
 Cà blaſonneſ ma fillette
 Ma gente garce greslette:
 Cà chanteſ auecque moy
 Cette gaye chanſonnette.

 Tout ce où vous metteſ la main,
 O graciuses decesses,
 De Cytheron ô princeſſes,
 Est embely tout ſoudain
 Par vos gayes gentilleſſes.

 O ma gente Polybot
 Vn chacun more te crie,
 Haſlee, maigre, ſletrie:
 Mais moy de ton amour ſot,
 Mon doux miel, quoy qu'on en die.

 Des preſ les fleurons plus beaux
 Sont de teinture brunette:
 Brunette est la violette:

Entre les fleurs des preaux
 Qu'en ranc les noires on mette.

L'abeillette aime le tin,
 La cheure suit la branchette
 Du saule : la Cigalette
 La rosée du matin:
 Rien que toy ie ne souhette.

Pleust à Dieu que le tresor
 Qu'ainsi comme j'ouy dire,
 Cresé auoit en son empire,
 Fust mien, ie vous feroy d'or
 Tous deux en bel or reluire.

Mettre d'or ie vous ferois
 Tous deux deuant Cytheree:
 Toy dedans ta main serree
 Vne pomme, & moy j'aurois
 Au poing ma flûte doree.

O ma gente Polybot
 Ta greue le lis efface,
 Ta voix le doux miel surpasse,
 Mais ie ne puis dire mot
 S'il faut parler de ta grace.

M I L. Voy, mestiuier, qui sçauoit que tu peusses
 Chanter si bien ? qui sçauoit que tu sceusses
 Donner façon aux chans harmonieux
 Les mesurant d'accord melodieux ?
 Helas, qu'en vain la barbe t'est venue !
 Oy la chanson, qui vaut bien d'estre sceüe,
 Chanson qui tend à bien meilleure fin
 Que fit jadis Lityersé diuin.

D A M E Cerés aux tresses blondes,

E C L O G V E S.

Qui d'espis & de fruits abondes,
Fay que ce champ bien labouré
De beaux fruits soit bien decoré.

Gerbeur, tes jaelles entasse,
De peur que le premier qui passe,
Die, voyla des gens de soïn,
On y perd l'argent & le soïn.

Que les gerbes on amoncelle
Contre le doux vent qui ventelle,
Tournant la tranche de l'estrain:
En ce point s'engraisse le grain.

Du lasche midy, que tout homme
Qui bat le grain, fuye le somme:
Le tuyau par fois l'espy vaut:
Lors moins que jamais il y faut.

Dés que le Cocheuy s'anance,
Chacun à moissonner commence,
Qu'on cesse quand il dormira,
Sur le chant moins tost on ira.

Enfans, des grenouilles la vie
Merite qu'on leur porte enuie,
Estant à mesme elles n'ont soïn
Qui leur donne à boire au besoin.

C'est bien le plus beau, fermiers chiches,
Nous faire bouillir des poix chiches,
Que fendans en deux le comin
Du doit vous couper vn lopin.

VOYLA qu'il faut que le Metiuier chante
En travaillant sous la chaleur bruslante,
Mais à ta mere au matin dans le lit,
Ton bel amour vaudroit mieux d'estre dit.

D A M E T .

E C L O G V E X V .

MVses, quel triste chant est-ce que vous ouïstes
 Degorger à Damet ? Car seules vous le vistes
 Quand du haut d'un rocher ses chams il maudissoit,
 Lors que d'un pleur depit son labeur il laissoit.

Il faut donques, dit-il, qu'un autre de ma peine
 Recueille tout le fruit ? il faut donc que ma plaine
 Nourrisse un auolé ? il faut qu'un estrange
 Le clos que j'ay planté s'en vienne vandanger ?

Que tout deuienne en friche, & que rien ne rapporte:
 Perisse par les chams toute semance morte,
 Sans fueilles soyent les bois, les fontaines sans eaux,
 Les vignes sans raisins, sans fruits les arbrisseaux.

Damet redit encor : sillons, chargez vos rayes
 En lieu de bon fourment d'auoines & d'yurayes:
 Les prez se jaunissans meurent bruslez du chaud,
 Deuant que d'estre meurs les fruits tombent d'en haut,
 Sãs grappes soyët les ceps, aux ruisseaux l'humour faille,
 La verdeur faille aux bois . Ah, il faut donc que j'aille
 Chassé de mon païs d'autres terres chercher!

Ah, mon bien de mes mains on me vient arracher!
 Pour qui auray-ie donc tant de vignes plantees?
 Pour qui auray-ie donc tant de greffes entees?
 Un autre sans trauail mon clos vendangera?

Un autre sans trauail tous mes fruits mangera?
 Apres il redoubla; Cessez les doux Zephyres,
 Cessez frais ventelets, & soustlez tous les pires,

E C L O G V E S.

Et tout l'air infecteZ : enuenimeZ les eaux,
 EmpoisonneZ les fruits, empesteZ les troupeaux:
 Rien ne soit par les chams ny plaisant aux oreilles,
 Ny agreable aux yeux : plus les roses vermeilles
 Ne naissent au Printemps : plus des doucettes voix
 Des mignots oysillons ne resonnent les bois:
 Corbeaux & Chahuans y tiennent leurs parties.
 Chams & préZ soyent couuerts de ronces & d'orties:
 Par les chams desoleZ tout soit en toute part,
 Et horrible à ouir & hideux au regard.

Tout soit en feu par tout : ô forest la plus belle
 Des plus belles forests, en la saison nouuelle
 La nouvelle verdure de tes souples rameaux
 Tu ne secouras plus oyant mes chalumeaux:
 Les petits ventelets ton verdoyant ombrage
 Ne rafraichiront plus, quand la mutine rage
 Des vents plus tempesteux te deracinera,
 Quand la flâme du ciel ton bois ruïnera.
 Ta belle ombre cherra : & toy encor plus belle
 Forest que i' aimoy tant, tu cherras avec elle.
 De ton maistre ancien, ô bois jadis aimé,
 Par ces vœuZ ennemis tu cherras enflâmé.
 Tout soit en feu par tout : du ciel l'ardente foudre
 Deualant sur ton chef, forest, te face poudre:
 Du pié iusqu'au sommet toute cendre sois-tu,
 Rien que cendre ne soit, tout ton bois abbatu:
 Lors par-my l'aspre flâme en tes branches esprise
 Soufle violamment le vent siflant de BiZe:
 De nuages éueux le Marin tenebreux,
 L'Autom de noirs brouillas couure le ciel ombreux.
 Iusqu'aux vignes des bois vienne du feu la rage:

Tous les ceps ras à ras de la terre il sacage.
 Que les feuZ par les vents à la ronde espandus
 Saccagent tous les bleds dans les chams estendus.
 Que des arbres le feu vienne aux espis descendre
 Tant qu'il degaste tout : Que tout soit mis en cendre,
 Ma herse & ma charruë, & leur joug & mes bœufs,
 Et ma loge & mon tect : c'est la fin de mes vœux.

Auienne encore pis : O mer grande profonde,
 Qui tes rivages hauts viens battre de ton onde:
 Rivages qui le bruit de la mer espandeZ
 Jusques dans nos guerets : ma priere entendeZ.
 Neptune vienne aux chams : Que nos fertiles plaines
 Soyent couuertes de flots & d'espaisse arenes:
 Des Syrtes de Lybie vne autre Syrte sœur,
 Où lon cueilloit des bleds, des nochers soit la peur.

Damet encor jetta ceste voix plus horrible:
 On dit que par la mer, lors qu'elle est plus terrible,
 Hors des gouffres profons sur les flots tempesteux
 De grands monstres marins se decouurent hideux,
 Qui flottans sur la mer effroyables enormes
 Font pallir les nochers de leurs horribles formes:
 Ces gros monstres, Neptune, amene avec la mer
 Faisant de vents felons les vagues ecumer:
 Ces monstres pelle-mesle en nos chams il ameine
 Brassant la noire mer, la mer de rage pleine:
 Que la mer engloutisse en ses gouffres saleZ
 La cendre chaude encor de nos païs brusleZ:
 Tous mes chams soyent la mer : où le bestail champestre
 Souloit parcy dauant les herbes tendres paistre,
 Là nagent les Daufins : là où le laboureur
 Les mottes renuerçoit, là pesche le pescheur.

E C L O G V E S.

Mes chams ne soyent que mer, mes chams abominables
 Que depit ie maudy de chansons execrables:
 Tous mes chams sont maudits: garde toy bien, nocher,
 Puis que ie les maudy, de mes chams t'approcher.

Si Neptune ne veut exaucer mes prieres,
 EntendeZ, dit Damet, entendeZ moy Riuieres:
 Riuieres & ruisseaux & sources vous sçauēZ,
 Vous sçauēZ bien l'honneur que par moy vous auēZ:
 Je ne le diray point: ce seroit chose folle
 Pour vous le reprocher de perdre ma parolle.
 TourneZ encontremont (Riuieres & ruisseaux)
 TourneZ, & tous nos chams noyēZ dessous vos eaux:
 Nos chams ne soyēt qu'un lac: empescheZ qu'on ne serra,
 (Riuieres & ruisseaux) nul fruit de nostre terre:
 FrustrateZ le vigneron, frustreZ le laboureur.

Puis Damet amollit en ces vers sa fureur.
 Sourdent soudain par tout de terres des riuieres,
 Et seruent aux poissons des counils les tanières,
 Aux grenouilles les creux où le grillon crioit:
 Là se fauche le jonc où le blé lon soit.

Puis raprissant sa voix, Damet dit, Des montagnes
 Les torrens escumeux culbutent aux campagnes,
 Et de rauines d'eaux courantes de fureur,
 Soit rayé le traual du pauvre laboureur.
 Que quelcun maintenant traualle apres sa terre,
 A fin qu'un estrangier toute sa peine serre:
 Que maintenant quelcun de labourer ait soin,
 Ait soin d'ensemencer, pour s'en banir bien loin.
 Adieu petit troupeau, adieu mes brebiettes,
 Troupeau jadis heureux: chantant mes amourettes,
 Je ne vous verray plus les herbages brouster,

Et vous ne pourrez plus mes chansons escouter.

O pauvres champs maudits, pauvre terre maudite,
 Banny, necessiteux, pour jamais ie vous quitte:
 Champs jadis tant aimez, bois, fontaines, adieu,
 Vous ne me verrez plus demourer en ce lieu.
 Car ie m'en va bien loin plus outre qu'Eridane,
 Ou sur les bors du Tybre, ou bien iusqu'à la Tane
 Chercher mon aventure. Et là ie demourray,
 Ie viuray là bien loin, là bien loin ie mourray.

LA SORCIERE.

E C L O G V E X V I.

M A R Q U E T. N O D I N.

Mais disons la chanson de Brelande sorciere,
 Que Marquet & Nodin recorderent naguere
 Sur la riue de Seine. Ô CHARLES, disons la,
 Combien que contremont la Seine recula
 A l'horreur de la voix : combien que d'effroy pleines
 Les Najades des eaux, elles & leurs fontaines
 Treffaillirent d'horreur : Mont-marte à ceste voix,
 Et tout branslant trembla de Meudon tout le bois:
 Disons là, toy Mon R O Y (si la champestre Muse
 Merite quelque honneur) de l'ouïr ne refuse:
 Vien voir à ton loisir nos champestres esbats:
 Outre ton gré, ie croy, nous ne les faisons pas.
 Ie ne refuseille pas la vieille chalemie
 Du Pasteur de Mantouë encor toute endormie,
 Sinon à ton auen : ny l'âge qui viendra

E C L O G V E S.

Après ce siecle cy, non ne me reprendra
 De t'auoir oublié: Si Apollon me donne
 Quelque fois sur mon front vne noble couronne,
 Quand j'iray plus hardy deuant toy m'auancer:
 Oy cependant Marquet, qui s'en va commencer.

M A R Q V E T.

Vn soir sur la mynuit que la Lune sercine
 Rayant au ciel sercin monstroit sa face pleine,
 Sous vn noyer fueillu dans vn champ à l'écart
 Brelande se trouua: Brelande qu'en son art
 De Tolete, Pacaut auoit endoctrinee,
 Pacaut le vieil Vaudois: Là elle auoit menee
 Sa fille Perrichon, fust ou pour l'enseigner
 A ses conjuremens ou s'en accompagner.
 Perrichon luy portoit pleine vne grand' corbeille
 De cent drogues, par qui elle faisoit merucille
 Elle nù le pié gauche, & nù le gauche bras,
 La teste echeuelee encommença tout bas,
 Machant entre ses dents mainte parole estrange:
 Puis contre le noyer à dos elle se range
 Trois fois le tournoyant: à chaque fois trois fois
 Elle crache en ses bras, en jettant ceste voix.

Ouure ceste corbeille, apporte ceste éponge,
 Tire-moy ce pigeon. va-t'en, & sept fois plonge
 L'éponge en l'eau courante, & la rapporte icy,
 Je veux ensorceler le cruel endurcy,
 Qui m'a rauy mon cœur: ie veu de ma parolle
 Comme il raut mon cœur, raur son ame folle,
 Et ie veu me l'ostant luy donner mon é moy.

Charmeꝛ rendeꝛ Roulin, ou mon cœur rendeꝛ moy
 O Venus ce pigeon en ce feu ie t'immole:

Pour esteindre le feu qui rend mon ame folle,
Ce deuot sacrifice en bonne part reçoÿ.

Charmes rendeꝫ Roulin, ou mon cœur rendeꝫ moy.
Roulin m'auoit donné durant nos amourettes
Pour gage de son cœur, ce bouquet de fleurettes,
A l'heure qu'il m'aimoit autant que ie l'aimoy.

Charmes rendeꝫ Roulin, au mon cœur rendeꝫ moy.
Ie le tenoy bien cher, mais plus ie ne le prise:
Ce bouquet fueille à fucille en ce feu ie debrise,
Ains j'epar de Roulin & les nerfs & la chair
Dedans le feu d'Amour: ainsi se dessecher
Ie voye à vuë d'œil maigrissant d'heure en heure
Roulin pour mon amour, sans que son mal ie pleure
Non plus qu'il fait lé mien. Comme ces pauures fleurs
(sans qu'il m'en sache gré, que j'arrose de pleurs)
Qui fraiches l'autre jour encor estoyent fleuries,
Mais leur vigueur esteinte aujourdhuy sont fletries,
Tel ie voye Roulin quelles ces fleurs ie voy.

Charmes rendeꝫ Roulin, ou mon cœur rendeꝫ moy.
Perrichon, çà l'éponge: ainsi que l'cau s'égoute
De cette éponge épreinte en mes mains, goutte à goutte
Roulin perde son sang: Tout ainsi de son cœur
Mourant pour mon amour se perde la vigueur:
Maintenant ie repan mes pleurs dessus l'éponge,
L'éponge boit mes pleurs: sous terre ie la plonge:
Là soyent plongeꝫ aussi mon tourment & ma foy.

Charmes rendeꝫ Roulin, ou mon cœur rendeꝫ moy.
Regarde en la corbeille, & d'un coffret me tire
Auecque trois liens vne image de cire.
Ces las de trois couleurs lasse fort de trois tours
Au col de ceste image: & dy, Aux las d'Amours

E C L O G V E S.

*L'enveloppe Roulin : Trois fois il le faut dire,
(Le nomper plaist aux dieux) trois fois l'image vire,
Et Roulin par trois fois la virant ramentoy :*

*Charmes, rendeꝫ Roulin, ou mon cœur rendeꝫ moy.
Regarde Perrichon, regarde en la corbeille:
Cherche, tu trouueras au fond vne bouteille
Que Pacaut me donna : Regarde: & bien l'as-tu?
L'huyle qui est dedans, est de grande vertu.
Souuent j'ay veu Pacaut pour vne goutte seule,
Ayant d'vn loup les pieds & le poil & la gueule,
Se mussier dans les bois : ie l'ay vu bien souuent
Dauant mes yeux en l'air se perdre comme vn vent.
Et souuent ie l'ay vu faire de deffous terre
Sẽ pouffer les esprits, & souuent le tonnerre
Ie l'ay vu conjurer : Pacaut me la donna,
Et m'aprit sa vertu : luy mesme m'ordonna
D'en toucher le crouillet de son huits à quiconque
Ne me voudroit aimer : Perrichon, va-t'en donque
En frotter le crouillet de Roulin, haste toy.*

*Charmes, rendeꝫ Roulin, ou mon cœur rendeꝫ moy.
Va frotte l'en par tout, & demain ie m'assure
Que Roulin me payra la peine que j'endure:
Va viste, cependant ie plaindray mon esmoy.*

*Charmes, vienne Roulin, & mon cœur soit à moy.
Marquet finit icy : Vous sçauantes maistresses
Que j'adore & ie ser, Pimpliennes deesses
Dittes-nous de Nodin quelle fut la chanson:*

Tous ceux qui vont chantant n'ont pas vne façon.

*Mais maintenant qu'icy ie me voy toute seule,
Dequoy, de mon amour, faut-il que ie me deulle?
Par où commenceray-ie ? où me prit ce malheur?*

O Lune, escoute moy, ie diray ma douleur.
 Ma voisine Michon, ma voisine & commere,
 Sa fille fiançoit : comme cuidant bien faire
 Elle m'y conuia : mais, las, sans y penser
 Chés elle mes ennuits elle fit commencer !
 I'y allay tout soudain : là tout le parentage
 Des deux parts se trouua : là tout le voisinage.
 Là quand i'y arriuy les filles & garçons
 Se tenoyent par les mains, & dançoient aux chansons.
 Mais de malheur Roulin, Roulin menoit la dance,
 Et disoit sa chanson quand dedans ie m'auance:
 Si tost que ie le vy ie changeay de couleur.

O Lune, escoute moy, ie diray ma douleur.
 De couleur ie changeay, voyant sa belle face,
 Oyant sa douce voix, prenant garde à sa grace:
 Si tost que ie l'ouï, si tost que ie le vi,
 Aussi tost hors de moy mon cœur me fut ravi:
 Aussi tost tout mon sens j'allay perdre, pauurette!
 Et dés-l'heure tousiours vne poison secrette
 Me gagnant fait flaitrir de ma beauté la fleur.

O Lune, escoute moy, ie diray ma douleur.
 De là ie m'en allay, mais ie n'ay souuenance
 Que c'est que ie deuin au partir de la dance:
 Et bien à peine encor me puis-ie souuenir
 Comment ie pu cheZ moy hors de là reuenir:
 Tant y a que cheZ moy ie me trouuay pesante,
 Toute en feu par le corps d'une fleur bruslante.
 Ie me my sur vn lit, où dix jours & dix nuits
 Sans relâche en auoir ie maladay depuis.
 Ie perdy les cheueux: & n'auoy rien de reste,
 Que les os & la peau, de la maudite peste;

E C L O G V E S.

Mon teint fut comme buis teint de jaune palleur.

O Lune, escoute moy : ie diray ma douleur:
 Mais qu'oubliay-ie alors ? quel remede laissay-ie?
 A quelle enchanteresse alors ne m'adressay-ie
 Pour alleger mon mal ? en lieu de l'alleger,
 Tout cela qu'on me fait, fait mon mal rengreger,
 Tandis le temps se perd : à la fin ie m'aduisè
 D'enuoyer au cruel, qui toute me tient prise,
 Pour voir s'il me voudroit soulager ma languueur.

O Lune, escoute moy : ie diray ma douleur:
 Ie l'enuoye querir , tout soudain il arrive:
 Si tost que de mon lit ie le vi (moy chetive)
 Mettre le pié dans l'huis, vne froide sueur

(O Lune, escoute moy, ie diray ma douleur)
 Vne froide sueur degouttoit sur ma face,
 Et toute ie deuin aussi froide que glace:
 Et ie perdi la voix, ie perdi ma vigueur.

O Lune, escoute moy, ie diray ma douleur.
 Il s'approche de moy : de sa main il me touche,
 Me flatte de sa voix, me baise de sa bouche,
 Et de son doux baiser me restaure le cœur.

O Lune, escoute moy : ie diray ma douleur.
 La force me reuient : vne couleur nouvelle
 Peu à peu s'estendit sur ma face plus belle:
 Lors de mon front moiteux j'essuyay la sueur.

O Lune, escoute moy : ie diray ma douleur.
 Et pour le faire court, ô belle & claire Lune,
 Nous sentismes d'Amour vne joye commune,
 Nous fismes nos souhets, en plaisirs amoureux,
 Tous deux accomplissans nos desirs bienheureux,
 Toujours depuis ceste heure en amour mutuelle,

Tous deux auions vescu sans aucune querelle:
 I'estoy de luy contente, & luy de moy contant:
 Il monstroit de m'aimer, & ie l'aimous autant:
 Il ne se passoit nuit que luy & sa brigade
 Ne me vinssent donner quelque joyeuse aubade,
 De soir ou de matin : & ne se passoit jour
 Qu'il ne s'en vint cueillir le fruit de nostre amour.
 Mais depuis quinze jours ie n'en oy point nouvelle:
 Il en aime quelque autre, & se tient avec elle
 Sans faire cas de moy : Lune, ie te suppli
 Mes charmes renforcer, s'il m'a mis en oubli.

CHARLES.

E C L O G V E XVII.

MELIN. TOINET.

MELIN.

QVe resues-tu Toinet, tout seul pensif & sombre
 Dessous ce chesne espais, couché sur l'herbe à l'om-
 Qui te greue le cœur? ne m'en deguise rien, (bre?
 Nul autre plus que moy ne desire ton bien.

TOINET.

Ah, bon pere Melin, vne griefue detresse
 M'importune le cœur, & jamais ne me laisse!
 Ie suis las de trainer ma vie en pauvreté:
 La pauvreté me suit, & toute malheurté
 L'accompagne où elle est : le meschant soin n'endure
 Qu'un moment de sômeil trompe ma peine dure.
 I'en suis en desespoir : & ne sçay qui j'en doy
 Accuser, si ce n'est mon malheur apres moy:

E C L O G V E S.

Mais que puis-ie de moy ? car ie n'ay pastourage,
Ny troupeau pour y mettre : & pour le labourage,
Las ! ie n'ay ny sillon ny charruë ny bœufs :
Doncques du seul malheur à bon droit ie me deus :

M E L I N.

Mais di moy, n'as-tu rien amandé de ton pere ?
(Car il auoit du bien) comme se peut-il faire,
Qu'il ayt eu tant de biens, ô pauvre pastourcau,
Et qu'il ne t'ait lassé quelque petit troupeau ?

T O I N E T.

Tout le bien qu'il auoit, il ne l'auoit qu'à vie :
Et quand de me pouruoir il ut le plus d'enuie,
Hé, la mort le surprit ! & d'auoir jamais bien
Lors que ie le perdy, ie perdy tout moyen.

M E L I N.

N'entre en tel desespoir. Toinet, si tu veux suiure
L'auis d'un plus âgé, tu auras dequoy viure,
Et plus qu'il ne t'en faut . Mais que te sert d'auoir
Le plus grand bien des biens, la Muse & le sçauoir ?
Ton pere t'instruisit dès ton enfance tendre
A faire des chansons, lors qu'il te fit apprendre
A sonner la Musette : Et lanot t'apprenoit,
Et luy-mesme souuent la peine il en prenoit :
Car il en jouoit bien, & pour en sçauoir dire
Le bon Ianet Lorrain hors des chams le retire :
Et fait que la chanson que pour lors il chantoit,
Du grand Berger Francin l'oreille contentoit :
Tant qu'il luy dit vn jour. Ces troupeaux ie te donne,
Ces pastis & ces eaus, & ces chams ie t'ordonne
Pour tant que tu viuras. Ianet fut son soustien
Enuers ce grand Francin qui luy fit tant de bien.

Or Francin & Ianet maintenant nous regardent
 Faits Dieux là haut és cieux : de là haut il nous gardët.
 Mais vn autre Francin, HENRI & CHARLE icy
 De nous & nos troupeaux au lieu d'eux, ont soucy.
 Il faut te presenter danant leur douce face:
 Et si tu es encor des Musés en la grace
 Inuoque-les pour eux : choisi le nouveau son
 Pour gagner leur faueur d'vne belle chanson.

T O I N E T.

I'y pensois : & desia dans l'écorce licee
 D'vn cerisier vni, d'vne aléne éguisee
 I'ay tracé quelques vers, qu'vne honteuſe peur
 M'empesche de monſtrer aux yeux de leur grandeur.
 Bien qu'entre les bergers j'ay bruit d'estre Poëte,
 Si ne les croy-ie pas : car ma basse Musette
 Ne ſonne pas encor des chansons de tel art
 Comme le doux Bellay ou le graue Ronſard:
 Et ie ne ſuis entre eux avec mon chant ſauuage
 Qu'vn Serin, qui au bois fait bruire ſon ramage
 Entre deux Roſſignols : Apollon touteſois
 Daigne telle qu'elle eſt ayder ma foible voix:
 Mais nos belles chansons aux troubles de la guerre
 Ne ſ'entendent non plus, que ſous vn long tonnerre,
 Quand l'orage & les vents tempeſtent par tout l'air,
 Lors on ſe plaiſt d'ouir vn ruiſſelet couler.

M E L I N.

Pour ne t'en mentir point entre les dures armes
 La Muſe ne dit mot, mais ſe baigne de larmes,
 Seule en vn coin deſert ſouſpirant triſtement
 De quoy on ne fait cas de ſes dons autrement.
 Ny ne veut point venir à la Cour ſe morfondre,

E C L O G V E S.

Ny à son mieux aimé ne daigne plus répondre:
 Si pour des courtisans il requiert sa faueur,
 Ou si elle respond, c'est bien à contrecœur.
 Mais si c'estoit pour CHARLE, incontinent sa grace
 Saisiroit tes esprits : vne gentille audace
 Eleueroit ton cœur : vn chant qui couleroit
 Plus doux que le doux miel ta bouche combleroit.
 Or ie te pri Toinet tes vers me vouloir dire
 Chante à son honneur. TOI. Allons plustost les lire
 Sur le cerisier mesme : il est tout icy pres.

MELIN.

Vne de mes chansons ie te veu dire apres
 Combien que trop muct peu souuent ie compose:
 (Ie croy, les loups m'ont vu) l'âge perd toute chose
 Mesme l'esprit de l'homme : vn temps fut que sans fin
 On me voyoit chanter de soir & de matin.
 Mais ie ne dy plus mot: si ay-ie fait encore
 L'autre-hier vne chanson dont mon CHARLE j'honore.

TOINET.

Ie voudroy bien l'ouïr. MEL. Si tost que tu m'auras
 Fait ouïr ta chanson, la mienne tu sçauras.

TOINET.

Doncques di la devant : car ie sçay que pour l'âge
 Ta douce Muse n'a refroidi ton courage.

MELIN.

Ie veu que nous oyons ton beau chant le premier.

TOINET.

Vien-t'en doncque le voir : voicy le cerisier
 Où la Muse me fit ceste chanson escrire.

MELIN.

L'escrit en est tout frais. TOI. Melin, veux-tu la lire!

Tu es plus ancien, obeir ie te doy.

MELIN.

Tu la liras bien micux puis qu'elle vient de toy.

TOINET.

CHARLE est aimé de Pan, qui saintement desire
 Que Pan luy soit propice à CHARLE se retire:
 Tout ce que CHARLE veut, Pan le veut bien aussi:
 Pan à CHARLE a donné de nos chams le souci.
 Puis qu'il en a le soin, les forests & les plaines,
 Les montagnes, les eaux soyent de lieffe plaines.
 Dryades par les bois, Naiades par les eaux,
 Par les monts & les prez Pastres & leurs troupeaux
 En sont tous éjouïs. Le traistre loup n'aguette
 Leurs moutons: le serpent n'a plus la dent infette:
 Le Buzard ne vient plus leurs poussinets manger:
 Le bon CHARLE a voulu que tout fust sans danger.
 Il n'y a pas les monts cheuelus qui ne rendent
 Des cris de gayeté, qui jusq'aux cieux s'entendent:
 Mesmes les hauts rochers, mesmes les petits bois,
 (C'est vn Dieu, c'est vn Dieu) crient à haute voix.
 Soy bon & doux aux tiens, soy benin & propice
 A qui t'inuoquera d'vn deuôt sacrifice:
 Je m'auouë des tiens, j'inuoque ta grandeur,
 Fay moy donques sentir le fruit de ta faueur.
 Voicy quatre autelets de gaçons que j'éleue
 En voicy quatre à Pan, deux pour toy j'en achue:
 Le premier jour de May sur chacun autelet
 Chaqu'an ie verseray deux terrines de lait.
 Outre, quatre fois l'an en faisant bonne chere,
 (Donne-m'en le moyen) vn festin ie veu faire
 A tous nos Pastoureaux: l'yuer il se fera

E C L O G V E S.

Prés d'un bon feu, l'esté à l'ombre ce sera.
 Là ie leur perceray du meilleur vin que j'aye:
 Là Tibaut & Girard diront la chanson gaye
 Pour resjouir la bande : & Lorin dancera
 La dance des Satyrs & les contrefera.

Auecques ceux de Pan, tes honneurs on t'appreste:
 Pan sera le premier, & nous ferons sa feste
 Le nommant dauant tous : mais tu auras ton lieu
 Le premier apres luy dauant tout demy-dieu.
 Nous te ferons des vœus : Tant que la sauuagine
 Hantera la forest, Tant que dans l'eau marine
 Les poissons, Tant qu'en l'air les oyseaux nageront,
 Ton nom & tes honneurs par tout se chanteront.

M E L I N.

Gentil berger, ton chant me semble aussi doux, comme
 A l'ombre vn qui est las trouue plaisant le somme:
 Comme par les chaleurs, d'un sourjon bien curé
 L'eau fraiche semble douce au passant alteré.
 Vrayment tu ne fais point deshonneur à ton maistres
 Car vn autre luy-mesme vn chacun te dit estre,
 Tant tu ensuis de pres, ô bienheureux garçon,
 Auec ton doux flageol sa plaisante chanson.
 A nostre tour aussi disons de nostre CHARLE
 La louange & l'honneur : c'est raison que j'en parle
 Puis que rien ne s'en taist : si ie n'en disoy rien
 Ie seroy trop ingrat, il me veut trop de bien.

DEPVIS que Charle a pris les bergers en sa garde,
 Les bergers & leurs chams, Laboueurs preneZ garde
 Comme tout y profite : Au nom de CHARLE om y
 VoyeZ, voyeZ comment tout s'en est éjouy.
 La venteuse forest sans bransler se tient coyè,

Le fleuve arresté court plus lentement ondoyé,
 La brunette Dryade aux bois lon voit rager,
 La Naiade aux yeux verds iusqu'au bord vient nager.
 Voyez ces gras troupeaux qui de joye bondissent,
 Voyez comme leurs pis pleins de lait rebondissent.
 Voyez comme la terre engendre force fleurs:
 C'est vn Dieu, c'est vn Dieu, qui a soin des Pasteurs.
 Les Pastres vont disant qu' Apollon ce doit estre
 Qui reuiet entre nous estre encore champestre:
 Puis que c'est Apollon, Apollon aime ceux
 Qui à chanter des vers ne seront paresseux.
 Donc si vous desirez qu'il vous aime & cherrisse,
 Chantez en son honneur: il vous sera propice:
 Auez-vous des troupeaux, il les vous peuplera:
 Si vous n'en auez point, il vous en donnera.

CHARLE, n'ais à dedain de nos chams la simpleffe.
 Quelque fois Iupiter son grand trosne delaisse
 Pour descendre en nos chams, tefmoin son Orion,
 Tefmoin le pauvre tét de Bauce & Filemon.
 Le mesme Iupiter a passé son enfance
 Nourri aux chams de Crete, où des Corbans la dance
 Il aime encor à voir, & n'y dedaigne pas
 De leur sauvage chant les rustiques ébas.

Pastres, la terre soit d'herbe & de fleurs couuerte,
 Encourtinez les eaux d'une belle ombre verte:
 CHARLE le veut ainsi: Plantez des loriers vers,
 Dont ses freres vaincueurs triompheront couuers.
 O Dieux, si par pitié de nostre pauvre race
 Vous nous l'aeuez donné, faites nous tant de grace
 Que vous ne vueillez point le rauoir de long temps,
 Et qu'il voye entre nous plus de mille printemps.

E C L O G V E S.

CHARLE, si ta bonté des cieux icy te mene,
 Courant vn Apollon sous vne forme humaine,
 Garde tes Pastoureaux : & ne sois enuieux
 De mille ans nous laissant de retourner aux cieux.

T O I N E T.

Melin, rien de rural tu ne me viens de dire.
 O la douce fureur qui ta poitrine inspire
 A chanter ces beaux vers ! Ny le bruit des ruisseaux,
 Ny le doux siflement des fueillus arbrisseaux,
 Ny ouir bourdonner les essains des abeilles,
 D'vn si aimable son ne remplist mes oreilles,
 Comme de ton doux chant le ton melodieux,
 Digne de contenter les oreilles des Dieux.

M E L I N.

Et que te donneray-ie en digne recompense
 Des vers que tu m'as dit ? O mon Toinet j'y pense:
 Mais ayant bien pensé, CHARLE seul peut donner
 Vn don qui dignement te puisse guerdonner.

T O I N E T.

Fay, Melin, seulement qu'il puisse bien conoistre
 Les petites chansons de ma Muse champestre,
 Qui chante à son honneur. ô s'il daigne m'ouir !
 O si mes humbles vers le peuuent réjouir !
 Alors Orfee & Lin moy seul ie feray tere:
 Bien que l'vn eut son pere, & que l'autre eut sa mere,
 Orfé sa Calliope, & Lin son Apollon,
 Le pris de mieux chanter si me donneroit-lon.

LE SATYREAV.

ECLOGVE XVIII.

LE PASTOUREAV.

VN Paris jadis pastoureau
 Enleua Helene la belle:
 Moy vn autre Paris nouveau
 D'une belle Helene nouvelle
 Suis mieux baisé qu'il ne fut d'elle.

LA PAST. Et bien, de quoy te vantes-tu,
 Petit fou glorieux Satyre?
 Le baiser n'a pas grand vertu
 Ainsi qu'ay tousiours ouy dire:
 Amour mieux qu'un baiser desire.

LE PAST. Combien qu'on face peu de cas
 Du baiser, qu'on dit chose vaine:
 Toutefois le baiser n'est pas
 Si vain, que plaisir ie n'y prenne
 Quand Amour à baiser me meine.

LA PAST. Ie m'en va lauer & torcher
 Ma bouche, à fin de te faire aisé:
 Et ton baiser ie va cracher.

LE PAST. Tu torches tes leures, Mauuaise,
 Mais c'est à fin que ie te baise.

LA PAST. Bien plustost ce seroit ton cas
 T'en aller baiser quelque vache
 Orde & vilaine, que non pas
 Vne fillette qui s'en fache,
 Et par depit ton baiser crache.

LE PAST. Fi d'orgueil: comme vn songe fuit,

E C L O G V E S.

*s'enfuit la jeunesse jolie:
La fleur fletrist, & puis le fruit.
Allons sous l'ombre reuerdie,
A fin que deux mots je te die.*

LA PAST. Dieu m'en garde : car autrefois
Tes beaux mots m'ont cuidé surprendre.

LE PAST. Allons, mignonne, dans ce bois:
Dans ce bois tu pourras entendre
Quel ton au flageol je sçay prendre.

LA PAST. Vas y tout seul te soulasser:
J'ay peur que pis on ne me garde:
Sus, ne me vien point embrasser,
Qu'à la longue plus ne m'en garde
De mordre ta bouche langarde.

LE PAST. Pense'-tu l'Amour échapper
Que nulle pucelle n'échappe?

LA PAST. Il n'a garde de m'atrappier:
Ic luy pardonne s'il me happe:
Mais garde toy qu'il ne t'atrappie.

LE PAST. O belle, que ie crein pour toy
Que tu ne sois vn jour laissée
A vn mary pire que moy!

LA PAST. Mains amoureux m'ont pourchassée,
Et nul n'a gagné ma pensée.

LE PAST. Ie suis l'vn de tes amoureux,
Et si pouuois vn jour te plaire
Ie m'estimeroy trop heureux.

LA PAST. Mon amy, j'auroy trop à faire:
Mariage est plein de misere.

LE PAST. Il n'y a ne douleur ne mal
En mariage, que par feinte:

Ce n'est que joye feste & bal.

LA PAST. Lon dit que tousiours vit en creinte
La femme à vn mary conjointe.

LE PAST. Plustost tousiours les femmes sont
Les maistresses : ie te demande,
De quoy c'est que peur elles ont.

LA PAST. Tremblant de peur, faut que me rende:
La douceur de gesine est grande.

LE PAST. Mais tu ne dis pas le plaisir
Que te donnera ta lignee
Effaçant le mal de gesir.

LA PAST. Dequoy seray-ie guerdonnec
Si j'accomply ta destinee?

LE PAST. Auec ce gaillard Pastoureau
Tu auras tout ce pasturage,
Ce pasturage & son troupeau,
Et du long de ce bel ombrage
Tout ce pais de labourage.

LA PAST. Iure que ne me laisseras
Maugré moy, pour cause quelconque,
Quand maistre de moy tu seras.

LE PAST. Quand bien tu le voudrois adonque,
Ie jure ne te laisser oncque.

LA PAST. Sera-ce pour moy ta maison?
Meubleras-tu bien ma chambrette?
Trairay-ie du lait à foison?

LE PAST. Tout est tien: seulement souhette,
Et toute chose sera faitte.

LA PAST. Mais di moy que c'est que diray
A mon pere, le vieil bon homme,
Quand dauant luy ie m'en iray?

ECLOGUES.

- LE PAST. Il voudra que tout se consume
S'il entend comme ie me nomme.
- LA PAST. De sçauoir ton nom j'ay desir:
S'il est tel, tu ne dois le tere:
Souuent le nom donne plaisir.
- LE PAST. I'ay nom Loret: Louuin mon pere,
Et Pasturine c'est ma mere:
Tu es la fille de Fortin,
Issu de tresbon parentage:
Aussi est mon pere Louuin,
Et te prenant en mariage,
De rien ie ne te deparage.
- LA PAST. Or montre-moy ton beau verger,
Et puis irons voir tes étables
Où ton bestail vient herberger.
- LE PAST. C'est à moy ce beau ranc d'Erables
Et ces ombrages delectables.
- LA PAST. Mes Cheures, brouteZ bien & beau
Tandis qu'iray voir l'heritage
Et le verger du Pastoureau.
- LE PAST. Mes bœufs, n'espargneZ cet herbage
Tandis que serons à l'ombrage.
- LA PAST. Voy, que fais-tu? oste la main:
Veux-tu point autrement te feindre,
Satyreau, de tâter mon sein.
- LE PAST. Laisse moy vn petit estreindre
Ces pomes qui ne font que poindre.
- LA PAST. Apres, ô sus, oste ta main,
Ie suis comme toute engourdie:
Que ie sen, mon cœur foible & vain!
- LE PAST. Que creins-tu? tu trembles, m'amie:

Fille, tu n'es guiere hardie.

LA PAST. *Me veux-tu par terre touiller,
Et ma belle robe de feste
Dans la fange veux-tu fouiller?*

LE PAST. *Nenni non, ie suis trop honneste:
Mon manteau pour t'assoir j'appreste.*

LA PAST. *Ha, las! ha las! que cherches-tu
Leuant ma cotte & ma chemise:
Ha ie n'ay force ne vertu.*

LE PAST. *Ie poursui la douce entreprise
D'un Amant qui sa belle a prise.*

LA PAST. *Demeure, mauvais que tu es:
Si quelcun nous venoit surprendre.
I'oy du bruit entre ces Cypres.*

LE PAST. *Les arbres font semblant d'entendre
Le plaisir que nous allons prendre*

LA PAST. *Ma colerete de fin lin
Par loppins tu as desiree
Et m'as mis à nu le tetin.*

LE PAST. *Ie t'en donne vne mieux ouuree,
Et de toile plus deliee.*

LA PAST. *Tu donnes tout pour m'abuser:
Mais apres que seray ta femme
Du sel me viendras refuser.*

LE PAST. *En te donnant mesme mon ame
Que ie puisse t'en faire dame.*

LA PAST. *I'estoy pucelle en m'en venant,
Au jeu d'amour toute nouvelle,
Ie m'en va femme maintenant.*

LE PAST. *Mere seras, nourrice, & telle
Que jamais ne seras pucelle.*

ECLOGVES.
LE COMBAT.

ECLOGVE XIX. ●

GILET. LVCET.

PINEAV. ROBIN.

GILET.

NE vois-ie pas Pineau qui a vne versène,
De nous valà deuant atrauers ceste plaine?
Regarde vn peu Lucet, tu le conoistras mieux:
Car, pour n'en mentir point, ie n'ay guiere bons yeux.
A voir de loin son port, à voir la peau louuine
Qui luy couure le dos, à peu pres ie deuine
Que c'est luy. LVC. C'est luy-mesme, il marche & va
Ie conoy son barbet qui nous vient au deuant. (resuanti.)

GILET.

Ei fi: sus sus barbet. LV. Ce chien te fait grand feste
Mais que ne flâtes-tu vn peu la pauure beste?

GILET.

Il recourt à son maistre, & tire son manteau,
Et l'aduertist de nous: mais voy comme Pineau
N'en fait aucun semblant. Il songe quelque chose:
Il n'est jamais oysif: tout par tout il compose,
Mesme par le chemin. Ie ne sçache pasteur
Qui ayt plus à souhait des Musés la faueur.

LVCET.

Entre les Pastoureaux ie ne sçache Poëte,
Qui, à mon jugement, enfle mieux la Musette.

G I L E T.

Si nous voulons haster tant soit peu nostre pas,
 Nous l'aurons attrapé dauant qu'il soit au bas
 Du valon, qui nous l'oste. Il commence à descendre.

L V C E T.

Courons donc iusqu'à luy : & nous pourrons reprendre
 Alcine en ce beau val, le priant de chanter
 Ce que nous le voyons tout pensif inuenter.

G I L E T.

Courons : que pleust à Dieu que cette pannetiere
 Fust cheZ nous maintenant : Elle ne m'aide guiere
 A courir : pleust à Dieu qu'un soc en fust osté,
 Que j'ay pris en la ville, il me romt le costé.

L V C E T.

Baille ça : car ton sac te donne assez de peine.
 Que portes-tu dedans ? GIL. Pour un setier d'auene,
 Cent fatras qu'il nous faut . L V. Baille donc : aussi bien,
 (Car tout estoit trop cher) ie ne raporte rien.

G I L E T.

C'est pitié, tout est cher : & dit-on que la guerre
 Est cause de ce mal. L V. Dieu le sçait : mais la terre
 Ne daigne plus porter de fruits telle planté
 Depuis que ceste peste a le monde infecté.

G I L E T.

S'il nous pouuoit ouir, nous le ferions attendre.

L V C E T.

Nous sommes assez pres : il pourra nous entendre.

G I L E T.

Pineau. L V. Pineau. G I. Pineau. P I. & qui m'appelle icy ?
 Est-ce vous, bons Bergers, d'Apollon le soucy ?

E C L O G V E S.

Ainsi Pan dauant luy reuenant de la chasse
 Dessus le chaud du jour (lors que tout il menasse
 De courroux, qui le fait renifler des naseaux)
 Ne vous trouue jamais : mais tousiours vos troupeaux
 Il garde beaux & gras : VeneZ, ô couple aimee,
 De qui le doux chanter vous donne renommee
 Sur tous les Pastoureux. Par tout où vous passeZ
 Les Loriers verdoyans alentour amasseZ,
 Vous tendent leurs rameaux : parmy le verd lierre
 Mille fleurs sous vos pieds rampent dessus la terre;
 Et les petits cailloux atteints d'vn plaisant son
 Rendent sous vos soulieZ vne douce chanson.

G I L E T.

N'en dy pas tant, Pineau, tu deuois aller dire
 Ces propos à Bauin, qui s'aime & qui s'admire:
 Et brigant des loueurs tousiours en tout endroit,
 Cherche d'estre loué soit à tort soit à droit.

P I N E A V.

I'en dy trop peu de vous : ce seroit toute bourde
 Qui voudroit dire bien de ceste beste lourde.

G I L E T.

Pource qu'il peut valoir, Pasteur, laissez-le là:
 Et s'il te vient à gré, raconte nous cela
 Que tu songeois tantost là haut dedans la plaine,
 Et tandis nous pourrons icy reprendre aleine:

L V C E T.

Il fait beau dans ce val : voicy vn clair ruisseau
 Qui d'vne source viue ameine sa belle eau:
 Allons sur le surgeon : d'vn tapis d'herbe verte
 La molle & fraiche riue alentour est couuerte:

Là les Aunes fueillus font vn ombrage frais,
Et les mousches à miel bourdonnent tout aupres.

G I L E T.

Là les Nymphes, Pineau, pour couronner ta teste
Ont pleins panniens de fleurs : la Naïade t'appreste,
La Naïade aux beaux yeux, mainte diuerse fleur
De la senteur plus douce & plus belle couleur
Qu'elle les peut choisir : Par tas elle les trie,
Et par art de ses doigts les arrange, & les lie
De ses beaux cheueux blonds pour t'en faire vn present:
Car ton chant dessus tous, luy est doux & plaisant.

P I N E A V.

Voy-ie pas mon mechant qui boit en la fonteine?

L V C E T.

Quoy ? Robin que voyla ? G I. Quelle nouvelle haine
S'est mise entre vous deux ? doù vient cette rancueur ?
Y'ay vu, n'a pas long temps, que vous estiez vn cœur.

P I N E A V.

Il n'est pire ennemy, que l'amy qui abuse
Du tiltre d'amitié. Vous-tu la Cornemuse
Qu'il porte sous le bras ? il me la deroba,
Et me la deguisant pour soy la radouba.
Comment, traistre larron, tu vas faisant le braue
De ce qui n'est à toy ? & tu jettes ta baue
Contre ma renommee, à tout propos disant,
Que tout ce que ie chante est rude & mal plaisant.

R O B I N.

Ie l'ay dit voyrement : & dy bien d'auantage,
Ie va chanter à toy, si tu veux mettre gage.

P I N E A V.

Le veux-tu ? R O. Ie le veu. P I. mais qui nous jugera ?

E C L O G V E S.

R O B I N.

Ces Pasteurs, s'il leur plaist : ou l'un d'eux ce sera,
 Ou ce seront tous deux. P I. O l'audace effrontee!
 Donc pour la deguiser tu me l'as demontee
 Du bourdon qu'elle auoit ? R O. N'en sois plus en esmoy.
 Je veux te faire voir comme elle est toute à moy.

P I N E A V.

Toute à toy, malheureux ? le reste ie le nie:
 Ouy bien du bourdon la grossiere harmonie:
 Encores qui de pres au bourdon visera
 Ce bourdon que tu as à quelque autre sera.
 Aa, ie le reconnoy : ce bourdon souloit cstre
 Au bon homme Marguin : veneZ-le reconoistre,
 O Pasteurs clair-voyans : Ne souffreZ ce Corbeau
 Dans les plumes d'autruy qui veut faire le beau.
 RegardeZ bien par tout : vous verreZ (ie va mettre)
 Qu'au tuyau du soufleur, en belle grosse lettre
 Le nom de ma mignonne au mien entrelasé
 Y est encore empreint : mais tu l'as effacé:
 VoyeZ-en la rature encores toute fraische.

R O B I N.

Donque tout maintenant il faut que te depesche
 De la doute où tu es : Ie va te la gager,
 S'il plaist à ces Pasteurs nostre noise juger.

P I N E A V.

Bien qu'elle soit à moy ie va mettre contre elle
 Cette autre Cornemuse. oyeZ nostre querelle
 Pasteurs, ie vous en prie : & sans nulle faueur
 Contre moy le premier jugeZ à la rigueur.

G I L E T.

Oserons-nous, Lucet, si grand' charge entreprendre.

L V C E T.

Puis que c'est leur plaisir d'un accord de nous prendre
 Pour foudre leur débat, oyons ce qu'on dira:
 Mais faisons-les jurer que nul d'eux n'en ira
 Plus mal contant de nous : bien qu'avec la victoire
 A l'autre nous donnions les gages & la gloire.

G I L E T.

Le voulez-vous jurer ? P I. Ouy, ie jureray
 Que quand i'auray perdu, ie vous demeureray
 Amy comme devant, & Palés i'en atteste:
 Et si j'y contrenien, la claucee empest
 Mes chetives brebis, & qu'une seule peau
 De la geule des loups n'en reste à mon troupeau.

R O B I N.

Ie te jure, ó Cerés, dieu Bacchus ie te jure,
 Quand à leur jugement ie perdroy la gajure,
 Que ie ne les hairay. Si ie ne fais ainsi
 Iamais de mon labeur n'aye aucun souci.

L V C E T.

Sus doncques, ó Bergers, devant nous prenez place:
 Nous allons nous asseoir sur cette motte basse:
 Vous sereZ bien tous deux contre ces Aunes là
 Que la mouffe veluë entoure ça & là.

G I L E T.

Or sus, dittes Bergers. Qui est prest, si commence:
 Qui dira le dernier, que celuy-là ne pense
 Estre moins escouté que sera le premier.
 L'honneur est en commun au premier & dernier.

E C L O G V E S.

P I N E A V.

Polypheme Berger, Galatee la belle
 Iettant à ton bestail force pommes, t'appelle
 Bel amoureux transi : assez haut, toutefois
 Malheureux malheureux, la belle tu ne vois;
 Mais tu es amusé à sonner ta Musette.
 La voycy reuenir : encore elle rejette
 Des pomes au mastin qui garde ton troupeau:
 Il aboye apres elle, & la suit jusqu'à l'eau:
 Voy comme les doux flots de la marine coye
 La portent gentiment : ton chien tousiours l'aboye;
 Garde que si encore elle veut s'approcher,
 Il ne morde sa greuc & sa douillette chair.
 Maintenant ie la voy, qu'elle fait sa risée,
 Et se mocque dequoy tu ne l'as auisée:
 Si tu l'aimes bien fort, elle s'en va cacher,
 Quand tu ne l'aimes guiere, elle te vient chercher.
 Nulles laides amours : souuent, ô Polypheme,
 Ce qui n'est guiere beau, se fait beau quand on l'aime.
 L'amour & la beauté se suiuent tour à tour:
 L'amour suit la beauté, la beauté suit l'amour.

R O B I N.

Ie l'ay fort bien ouye : ainsi comme elle rië
 Des pomes à mon chien, de cet œil ie l'ay vuë,
 Cet œil qui m'est tant cher : En depit du deuin,
 Que i'en voye aussi bien tousiours iusqu'à la fin,
 Et vers le sot deuin Telcme qui deuine
 Tout malheur contre moy, le malheur s'achemine.
 Il n'est ny pire sourd ny pire auengle aussi
 Qu'est celuy qui de voir & d'ouyr n'a souci.
 De son amour ie brulle, & si ne la regarde:

Je fein que dans mon lit j'ay vne autre mignarde:
 De grande jalousie elle meurt, & de l'eau
 Sort pour venir guetter mon antre & mon troupeau:
 Je hâle bellement mon chien apres la belle:
 Si ie ne le hâlois, il iroit d'auant elle
 Au bord luy faire feste, & luy licher la main,
 Sçachant bien nos amours : Elle enuoyra demain,
 (Ou peut estre auiourdhuy) vn messager me dire
 Comme pour mon amour elle est en grand martyre:
 Mais ie l'enfermeray, & ne l'enuoyray pas
 Que ie ne voye vn lit dressé pour nos ébas.

G I L E T.

O Pineau, ta chanson est tresdouce & plaisante
 Et combien que Robin, au dire de tous, chante
 Des vers de grand' douceur, de ton gentil chanter
 Beaucoup plus que du sien ie me sen contenter.

L V C E T.

Pineau, j'aimeroiy mieux ouir tes chansonnettes
 Que de suçer du miel : Tu auras ces Musettes:
 Car elles sont à toy de bon & juste gain:
 Et si tu as encore vne chanson en main,
 Remercie la Muse : à la Muse immortelle
 Tu es tenu sur tout, qui d'vne douceur telle
 Confit ta douce voix : Que le pris t'est donné,
 Et Robin tout honteux s'en reua condamné.

P I N E A U.

Muse, ie te saluë : ô ma Muse champestre,
 Champestre maintenant, Qu'vn iour tu pusses estre
 Digne de te monstrer en la Court de nos Rois,
 Et CHARLES fust l'honneur & l'appuy de ta voix.

46 E C L O G V E S.

Lors garde que ie n'aye, ô Muse favorable,
 Le filet à la langue : Alors vien secourable
 Me donner vne voix, dont ie puisse entonner
 (Car il ne faudra plus la Musette sonner)
 Entonner hautement, delaisant la Musette,
 Ses honneurs & vertus d'une graue trompette.
 Rétire moy des chams : ie n'ay faute de cœur.
 CHARLES, mon Apollon : preste moy ta faueur.

FIN DES E C L O G V E S.



ANTIGONE

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

P A R
IAN ANTOINE DE BAIF.

A TRESAUGVSTE PRINCESSE
ELIZABET D'AVTRICHE
ROYNE DE FRANCE.

O ROYNE, quand le ciel vous mena dās la France,
Comme vn astre benin repandant tout bon heur,
Paix vous acompagnoit, & l'ancien honneur
Reuint à la vertu par si bonne alliance.
Les Musēs, qui gisoyent sous l'obscur oubliance,
Se monterent au jour en nouvelle vigueur:
Moy, le moindre de ceux qui ont de leur faueur,
A vostre Magesté j'en fy la redevance.
MADAME ce jourduy ie vous offre (en hommage
D'vn Suget non ingrat) ce mien petit ouurage,
Ains l'ouurage tissū d'vn Poëte Gregeois.
Si deigneꝫ y jetter vostre serene vuë,
Marqueꝫ en ces dcuis, à quelque heure perduë,
Le profit qu'auẽꝫ fait au langage François.

A R G V M E N T.

A Pres que les deux fils d'Edipe furent morts,
 S'estant tueꝝ l'un l'autre, & que le Roy d'alors,
 Qu'on appelloit Creon, eust fait deffence expresse
 Dedans Thebe, que nul ne prist la hardiessẽ
 D'enterrer Polynic, sur peine de la mort:
 Antigone sa sœur se mit en son effort
 De l'ensepulturer: ce qu'elle fit si bien,
 Que les Gardes du corps n'en aperceurent rien
 Pour la premiere fois. Mais Creon les menace,
 De les faire mourir sans nul espoir de grace,
 S'ils ne luy amenoient ccux qui l'ont enterre.
 Les Gardes effroyeꝝ, ont le corps deterrẽ
 Remis à nu sur terre: & creignant pour sa teste,
 Chacun à bien guetter aux enuiron s'apreste.
 Antigone y suruient: & voyant decouuert
 De son frere le corps, qu'elle auoit bien couuert,
 Tâche le recourir: & ne pouuant tenir
 Son ducil, se decouurit. Lors voicy suruenir
 Les Gardes qui guetoyent. Sur le fait ils la prennent
 Et vers le Roy Creon incontinent la menent.

Le Roy la condamnant, toute viue la fait
 Descendre en vn caueau (qu'expres on auoit fait
 Pour vne sepulture) où par despoir estreme
 La fille s'étrangla de sa ceinture mesme.

Haimon le fils du Roy, fiancé d'Antigone
 La venoit deliurer: mais trouuant sa personne
 Pale morte etranglee (ô trop griene douleur!)
 Sur elle d'un poignard se frappe dans le cuer.

Creon ayant ouy le deuin Tireſie,
 (Qui luy auoit predict la malheurté ſuiuë,
 D'auoir fait enterrer la pauurette Antigone,
 Et de n'auoir ſouffert que la terre lon donne
 Au pauvre Polynic) il va pour l'enterrer,
 Et pour hors du caueau la fille deterrer:
 Mais il la trouue morte (& douleur plus cruelle!)
 Il voit ſon fils Haimon qui ſe tuë ſur elle.

De là le Roy dolent s'en reuenant cheſ luy
 Trouue vne ocaſion d'vn plus piteux ennuy.
 Eurydice deja la Royne malheurce
 Sa treſchere compagne eſtoit morte & tuée:
 Qui ayant entendu comme Haimon eſtoit mort,
 Viue ne put ſouffrir ſi triſte deconfort,
 Mais d'vn poignard ſe tuë. Ainſi grieues douleurs
 Deſſus grieues douleurs, malheurs deſſus malheurs,
 Troublent Creon le Roy de la terre Thebaine.

Mais oyeſ Antigone, oyeſ ſa ſœur Iſmene,
 Qui plus que ie n'en dy vous en pourront aprendre,
 Si à les écouter plaiſir vous daigneſ prendre.

PERSONAGES DE
LA TRAGÉDIE.

ANTIGONE.

ISMENE.

CHORE DE VIEILLARS
THEBAINS.

CREON.

MESSAGER DV GRET.

HAIMON.

TIRESIE.

AVTRE MESSAGER.

EVRYDICE.

VN SERVANT.



ACTE I. SCENE I.

ANTIGONE. ISMENE.

ANTIGONE.

NE sçais tu pas Isméne ó mon vniue
 sœur,
 Que de nostre viuant, depuis ce grand
 malheur
 Qui vint à nostre pere, il n'y a point de
 maux

Desquels n'ayons sans fin soutenu les assaux ?
 Car nous n'auons rien vu, qui nous soit arriué
 Ou à toy ou à moy, que nous n'ayons trouué
 Plein de griue douleur, plein d'ennuy, plein de peine,
 Plein de grand deshonneur, plein de honte vilaine.
 Et maintenant encore (ainsi comme lon dit)
 Le Prince nous a fait publier vn Edit.
 L'as-tu point entendu ? ou bien nos ennemis
 Font-il à ton dessein du mal à nos amis ?

ISMENE.

Je n'ay, mon Antigone, ouy nouvelle aucune
 Ny de bien ny de mal, depuis celle fortune,
 Qui en vn mesme jour nos deux freres perdit,
 Quand vne double mort au camp les étandit:

H iij

A N T I G O N E.

*Sinon que cette nuit des Argiens l'armée
Soudain s'est disparuë hors d'icy delogee,
Et le siege a leuë. Depuis ie ne sçay rien
Dont nous soit auenu plus de mal ou de bien.*

A N T.

*Ie le sçauoy tresbien : cest aussi la raison
Pourquoy ie t'ay mandee icy hors la maison,
A fin que seule à part tu pusses m'écouter.*

I S M,

Qu'est-ce ? me voudrois-tu grande chose conter ?

A N T.

*Le Roy Creon à l'un des freres a til pas
Rendu l'honneur des morts ? de l'autre il ne fait cas,
Mais, comme on dit, suyuant la loy & la droiture,
A Eteocle il a donné la sepulture,
L'honorant de l'honneur que lon doit faire aux morts:
Mais miserablement le miserable corps
De Polynice mort il delaisse étandu:
Et par Edit exprés à tous a defandu,
Et de ne l'enterrer, & de ne le pleurer:
Le laisser sans honneur & point ne l'enterrer,
A fin que par les chams le pauure miserable
Aux oyseaux charogniers soit viande agreable.*

*Voyla ce que lon dit que Creon le bon Roy
Nous a fait publier, & à toy & à moy:
(Ie doy bien dire à moy !) & qu'il s'en vient icy
A qui ne le sçait poini publier tout cecy,
Luy en personne, à fin que de son ordonnance
Nul quel qu'il soit ne puisse en pretandre ignorance:
Et qu'il fera sa loy à la rigueur tenir,
si bien que si quelcun ose y contrecuenir*

Il mourra lapidé . Voyla ce qui en est:
 Et tu pourras bien tost nous montrer s'il te plaist,
 Que des tiens à bon droit la fille lon te die,
 Ou n'auoir rien de ceux dont tu te dis sortie.

I S M.

Mais qu'est-ce, ô pauvre sœur, s'il est vray ce qu'as dit,
 Que ie profiteray, d'aller contre l'Edit,
 Pour ensepulturer le corps de nostre frere?

A N T.

Si tu me veux aider : regarde & considere.

I S M.

Quel danger me dis-tu ? mais où est ton bon sens?

A N T.

Si d'enleuer le mort de ta main tu consens.

I S M.

Penses-tu l'enterrer veu qu'il est defandu?

A N T.

Ouy: ie luy rendray l'honneur qui luy est du,
 A mon frere & le tien, car il l'est maugré toy,
 Et ne sera point dit qu'il soit trahy par moy.

I S M.

Helas ! contre le Roy veux tu bien entreprendre?

A N T.

Il n'appartient au Roy mon deuoir me defendre.

I S M.

Helas ! pense ma sœur, repense sagement,
 Que nostre pere est mort par trop honteusement
 D'une mort odieuse, aussi tost qu'il eust sçeu
 Quel grand mechef estoit de ses forfaits issu:
 Luy mesme s'arrachant de ses deux mains meurdrieres
 Ses pauvres yeux creuez de hors de leurs paupieres!

H iij

A N T I G O N E

*Pense à sa mere & femme (ô maleurté doublee!)
 Qui s'étranglant s'osta d'une vie troublée
 Par trop cruels destins ! Et pour le tiers malcur,
 Pense comme en vn jour, enflammeꝛ de rancueur,
 Les malcureux meurdriers nos freres combattirent,
 Et de leurs propres mains tous deux morts s'abatirent,
 Et songe mainienant que seules orphelines
 Delaissées nous deux, de morts bien plus indines
 Nous aurons à mourir, si enfreignant la loy
 Nous rompons l'ordonnance & le pouuoir du Roy.
 Mais nous auiserons comme femmes nous sommes,
 Et que ne sommes pas pour combattre les hommes:
 Qu'il faut ployer sous ceux qui ont plus de puissance,
 Et quand ils voudroyent pis leur rendre obeissance.
 Quant à moy m'adressant, pour mercy leur requerre
 De ce à quoy lon me force, à ceux de sous la terre,
 " Au Roy j'obeiray : car oser dauantage
 " Que ce qu'on peut ou doit, n'est fait d'un esprit sage.*

A N T I G.

*Je ne t'en priray plus : & bien que le desir
 Te vinst de m'y aider, ie n'y prendroy plaisir.
 Fay comme tu voudras : quant à moy ie m'apreste
 De l'ensepulturer. La mort seroit honneste
 De mourir pour ce fait : offensant saintement,
 L'amie avec l'amy ie mourray gayement.
 Car i'ay bien plus de temps, apres mon doux trepas,
 Qu'à ceux d'icy à plaire à ceux qui sont là bas,
 Où ie seray tousiours. Toy, car tu l'aimes mieux,
 Souille & tien à mépris le saint honneur des dieux.*

I S M E N.

Je les veux honorer : mais de forcer en rien

Les statuts, ie n'en ay le cœur ny le moyen.

A N T.

*Suy doncques ton propos. car ie va m'empescher
Après l'enterrement de mon frere trescher.*

I S M.

Ha pauvre, que pour toy j'ay de creinte & tourment!

A N T.

N'aye creinte pour moy, songe à toy seulement.

I S M.

Au moins garde toy bien de t'aller deceler.

Quant à moy ie mourroy plustost que d'en parler.

A N T.

Va va le dire à tous. Si tu me veux complaire,

Tu l'iras publier plustost que de le taire.

I S M.

Enuers ceux qui sont froids que tu as le cœur chaud!

A N T.

Ie sçay bien que ie plais à qui plaire il me chaut.

I S M.

Ouy si tu le peux : mais il ne se peut faire.

A N T.

Et bien. si ie ne puis, tu m'en verras distraire.

I S M.

" Jamais il ne faudroit l'impossible entreprendre.

A N T.

Si tu tiens ces propos, par force il me faut prendre

Mal-talent contre toy : & par ta méprison

Le defunt te haira pour bien bonne raison.

Laisse moy encourir tout à mon esient

Par mon mauuais conseil cet inconuenient.

Car tu ne pourrois pas faire entrer en ma teste

ANTIGONE

Qu'il ne faille mourir d'une mort si honeste.

I S M.

Va donc puis qu'il te plaist mais cest grande folie
D'estre en si grand danger à tes amis amie.

CHORE.

STROFE I.

D^V soleil la clarté doree
Plus luisante que de coutume,
Dessus nos sept portes allume
La plus belle claire journee
Que de long temps ont ait vu nee.
O bel œil de ce jour doré
Qui dessus Thebe as éclairé,
Loin de la source Dirçienne,
Faisant tourner bride soudain
A la grande armee Argienne
Qui menaçoit nos murs en vain.

MESODE.

Adraste en faueur de son gendre
Qui ce Royaume quereloit,
Telles armes leur a fait prendre
Comme Polynice vouloit.
Les vns marchoyent couverts d'écailles,
Les vns de boucliers & de mailles,
Icy, piquiers sè herissoyent:
Là, sur les aëles des batailles
Les chevaliers replendissoyent.

ANTIST.

Ce camp tint la ville sugette
D'armes partout environnee,

*Jusqu'à cette heureuse journée
 Qui a decouvert leur retraite,
 Qu'ils ont fait par la nuit segrette,
 Parauant que d'auoir souillé
 Dans nostre sang leur fer mouillé:
 Parauant qu'auoir embrasée
 La ville de leur brulements,
 Parauant que l'auoir rasée
 Jusqu'au pié de ses fondements.*

M E S O D E.

« *Dicu jamais n'aime les vantifés*
 « *De ceux qui sont enflés d'orgueil:*
 « *Mais renuersé leurs entreprises*
 « *Trenchant le cours de leur conseil.*
 « *Mesme voyant comme il s'en viennent*
 « *Fiers des biens qui tels les maintiennent,*
 « *Son foudre il darde dessus eux:*
 « *Et quand plus heureux ils se tiennent*
 « *Lors il les rend plus maleureux.*

S T R O F E II.

*Témoin m'en est l'outracuidance
 Du boutefeu, dont l'arrogance
 Sentit vn feu plus violant,
 Quand le foudre brisant sa teste
 Le renuersa du plus haut feste
 Du mur qu'il alloit échelant.
 Lors qu'alencontre du tonnerre
 Et des vents qui luy font la guerre
 Son ardente rage il pouffoit:
 Mais culbuté denhaut en terre
 Il n'acheua ce qu'il brassoit.*

A N T I G O N E

M E S O D E.

*Cependant des sept Capitaines
A nos sept portes ordonnez,
Les entreprises furent vaines:
Car ils furent étonnez.
Depuis en signe de leur fuite,
Dont Iupiter fit la poursuite,
Les Trofees auons dressez,
A luy qui fait par sa conduite
Que l'ennemy nous a laissez.*

A N T I S T.

*Or puis que la gloire honorable
Et la victoire fauorable
Nous rit d'un œil plus gracieux,
Metons la guerre en oubliance:
Et par Thebe ayons souuenance
D'en rendre graces aux bons Dieux.
Et faisons que cette nuitee
Soit par nous saintement festee,
Aux temples sautant & dansant,
D'une chanson par tout chantee
Par le Dieu Thebain commençant.*

E P O D E.

*Mais voicy venir nostre prince
Creon le fils de Menecé,
Le seul Roy de cette Prouince,
Qui, à le voir, a pourpensé
De nouveau nouvelle entreprise,
Depuis que Dieu nous fauorisé.
Pour neant il n'a fait venir
D'anciens cette bande grisce:
Mais le conseil il veut tenir.*

ACTE II. SCENE I.

CREON. CHORE.

CREON.

MES amis, les bons Dieux en fin ont arresté
 Du Royaume l'état, qu'ils auoyent tempesté
 Troublé brouillé long temps en facheuse tourmente:
 Mais apres la tempeste vne saison plaisante
 Ouure l'air plus serein; & les brouillas épars
 Aux rayons du Soleil fuyent de toutes parts.
 Or ie vous ay mandez par messagiers expres
 Qu'icy pour m'écouter ie vous trouuasse prests,
 Sçachant vostre bon cœur enuers nostre couronne,
 Et du temps que Laïe y regnoit en personne,
 Et du regne d'Edipe, & depuis son trepas
 Comme ses deux enfans vous ne laissâtes pas,
 Mais tousiours les auez selon vostre deuoir
 Honorez & seruis reuerans leur pouuoir.
 Or depuis qu'en vn jour au combat main à main
 Se frapans & frapez, double meurdre inhumain,
 Les deux freres sont morts, ie viens à succeder
 Aux Rois que les derniers on a vu deceder
 Comme le plus prochain de sang & de lignage.
 " Mais on ne peut sçauoir d'un homme le courage
 " L'esprit & le bon sens, parauant qu'il s'auance
 " Aux affaires d'état & choses d'importance.
 " Car quiconques ayant d'affaires maniment
 " Ne tâche executer son auis librement,
 " Mais sans le decouurir par creinte le retient,
 " Indigne est ce mechant de la place qu'il tient.

A N T I G O N E

" Et quiconques aussi veut mettre vn amy sien
 " Par dessus son païs, ie le conte pour rien.
 Quant à moy (Dieu le sçait à qui rien ne se cache)
 Que ie ne me téray de chose que ie sçache,
 Pour y remedier, estre vostre domage,
 Voulant tousiours garder du peuple l'auantage.

" Et quiconques aussi son païs n'aimera,
 " Si ie le puis sçauoir, mon amy ne sera:
 " Sçachât que plus d'amis nous ne pourrions nous faire
 " Qu'en faisant que l'état du Royaume prospere.

C'est pour quoy ensuiuant le propos que j'ay dit,
 Touchant les freres morts j'ay fait crier l'Edit.
 Quant est d'Eteocles, lequel pour la deffence
 De son païs auoit éprouué sa vaillance,
 Et pour elle étoit mort, j'ay voulu qu'à son corps
 On ait fait tout l'honneur que lon doit faire aux morts,
 Qui sont morts gents de bien: & qu'on le mist en terre
 Comme vn qui pour la sienne auoit fait juste guerre.
 Mais quant à Polynice, qui laissant son païs,
 Pour des Dieux étrangers les siens auoit trahis:
 Qui auoit désiré voir sa ville embrazée,
 Et jusqu'aux fondemens des murailles razée:
 Qui auoit désiré la liberté rauir
 Aux siens, & de leur sang son dur cœur assouuir.
 Pource j'ay fait crier que nul de cetui-cy
 Pour son enterrement ne pregne aucun soucy:
 Mais le laisse à mépris sans dueil sans sepulture
 Pour estre des corbeaux & des chiens la pátüre.
 Telle est ma volonté: ccux qui ne valent rien
 Ie n'honore jamais plus que les gents de bien:
 Mais qui de son païs le bien pourchassera,

Honoré de par moy vif & mort il sera.

CHORE.

Sire, vous ordonnez que bien ou mal on face
Selon que bien ou mal au païs on pourchasse:
Et vous pouuez aussi disposer & des hommes
Qui sont morts, & de nous qui vivons & qui sommes.

CREON.

Soyez donques au guet pour cecy que j'ordonne.

CHORE.

A plus jeunes que nous telle charge se donne.

CREON.

Le guet est bien assis pour au corps regarder.

CHORE.

Quelle autre chose donc voulez vous commander?

CREON.

De ne souffrir que nul à la loy face tort.

CHORE.

“ Il n'est homme si fol qui s'offrist à la mort.

CREON.

“ C'en sera le loyer : mais lon voit bien souvent

“ Que pour l'esperoir du gain l'homme auare se vend.

ACTE II. SCENE II.

MESSAGER. CREON.

MESSAGER.

Sire, ie ne diray que ie soy hors d'aleine
Pour auoir acouru d'alure bien soudaine:
Mais ayant mon esprit en vn douteux soucy,

A N T I G O N E

*Où de m'en retourner ou de venir icy:
 Tantost ie me hâtoy tantost ie m'arrétoy,
 Et pour creinte de vous en la peine j'étoy.
 Car mon cœur me disoit. Chetif, que veus-tu faire?
 Tu vas de ce forfait pourchasser le salaire.
 Chetif, demourras-tu? d'un autre il l'entendra,
 Ainsi de toutes parts malheur t'en auiendra.
 Bien tard en ce discours ie me suis assuré,
 Tant que peu de chemin longuement a duré.
 En fin ie suis venu vous dire, non comment
 Le tout s'est fait au long, mais le fait seulement:
 Car l'espoir & confort qui a vous m'a mené
 C'est d'avoir tout au pis ce qui m'est destiné.*

CREON.

Mais qu'y peut-il avoir qui cause un tel é moy?

MESSAG.

*Ie veu premierement vous dire, quant à moy
 Ny ie ne l'ay point fait, ny ne sçay qui l'a fait:
 Et m'auendroit à tort du mal de ce forfait.*

CREON.

*Tu tournes alentour sans au fait t'adresser,
 Et semble que tu veux un grand cas anoncer.*

MESSAG.

L'horreur que j'ay du fait, fait que ie crein le dire.

CREON.

Di-le donc vitement & d'icy te retire.

MESSAG.

*Bien, ie le vous diray. Quelcun depuis naguere
 A enterré le mort, l'a couuert de poussiere:
 A fait ce qu'on doit faire aux morts selon l'usage.*

CREON.

CREON.

Que dis-tu ? qui s'est mis en telle outrecuidance ?

MESSAG.

*Je ne l'ay vu ny sçu : tant y a qu'en la place
De beche ny de pæle on n'a vu nulle trace :
Et la terre alentour de toutes parts entiere
Ne montrait aucun trac, ny n'auoit nulle orniere :
De sorte que par rien juger on ne pouuoit,
Qui fust le fossoyeur qui enterré l'auoit.*

*Après que le premier qui le fait aperçut
Nous en ut auertis, & que chacun le sçut,
Chacun s'en étona : car il n'étoit caché,
Ny n'auoit on le corps dans la terre couché :
Mais comme s'on vouloit soudain s'en aquiter,
On auoit seulement sur le corps fait jeter
Quelque poudre legiere : & n'a lon point conu
Que chien ny autre beste à ce corps soit venu,
Ou bien l'ait dépecé. Lors on entre en debat,
Et chacun sa raison de paroles debat :
Son compagnon acuse : & presques entre nous
Nous vinsmes en vn rien des paroles aux coups :
Et n'y auoit pas vn qui nous peust appaiser :
Par ce que tous pouuoient à bon droit s'acuser.
Car ils pensoyent qu'vn d'eux auoit commis le cas,
Mais tout le pis étoit qu'on ne le sçauoit pas.
Nous étions desia prests de solennellement,
En attestant les Dieux, nous soumettre au serment,
Iurant ne l'auoir fait, ny n'en estre coupable,
Ny consentant à qui en étoit acusable.
A la fin n'ayans pu rien de vray decouurir,
Vn de nos compagnons ce propos vint ouurir,*

A N T I G O N E

Nous faisant tous tenir la teste contre bas
 Comme bien étonnez. Car nous ne pouuions pas
 Ny luy répondre en rien, ny en rien auiser
 Comment par entre nous, nous deuions en vsfer.
 L'auis fut qu'il falloit vous raporter l'afaire,
 Et vous en auertir, & point ne le vous taire.
 Touts en furent d'acord : & de ce bon message,
 Le sort qui cheut sur moy, me donna l'auantage.
 Ainsi pardeneurs vous, dont ie ne suis guicre aise,
 Ie suis venu porteur de nouvelle mauuaise,
 Et me deplaisit bien fort que par moy l'aye^z sçu.
 « Qui raporte le mal n'est jamais bien reçu.
 Mais, Sire, si j'osoy vous dire mon auis,
 Ie diroy que les Dieux ce fait auroyent permis.

C R E O N.

Cesse : ne parle plus : auise de t'en taire
 Pour ne me faire entrer plus auant en colere,
 Que ne te montre bien qu'en tes paroles sotes,
 Comme vn vieillard réueur que tu es, tu radotes.
 Car il ne faut souffrir tels propos que ceux-cy,
 Que les Dieux de ce mort ayent quelque soucy.
 Quoy? en auroyēt-ils soin pour quelque grād merite
 Qu'il ait fait enuers eux? luy qui auoit conduite
 Vne armee en fureur pour rompre & renuerser
 Les lieux qu'on auoit fait en leur honneur dresser:
 Pour leurs temples bruler : leur autels depouiller:
 Leur ville mettre à sac : leurs saintes loix souiller:
 Brief faire tout pour estre aux bons Dieux, odieux.
 Où les mechants sont-ils supports par les Dieux?
 Non ce n'est pas cela : mais ce sont des rebelles,
 Qui ne peuent m'aimer, qui ne me sont fidelles,

Qui d'edaignent mutins ma Royale puissance,
 Et refusent le joug de mon obeissance.
 Par ceux-cy quelques vns, pour ce forfait commettre,
 Ont esté subornez à force de promettre,
 " Ou d'argent deliuré. Car à l'humaine gent
 " Rien ne fait plus de mal que l'vsage d'argent,
 " Qui les villes sacage, & brasse trahisons:
 " Qui des plus grands seigneurs ruine les maisons:
 " Qui les cœurs des humains corrompt & peruertit,
 " Et les enhorte au mal, du bien les diuertit,
 " Faisant que de mal faire ils ne font conscience
 " Et qu'ils mettent des Dieux-là creinte en oubliance.
 " Mais quoy que ce soit tard, ceux qui ces choses font
 " Pour argent qu'ils ont pris, châtiez ils en sont.

Or j'en fay Dieu témoin, & sans feinte j'en jure,
 Que si le forfeteur de cette sepulture
 Vous ne representeZ soudain deuant mes yeux,
 Je vous feray tous pendre, à fin que scachieZ mieux
 Dou c'est que vous deuez le gain derobé prendre:
 A fin que vous puis sieZ par mon moyen apprendre
 Qu'il n'est bon de piller du gain à toutes mains:
 " Car vous verreZ tousiours que la plus part des gains
 " Qui viennent de malfait, causent plus de dommage
 " A quiconque les prend, qu'il ne font d'auantage.

MESSAG.

Sire, quant est de moy, ie m'en sen innocent.

CREON.

Toy toy qui as vendu ta foy pour de l'argent?

MESSAG.

Le temps vous montrera bientost ce qui en est.

ANTIGONE

CREON.

Ouy, ta maleurté. ton babil me desplaist.

MESSAG.

Doncques l'opinion gagne la verité?

CREON.

Soit doncque opinion : mais ta sutilité
Ne te sauvera point. Car ie veus & j'ordonne
Qu'icy vous m'emmeniez le mechant en personne:
Sinon ie vous feray faire preuue certaine,
" Que le gain mal gagné perte & ruine ameine.

MESSAG.

Nous le chercherons bien : mais soit que le trouuons,
Si bien soit qu'ayant fait tout ce que nous pouuons,
(Car il est au hazard) ne puissions le trouuer
Ie n'ay garde d'icy me venir retrouver.
Mais ie louray les Dieux qui m'ont oté d'icy,
Dou ie n'esperoy pas me retirer ainsi.

CHORE.

STROFE I.

Q' est-ce que l'esprit humain
Pour s'aider n'a inuenté?
Et qu'y a til que sa main
N'ait hardiment attenté?
L'homme a trouué la maniere
Dans vne creuse maison
De voguer sur la mer fiere

Nageant en chaque saison.
 Il n'auoit le cœur de cher,
 Qui premier s'est essayé
 Sur les flots hideux marcher,
 Ny pour les vents effroyé,
 Ny pour l'horreur d'un rocher.

ANTIST.

Il laboure les guerets
 Trainant les coutres trenchans,
 Et fait des blés les forets
 Chaquan reuecir les chams.
 Il n'est beste si sauuage
 Qu'il ne range à son pouuoir.
 Et tous oyseaux de passage
 Par engins il sçait auoir.
 Sur le cheual est monté
 D'un mors aisé l'embouchant :
 Et le toreau indonté
 Sous le joug il va touchant,
 A son gré l'ayant donté.

STROFE II.

« Mais il a fait dauantage
 « De soy-mesme se donter,
 « Quand son trop libre courage
 « De gré s'est pu surmonter,
 « Se soumetant à des loix,
 « Et sous le sceptre des Rois.
 « Lors sa cruelle nature
 « S'adoucit sous la droiture:
 « Et les meurdres ont cessé

A N T I G O N E

" Depuis que le peuple endure
 " Estre des loix redressé.

A N T I S T.

Mais en nostre race humaine
 Sont encor des obstinez,
 Que leur fier naturel meine
 Contre le droit mutinez:
 Qui de Dieu ny creinte n'ont,
 Ny selon les loix ne font.
 Qui se donna telle audace
 Ne trouue en la ville place:
 Quant à moy ie jureray
 Qu'il n'ara d'entrer la grace
 Là où ie demeureray.

E P O D E.

Faut-il que ie doute ou croye
 Que devant mes yeux ie voye
 La pauvre fille Antigone?
 Ha, c'est elle que ie voy
 Que lon ameine en personne!
 O la fille miserable
 D'un plus miserable Roy,
 Las, que tu es deplorable!
 O pauvre seur mal rassise,
 C'est c'est que lon t'a surpris
 Ainsi que tu voulois faire
 Vn bel œuvre de pitié
 Enuers le corps de ton frere,
 Par trop de folle amitié!

ACTE III. SCÈNE I,

MESSAGER. CHORE.

CREON. ANTIGONE.

MESSAGER.

LA voicy celle là qui a fait tout l'affaire,
 Nous l'auõs prise ainsi qu'elle enterroit son frere.
 Mais où s'en est allé nostre Roy ? CHOR. Le voicy,
 Qui semble à point nommé s'en reuenir icy.

CREON.

Qui a til ? s'est on mis en bonne diligence?

MESSAG.

« Sire il ne faut jamais perdre toute esperance
 « De chose que ce soit. Car bien souuent on voit
 « Arriuer ce de quoy moins d'atente on auoit.
 Tantost épouanté de vostre grand courroux
 L'auoy presque juré ne venir deuant vous:
 Mais ce qu'auoy juré j'ay mis en oubliance
 Pour la joye auenuë outre mon esperance.
 Et contre mon serment ie vien, & vous ameine
 Cette vierge qui s'est donné toute la peine
 De cet enterrement : là où ie l'ay surprisè
 Et non autre, mais moy sur le fait ie l'ay prisè.

Or Sire maintenant icy ie la deliure

Entre vos mains, à fin & que j'en soy deliure,
 Et que vous en faciez selon droit & justice:
 Car ie doy estre absoust de tout ce malefice.

CREON.

Comment l'amenes-tu ? où l'as tu pu sorprendre?

A N T I G O N E

M E S S A G.

Elle enterroit le mort, puis qu'il vous plaist l'entandre.

C R E O N.

Sçais-tu bien que tu dis ? ou me le dis-tu bien?

M E S S A G.

*J'ay vu qu'elle enterroit (& ie n'en fau de rien)
Le mort touchant lequel vous auiez fait l'Edit
De point ne l'inhumer. N'est-ce pas assez dit?*

C R E O N.

Mais comment l'a ton vüe & sur le fait trouuee?

M E S S A G.

*Oyez comme il s'est fait. Depuis nostre arriuee
Au retour de ce lieu, apres que contre nous
Vous êtes bien jetté vostre bouillant courroux,
Nous fimes reietter la poussiere du corps,
Et le mêmes a nu. Nous nous metons alors
Vn petit alecart sur les proches colines,
De peur que son odeur n'infectât nos narines,
Et de là nous guetions si personne y viendrait,
Et si toucher au mort quelcun entreprendrait.*

*Là nous fumes au guet jusques environ l'heure
Que le solcil plus haut dessus nostre demeure
Enflamme l'air ardent, échaufe les ruisseaus,
Grille les blés aux chams, aux bois les arbrisseaus.
Depuis quand ce grand chaud cessa d'estre si fort,
Nous vîmes peu apres la fille pres du mort,
Qui gemissoit semblable à la mere fachee
Des petits oyssillons, qui pleure sa nichee
Qu'elle voit dans les mains du berger qui l'emporte:
La fille soupiroit se plaignant en la sorte,
Quand elle vit le corps decouuert, denué,*

Et maudissoit ceux-là qui l'auoyent remué.
 Apres à pleines mains de la sèche poussiere
 Le mort elle recouure : & tenant vne eguiere,
 De l'eau dessus le corps par trois fois elle verse.
 Moy qui voy tout cecy j'acour à la trauersé,
 Et la pren sur le fait. Elle non étonnee,
 (Tout ce qu' auparauant en la mesme journee
 S'étoit fait sur le mort) l'auouë sans contreinse,
 Et n'en denie rien, & n'en montre auoir creinte.
 De sa confession j'u plaisir & douleur,
 Plaisir de me sauuer de ce facheux maleur:
 Mais i'en reçu douleur, pource que mes amis
 Ainsi par mon moyen en peine ie voy mis.
 « Toutefois ie ne sçache amy, de qui le bien
 « Ie ne doime tousiours priser moins que le mien.

C R E O N.

Toy, toy qui tiens penchant la teste contre bas,
 Dy, le confesses-tu ou nies-tu le cas?

A N T.

J'auouë l'auoir fait, & ie ne le vous nie.

C R E O N.

Quant est de toy va ten où tu auras enuie,
 Absoust de ce forfait. Toy, qui as fait l'offensé,
 Dy moy sans delaiier, sçauois-tu la deffensé?

A N T.

Ouy, ie la sçauois, & chacun comme moy.

C R E O N.

Et tu as bien osé faire contre la loy.

A N T.

Aussi n'étoit-ce pas vne loy, ny donnee
 Des Dieux, ny saintement des hommes ordonnee.

A N T I G O N E

Et ie ne pensoy pas que tes loix peussent tant,
 Que toy homme mortel tu vinsés abatat
 Les saintes loix des Dieux, qui ne sont seulement
 Pour durer aujourdhuy, mais eternellement.
 Et pour les bien garder j'ay mieux aimé mourir,
 Que ne les gardant point leur courroux encourir:
 Et m'a semblé meilleur leur rendre obeissance,
 Que de creindre vn mortel qui a moins de puissance.
 Or si dauant le temps me faut quitter la vie,
 Ic le comte pour gain n'ayant de viure enuie.
 Car, qui ainsi que moy vit en beaucoup de maux,
 Que pert-il en mourant sinon mille trauaux?
 Ainsi ce ne m'est pas vne grande douleur
 De mourir, pour sortir hors d'vn si grand malheur:
 Mais ce m'ust bien été vn plus grand deconfort,
 Si sans point l'inhumer j'usse laissé le mort,
 Duquel j'étois la sœur, fille de mesme mere:
 Mais l'ayant fait, la mort ne me peut estre amere.
 Or si tu dis que j'ay folement fait l'offence,
 Encor plus folement tu as fait la deffence,

C H O R E.

Elle se montre bien estre fille de cueur
 D'vn pere de cueur grand, ne ployant au malheur,

C R E O N.

Sçaches, que de ces cueurs obstinez la fierté
 Se ront le plus souuent .De l'acier la durté
 Cuitte dedans le feu tu verras s'amolir,
 Se forger aux marteaux, aux meules se polir.
 Avec vn petit mors on fait ce que lon veut
 Du cheual le plus fier. Car celuy qui ne peut
 Autant que le plus fort, duquel il est esclaué,

Etriuant contre luy ne doit faire le braue.
 Premier elle a forfait ayant bien conoissance
 Qu'elle contreuenoit à l'expresse ordonnance:
 Et maintenant commét vn deuzième forfait,
 Se vantant & riant du forfait qu'ell' a fait.
 Homme ie ne seroy, mais homme elle seroit,
 Qui, moy regnant, ce cas impuny laisseroit.
 Mais quand elles seroyent encor plus que princeffes,
 Ny elle ny sa sœur les deux forfaitresses
 Ne se sauueront pas d'vne mort execrable:
 Car ie sçay que sa sœur de ce fait est coupable,
 Ie l'ay tout maintenant vuë dans la maison
 Forcener furieuse & comme sans raison.

“ Mais quiconque a commis vnc faute en cachette,
 “ A peine a til l'esprit de la tenir segette:
 “ Sur tout ie hay celuy qui surpris en mesfait
 “ Obstiné contre droit soutient qu'il a bien fait.

A N T.

Demandes-tu rien plus que de me voir défaire?

C R E O N.

Rien plus : car cela fait ie n'auray plus que faire.

A N T.

Que retardes tu donc ? puis qu'impossible il est
 Que ton parler me plaise : & puis qu'il te desplaist
 De tout ce que ie dis, & tu ne veux entendre
 Ny ouïr mes raisons, que veux tu plus attendre?
 Et comme usé ie pu faire ceuvre plus louable,
 Qu'enuers le frere mien me montrer pitoyable,
 L'inhumant ? D'vn chacun j'en serois estimee,
 Si leur bouche n'étoit par la creinte fermee:
 “ Mais la grâdeur des Rois, en qui tout heur s'assemblé,

A N T I G O N E

« *Fait, dit, sans contredit tout ce que bon leur semble.*

C R E O N.

Seule entre les Thebains aperçois-tu cecy?

A N T.

S'ils en osoyent parler ils le voyent aussi.

C R E O N.

Et ne rougis-tu point, plus qu'eux tous d'entreprendre?

A N T.

L'honneur aux freres du ie n'ay honte de rendre.

C R E O N.

Et l'autre qui est mort estoit-il pas ton frere?

A N T.

L'autre mon frere estoit & de pere & de mere.

C R E O N.

Mais dy, pourquoy tu fais honneur à ce méchant?

A N T.

Mais dy, pourquoy vas-tu pour les morts t'empeschant?

C R E O N.

N'honorant le méchant comme l'home de bien.

A N T.

Il n'estoit ton suget: il estoit frere mien.

C R E O N.

L'un pour les siens est mort, l'autre pour les détruire.

A N T.

Pluton n'obeist pas aux loix de ton empire.

C R E O N.

Mesme honneur que le bon, le méchant n'aura pas.

A N T.

Que sçais-tu si mon fait plaist à ceux de labas?

C R E O N.

Celuy que ie hay vif, mort ie ne l'aimeray.

ANT.

Celuy que j'aime vif, mort ie ne le hairay.

CREON.

*Labas, s'il faut l'aimer, va l'aimer à ton aise:
Car ie ne souffre icy coutume si mauuaise.*

CHORE.

*Voicy venir sa sœur la pauvre Ismene,
Qui montre auoir d'ennuy son ame plene.
Sur son front de tristesse vne nuee
Répand par sès doux yeux la triste ondee,
Dont sa vermeille face est arousee.*

ACTE III. SCENE II.

CREON. ISMENE,

ANTIGONE.

CREON.

O Toy qu'en ma maison, sans que t'en prinse garde,
Ie tenoy tous les jours, ô traitresse lezarde
Pleine de froid venin : ne cuidant pas nourrir
Deux pestes qui brassoyent de me faire mourir:
Sus, dy-moy : estois-tu de cet enterrement,
Ou desauouras tu d'en estre aucunement?

ISMENE.

*I'en suis, si cette-cy en peut estre acusable,
Et j'y suis consentant, & du fait suis coupable.*

ANTIG.

*Ia dieu ne plaise, non: tu ne l'as voulu faire,
Ny en rien ie ne t'ay communiqué l'affaire.*

ANTIGONE.

ISM.

Mais ie t'en pry ma sœur (& point ne me dedaigne)
En ton auersité que ie te soy compaigne.

ANT.

Pluton & ceux d'en bas sçauent bien qui l'a fait.
C'est peu d'aimer de bouche : il faut aimer d'effet.

ISM.

Que ie meuré avec toy : permé moy tant de grace,
Qu'au defunt de ma mort sacrifice ie face.

ANT.

Ne meur point avec moy : & d'auoir fait n'assure
Ce que tu n'as point fait : c'est assez que ie meurc.

ISM.

Quelle vie sans toy plaisante me sera?

ANT.

Demande l'à ce Roy, qui te la gardera.

ISM.

Pourquoy m'ennuyes-tu sans que profit t'en vienne?

ANT.

Si j'ay quelque douleur elle vient de la tienne.

ISM.

Que puis-ie faire donc maintenant pour t'aider?

ANT.

Tu m'aideras beaucoup si tu peux te garder.

ISM.

Moy miserable hélas ! ta mort ie ne doy suiure?

ANT.

I'ay mieux aimé mourir, tu as mieux aimé viure.

ISM.

Ouy bien de parolle, & non pas de pensée.

A N T.

Et de bouche & de cœur la mort j'ay pourchassée.

I S M.

Toy & moy nous auons mesme faite pu faire,
Toy d'enfreindre la loy, moy d'offencer mon frere.

A N T.

Dequoy te fâches-tu ? tu as sauué ta vie:
Mais laisse moy mourir, puis qu'il m'en vient enuie.

C R E O N.

L'une & l'autre de vous estre folle ie pense:
L'une de maintenant, l'autre dés sa naissance.

I S M.

« Monsieur le meilleur sens s'égare & se partrouble,
« Quand le malheur si grief sur malheur se redouble.

C R E O N.

Ouy qui requiert part au mal des malheureux.

I S M.

Quel viure sans ma sœur puis-ie estimer heureux?

C R E O N.

Ne parle plus de sœur : car elle est trépassée.

I S M.

Tu'ras-tu de ton fils ainsi la fiancée?

C R E O N.

Ie hay pour mon enfant si mauuais mariage.

A N T.

O montre scher Haimon, que ton pere t'outrage!

C R E O N.

Tu me fâches par trop, & tes noffes aussi.

I S M.

Tu veux donques outter à ton fils cette-cy?

A N T I G O N E

C R E O N.

Pluton sera celuy qui rompra cet accord.

I S M.

Tu as donc arresté de la juger à mort?

C R E O N.

*Ouy : n'en parlon plus : mais vous autres menez
Ces femmes là dedans : & tresbien les tenez.
Les plus audacieux lon voit souvent tâcher
De fuir à la mort qu'il sentent aprocher.*

C H O R E.

H *Heureux ceux là que le destin plus doux
Ne laisse pas encourir le courroux
Des Dieux vengeurs. Depuis qu'une lignee
De la faueur des Dieux est éloignee
C'est fait du tout de sa prosperité:
Car les malheurs la viennent acabler,
Comme les flots que Neptune irrité
Fait mille effrois sur la nef redoubler:
Quand les grands vents & les hideux orages
Ouurent des eaux les gouffres pleins d'horreur,
La mer brassée écume de fureur,
Un bruit grondant hulle par les riuages.*

A N T I S T.

*En la maison de Labdaque, douleurs
Dessus douleurs, malheurs dessus malheurs
Ie voy tumber : & pas un de la race
Ne peut fuir ce qu'un destin leur brasse.
Quelque courroux contre eux de l'un des Dieux
Tient sur leur chef sans fin son pesant bras.
Si le soleil leur luit plus gracieux
Parmy ces maux, il ne leur dure pas:*

Mesme

Mesme aujourdhuy celle branche derniere
 Du pauvre estoc d'Edipe, qui viuoit,
 Par la furie & la rage se voit
 Morte faucher d'une coupe meurdriere.

STROFE II.

“ Qui d'entre nous, ô grand Dieu tout-puissant,
 “ Resisteroit à ta force indontable?
 “ Que le sommeil n'est point assoupissant,
 “ Ny du vieil temps la course perdurable?
 “ Mais sans vieillir, tousiours à toy semblable;
 “ Pere des Dieux tu regis ce grand monde.
 “ Tu as de tout conoissance profonde.
 “ Et le present & le passé tu vois,
 “ Et l'auenir de loïn tu aperçois.
 “ Que vostre vie, ô Dieux, est bien heureuse!
 “ Mais nous chetifs, qui ne sommes pas tels,
 “ Viuons douteux pauvres hommes mortels,
 “ Sous vne loy beaucoup plus rigoureuse.

ANTIST.

“ En nostre race vn espoir incertain,
 “ Bien qu'à d'aucuns quelque fruit il aporte,
 “ Le plus souuent nous trompe & paist en vain.
 “ Tousiours l'abus en ce nous reconforte
 “ Dont nous auons quelque enuie plus forte:
 “ Mais par apres la fin nous mecontente,
 “ Où nous auions plus certaine l'attente.
 “ Car ignorans jamais rien ne sçauons,
 “ Que quand les piés au piege nous auons.
 “ Dieu tout desastre en ce chetif assemble,
 “ Et ne permet qu'il goûte rien de l'heur,
 “ Auquel il fait que le plus grand malheur

A N T I G O N E

“ *Qui pourroit estre, vn bien grand heur luy semble.*

E P O D E.

*Mais voicy venir Haimon, vostre fils, dont la fiancee
vous auez jugee à mort par la sentence prononcee.
Il se montre fort dolent ainsi par la mort de se voir,
De l'esperance, qu'il eut d'estre son mary, deceuoir.*

A C T E I I I I . S C E N E I .

C R E O N . H A I M O N .

C H O R E .

C R E O N .

M*aintenant nous sçarons que c'est que mō fils pense.
Mon fils t'a lon point dit ma derniere sentence
Contre ta fiancee ? as-tu quelque rancueur
Pour ce contre ton pere ? ou m'aimes-tu de cuer ?*

H A I M O N .

*Mon pere ic suis vostre : & tant que ie viuray
Vos bons commendements de bon cuer j'ensuiuray.
Car ie n'ay quant à moy tant à cuer mon vouloir,
Que ie n'aime plustost du vostre me chaloir.*

C R E O N .

*Aussi faut-il, mon fils, que de franche bonté
De son pere l'enfant suiue la volonté.
Et c'est pourquoy chacun des bons enfans souhette*
“ *Auoir en sa maison, ayans ioye parfette,*
“ *Quand où le pere hait l'enfant tâche de nuire,*
“ *Où le pere aime bien l'enfant tout bien desirer:*
“ *Mais quiconques ara des enfans obstinez,*

- “ Qui contre son vouloir par le leur sont meneZ,
 “ Que dira lon de luy, sinon que tout martyre
 “ Il se donne, aprestant aux ennemis à rire.
 Mais garde toy mon fils, que le plaisir des sens
 Pour l'amour d'une femme éteigne ton bon sens:
 Songe que ce seroit vne amour peu plaisante,
 Que d'avoir en ton lit vne femme méchante.
 “ Quelle autre peste est pire ou quelle autre poison
 “ Qu'avoir vn familier méchant en sa maison?
 Mais l'ayant en horreur comme ton ennemie,
 Laisse-la, que Pluton à quelcun la marie.
 Car puis qu'elle a euté par manifeste preuve
 Conuaincuë du cas, & seule ie la treuve
 En toute la cité qui me desobeïsse,
 Je ne seray menteur pour soutenir son vice.
 J'ordonne qu'elle meure : Apres, qu'elle demande
 L'aide de Iupiter qui aux cousins commande.
 “ Car si ce deshonneur ie souffre en ma maison,
 “ Je le pourray souffrir à plus forte raison
 “ Entre des estrangers qui ne me seront rien.
 “ Celuy qui vers les siens se montre homme de bien,
 “ Il le doit estre enuers les autres de la ville:
 “ Mais quiconque oubliant l'ordonnance civile,
 “ Ou ses supérieurs ou les loix forcera,
 “ Iamais loué de moy cestuy-cy ne sera.
 “ Car il faut obeïr sans raison demander
 “ A celuy que le peuple elit pour commander:
 “ Et faut que cetuy-cy pour bien faire, demande
 “ D'estre bien obeï comme bien il commande.
 “ Comme sous le Pilot tout branle dans la nef,
 “ Ainsin en vn estat tout ploye sous le chef,

A N T I G O N E

- " Qui est homme de bien. Car il n'est vn mal pire
 " Que desobeissance en tout comme en l'empire.
 " Rien ne dure où elle est. Le Regne elle renuerse,
 " Ruine la maison, la ville boulleuerse.
 " La desobeissance & mauuaise conduite,
 " Quand on vient au combat, met les soldats en fuite:
 " Mais la bonne conduite avec l'obeissance
 " Des soldats bien rangez eleue la vaillance.
 " Ainsi faut preter aide à qui doit commander:
 " Et du commandement des femmes se garder.
 " Car il vaut beaucoup mieux se ranger sous le homes,
 " Qu'on die que sugets à des femmes nous sommes.

C H O R E.

Sire, s'il m'est permis, d'en faire jugement
 Vous me semblez auoir parlé tressagement.

H A I M O N.

- " Monseigneur, les bons Dieux nous donnent la sagesse,
 " Vn don qu'on doit priser plus que nulle richesse.
 Mais de dire comment vous ne dittes tressbien,
 Je ne l'oseroy dire, & ne me siéroit bien.
 Quelque autre mieux que moy de cecy parlera,
 Disant plus librement ce qui luy semblera.
 Or c'est à moy pour vous toupartout de penser
 A ce qu'on fait ou dit, & le vous anoncer:
 Car les particuliers n'ont garde de venir
 Vous dire les propos qu'apart ils vont tenir:
 D'autant qu'ils scauēt bien que point ils ne plairoient
 A vostre Magesté, quand il les vous diroient.
 Mais ie puis bien ouïr ce qu'on dit en cachette,
 Et comment en tous lieux cette fille on regrette,
 Disant qu'on fait mourir d'vne mort detestable.

Celle-la qui a fait vn œuvre charitable:
 Et qu'elle est innoçante & qu'elle est la moins dine
 De toutes de mourir d'une mort tant indigne:
 Celle là qui n'a pu son frere mort lesser
 Ny des corbeaux goulus, ny des chiens depecer,
 Par faute seulement de dument l'inhumer,
 Quoy ? ne la doit-on pas grandement estimer?

Voilà le bruit qui court. Mais qui a til, mon Pere,
 Que j'aime plus que voir que vostre état prospere?
 " Car quel bien plus heureux peut le pere esperer,
 " Ou le fils, que se voir l'un l'autre prospere?
 Mais gardez vous que seul ne pensiez dire bien,
 Et des autres l'avis ne prisiez moins que rien.
 " Celuy qui pense seul auoir le bon avis,
 " Et le cerueau plus meur, & le meilleur deuis,
 " Le plus souuent se trompe, & faisant à sa teste
 " Ennuuy aux siens, à rire aux ennemis apreste.
 " Combien qu'un soit bien sage il ne doit auoir honte
 " De ne s'obstiner point, & d'autruy faire conte.
 " Voyez comme aux torrents les arbres qui flechissent
 " se sauuent la plus part : & ceux qui se roidissent
 " Contre le cours de l'eau, tous entiers arrachez
 " Alabandon des flots s'emportent trebucheZ.
 " Aussi dedans la nef, qui n'obeist au vent
 " Et ne lâche la voile, il perit bien souuent.

Se lâche vostre cœur : vostre avis premier change:
 Tout jeune que ie suis, s'il n'estoit point étrange,
 " Ie dirois vn bon mot. C'est que bien fort ie prise
 " Qui seul de son bon sens conduit vne entreprise:
 " Mais ie n'estime moins celuy qui veut entendre
 " Autre avis que le sien, ne dedaignant d'aprandre.

A N T I G O N E

C H O R E.

*Sire, vous ferez bien si tous deux vous prenez,
Le meilleur des propos qu'entre vous vous tenez.*

C R E O N.

*Que nous les plus âgés aprenions la sagesse
D'un jouvenceau qui est en si basse jeunesse,*

H A I M O N.

*Non, si ie ne dy bien. si ie suis jeune d'âge,
Laisant mes ans, voyez si mon propos est sage.*

C R E O N.

Honorer les mutins est-ce fait sagement?

H A I M O N.

Aussi les soutenir ie ne veu nullement.

C R E O N.

Et n'est-ce pas le mal dont se deút cette-cy?

H A I M O N.

Non pas à ce que dit tout le peuple d'icy.

C R E O N.

Est-ce au peuple à m'instruire où commander ie doy?

H A I M O N.

Gardez d'estre en propos aussi jeune que moy.

C R E O N.

Faut-il qu'autre que moy en cette ville ordonne?

H A I M O N,

Vne ville n'est pas d'une seule personne.

C R E O N.

Dit-on-pas que la ville appartient à son prince?

H A I M O N.

Seul vous commanderiez en deserte province.

C R E O N.

Cetuy-cy (vous voyez) vne femme soutient.

HAIMON.

Je deffen la raifon, ce qui vous appartient.

CREON.

Malheureux, débas-tu encor contre ton pere?

HAIMON.

Pource que la raifon vous ne voulez pas fere,

CREON.

Ay-ie tort fi ie fay tenir mon ordonnance?

HAIMON.

Si pour ce vous laissez des Dieux la reuerance.

CREON.

Méchant & lâche cœur qu'une femme surmonte!

HAIMON.

De nul acte vilain vous ne me ferez honte.

CREON.

Pour elle tout cecy contre moy tu debas.

HAIMON.

Et pour vous & pour moy & pour ceux de labas.

CREON.

Elle de son viuant ta femme ne fera.

HAIMON.

Si elle meurt, sa mort quelque mort causera.

CREON.

Comment? de menacer tu prens dunque l'audace?

HAIMON.

Voir le mal auenir est-ce vser de menace?

CREON.

Que pourrois-tu preuoir d'un esprit si volage?

HAIMON.

Sauf l'honneur que vous doy, vous mesme n'ettes sage.

A N T I G O N E

C R E O N.

Toy le serf d'vnc femme, osés-tu me reprendre?

H A I M O N.

Vous voulez dire tout ne voulant rien entendre.

C R E O N.

Mais j'en jure le ciel ie te montreray bien

Que tu ne deuoïs pas me contredire en rien:

Amenez la méchante, à fin que sans demeure

Aux yeux de son mary sur le champ elle meure.

H A I M O N.

Non pas deuant mes yeux : non ne le croyez pas;

Ie ne pourroy souffrir d'assister au trepas

De la pauvre innoçante : or plus en nulle part

Ne verrez vostre fils qui de vous ce depart.

C H O R E.

Sire, il s'en est allé tout bouillant de colere

Qui en l'âge qu'il a ne peut estre legere.

C R E O N.

Voise où luy semblera : face tout son effort,

Si ne sauuera til ces filles de la mort.

C H O R E.

Auez vous arresté que l'vne & l'autre meure?

C R E O N.

Celle qui n'a rien fait ie veu qu'elle demeure.

C H O R E.

Puis qu'vne doit mourir de quelle mort sera-ce?

C R E O N.

La menant où n'y a d'hommes aucune trace,

Du jour qu'elle hait tant pour tout jamais forclosé,

Ie veu que toute viue elle soit seule enclosé,

Enterree viuante en vn profond caneau,

*Avec si peu de pain avecque si peu d'eau,
 Qu'on puisse seulement fuir d'estre coupable,
 Pour le peuple & pour moy, de sa mort execrable.
 Et là de son Pluton qu'elle essaye obtenir,
 Puis qu'elle l'honore tant, d'au monde reuenir.
 Et lors elle pourra, mais sur le tard, apprendre
 Qu'il ne faut des enfers si grande peine prendre.*

CHORE. STROFE.

*O inuincible Amour, qui tiens l'empire
 Sur les cœurs des humains & des grans Dieux.
 Qui as choisi pour fort dou ton arc tire
 Des pucelles de chois les rians yeux:
 Tu voles s'il te plaist dedans les cieus:
 Tu nages si tu veux dedans la mer,
 Les Tons & les Dauphins faisant aimer,
 Les sangliers amoureux dans le bocage
 Tu mets en rut, les cerfs tu fais bramer:
 Et tout ce qui te sent soudain enrage.*

ANTIST.

“ *Du plus sage le sens ta flâme afole:*
 “ *Le plus modeste cœur à mal tu mets:*
 “ *Les heureuses maisons ton feu desole:*
 “ *Et des parents amis tu roms la paix,*
Comme aux Princes d'icy, noisieur, tu fais.
Car manifestement ta forte ardeur
Du fils de nostre Roy contreint le cœur
D'aimer jusqu'à la mort sa fiancée.
O inuincible Amour, tu es vainqueur
Te jouant à ton gré de sa pensée.

EPODE.

*Maintenant ie sor presque hors de moy-mesme.
 Mes yeux lâchent de pleurs vne nuee,*

ANTIGONE

*Et ne peuuent souffrir dueil si estreme,
Que de voir Antigone estre menee
Pour sous terre accomplir sa destinee.*

ACTE III. SCENE II.

ANTIGONE. CHORE.

ANT. STROFE I.

O Citoyens voyez moy
En é moy

Faire mon dernier voyage,
Dou retourner ie ne doy.

Las ie voy

Vn bien piteux mariage !

Ie voy du jour la lumiere

Ma derniere

Pour jamais ne la reuoir !

Les enfers, ô moy chetiue,

Toute viue

Me vont dauant recevoir

Qu'vn seul bien ie puisse auoir !

CHORE SYSTEME.

De gloire & de grand honneur enuironnee

In ceste fosse des morts tu es menee,

Ny de longue maladie étant frappee,

Ny perdant ton jeune sang d'vn coup d'épee,

Mais pour auoir trop aimé ta liberté

Viue la viuë tu pers de la clarté.

ANTIG. ANTIST.

Mainte fille des grands Rois

Autre fois

De grieues douleurs ateinte,
 Aux eaux montagnes & bois
 Par sa voix
 A fait entendre sa plainte.
 Depuis les Dieux amiables
 Pitoyables
 En fontaine la defont,
 A fin qu'en pleurs s'ecoulante
 Elle alante
 De son cœur le dueil profond.
 Les Dieux telle, *helas, me font!*

CHORE SYSTEME.

- “ *Quand on a le cœur gros de grand' tristesse*
 “ *C'est grand alegement que de se plaindre.*
 “ *Plus de larmes des yeux tomber on lessé,*
 “ *Dautant celle douleur, qui nous opresse,*
 “ *Plus aisément s'endure & se fait moindre:*

ANTIG. STROFE II.

Las *helas* en ma presance
 On s'auance
 De rire de mon malheur!
 Attendez que ie soy morte!
 Asses forte
 Moy viuante est ma douleur.
 O ville, ô naissance mienne
 Te souuienne
 Qu'vne rigueur à grand tort,
 M'enterrant viue me serre
 Sous la terre,
 Pour auoir pitié d'vn mort.
 Las, ny morte ny viuante
 Ie m'absente

ANTIGONE

Entre la vie & la mort !

CHORE SYSTEME.

Fille, ayant entrepris de hardiesse
 Un fait trop hardieux, par ta simplessé
 Tu te soumetts du droit à la rigueur,
 Pour ton pere payant ce grand malheur.

ANTIG. ANTIST.

Las, renouelant ma plainte
 Quelle ateinte
 Tu me donnes dans le cœur,
 Ramenteuant de mon pere
 La misere
 Et nostre commun malheur !
 O malheureux mariage !
 O lignage
 Qui en sort plus malheureux !
 O moy pauvre miserable
 Execrable !
 O destins trop rigoureux !
 Ma charité mal traitée
 M'a jettée
 En cet état douloureux !

CHORE SYSTEME.

J'aime la charité : mais la puissance
 De nos Rois doit auoir l'obeissance,
 Qui par les bons sùjets leur soit renduë.
 Rien que ton cœur trop grand ne t'a perduë.

ANTIG. EPODE.

Sans estre plorée,
 Moy pauvre éplorée,
 Pauvre miserable,
 De nul desirable,

Je fay le voyage
 De mon mariage
 Piteux & cruel,
 Pour faire séjour
 Las, perpetuel,
 Dehors de ce jour !
 Il faut que ie meure !
 De cette demeure
 On me va banir,
 Pour n'y reuenir !
 A dieu la lumiere
 Que ie voy derniere !
 Il faut que ie meure,
 Et n'ay qui me pleure.
 Nul de n'enterrer soigneux ne fera
 Et nul de ma mort le dueil ne fera.

ACTE III. SCENE III.

CREON. ANTIG. CHORE.

CREON.

Voyez ne scauez-vous pas qui luy donroit loisir
 De cricr lamenter se plaindre à son plaisir,
 Qu'on n'auroit jamais fait? hâtez vous : menez-la
 Dans la caue aprestee : & la renfermez là,
 L'y laissant toute seule, à fin ou qu'elle y viue,
 Ou s'elle y doit mourir que sa mort s'en ensuiue:
 Car nous sommes purgez de ce qui auindra.
 Mais jamais que ie puisse au jour ne reuiendra.

ANTIG.

O chambre nuptiale ! ô sepulcre ! ô caueau,
 Ma demeure à jamais, ma chambre & mon tombeau,

A N T I G O N E

Par où ie dois aller vers les miens, que Pluton
 En grand nombre à receus dans sa noire maison:
 Lesquels toute derniere & trop long temps apres,
 A mon tresgrand regret, ie suis & non de pres:
 Mais toutefois deuant qu'emplir ma destinee
 Que des fatales seurs le fil auoit bornee.
 Puis qu'il me faut mourir arriuant là j'espere
 Estre la bien venue en l'endroit de mon pere,
 Et de ma douce mere, & de mon frere aussi:
 Par ce que de vous tous j'ay pris tout le soucy
 Pour vostre enterrement: & ie n'ay laissé rien
 De mon petit pouuoir pour vous inhumier bien.
 Asteure, ô Polynic, pource que ie m'auance
 De t'ensepulturer tu vois la recompance.
 Car ie n'usse voulu pour mary ny pour fils
 Ou femme ou mere étant, faire ce que ie fis,
 Mon cher frere, pour toy, alant contre la loy:
 Et s'on me veut ouyr ie diray bien pourquoy.

Y'usse trouué mary pour vn mary perdu,
 Au lieu d'un fils vn fils ust pu m'estre rendu,
 Mais, las, ayant perdu & mon pere & ma mere
 Ie n'auoy le moyen de recouurer vn frere.
 C'est pourquoy t'estimant sur tout ce que j'auois,
 Et ton corps honorant de ce que ie pouuois,
 Y'ay semblé à Creon auoir fait grande ofance,
 Pour toy, frere trescher, violant sa defance.
 Aujourduy pour cela il me fait ainsi prendre
 Et mener, en m'outant tout espoir de pretandre
 A quelque aise en ce monde: & m'outant le moyen
 Du mariage saint d'éprouuer le licn,
 Et de pouuoir nourrir quelque fils qu'en ma place,
 S'il me faloit mourir, sur terre ie laissasse.

Mais, hélas seule ainsi moy pauvre éplorée,
 Denuée d'amis, toute vive enterree
 Dans un sepulcre obscur, mes jours ie vâ finir!
 M'auons vuë à vos loix, ô Dieux, contrevénir?
 Ay-ie pu quelque fois encontre vous forfaire?
 En quoy ay-ie offensé? Las hélas qu'ay-ie à faire
 De m'adresser aux Dieux, puis qu'il ne me vient rien
 De leur porter honneur que le mal pour le bien?
 Si les Dieux font cecy, ie prens en patience,
 Et pardonne ma mort qui vient de mon offense
 Mais s'il ne leur plaist pas, nō moins de maux auient
 A tous mes ennemis qu'à tort ils m'en moyennent.

CHORE.

Tousiours de mesmes vents mesme roideur
 De cette fille cy pousse le cœur.

CREON.

Ceux qui doiuent mener cette traitresse
 Se pourroyent bien sentir de leur paresse.

ANTIG.

Hélas cette parole, hélas, cruelle,
 De ma prochaine mort dit la nouvelle.

CREON.

N'atendez que repit vous soit donné:
 Exécutez ce qui est ordonné.

ANTIG.

O terre, ô ville paternelle,
 Dieux qui en auez la tutelle,
 Voyez comment ie suis menee!
 Voyez la maniere cruelle,
 Dont vne royale pucelle,
 Seule de tous abandonnee,

ANTIGONÉ

Sans nulle mercy est trainee.

*Voyez, seigneurs Thebains, comment
Et par qui ie meur condamnee,
Pour auoir fait trop saintement.*

CHORE. STROFE I.

Fille tu n'es la premiere
Qui essayes la maniere
De ta cruelle prison.
Danés fille de maison
Fut bannie de ce jour,
Dans le tenebreux sejour
D'une tour d'aurein serree:
Bien qu'elle fust desiree
De ce grand Dieu Iupiter,
Qui se fit pluië doree
Pour la venir visiter.

ANTIST.

Lycurge fils de Dryante,
Pour l'impiete mechante
Dont Bacche il auoit fache,
Fut dans vn autre atache:
Là ou passant sa fureur,
Il reconut son erreur,
D'auoir de sa folle teste
Osé partroubler la feste
Des femmes pleines du Dieu,
Qui dans leur esprit tempeste
Les poussant de lieu en lieu.

STROFE II.

PRes la roche Cyanee
Aux deux fils du Roy Phinee

Les yeux sont creuez à tort,
 Par la Royne Cleopatre
 Leur inhumaine marâtre,
 Qui les haïssoit à mort.
 Et non contente, la dure !
 Dans vne cauerne obscure
 Pour jamais les enferma,
 Oû languissans en ordure
 La douleur les consuma.

ANTIST.

- « Nostre foible race humaine
- « Feroit entreprise vaine
- « D'aller contre le destin.
- « Ce que le destin ordonne,
- « (Soit chose mauuaise ou bonne)
- « Il faut qu'il vienne à sa fin.
- « Fille, arme toy de constance:
- « N'étant en nostre puissance
- « La necessité changer,
- « La prenant en patience
- « Nous la pouuons soulager.

ACTE III. SCENE III.

TIRESIE. CREON. CHORE.

TIRESIE,

Princes de ce païs, ie me suis fait conduire
 icy pardeuers vous pour grand cas vous deduire.

CREON.

Qu'y a til de nouueau bon homme Tiresie?

L

ANTIGONE

TIRES.

Je vous l'enseigneray : croyez ma profetie.

CREON.

Jamais de ton conseil ne me suis éloigné.

TIRES.

C'est pourquoy vous auez heureusement regné.

CREON.

Je puis bien témoigner que m'en suis bien trouué.

TIRES.

Croyez donc au besoin mon auis éprouué.

CREON.

Mais qu'est-ce ? de ta voix vne peur me vient prendre.

TIRES.

Vous pourrez de mon art les presages entendre.

C'est que m'étant assis au siege, où des augures

Est tout le grand abord, j'entandi des murmures

Et des cris inconnus d'oiseaux, qui tempétoient,

D'ailes serres & bec se tiroient & batoyent.

Je m'en auisay bien : car ie pus aisément

De leurs ailes ouir le hautain siflement.

De l'augure soudain me sentis éffrayer :

Et vas incontinent sur l'autel essayer

Que pourroit denoter vn si étrange augure.

Mais de mon sacrifice étoit la flâme oscure :

Sur les charbons fumeux la gresse sans s'éprandre

se fondoit & couloit dedans la noire cendre,

Ainsin que ie l'ay sçu de ce garçon icy

Qui me dit ce qu'il voit : apres j'ay le soucy

De vous en aduertir, selon que ma sciance

Ou de bien ou de mal m'en fait signifiante.

Or tout ce sacrifice après l'augure, montre

Touts signes evidents de quelque malencontre:
 Et vous êtes motif de ce mal embrouillé.
 Car il n'est plus autel, qui ne soit tout souillé
 De ce que les corbeaux y aportent du corps
 Du miserable mort, que sans l'honneur des morts
 Aux bestes vous laissez: et c'est pourquoy aux Dieux,
 En ce que leur faisons, nous sommes odieux,
 Et que voyans plus leurs autels venerables,
 Nos sacrifices vains ne leur sont agreables.

- “ Sire, auisés y donc : car tous nous autres hommes,
 “ Tant grands comme petis, ne s' à faillir nous sommes:
 “ Mais quand vn a failly, on ne doit le blamer
 “ Comme mal auisé, mais il faut l'estimer
 “ Si croyant le conseil, au mal il remedie:
 “ L'opiniatreté, c'est pire maladie.
 “ Soyez doux au deffunt : ne piquez point vn mort:
 “ Pour vn mort retuer en serez vous plus fort?
 “ Je veu vostre profit : c'est chose desirable
 “ D'apprendre d'un qui donne vn conseil profitable.

CREON.

Vieillard, bien que vn chacun face grand cas de toy,
 Te croyant comme un Dieu, ie ne t'ajoute foy:
 Car ce n'est d'aujourduy que j'ay preuue certaine,
 Qu'il y a de l'abus en ta sciance vaine.
 Gagnez, menez, pipez, abusez tout le monde,
 Mais que ce ne soit moy qui en vostre art se fonde:
 Car vous ne serez point que ce corps on enterre:
 Non pas quand les oyseaux de Iupiter, de terre
 Au trosne de leur Dieu porteroyent ses entrailles,
 Ie ne voudroy souffrir qu'on fist ses funerailles.
 Car ce que ie scay bien qu'un homme ne seroit

A N T I G O N E

- « Souiller en rien les Dieux de chose qu'il feroit.
« Mais, vieillard, les plus fins, qui pour le gain, du vice
« Veulent faire vertu, payent cher l'avarice.

T I R E S.

Ah, y a til quelcun qui me sçache deduire?

C R E O N.

Quelle chose entans-tu ? qu'est-ce que tu veux dire?

T I R E S.

Combien le bon conseil est chose precieuse?

C R E O N.

Autant que le mauvais est chose vicieuse.

T I R E S.

Si estes-vous atteint de cette maladie.

C R E O N.

Il n'est permis, Deuin, que de toy mal ie die.

T I R E S.

Et quand vous me disiez mentir en deuinant?

C R E O N.

Le metier des Deuins est auare & tenant.

T I R E S.

Que font Tirans sinon rançonner tout le monde?

C R E O N.

Entans-tu bien sur qui ta parole redonde?

T I R E S.

Ie l'entan : c'est par moy qu'ettes si glorieux.

C R E O N.

Tu es sçauant Deuin : mais trop injurieux.

T I R E S.

Vous me contraindre tant que ie vous diray tout.

C R E O N.

Dy : mais garde toy bien d'esperer gain au bout.

TIRES.

Si mon conseil vous sert, gain pour vous ce sera.

CREON.

Pour le moins, si ie puis, il ne m'afrontera.

TIRES.

*Mais vous deuez sçauoir que vous ne passerez
Trois quatre ny deux jours, que priué vous serez
De l'un de vostre sang, lequel, ô doléance!
Tué pour des tueez, donnez en recompance:
Par ce que l'un d'enhaut vous auez mis en bas,
Vne ame renfermant où vous ne deuez pas:
Et qu'un, duquel les Dieux d'enbas auoyent la cure,
Vous laissez sans honneur pourrir sans sépulture:
Combien que vous n'usiez de vous en cet endroit
Ny les Dieux d'icy haut sur le mort aucun droit,
Vous auez tout forcé. C'est pourquoy les furies
Vangereuses des Dieux, encontre vous marries,
Vous aguetent desia: & n'en serez quitté,
Que lors qu'en mesmes maux el' vous auront jetté.
Et lors vous conoitrez si l'argent me fait dire
Ce que ie vous predi. Car plein de grand martyre
Vous verrez, & bien tôt, sanglots pleintes & pleurs
Dedans vostre maison pleine de grands maux.
Toutes villes aussi se verront par entre elles
Embrouiller & troubler d'inimitiez cruelles:
Esquelles, ou les chiens ou les oyseaux goulus,
Des pieces de ce corps, les saints lieux ont polus.
Vous m'auez tant fâché qu'il m'a falu jeter
Ces traits de mon courroux: qu'à grand peine éuiter
Vous pourrez. Mais Garçon, chez moy reconduy nous,
A fin que cestui-cy jette ailleurs son courroux*

A N T I G O N E

Sur ceux de plus jeune âge : à fin qu'il puisse apprendre
De retenir sa langue, & la raison entendre.

C H O R E.

Cet homme qui s'en va vous dit vn grand presage.
Et ie ne sçache point depuis que mon pelage,
De noir qu'il souloit estre, est grison deuenu,
Qu'vn seul propos menteur ce deuin ait tenu.

C R E O N.

Ie le sçay : dans l'esprit ie m'en va debatant.
Il me fâche le croire : aussi luy resistant
M'acabler de malheur bien plus me facherait.

C H O R E.

Croire le bon conseil le meilleur ce seroit.

C R E O N.

Que faut-il faire? dy. ton auis ie ven suiure.

C H O R E.

Il faut que du tombeau la fille lon deliure,
Et si faut qu'à ce mort vn sepulcre lon face.

C R E O N.

Estes-vous tous d'auis que ce conseil ie passe?

C H O R E.

Ouy sire, & bien tost : car vn malheur ne tarde
A venir que bien peu, qui ne s'en donne garde.

C R E O N.

Ah, que c'est à regret que ie consen le faire!
Mais debatre il ne faut ce qui est necessaire.

C H O R E.

Vous-mesmes allez y : n'y commetez personne.

C R E O N.

I'yray moy-mesme aussi sans qu'à d'autre ie donne
La charge de ce faire. Or sus tôt que lon sorte:

Que des picz & marteaux vitement on aporte:
 Qu'on vienne avecque moy. Puis qu'ainsin on l'a misé,
 Je la veu deliurer de la fosse où l'ay misé.
 Car ce n'est le meilleur, & ie n'ay nulle enuie,
 Pour maintenir les loix d'aller perdre la vie.

CHORE. STROFE I.

“ **D**ieu comme il veut meine
 “ Nostre race humaine
 “ Qui travaille en vain:
 “ De tout il dispose,
 “ Si l'homme propose
 “ Il ront son dessein.
 “ Peu souuent selon nostre atente
 “ La fin de l'esper nous contente.
 “ Où nostre cœur nous assuroit
 “ De quelque malheurté conçuë,
 “ On y voit prendre bonne issuë:
 “ Et mal dou bien on esperoit.

ANTIST.

A a quelle lieffe
 Apres la tristesse,
 Fille, te prendra:
 Quand desenterree
 Au jour retiree
 Le Roy te rendra ?
 Aa Haimon combien d'alegresses,
 Combien de joyeuses caresses
 A ton épouse tu feras,
 Quand de la fosse deliuree
 Contre ton espoir recouree
 Reuiure tu la reuerras?

ANTIGONE

STROFE II.

LA mere n'a tant de plaisir
 Quand elle reuoit à desir
 Son fils apres sa longue absence,
 Qu'ensemble vous deux en prendreꝝ
 Quand ralliez vous rejoindreꝝ
 Vos cœurs d'vne saine alliance.
 " Il n'est plaisir tel que celuy
 " Qui vient apres vn grand ennuy,
 " Au rebours de toute esperance.

ANTIST.

O Dieux qui sur nous regardeꝝ,
 La ville de Thebe gardeꝝ:
 Plus qu'asseꝝ la fortune aduersẽ
 A troublé l'aise de nos Rois,
 Donneꝝ leur repos quelque fois,
 De peur que tout ne se renuerse.
 " On voit souuent que le malheur,
 " Qui bat les Princes & les leur,
 " L'aise des sugets boulluerse.

ACTE V. SCENE I.

MESSAGER. CHORE.

MESSAGER.

" **O** Citoyens de Thebe, il n'est heur ny malheur
 " Auquel vn hõme soit, que ie veule en mon cœur
 " Ou louer ou blamer. Car jamais la fortune
 " A nous hommes mortels ne se montre toute vne.
 " Elle fait prosperer & soudain maleurer,
 " Si bien que nul deuin ne pourroit assurer

De l'état des humains. Car j'estimoy naguere
 Le Roy Creon heureux en diuerse maniere:
 Comme d'auoir sauué des mains des ennemis
 Son Royaume, & l'auoir entre ses mains remis,
 Et de voir les fleurons de sa noble lignee:
 Mais cette bienheurté de luy s'est éloignee.

- « Car, fust-il Roy d'un peuple en tous biens plätoureux,
 « S'il regne sans plaisir ie ne l'estime heureux.
 « La Royauté par moy n'est non plus estimee,
 « (Si l'aïse luy defaut) qu'une ombre de fumee.

CHORE.

Mais quel méchef des Roys t'auroit fait acourir?

MESSAG.

Des morts, ceux qui sont vifs les forcent de mourir.

CHORE.

Et qui les a tue? qui est mort? dy-le vn peu.

MESSAG.

C'est Haimon qui est mort & tué: ie l'ay veu.

CHORE.

De la main de son pere, ou de la sienne mesme.

MESSAG.

De sa main, par son pere outré d'un dueil extremesme.

CHORE.

O Deuin, qui t'a fait si bien prophetiser?

MESSAG.

C'est fait: il ne faut plus qu'au surplus auiser.

CHORE.

Eurydice ie voy la Royne deplorable

Epouse de Creon nostre Roy miserable.

De la mort de son fils elle a sçu quelque bruit,

Ou pour l'entandre icy le hazard la conduit.

A N T I G O N E
A C T E V. S C E N E I I.

E V R Y D I C E. M E S S A G E R.

C H O R E.

E V R Y D I C E.

O Vous peuple Thebain, Ainsin que maintenant
Au temple de Pallas ie m'aloy pourmenant,
A fin de faire là ma deuôte priere
Deuant son saint autel, vne triste maniere
De bruit par entre vous d'un malheur, j'ay ouye,
Et de peur que j'en ay, me suis éuanouye
P'amant entre leur bras. Messieurs si vous l'auẽz
Entandu, dittes moy ce que vous en sçauẽz.
Dittes le hardiment : car ce n'est d'aujourdhuy
Que ie vien essayer que c'est que de l'ennuy.

M E S S A G.

Madame, s'il vous plaist, le tout ie vous diray
Comme il est auenu, & rien n'en mentiray,
Veinque la verité : ie ne seray flateur
A fin que par apres ie soy trouué menteur.

 Ie suiuooy par les chams le Roy vostre mary.
Quand nous fusmes au lieu là où demy pourry
Demy-mangé des chiens gisoit le pauvre cors
Du chetif Polynic : Ce que nous fismes lors
Ce fut de supplier Pluton & Proserpine
D'adoucir leur courroux d'une faueur benine.
Après ayant laué d'un sacré lauement
Ce qui restoit du cors, nous l'auons saintement
Brulé dessus du bois en un tas amasé.

Et puis nous luy auons vn sepulchre dressé.
 De là nous aprochions la caue tenebreuse
 Où Antigone estoit la fille malheureuse,
 Quand vn qui entendit vn haut gemissement
 Qui venoit de ce lieu, l'anonça vitement
 A nostre Roy Creon, lequel plus il aprouche
 Plus clair il entendoit que cette voix le touche.
 Alors il s'ecria. O moy moy malheureux!
 Las suis-ie vray deuin, las vrayment douloureux!
 Car ie fay maintenant le chemin plus maudit
 Que j'aye jamais fait : & le cœur me le dit.
 Y'entan crier mon fils, sus, mes amis courez:
 Et voyez si c'est luy : & tost le secourez.

Par le commandement de nostre dolent maistre,
 Nous alons au caueau le méchef reconoistre.
 Et là dans vn recoin de cette sépulture
 La fille nous voyons de sa propre ceinture
 Etreinte par le col palle morte etranglee:
 Et le piteux Haimon la tenoit acolee:
 Et faisoit ses regrets, & maugreoit son pere
 Qui estoit le motif de cette grand' misere.
 Le Pere auecque nous larmoyant, soupirant,
 Dessendit, mais trop tard, droit deuers eux tirant:
 Et sanglotant, Chetif, dit-il, qu'as tu commis?
 Qu'auois tu dans l'esprit? en quel mal t'es-tu mis?
 Resor icy mon fils, ie t'en prie humblement.
 Le fils l'oyant parler tourne cruellement
 Ses yeux fiers deuers luy, pleins de cruel dedain.
 Et sans rien luy repondre il s'enferme soudain
 D'vn poignard qu'il tenoit : le sang court par la place.
 Luy encore viuant sa fiancee embrasse.

A N T I G O N E.

Et jettant gros sanglots il perd sa chere vie
 Sur le corps palle & froid (ô pitié!) de s'amie.
 Ainsi mort embrassant sa morte fiancee,
 Trepasé chez Pluton avec la trépassée
 Ses noffes il parfait, faisant preuve certaine
 Que le mauuais conseil tous les malheurs ameine.

C H O R E.

Mais que penserois tu de ce que, sans rien dire
 De bon ny de mauuais, la Royne se retire?

M E S S A G.

I'en suis bien estonné : mais j'auroy d' fiance
 Qu'elle ne voulust pas faire la doleance
 De son fils deuant tous : pource toute éplorée
 Pour mieux se lamenter elle s'est retirée
 A crier & pleurer entre ses Damoysselles
 Apres auoir ouy ces piteuses nouvelles.
 Car elle sçaura bien se garder de méprendre
 En rien, dont en la ville on la puisse reprendre.

C H O R E.

Je ne sçay : tant y a qu'en si grande tristesse
 Le celer n'est si bon que montrer sa detresse.

M E S S A G.

Mais nous pourrions sçauoir, si se montrant muette
 Quelque gricue douleur elle couue en cachette,
 Alant pres la maison. Car le trop de silance,
 Comme vous auez dit, montre grand' doleance.

C H O R E.

Mais c'est icy le Roy qui s'en reuient,
 Auquel à coup trop de malheur suruient!
 Mais, ce méchef n'arrue par autruy:
 La faute en vient de luy.

ACTE V. SCÈNE III.

CREON. CHORE. SVRMESSAGER.

CREON. STRO. I.

O Fautes cruelles !
 O mes ordonances mortelles !
 Las, comme on voit, hélas, à tort
 Le pere a mis son fils à mort !
 O moy douloureux !
 O mon auis trop malheureux !
 Hélas hélas mon fils, hélas,
 De ta propre main tu t'abas !
 Mon inauertance
 Hé hé ta mort indine auance !

CHORE.

Alors qu'il n'en est plus saison
 Vous entandez bien la raison.

CREON. STRO. II.

LAS, ie la conoy tard ! lors sur ma teste
 Vn Dieu darda le trait de sa tempeste:
 Qui m'égarant le sens au mal m'auoye,
 Hélas, en renuerfant toute ma ioye!
 O travaux des humains
 Las, hélas vains!

SVRMESSAG.

sire, vous faites vostre plainte
 De vos deja-conus malheurs:
 Vostre ame doit bien estre atteinte
 Encor de plus grienes douleurs.

CREON.

Quel mal pour moy pire peut ce estre,
 Que tu veux me faire conoitre?

A N T I G O N E

S V R M E S S A G.

*La mere de ce mort est morte,
Vostre femme, qui se transporte
De tcl despoir, que l'éploree
D'vne dague s'est enferree.*

CREON. ANTIST. I.

*O mort detestable!
O port d'enfer abominable!
Pourquoy pourquoy me laisses-tu
Viure sans force & sans vertu?
O nouveaux malheurs!
O insupportables douleurs!
Helas helas, tu m'as perdu,
S'il est vray ce qu'ay entendu!
Las las que ma femme,
(Mort sur mort!) las, ait rendu l'ame!*

S V R M E S S A G.

*Sire, la voyla que lon porte:
Vous pourrez voir comme elle est morte.*

CREON. ANTIST. II.

*Voicy vne autre dueil insupportable.
Quel méchef me feroit plus miserable?
Las! ie voy le fils mort pres de sa mere!
D'elle j'etoy mary, de l'autre perc.
Hé cette double mort
Vient de mon tort!*

S V R M E S S A G.

*D'un poignard dedans la chapelle
Elle s'est mise à mort cruelle,
Pleurant premier son Megaree,
Haumon apres son fils dernier:
Vous maugreant alangouree,*

Comme en estant le seul meurdrrier.

CREON. STROF. III.

Hé hé qu'un grand dueil mon triste cœur serre!

Que quelcun soudain à mort ne m'enferme?

Las las moy chetif!

Hé hé, pleust à dieu que dans soy la terre

Me cachast tout vif!

SVRMESSAG.

Elle vous maudissoit bien fort

Cause de l'une & l'autre mort.

CREON.

Conte moy, comment elle est morte?

SVRMESSAG.

Elle si fort se deconforte

De son fils mort, que tout soudain

Elle se tué de sa main,

Se fourrant le poignard au cœur.

O trop insensee douleur!

CREON. STROF. IIII.

Las las! nul, ô moy chetif!

Que moy de tout n'est motif.

Hé, ie t'ay ie t'ay tuee!

Ie le confesse, hélas las!

O ma fortune muee!

Ie suis mort, ie ne vy pas.

Que hors d'icy ie soy mis:

Emmeme & moy mes amis.

CHORE.

Il faut sans plus crier (que sert la doleance?)

Il faut qu'un bon remede à ces maux on auance.

CREON. ANTIST. III.

Tost tost la mort vienne, ô guerison mienne?

A N T I G O N E.

*Qui fera qu'au jour plus ie ne me tienne.
Viennie tost la mort.*

*De tous les malheurs tost tost la mort viennie,
L'estreme confort.*

C H O R E.

*Ace qui est present penser il conuiendroit:
Les Dieux ordoneroient de ce qui auientroit.*

C R E O N.

LaisseZ moy souhetter ce que j' aime le mieux!

C H O R E.

- “ *Ne souhetteZ du tout : car tout ce que les Dieux*
- “ *Font venir aux humains par destin arresté,*
- “ *Il n'y a point d' espoir qu'il peust estre euité.*

C R E O N.

*Hors d' icy emmeneZ donc
L'homme qui ne pensa onc
De te tuer, ô pauurette,
Ny toy ô mon fils trescher.
Las, combien ie vous regrette!
Quel remors m'en vient toucher!
O grief méchef redoublé !
D'ennuis ie meurs acablé.*

C H O R E.

- “ *Le bon heur qui tout bien nous donne,*
- “ *Bien peu la sagesse abandonne:*
- “ *C'est la source de tout bon heur*
- “ *De n'oublier des Dieux l'honneur.*
- “ *Les grandes playes que reçoit*
- “ *Le sot orgueil, qui nous deçoit,*
- “ *Montrent (mais tard) en la vieillesse,*
- “ *Quel rare bien c'est, la sagesse.*

F I N.



LE BRAVE,
COMEDIE DE IAN

ANTOINE DE BAIF.

A MONSEIGNEUR LE
DVC D'ALENCON.

Donant de mes labeurs le doux fruit aux François,
 (Quelque honneur de leur lague & de leur écriture)
 Non ingrat nourrisson ie ran la nourriture
 Que dès ma jeune enfance en France ie reçoys.
 Mais, ô sang genereux de ce grād Roy FRANCOYS,
 De qui portes le nom, & qui benin ut cure
 De reueiller les arts, Toy sūyuant ta nature,
 Les lettres tu cheris & leurs dons tu reçoys.
 Ie sçay qu'encore enfant donant grand' esperance
 D'estre par bon instinct des Musés l'assurance,
 Aux comiques ébas tu prenois grand plaisir.
 Gentil PRINCE aujourduy, qui produis avec l'âge
 De vertu le beau fruit, Tu nous donnes courage
 D'écrire & de chanter, & moyen & loisir.

M

VOYEZ L'ARGUMENT
DEDUIT A LA SCENE
II. DV I. ACTE.

LE BRAVE,

COMEDIE DE IAN

ANTOINE DE BAIF,

DV COMMANDEMENT DE CHAR-
LES IX. ROY DE FRANCE, ET
DE CATERINE DE MEDICIS LA
ROYNE SA MERE, EN LA PRE-
SENCE DE LEVRS MM. POVR
DEMONSTRANCE D'ALEGRESSE
PVBLIQUE EN LA PAIX ET
TRANQVILLITE' COMMVNE DE
TOVS PRINCES ET PEVPLES
CRETIENS AVEC CE ROYAVME,
QVE DIEV VEVLE CONFIRMER
ET PERPETVER, FVT PVBLIQUE-
MENT EN L'HOSTEL DE GVISE
A PARIS REPRESENTEE, LE
MARDY FESTE DE SAINCT
CHARLEMAGNE, XXVIII IOVR
DV MOIS DE IANVIER, L'AN
M. D. LXVII.

M ij

LES PERSONAGES.

TAILLEBRAS,	Capitaine.
GALLEPAIN,	Ecornifleur.
FINET,	Valet.
BONTAMS,	Vieillard.
HVMEVENT,	Valet de Taillebras.
EMEE,	Amie.
CONSTANT,	Amoureux.
RATON,	Laquais de Taillebras.
PAQVETTE,	Châbriere de Fleurie.
FLEVRIE,	Courtizane.
SANNOM,	Laquais de Bontams.
SABAT,	Cuifinier de Bontams.



ACTE I. SCENE I.

TAILLEBRAS, Capitaine.

GALLEPAIN, Ecornifleur.

TAILLEBRAS.



QVIATS, fourbisseZ ma rondelle:
 Qu'on me face qu'elle étincelle,
 Eclatant plus grande clarté
 Que n'est au plus beau iour d'Esté
 La clarté du soleil, ie dy
 Lors que tout brule en plein midy:

A fin que s'il faut que lon aille
 Donner l'assaut ou la bataille,
 Venant aux mains, elle ébarluë
 L'ennemy frappé dans la vuë.
 O toy rapiere que ie porte,
 Il faut que ie te reconforte:
 Ne te plain, ne te desespere
 D'estre si long temps sans rien faire:
 Si d'arracher tu as enuie
 A plus d'un ennemy la vie,
 Fracassant bras, iambes & teste,
 Force carnage ie t'appreste,
 Où ne faudra fraper en vain.

L E B R A V E,

Mais où est icy Gallepain ?

G A L. Le voyci pres d'un personnage

Glorieux & de fier courage,

HaZardeux en toute entreprise,

Que la Fortune fauorise,

Homme en tout digne d'estre Roy,

Si braue guerrier que (ie croy)

Mars mesme le Dieu des combas

Auecque vous n'oseroit pas

S'aparager, non sans raison,

N'y ayant point comparaison

De sa proüesse à vos faidarmes,

Tant vous estes adroit aux armes.

T A I L. Mais, aux aproches d'Edinton,

Qui fit la belle faction

A la saillie, où commandoit

Ce braue Millor, qui estoit

Parent du Duc Notomberlant ?

G A L. Il m'en souuient : c'est ce Geant

Couuert d'un harnois tout doré,

Qui par vous fut si bien bourré:

Ce Geant que desarçonâtes

D'un coup d'espieu que luy donâtes:

Sa troupe fuit débandee,

Du vent de vos fureurs souflee,

Comme on voit les fueilles souuent

S'éparpiller deuant le vent.

T A I. Cecy n'est rien. G A L. Non ce n'est rien,

Au pris de ce qu'on pourroit bien

Raconter, que tu ne fis oncques.

Si pas vn trouue homme quelconques

*Qui soit plus sot, plus glorieux,
Plus vanteur, plus audacieux,
Qu'est-ce fat, me tende la main:
Ie me donne à luy pour du pain.*

TAIL. Où es-tu allé? GAL. Me voyci:

*Quel effort fites-vous aussi
Contre ce monstre d'Oliphant?
Ce fut vn acte triomphant,
Quand vous luy rompistes le bras.*

TAIL. Quel bras? GAL. Non, ie ne vouloy pas

Dire le bras: ce fut la cuisse:

Vous voulustes que ie le visse.

Et, si vous fusiez efforcé,

Vous l'usiez tout outrepersé

De part en part d'un coup de poing,

Passant la main de là bien loing

A trauers ses costes, ses os,

Sa peau, sa chair, & ses boyos.

TAIL. Laisse-là la beste. GAL. Il faut doncques

Te laisser, car il n'en fut oncques

Si tu n'es beste. TAIL. Que dis-tu?

GAL. Ie parloy de vostre vertu

Qui ne put souffrir qu'un sauuage

Fist tant, qu'encores d'auantage

Ne fustiez: quand deuant Dombarre

Les Anglois si bien on rembarre.

Le sauuage (ce disoit-on)

En prit un deuant Edinton,

Mais vous tout seul deux vous en pristez,

Et sur vos espaules les mistes,

Et tout seul vous les aporastez

LE BRAVE,

En la ville, & les déchargeastes
 Tou-deux, aux yeux de cent témoins,
 Aussi croyables pour le moins
 Que ie suis, qui en bonne foy
 Le sçauent aussi bien que moy.

TAIL. Ie ne veu que lon parle icy
 De tout cela. GAL. Ce n'est ausy
 Grand chef d'œuure à moy de les dire,
 Qui sçay vos vertus. Qui est pire
 Que le ventre & la malle fain?
 Il me font pour auoir du pain
 Prester l'oreille à ce sot homme,
 De peur que mon moulin ne chomme :
 Mes moulieres moulans à vuide,
 Où c'est que pauureté me guide!
 Encor que ce soit menterie
 Tout ce qu'il dit, par flaterie
 Il me faut accorder à tout,
 Pour boire & pour manger au bout.

TAIL. Qu'est-ce que ie veu dire ? Holá ?
 GAL. Ie sçay bien : il est vray cela :
 Y'en ay bien bonne souuenance.

TAIL. Qu'estoit-ce ? GAL. Quoy que soit i'y pense.

TAIL. As-tu sur toy ton escritoire ?
 GAL. Demandez-vous si ie l'ay ? voire
 Ie l'ay : l'ancre avec le papier,
 La plume, & ce qui fait mestier.

TAIL. Il n'est possible de voir rien.
 Plus duiet, que ton esprit au rien.

GAL. Il faut que ie sçache par cueur
 La volonté de vostre cœur,

A fin que, plus tost que le vent,
 Mon penser prompt vole deuant
 Vostre vouloir, & que j'entende
 A demi mot ce qu'il demande.

T A I L. Et bien en as-tu souuenance?

G A L. Il m'en souuiendra, si j'y pense.

Cent fantasins en Angleterre:

Soixante lancettes de guerre:

Cent cinquante archers Irlandois,

Et trente Notomberlandois:

C'est le nombre des hommes morts,

Desquels en vn jour vos bras forts

Firent carnage en la bataille,

Autant d'estoc comme de taille.

T A I L. Combien est-ce que le tout monte?

G A L. Ce sont treize cent de bon conte.

T A I L. Il faut qu'il y en ait autant:

Tu sçais le nombre tout contant.

G A L. Si est-ce que ie n'en ay rien

Par escrit, & m'en souuient bien.

T A I L. Vrayement ta memoire est tresbonne.

G A L. C'est la soupe qui me la donne.

T A I L. Quand tu feras tousiours ainsi

Que tu as faict jusques icy,

Tu ne chomeras de mangeaille:

Fay, continue, & ne te chaille,

Il y aura bien peu d'espace

A ma table, si tu n'as place.

G A L. Et quoy? aux Isles d'Orcanct

Vous en alliez trancher tout net

Cinq cents, d'un coup de vostre epee,

Simon qu'elle estoit ébrechée.
 Que diray-ie de vostre faict,
 Là où tout le monde le sçait?
 Vous, Capitaine Taillebras,
 Vne & inuincible icy bas,
 En proïesse, vertu, faconde
 Vnique, sans pareil au monde.
 Les Dames vous aiment bien fort
 Toutes, & ce n'est pas à tort,
 Pour la beauté qui est en vous.
 Lon me retient à tous les coups,
 Si bien qu'à peine j'en eschappe:
 Encores hier par la cappe
 Tout plein de femmes me tirerent,
 (Et ie pense la deschirerent)
 Tant Bourgeoises que Damoiselles.
 TAIL. Mais viença : que te dirent-elles?
 GAL. Elles s'enquestoyent : vne blonde
 Me dict, En est-il en ce monde
 Vn autre plus brusque & galland?
 Ie pense c'est vn droict Roland,
 A voir & sa taille & sa grace.
 Non (luy dy-ie) il est de sa race,
 Vous n'estes du tout abusée.
 Vne autre vn petit plus rusée,
 Haute, droict, belle, brunette,
 L'œil gay, la trogne sadinette,
 En souffirant, O le bel homme !
 (Me dict elle) ô vray Dieu comme
 Il est atrayant par les yeux !
 Que son visage est gracieux !

*Cachant (chose que plus j'estime)
Sous douceur vn cœur magnanime !
Mon Dieu que ce long poil qu'il porte
Luy est bien seant en la sorte !*

*Certainement les amoureuses
D'vn tel homme sont trop heureuses.*

TAIL. *Ho ! tiennent elles ce langage ?*

GAL. *Elles m'ont bien dict d'auantage :*

*Toutes les deux m'ont fort prié,
Importuné, voire ennuyé.*

*De vous mener par deuant elles,
Comme les monstres solennelles
De quelque spectacle nouveau.*

TAIL. *C'est grand peine d'estre si beau !*

GAL. *Elles sont aussi trop facheuses*

*Ces importunes amoureuses,
Qui vous enuoyent tant querir,
Qui viennent tant vous requerir,
Prier, supplier de les voir :*

*Et vous empeschent de pouruoir,
Et de vaquer à vostre affaire.*

TAIL. *Scés-tu que c'est qu'il te faut faire ?*

A la premiere qui viendra,

Qui ce langage te tiendra,

Ne fau pas de m'en aduertir,

S'elle vaut de me diuertir

Doñ tu scez : car ie veu changer.

GAL. *On s'ennuye d'vn pain manger :*

Laisse moy faire avecques elles,

Vous en aurez bonnes nouvelles.

TAIL. *Fay donc. Mais si ne faut-il pas*

L E B R A V I,

S'amuser tant à ses ébas,
 Que lon perde la souvenance
 De quelque affaire d'importance.
 Il est bruit qu'on dresse vne armee:
 Hier j'en senty quelque fumee
 Me pourmenant par le Martroy:
 Tout chacun disoit que le Roy
 En personne y commandera.
 Volontiers cela se fera
 Que Taillebras fera la beste,
 Et ne sera point de la feste.
 Je hay trop le coin des tisons,
 Je n'aime l'ombre des maisons:
 Plus me plaist vne tente alerte,
 Ou quelque frescade bien verte.
 Si le bruit que lon se remuë
 Encor aujourduy continuë,
 Et moy là. Sus, allon sçauoir
 Au Martroy, qu'il y peut auoir:
 Car ie ne veu pas casaner,
 Si les mains il falloir mener.
 GAL. C'est bien dict: Marchon de ce pas.
 TAIL. Sus doncques, suivez moy soldats.

P R O L O G V E.

ACTE I. SCENE II.

FINET, Valet.

S'IL vous plaisoit et l'écouter,
 Messieurs, ie pour y us conter

L'argument de la Comedie:
 Ce faisant double courtoisie
 Lon verroit, en vous de vous taire,
 Comme en moy de ne point me taire:
 Vous taisant ie caqueteray,
 Vous caquetant ie me teray:
 Le loyer de vostre silence,
 Si vous me donnez audience,
 Sera que pourrez recevoir
 Le plaisir, d'apprendre & sçauoir
 Ce que jamais sçu vous n'auiez:
 Sinon, sçachez ce que sçauiez.
 Mais, à vous voir tenir si coy,
 Vous n'estes grues, ie le voy:
 Apres auoir bien épié
 Vous ne vous mouchez pas du pié:
 Vous estes hommes, ie dy hommes
 Qui de nostre naturel sommes
 Curieux d'ouir & d'entendre
 Quelque nouueauté pour aprendre.
 Or crache qui voudra cracher,
 Et mouche qui voudra moucher,
 Et touffe qui aura la tous,
 A fin qu'apres vous taisiez tous.
 Mais sçauons comme il faut se taire?
 Par tel si que si voyez faire
 Quelque faict, ou bien oyez dire
 Quelque bon mot qui soit pour rire,
 Messieurs, il faudra que lon rie
 Plustost qu'estouffer de l'enuie
 Que lon pourroit auoir de rire:

LE BRAVE,

Pour rire qu'on ne se retire:
 Riez vostre soul : ie sçay comme
 Le rire est le propre de l'homme.
 Sus, crachez, mouchez, touffez-tous,
 Puis ie revien parler à vous.

Or, puis qu'il faut que ie vous die
 Le sujet de la Comedie:
 Voi-cy la ville d'Orleans,
 Je vien de sortir de leans
 Où c'est que mon Maistre demeure,
 Ce brave qu'avez veu asteure
 Qui s'en vient d'aller au Martroy:
 Lequel presume tant de soy,
 Et s'aime tant, & tant se plaist,
 Le sot presomptueux qu'il est,
 L'effronté, glorieux, bauard
 Breneux, babouin, poltron, vantard,
 Ce bon ruffien s'aime tant,
 Qu'il se va tout par tout vantant,
 (Et le croit) que les femmes meurent
 Pour son amour, & qu'elles cueurent
 Toutes apres luy : Dieu le sçait !
 Mais au rebours chacune en fait
 Son plaisant, s'en rit & s'en moque,
 Et s'en jouë à la nique noque,
 Ou pour mieux dire au papifou.
 Voyla comment ce maistre fou
 Fait ce que beaucoup d'autres font
 Qui s'estiment plus qu'ils ne sont.
 Or long temps a que ie me tien
 A son service : & ie ven bien,

Que sçachiez comme ie laissay
 Mon premier maistre, & m'adressay
 A cestuy-cy : oyez comment:
 Car c'est icy tout l'argument.
 A Nantes vn jeune homme fils
 D'un Portugais, qui au pais
 De long temps s'est habitué,
 Riche de biens, bien allié,
 Honesté & gentil souloit estre,
 Tandis que j'y estoy, mon maistre.
 Ce jeune homme y entretenoit
 Vne fille, qu'il y tenoit
 A pain & à pot gentiment,
 Du gré & du consentement
 De la mere d'elle : qui fut
 Vne marchande, laquelle eut
 Vivant son mari prou de biens:
 Luy perdu, perdit tous moyens:
 Ce qui est cause qu'estant veuve
 Le party de sa fille appreuve,
 Qui du jeune homme estoit aimée,
 Bien traitée, & bien estimée:
 Elle aussi de sa part l'aimoit,
 Le bien traitoit, & l'estimoit,
 Fidele à luy, & luy à elle,
 Comme où l'amour est mutuelle.
 Mais qu'auint-il? Pour vn affaire
 Il a esté contraint de faire
 Vn voyage de longue absence
 A la Court du grand Roy de France,
 Qui séjourne à Fontainebleau.

LE BRAVE,

En ce temps (vn cas tout nouveau)
 Ce Capitaine, qu'auæ veu
 De ceruelle ainsi bien pourueu,
 Descend à Nantes vn matin,
 Chargé de proye & de butin,
 Estant fraischement de retour
 D'Escoffe. Il y fait séjour
 Quelques semaines : Cependant
 Auecques vne s'entendant,
 (Qui nous estoit proche voisine,
 Maquerelle, secrete & fine)
 Il pratique nostre mignonne,
 Et sa mere la toute-bonne,
 Par presens, joyaux, bonnes cheres:
 Et conduit si bien ses affaires,
 Qu'en ayant fait sa destinee,
 La pauurette il a subornee,
 Comme depuis ie l'ay bien sçu:
 (Car tout fut faict à mon deçu.)
 La débauche, & dans vn bateau
 L'enleue, & la met dessus l'eau,
 Vn soir qu'estoy dehors au chaïs,
 Et l'emmeine dans Orleans
 Icy doù c'est qu'il est natif.
 Ie sçu tout le faict au naïf
 A m'en enquester diligent:
 Auec ce peu qu'auoy d'argent
 Ie m'achemine, & delibere
 Chercher mon Maistre, & de luy faire
 Entendre comme il en alloit,
 Pour en faire ainsi qu'il falloit.

Je par' donc, & tire à la Court:
 Me voyant d'argent vn peu court,
 Par les chemins sur la leuee
 Je rencontre à vne disnee
 Vn qui voulut me desfrayer:
 Et moy de le laisser payer:
 Je le suy, & en recompanse
 Je le ser, son cheual ie pansé:
 Droit en ceste ville il m'amcne:
 Et s'en vient voir ce Capitaine
 Qu'en Escosse il auoit conu,
 Il est ceans le bien venu:
 Il part: à son hoste il me donne:
 Je reçooy fortune si bonne,
 Et donner à luy ie me laisse,
 Ayant destia veu ma maistresse
 L'amie de mon premier Maistre,
 Qui feignoit de ne me conoistre,
 Et m'auoit faiçt signe tresbien
 De ne faire semblant de rien:
 Comme aussi ne sy-ie. Depuis
 Elle me conta ses ennuis
 A la premiere occasion,
 Et me diçt son intention
 Estre, d'échaper de ceans,
 Et se retirer d'Orleans,
 Et à Nantes s'en retourner,
 Pour à jamais se redonner
 A son premier amy mon Maistre,
 Loing duquel ne pouuoit plus estre,
 Luy portant autant d'amitié

Qu'à cestui-cy d'inimitié.
 Ayant connu ce bon vouloir,
 Je me mis en mon plein deuoir
 Par escrit de faire bien mettre
 Tout le discours en vne lettre:
 Laquelle tresbien cachetee,
 Close, scellée, empaquetee,
 Je fi par homme seur tenir:
 Qui le hasta de s'en venir
 Aussi tost qu'il vit les presentes,
 L'enten ce mien maistre de Nantes,
 Qui depuis vingt jours est icy,
 Et loge en ceste maison cy,
 Ioignant celle du Capitaine,
 Chez vn amy, qui nous moyenne,
 Tout ce que l'amy pourroit faire
 Pour l'amy, quand il seroit frere.
 C'est vn sien hoste paternel,
 (Dieu nous le deuot) qui est tel
 Qu'il nous falloit: vn verd vieillard
 Qui d'esprit est jeune & gaillard,
 Et nous aide conduit & meine
 De son conseil & de sa peine:
 Mesme de son consentement
 J'ay donné moyen gentiment
 Aux amans de venir ensemble,
 Et s'embrasser quand bon leur semble:
 Car ce Capitaine a laissé
 Vn cabinet, qu'il a dressé
 Tout exprés à la damoiselle,
 Où n'iroit pas vn autre qu'elle.

Sçaués vous bien qu'a fait Finet?
 Il a percé ce cabinet
 D'une ouuerture en la muraille
 Qui est commune, à fin qu'on aille
 Là de l'une en l'autre maison
 Selon qu'on a l'occasion,
 Sans que lon passe par la ruë,
 Et sans que la dame soit vüe.
 Tout le surplus qui reste à faire,
 Il m'est commandé le vous taire,
 Mais descouuert il vous sera,
 A mesure qu'on le fera.
 Quoy que soit, desia le bateau
 Nous attend au port dessus l'eau:
 Et faut, comment que ce puisse estre,
 Qu'aujourduy nostre premier maistre
 Soit maistre de nous à son ranc,
 Et que laissons ce braue en blanc.
 Or ie m'en va dans la maison
 Pour luy brasser quelque traison,
 Dont vous orrez tantost parler,
 S'il vous plaist me laisser aller.

ACTE II. SCENE I.

BONTAMS, Vieillard.

FINET.

BONTAMS.

Sçauous ? si à ceux que verre
 Sur les tuiles, on trouuere

LE BRAVE,

Batelans en quelque maniere
 Sur le mur ou dans la goutiere,
 Vous ne rompez jambes & bras,
 Deuant moy ne vous trouuez pas,
 Si ne voulez que ma housine
 Trote bien sec sur vostre eschine.
 Quoy ? si lon fait ceans vn pet,
 A l'instant tout chacun le scet:
 Tellement nous sommes guetez,
 Et descouuers de tous costez.
 Pource ie vous commande exprés,
 Que, si voyez par cy après
 Aucun des gens du Capitaine
 Nostre voisin, qui se pourmeine
 Quelque part sur la couuerture,
 Donnez-luy sa malauanture,
 Et me le faites du plus hault
 Où il sera, prendre le sault:
 Que sur la place on me le jette
 Le premier trouué : j'en excepte
 De tous eux Finet seulement.
 Mais faites mon commandement,
 Quelque raison que lon vous die,
 Ou que leur geay, ou que leur pie,
 Ou que leur poule est adiree,
 Ou leur guenon est échapee:
 Pour cela, qu'il ne vous échape
 Sans qu'on le frote, & qu'on le frappe:
 Chastiez-le jusqu'au mourir:
 Sinon, c'est à vous à courir.
 FIN. Il est arriné quelque esclandre

Leans, à ce que puis entendre,
 Puis que ce vieillard tellement
 De ce mauuais apointement
 A menacé mes compagnons:
 Il baste mal à ces mignons,
 Mais dehors du conte il m'a mis:
 Les autres ne sont mes amis
 Si fort, que bien fort ie m'étonne
 Si quelque mal-an il leur donne.
 Quoy que soit, ie l'accosteray,
 Et du faict ie m'enquisteray,
 Et possible il m'en fera part.
 Seigneur Bontams, hé Dieu vous gard.
 BONT. Il y a peu d'hommes, si j'usse
 A souhaitter, que ie voulusse
 Plustost voir, & trouuer que toy
 Maintenant. FIN. Qui a til? pourquoy?
 BONT. Toute la chose est descouuerte.
 FIN. Et quelle chose est descouuerte?
 BONT. Ne-sçay qui de cheꝛ vous naguiere
 A veu (monté sur la gouttiere)
 Dans mon logis, ce que faisoient
 Nos amans qui s'entrebaïsoient.
 FIN. Qui les a veus? BONT. Ton compaignon.
 FIN. Lequel? BONT. Ie ne sçay pas son nom,
 Ny ne m'a pas donné loisir
 De le remarquer ny choisir.
 FIN. I'ay grand peur que ie soy destruit!
 BONT. Ie le voy, il me voit, s'enfuit:
 Hola ho, que fais-tu là sus?
 Ie luy crie, il respnd sans plus,

LE BRAVE,

Qu'après la guenon il alloit.

FIN. O moy malheureux ! s'il falloit

Que par ceste maudicte beste,
Je fusse en danger de ma teste !

Mais Emee est elle cheZ vous ?

BONT. Sortant ie l'ay laissé cheZ nous.

FIN. S'elle y est encor, faites-la
Vistement repasser de là,

A fin de faire voir aux gens

De la maison, qu'elle est leans,

Si, nous jouant vn mauuais tour,

Elle ne veut, pour son amour,

Faire tomber mille malheurs

Sur nous les pauvres seruiteurs.

BONT. J'ay desia mis ordre à cela:

Passé oultre, ne t'arreste là.

FIN. Je voudroy bien que luy dissieZ

Et qu'encores l'auertissieZ

Qu'elle estude, & qu'elle panse

A bien former sa contenance,

Sa voix, son regard, sa couleur:

A s'enqueter du rapporteur,

Où, d'où, comment, quand il l'a vuë,

A quoy c'est qu'il l'a reconuë:

A fin que, faisant qu'il varie,

Le conuainque de menterie:

Et quand il l'auroit vu cent fois,

Qu'el' le demante autant de fois.

BONT. Laisse-la faire: elle n'a garde

D'estre surprisè par mégarde.

Elle a vne carre assuree,

La langue souple & deliée,
 Le cœur assez garny d'audaces,
 Malices, pariures, fallaces,
 Traisons, opiniastrètez,
 Et d'assez de méchancetez,
 Pour a grand force de sermens,
 Maudissons, & pariuremens,
 Rabrouer & redarguer
 Le sot qui voudroit l'arguer.
 Et puis, elle a pleine boutique
 De mignotise mellifique,
 De basme, de sucre, & de miel,
 Pour adoucir, fust ce du fiel,
 Fust ce vn venin le plus amer:
 Elle a dequoy bien embâmer,
 Amadouer, gaigner son homme,
 Qu'elle fera mordre en la pomme.
 Mais qu'est-ce, Finct, que tu brasses
 A par toy? comme tu rauasses?
 FIN. Je vous pry pour vn peu vous taire,
 Tant que j'aye ce que doy faire
 Pour la trouffe que ie machine,
 A fin que finement j'affine
 Ce fin valet, quel qu'il puisse estre,
 Qui a vu l'amie à mon Maistre
 Comme chez vous ell' le baisoit.
 Je cherche comment que ce soit,
 De faire, encore qu'il l'ait vuë,
 Qu'il croye auoir eu la barluë,
 Quand j'y auray si bien pouruu,
 Qu'il n'aura veu ce qu'il a vu.

LE BRAVE.

BONT. *Je me retire en attendant
 icy à l'écart, cependant
 Que là tu matagrabolises
 Les desseins de tes entreprises.
 Je vous supply voyez sa trongne,
 Comme pensif il se renfrongne,
 Et ses chatunes il rabaisse:
 Il en prend l'un, & l'autre il laisse:
 Voyez sa gauche toute plate
 Sur le front de l'autre il se grate
 La nuque, où gist la souuenance:
 A til changé de contenance?
 A luy voir secouer la teste,
 Sa resolution n'est presté:
 Ce qu'il a songé ne luy plest:
 Puis qu'il ne nous rend ce qui n'est
 Bien digéré, nous n'aurons rien
 Qui ne soit digéré tresbien.
 Il bastist, au moins son menton
 Il apuye d'un estanson:
 Or il ne bouge d'une place:
 Voyez comme il a bonne grace:
 A til la taille & le visage
 Propre à jouer son personnage?
 Ne fait-il pas bonne pipee,
 Picqué droict comme vne poupee?
 Il ne cessera jusqu'à tant
 Qu'il ait trouué ce qu'il pretand.
 Il le tient à ce coup, ie croy.
 Or sus, pour faire ne sçay quoy,
 Veille, veille, & point ne sommeille,*

Si tu ne veux qu'on te reueille
 De reueil-matins & d'aubades,
 De coups de fouët & bastonnades:
 Veille, veille : sus, hola, l'homme:
 Veille (te dy-ie) & point ne chomme,
 Car il n'est pas feste pour toy:
 Veille, Finet, ie parle à toy:
 Sus debout (te dy-ie) il est jour.
 FIN. Ie vous oy, ie ne suis pas sour.
 BONT. Vois-tu pas que tu es enclos
 D'ennemis, qui te sont à dos?
 Auisé : auance ton secours
 Vistement, car tel est le cours
 Du peril, qu'on ne peut attendre:
 Dépêche, ou pense de te rendre.
 Haste-les, fay tes compagnies:
 Que tes forteresses soyent garnies
 De munitions, & de gens
 Vaillans, veillans, & diligens:
 Aux viures de tes ennemis,
 Coupe chemin : à tes amis,
 Facilite avec bonne escorte
 L'auenue, à fin qu'on t'apporte
 Seurement ce que tu voudras.
 Trouue, songe, & ne tarde pas:
 Cà tost ceste ruse de guerre,
 Dont tu dois tant d'honneur acquerre:
 Cà ceste ruse qui défait
 Le fait, comme s'il n'estoit fait,
 Faisant que l'on n'aura pas veu
 Cela mesme que lon a veu.



LE BRAVE,

FIN. Prometez vous seul d'entreprendre
 Mon dessein, ie promé vous rendre
 La victoire : & ne faites doute
 Que ne mettions à vau-de-route
 Nostre ennemy. BON. Ie te promé

De l'entreprendre, & me soumé
 D'estre general de l'armee,
 Pour l'entreprise qu'as tramee.

FIN. Dieu vous doit tout ce que desire
 Vostre noble cœur. BON. Veux-tu dire
 Ce que tu as machiné faire?

Fay m'en part. FIN. Il faudroit vous taire,
 Et me sçuyre par les destours
 De mes ruses & de mes tours.

Que veu que sçachiez aussi bien
 Comme moy. BON. C'est tout pour ton bien.

FIN. Mon Maistre, ce beau Capitaine
 De foins, s'il ne change la sienne,
 Mourra dedans la peau d'un veau.

BON. Tu ne me dis rien de nouveau.

FIN. Et si n'a non plus de ceruelle
 Que vne souche. BON. Ie n'en appelle.

FIN. Or pour ourdir nostre finesse,
 Oyez la fourbe que ie dresse:
 Ie feindray qu'une sœur d'Emee,
 Sœur iumelle d'une ventree,

Qui luy ressemble, autant que fait
 L'eau à l'eau, & le lait au lait:
 Ie diray que ceste sœur cy

De Nantes est venue icy
 Auccques un sien amoureux,

Et que vous les logez tous deux
 Chez vous. BON. Vela bon, vela bon,
 Je loue ton inuention.

FIN. A fin que si à nostre braue
 Mon compagnon raporte & baue
 Qu'il l'a vuë icy dedans, comme
 Elle baiſoit ne ſçay quel homme,
 Tout au contraire ie l'arguë
 Que c'est ſa ſœur qu'il aura vuë
 Chez vous ſon amy embrasser,
 Le baiſer & le careſſer.

BONT. Moymesme auſſi, s'il m'en dit rien,
 Le meſme luy diray fort bien.

FIN. Mais dites que l'une reſſemble
 Tant à l'autre, qu'estant enſemble,
 On ne ſçait laquelle choiſir.
 D'auantage il faut aduertir
 Emce, à fin qu'elle l'entende:
 Et ſi Taillebras luy demande,
 Qu'elle ne ſ'entretaille point.

BONT. La ruze eſt bonne, fors vn point,
 Qui eſt, s'il vouloit les auoir
 Toutes deux, à fin de les voir
 En vn lieu : qu'aurions nous à faire?

FIN. Il eſt aiſé de ſ'en defaire
 Par plus de cent promptes defaites,
 Si d'autre doute vous n'y faites.
 El' n'y eſt pas, elle eſt en ville,
 El' dort, el' diſne, elle ſ'abille,
 Elle ne peut, elle eſt faſchee,
 Elle eſt maintenant empeſchee:

LE BRAVE,

Et tant d'autres inuentions
 Pour delayer, tant que fassions,
 Poursuyuant ce commencement,
 Qu'il reçoive, & prene en payment
 La mensonge pour verité.

BONT. Bien me plaist ta subtilité.

FIN. Allez vous en doncques chez vous,
 Et la faites passer chez nous
 Vistement, s'elle y est encore,
 L'instruisant qu'elle rememore,
 Selon qu'entre nous est conclu,
 Le conseil qu'auons resolu
 Pour feindre ceste sœur jumelle.

BONT. Laisse moy faire avecques elle:
 Car ie te la rendray si bien
 Instruite, qu'il n'y faudra rien.

Veux-tu rien plus ? FIN. Allez leans.

BONT. Bien, ie m'en va doncques ceans.

FIN. Il faut que i'aille en la maison,
 Pour detraquer le compaignon,
 (Sans rien monstrer de nos aprests)
 Qui tantost a couru apres

La guenon. Il ne se peut faire
 Qu'il n'ait communiqué l'affaire
 A quelcun des seruiteurs : comme
 Il a veu avec vn ieune homme
 Emee icy pres, luy faisant
 Des caresses & le baisant.

Ie sçay que c'est qu'ils sçauent faire:
 Moy seul d'entre-eux ie puis me taire.
 Si ie puis sçauoir qui l'a vuë,

La tour sera bien defendue,
 Si ie ne l'emporte d'assaut:
 J'ay desia prest ce qui me faut:
 Mes gabions ie rouleray,
 Et mes aproches ie feray,
 Par les replis de mes tranches
 Tout incontinant depéchees:
 Je meneray l'artillerie,
 Et dresseray ma batterie,
 Et m'asseure de l'emporter.
 Autrement, me faudra guesster
 Comme fait vn bon chien de chasse:
 Si ie me trouue sur la trasse
 Et sur les voyes du renard,
 Je le poursuyuray si gaillard,
 Sans de faillir au parcourir,
 Que le forceray de mourir.
 Mais r'oy du bruit à nostre porte:
 Il faut que soit quelcun qui sorte,
 J'ay peur d'auoir parlé trop haut:
 Au pis aller il ne m'en chaut:
 C'est Humeuent, le gardecors
 D'Emee, qui s'en vient dehors.

ACTE II. SCENE II.

HUMEVENT, Valet.

FINET.

HUMEVENT.

IL faudroit bien que j'usse esté
 Endormy, quand ie suis monté

LE BRAVE,

Sur les tuilles, si ie n'ay vu,

Et tout clerement aperçu.

Emee, l'amie à mon Maistre,

(Laquelle ie doy bien conoistre,

Ou ie ne seroy guere fin)

Icy pres cheZ nostre voisin,

Qui faisoit l'amour à vn autre.

FIN. A ce que i'oy, c'est luy sans autres,

Qui l'a vuë baisant icy

son mignon. H V M. Qui est cestuy-cy?

FIN. C'est ton amy & compagnon:

Humeuent, que dis-tu de bon?

H V M. Finet, ie suis aise d'auoir

Ceste rencontre, & de te voir

Pour te conter ie sçay bien quoy.

FIN. Qu'est ce qu'il y a? dy-le moy.

H V. I'ay grãd peur. FIN. De quoy as-tu peur?

H V. Qu'aujourduy quelque grand malheur
N'auienne à tous les compagnons.

FIN. Mais à toy seul: mes compagnons

M'en auouront, si du malheur

Ma part ie te quitte, & la leur.

H V M. Tu ne sçais la meschanceté,

Qui tout freschement a esté

Faiçte cheZ nous. FIN. Mais quelle est elle
La meschanceté? H V M. Guere belle.

FIN. Seul tu la sceZ, retien la bien:

Tay toy: ie n'en veu sçauoir rien.

H V M. Il faut que te la fasse entendre:

Aujourduy i'alloy pour reprendre

Nostre guenon, par sus le feste

De ce logis. FIN. La bonne beste,

Qui cherchoit vne bonne beste.

HV. Le diable t'emport: FIN. Mais vous sire:
Ne laisse pas tousiours de dire.

HVM. De fortune en bas ie regarde
Dans leur court: sans m'en donner garde,

I'y aduise la bonne Eme
Au col d'un ieune homme attachee,

Qu'elle baiſoit & dorlotoit:
Mais ie ne ſçay pas qui c'estoit.

FIN. Quelle meſchanceté dis-tu
Humeuent? & qu'ay-ie entendu
De toy? HVM. Ie l'ay vu. FIN. Tu l'as vu?

HVM. Moymesme de ces deux yeux-cy.

FIN. Va, tu n'es croyable en cecy,
Ny tu ne l'as vu de tes yeux.

HVM. Crois-tu que ie ſoy chasſieux?

FIN. Conſeille t'en au medecin:

Mais ſi tu es tant ſoit peu fin,
Tu te garderas d'en faire bruit,

Si tu ne veux eſtre deſtruit
De fons en comble: ta ruine

De deux pars ſur toy ſ'achemine:

Et tu ne peux de chaſque part

Faillir, à te mettre au hazard

De te perdre, ſi tu n'es ſage

Pour retenir ton fol langage.

HV. Coment de deux pars? FI. Il eſt vray:

Eſcoute, & ie te le diray.

Tout premierement ſi Eme

Eſt à tort de toy diffamee,

LE BRAVE,

C'est fait de toy, n'en doute point:
Il y a bien un autre point,

Quand bien il seroit véritable,
C'est fait de toy : car miserable
Tu te viens perdre par mesgarde,
D'autant que tu l'avois en garde.

H V M. Qu'y feroi-ie ? FIN. Je n'en sçay rien:

H V M. Si l'ay-ie veu, ie le sçay bien:

FIN. Le malheureux, il continuë:

H V M. Je dy la chose que i'ay vuë:
Asteure mesme elle est leans.

FIN. Hé da, n'est-elle pas ceans?

H V M. Va voir toy-mesme en la maison,
Et voy si ie dy vray ou non:

Car ie ne veu pas qu'on m'en croye.

FIN. C'est donc pour le mieux que i'y voye.

H V M. Je demeure icy pour t'attendre.

FIN. Le piege que ie va luy tendre!

Le niais qu'il est, il ne scet

Que la genice est dans le ter.

H V M. Que doy-ie faire ? car mon Maistre

M'auoit ordonné seul pour estre

A la garde de la meschante:

S'il faut que sa faute ie chante,

Luy rapportant ce que i'ay vu,

Aussi bien seray-ie perdu.

S'il faut aussi que ie luy cache,

Et que puis apres il le sçache,

Et la chose soit découuerte,

Ie puis bien parier ma perte.

Est-il finesse, est-il audace,

Qu'une malheureuse ne face?

Tandis que sur les tuilles suis,

Elle sort tresbien hors de l'huis:

O l'acte vilain qu'elle a fait!

Si le Capitaine le sçait,

Je croy qu'il mettra sus dessous

La maison, & nous tura tous.

Quoy que soit, ie n'en diray mot,

Plustost que de faire le sot,

Et de m'aller perdre à credit

Par vn petit mot qu'auray dit:

On ne pourroit bon conte rendre

D'une qui veut à tous se vendre.

FIN. *Humeuent, Humeuent, l'audace!*

H V M. *Qui entan-ie qui me menace?*

FIN. *De toy, qui fais de tes amis*

Pour ton plaisir tes ennemis!

H V M. *Qui a til? FIN. Quand tu m'en croirois,*

Les deux yeux tu te creuerois,

Par lesquels tu vois si apoint

La chose mesme qui n'est point.

H V. *Qu'est-ce qui n'est point? FI. Compagnon,*

Je ne donroy pas vn oignon,

Vn oignon pourry de ta vie.

H V M. *Qu'est-ce qu'il y a, ie t'en prie?*

FIN. *Me demandes-tu qu'il y a?*

H V M. *Pourquoy non? FIN. SceZ-tu qu'il y a?*

Baille ta langue babillarde,

Pour couper la faulse leZarde.

H V M. *Pourquoy feroi-ie? FIN. Car Emee*

Est cheZ nous, où ie l'ay trouuee,

L E B R A V E,

Et tu dis l'auoir aperçue
 Chez nos voisins, & l'auoir vüe
 Ainsi qu'un autre elle embrassoit,
 Qui la baisoit & caressoit.

H V M. Finet, Finet, donne toy garde,
 D'auoir mangé tant de moutarde
 Ce Carefine avec le haran,
 Que tu sois comme un chahuan,
 Qui ne vole sinon la nuit,
 Et ne voit quand le soleil luit.

FIN. Mais Humeuent, c'est chose vraye,
 Tu es si fou de pain d'yuraye,
 Que la mauuaise nourriture
 T'a presque en l'auengle nature
 D'une taupe, mis & reduict,
 Qui ne voit de iour ny de nuict:
 Car asteure asteure ie vien
 De la voir, ie le sçay fort bien:
 Et l'ay laissée en la maison.

H V M. En la maison ? FIN. En la maison.

H V M. Va va, tu te iouës, Finet.

FIN. C'est dont ie suis ainsi mal net.

H V M. Comment ? F I. Pource que ie me iouë
 Auccques un homme de bouë.

H V M. Au gibet ! F I. Ie puis te promettre
 Qu'aujourduy ie t'y verray mettre,
 Si tu ne changes de courage,
 Ensemble d'yeux & de langage.

Mais i'oy du bruit à nostre porte.

H V M. Guette bien là, qu'elle ne sorte:
 Si est-ce pour venir icy

Qu'il faut qu'elle passe parcy.

FIN. *La voyci pourtant. H V. Je le croy!*

FIN. *Ho, Humeuent réueille toy.*

H V M. *Ce que ie voy, ie le voy bien:*

Ce que ie sçay, ie le sçay bien:

Ce que ie croy, ie le croy bien:

Tu as beau me venir prescher,

Si tu me panses empescher

De croire qu'elle soit leans:

Pour vray elle est icy dedans,

Et ne partiray de la plasse,

Iusques à tant qu'elle repasse.

Elle ne peut par nulle voye

Se desrober, que ne la voye:

Elle ne m'eschapera pas.

FIN. *C'est homme est mien: du haut en bas*

De son fort le culbuteray.

H V M. *S'elle vient ie l'arrestteray:*

FIN. *Veux-tu que te face en vn mot*

Confesser, que tu n'es qu'un sot?

H V M. *Boute, fay du pis que pourras:*

Ie le veu. FIN. Et que tu n'auras,

Ny bons yeux, ny l'entendement

Pour en bien vser dextrement?

H V M. *Ie ne dy mot, ny du celier,*

Ny du iardin, ny du grenier,

Mais ie sçay bien depuis naguere

Ce que i'ay vu de la goutiere

Dans la court de ceste maison.

FIN. *Parlons vn petit par raison:*

si elle est cheZ nous maintenant,

LE BRAVE,

Et si ie fay qu'incontinent
La verras sortir de cheZ nous,
Combien merites-tu de coups?

H V M. On ne m'en pourroit trop doner.

F I N. Or garde bien de t'eslogner
De ton huis, de peur qu'en cachette
A ton desceu elle se iccte,
Et qu'elle passe dans la rue
Sans que de toy elle soit vuë.

H V M. I'y guette, ne t'en donne peine.

F I N. Si faut-il que ie te l'amene,
Et que ie face qu'elle sorte
Maintenant par vne autre porte.

H V M. Or sus fay donc. Ie veu sçavoir
S'il est possible de n'auoir

Vu ce qu'ay vu : & s'il fera,
Comme il promet, qu'elle sera
Dans nostre maison tout asteure.

Quoy que soit, encor ie m'asseure
D'auoir mes deux yeux en la teste,
Que ie ne louë ny ne preste.

Ce flatteur est tousiours pres d'elle
A la flater : elle l'appelle
Tousiours le premier à manger :

Ils ont tousiours à demesler
Eux diux quelque propos ensemble.

Il y a six mois (ce me semble)
Peu plus peu moins, qu'il est des nostres,
Mais il a mieux que tous les autres.

Voy voy ! que fay-ie en ceste place?
Ie fay ce qu'il faut que ie face:

Il ne faut bouger doù ie suis,
 Assis au guet deuant cet huis,
 Pour empescher qu'à Humeuent
 On ne face humer du vent.

ACTE II. SCENE III.

FINET. E M E E Amic.

H V M E V E N T.

F I N E T.

O R ayeZ bonne souuenance
 De la mine & la contenance,
 Et des propos qu'il faut tenir.

E M E E. Sçauois-tu le laisser venir?
 Va, ne me fay point ma leçon.

F I N. A voir vostre douce façon,
 Ie crain que soyeZ trop peu fine.

E M E E. Finet, les finettes n'affine:
 N'enseigne aux fines la finesse:

Iouè ton rolet, & me laisse
 Iouèr le mien : ie suis prou sage
 Pour bien iouèr mon personnage,
 Sans qu'il me faille vn protocole.

F I N. Faites en maistresse d'escolet:

MonstreZ que n'estes aprenuisse
 Par vn chef d'œuvre de malice:
 Pour mieux esbaucher la besogne
 Il faut que de vous ie m'eslogne.
 Hó, n'es-tu point las, Humeuent,
 D'estre tans debout là deuant?

L'É BRA V E,

H V M. l'atten que m'en viennes conter,
L'oreille preste à t'escouter,
Si tu veux dire des nouvelles.

F I N. I'en porte de bonnes & belles:
Que me donras-tu pour les dire ?

Va va, ie n'en veu rien, beau sire:
Fay venir hardiment le prestre.

H V M. Pourquoy le prestre? que peut c'estre.

F I N. Pour songer à ta conscience: ♣

Pense à ton ame: la potence
Pour te pendre est desia dressée.

H V M. Parquoy l'auroy-ie meritée?

F I N. Regarde à main gauche de là,
Regarde: qui est celle là ?

H V M. Mon Dieu ! c'est l'amie à mon Maistre!

C'est elle à ce que puis conoistre!

F I N. C'est mon: veux-tu encor attendre!

H V M. A faire quoy ? F I. A t'aller pendre.

E M E E. Mais où est ce bon seruiteur

Qui a esté faux rapporteur

Contre moy, qui suis innocente,

Comme si ie fussé meschante?

F I N. En a til ? il me l'a conté.

E M. Quel homme as tu dict, effronté,

Avoir vu chez nostre voisin

Que ie baisoy ? F I N. Il fait le fin:

Et m'a dict bien plus: que c'estoit

Vn jeune homme qui vous tastoit.

H V M. Ouy, ie l'ay dict ce maudicux.

E M. Tu m'as veu, toy? H V. De ces deux yeux.

E M. Tes yeux voyans plus qu'ils ne voyent

Des corbeaux la viande soyent.

H V M. Suis-ie de sens tant despouruu,

Que n'ay pas vu ce que i'ay vu?

E M. Je suis bien beste qui m'arreste

M'arraisonnant à ceste beste,

Que ie verray vif ecorcher.

H V M. Ne me veneꝝ point reprocher

Le gibet par vostre menace,

La sepulture de ma race:

Là gisent mes pere & grand pere,

Pere & grand pere de ma mere:

Là mes aycux & bisayeux,

Et m'atten d'y estre comme eux.

Pour les menaces que baueꝝ,

Mes yeux ne seront ia creueꝝ:

Mais vn mot, Finet, ie t'en prie:

D'où pourroit elle estre sortie?

F I N. Doù, si ce n'est de la maison?

H V M. De la maison? F I N. Voyeꝝ l'oisson,

Il doute de ce qu'il a vu.

H V M. C'est grand merueille qu'elle ait pu

Sortir de ceste maison cy

Maintenant sans passer par cy.

Car cheꝝ nous (ie le sçay fort bien)

Ny haut ny bas il n'y a rien,

(Entre la caue & le celier,

Le galetas & le grenier)

Qui ne soit bien clos & grillé:

C'est pourquoy suis esmerueillé:

Si sçay-ie l'auoir vu leans.

F I N. Tu te pers bien toy & ton tams,

LE BRAVE,

Malheureux, à continuer
De l'accuser & l'arguer.

E M E E. Mananda i'ay songé vn songe
Ceste nuict, qui n'est tout mensonge.

F I. Qu'auous songé? E M. Escoute. ie te le diray.
Entan-le : il peut bien estre vray.

I'ay vu vne vision telle:

Ie songeoye qu'une sœur iumelle,

(Que seule i'ay) est arriuee

De Nantes : & qu'elle est logee

Elle & son amy icy pres.

H V M. Il vaut mieux m'aprocher plus pres,
Pour ouïr la fin de ce conte:

A Finet vn songe elle conte.

F I N. Achuez. E M E E. Ie sentoy au cœur

Fort grand plaisir de voir ma sœur,

Quand m'a semblé auoir pour elle

De la noise & de la querelle,

Par vn valet, qui raportoit

Auoir vu, qu'un jeune homme estoit
Auecque moy, que i'embrassoye,

Que ie baisoye & caressoye.

Mais c'estoit ceste sœur jumelle

Qu'il auoit vuë, & auec elle

Son amy qui jouoyent ensemble,

Pourautant qu'elle me ressemble,

Songeant cela me suis fâché,

Comme faulsement accusée.

F I N. Comme lon songe en sommeillant

Ce qu'on fait apres en veillant!

Voicy vostre songe adueny:

RaconteZ-le par le menu

A Monsieur, ie le vous conseille.

E M E E. Ie luy rendray bien la pareille,

Pour luy aprendre à faire à tort

Encontre moy ce faux raport.

H V M. Ie suis en vne peine estrange:

Toute l'échine me demange :

On me la pourroit bien frotter.

F I N. Au moins tu ne peux plus douter

Qu'elle ne fust en la maison:

C'est faict de toy. H V M. Vray Dieu c'est mon:

Maintenant en doute ie suis

S'on n'auroit point changé nostre huis:

I'y va voir pour le reconoistre:

Tout y est comme il souloit estre.

F I N. Mais voyez ce plaisant benest:

Il ne sçait où c'est qu'il en est.

Tu es bien fou d'en faire doute:

Humeuent, ie te prie écoute:

Repense au songe qu'elle a faict,

Que tu as tout mis en effect,

Par vn soupçon qu'as pu auoir,

Avec vn autre de la voir

Faire l'amour. H V M. Mais penses-tu

Que ie ne sçache l'auoir vu?

F I N. Ie le croy bien : donne toy garde

(Ie te pry) si par ta megarde

Nostre Maistre en oit quelque vent,

Qu'il n'accoustre mal Humeuent.

H V M. Or tout maintenant ie commence

De sentir par experience,

LE BRAVE,

Que j'auois aux yeux la barluë.

FIN. Tu t'extretaillois de la vuë:

Il n'y a ryme ne raison

Qu'elle ait bougé de la maison.

HYM. De moy ie ne sçay plus qu'en dire,

Et suis contant de m'en deslire:

Ie n'ay rien vu de ce qu'ay vu.

FIN. Vrayment tu t'es presque perdu

En faisant trop le bon valet:

Tu t'es presque mis au gibet.

Mais à ceste porte j'oy faire

Quelque bruit: il vaut mieux se taire.

ACTE II. SCENE IIII.

EMEE. FINET. HVMEVENT.

EMEE.

IL faut bien que graces ie rande,

Et qu'aille faire mon offrande,

Que j'ay promise sur mon ame,

Aujourduy à la bonne Dame

Qu'on nomme de bonnes nouuelles:

Qui, maugré les vagues cruelles,

Et les vens qui se sont émus,

Sains & sauues nous a rendus

Mon amy & moy à bon port.

Mais ie suis en peine bien fort

De sçauoir où ma sœur demeure:

si ie le sçauoy, tout asteure

Ie l'iroy veoir: donc il me semble,

Pour y aller nous deux ensemble,
 Qu'il vaudroit mieux s'en enquerir,
 A fin que la voise querir.

H V M. Ho Finet, Finet : ho Finet.

F I N. Hume Humeuent, qu'a til fet?

H V M. Ceste femme-là qui s'en vient,
 Est-ce pas celle qu'entretient
 Monsieur, ou bien n'est-ce point elle?

F I N. Il me semble que ce soit elle.

Mais c'est grand cas, si c'est Emee,
 Que par là elle soit passée.

H V M. Fais-tu doubte que ce soit elle?

F I N. Appelon la, parlon à elle:

A ceste cy (comme il me semble)
 Rien tant comme elle ne ressemble.

H V M. O la madame Emee, ô là:

Et qu'est-ce à dire que cela?

Que vous doit on icy dedans?

Quelle affaire auez vous ceans?

Vous taisez : ie parle à vous mesme.

F I N. Plustost tu parles à toy-mesme,

Car elle ne te respond rien.

H V M. Ie parle à vous femme de bien,

Si tout le contraire vous n'estes:

Le bel honneur que vous nous faites

De courir par le voisinage!

E M. A qui s'adresse ton langage?

H V M. A qui, sinon à vous la belle?

E M. Mais qui es tu toy? ou bien quelle

Affaire auons nous paresemble?

H V M. Qui ie suis ! mais que vous en semble?

LE BRAVE,

EMEE. *Qu'il m'en semble ! il n'est pas mauvais:
Comme que sçusse qui tu es.*

FIN, *Au moins vous sçaveZ qui ie suis.*

EMEE. *Brique des facheux : ie n'en puis
Plus endurer : vous m'ennuyez;
Et ie vous hay qui que soyeZ.*

HVM. *N'avous conoissance de nous
Nullement ?* EMEE. *Non, de nul de vous.*

FIN. *Je crain bien fort.* HVM. *Et que crains-tu?*

FIN. *De m'estre quelque part perdu,
Puis qu'elle ne me conoist point.*

HVM. *Je doute de ce mesme point.*

FIN. *Il vaut mieux que ie sçache icy,
M'enquerant à ces Messieurs cy,
Si nous sommes ceux que nous sommes,
Ou si nous sommes autres hommes:*

*De peur qu'on nous ait fait manger
Quelque charme, pour nous changer.*

HVM. *Moy ie suis moy-mesme sans autre:*

FIN. *Et moy par saint Pierre l'Apostre.*

Femme, que sert ce que vous faites?

Estes vous autre que vous n'estes?

O la, ie parle à vous, Emee.

EMEE. *Je ne suis pas ainsi nomee:*

T'appartient-il, gentil coquet,

Me surnommer d'un sobriquet?

FIN. *Comment donc vous appelle ton,*

Si ce n'est pas vostre droict nom,

Emee ? dites vous qu'Emee

A tort lon vous a surnommee?

Comment que vostre nom puisse estre,

Vous faites grand tort à mon Maistre.

E M. Moy ! FIN. Vous. E M. *Qui ne suis arriuee*

Que d'arsoir en ceste contree,

Avec vn jeune homme de Nante,

Qui de m'entretenir se vante,

Que ie vien de laisser leans?

FIN. *Et qui vous mene à Orleans?*

E M. *C'est qu'à Nante j'ay eu nouvelle*

Pour certain, que ma seur jumelle

Est demeurante en ceste ville.

FIN. *Qu'elle est fine ! E M. Mais mal abile,*

Et bien simple de m'amuser

A vous ouïr icy causer:

Parquoy ie m'en va. H V M. Non ferez:

Par bien vous ne m'échaperez.

FIN. *Laisse-la, ta malauanture !*

Qu'on ne te prenne en forfaiture.

H V M. *Ie n'abandonray ja ma prise.*

E M. *Ma main dessus ta jouë assise*

Tes machoires fera sonner,

Si tu ne veux m'abandonner.

H V M. *Que fais-tu là debout à part,*

Que ne la tiens de l'autre part?

FIN. *Qu'ay-ie à faire de m'empêcher*

De ce qui pourroit me facher?

J'aime mieux garentir mon dos

D'estre batu : à quel propos

M'iray-ie prendre à la pipee?

Peut estre, ce n'est pas Emee,

Mais vne autre qui luy ressemble.

E M. *C'est assez musé ce me semble.*

LE BRAVE,

Veux-tu pas me laisser, ou non?

H V M. Bongré malgré dans la maison
Je vous traineray si ie puis.

E M. Ce n'est pas icy mon logis
A ceste porte : mais ie suis
De Nantes, où est ma demeure,
Là où mon maistre aussi demeure:
Si j'ay affaire à Orleans,
Je croy que ce n'est pas ceans:

Je ne sçay pourquoy vous me faites
Tout ce tabut, ny qui vous estes?

H V M. Vous pouuez nous mettre en justice:

Si ne suis-ie pourtant si nice
Que ie vous laisse aller, deuant
Que m'ayeZ fait vn bon serment,
Qu'aussi-tost que m'échaperiez
Dans ceste maison entrerez.

E M. Tu me forces qui que tu sois:
Et te jure vne bonne fois,
Qu'aussi tost que t'échaperay
Dans ceste maison entreray.

H V M. Or bien, ie vous donne congé.

E M. Je m'en vais avec ton congé.

H V M. Vous estes parjure maline.

F I N. Humeuent, tu fais froide mine:

Comment as tu lâché ta proye?

C'est pour elle vne courte joye:

Par le corbieu ie la raray,

Si tu fais ce que te diray:

Car ie sçay bien que c'est Emee,

Qui veut nous paistre de fumee,

Celle que Monsieur entretient,

Et qui à luy seul ne se tient.

Veux-tu bien faire & brauement?

H V M. *Que feray-ie? FIN. Va viftement*

Leans, & m'apporte vne épée.

H V M. *Et quand te l'auray apportee?*

FIN. *I'entreray dans ceste maison,*

Et tout le premier compagnon,

Qu'avec elle ie trouueray,

Sur le champ le massacreray:

Ne crois-tu pas que ce soit elle?

H V M. *Si fay pour vray. FIN. O la cautelle!*

De quelle assurance el' parloit!

Comment elle dissimuloit!

Va tost, & m'apporte vne épée:

Ce pendant ell' est assiegee,

Et faut que par cy elle sorte.

H V M. *Tout asteure ie te l'apporte.*

FIN. *Il n'y a chef d'infanterie,*

Argoulets, ou gendarmerie,

Qui soit tant resolu pour faire

Quelque entreprinse ou bonne affaire,

En plus d'audace & moins de doute,

Qu'une femme quand el' s'y boute.

Comme elle a parlé finement,

Sans se couper aucunement!

Comment elle a pincé sans rire

Le fat, qui ne scauoit que dire,

Son gardedcors mon compagnon!

Maintenant voi-cy tout le bon,

Que la vela soudain passée

LE BRAVE,

Par la paroy qui est persee.

H V M. Ho Finet : nous n'auons que faire
D'vne epee pour ceste affaire.

FIN. Pourquoy non ? qu'est-ce qu'il y a ?

H V M. Car en la maison la voyla
La maistresse de nostre Maistre.

FIN. En la maison ! comme peut ce estre ?

H V M. Elle est couchee sur vn liest.

FIN. Tu t'es bien perdu à credit,
S'il est vray ce que tu dis.

H V M. Comment ? FIN. D'auoir ainsi mépris
Enuers l'autre qu'as outragee,

Laquelle est icy pres logee.

H V M. C'est dequoy j'ay le plus de peur.
Mais il faut bien que soit sa seur.

FIN. C'est donc elle qu'as aperçue,

Qu'avec vn autre tu as vuë
Icy pres, qui la caressoit :

Et sans doute il faut que ce soit
Elle mesme selon ton dire.

H V M. Voyez, si le fuisse allé dire
A Monsieur, comme j'en estoy !

FIN. Pour tout vray ce fust fait de toy :
Encor as-tu trop babillé.

Mais si tu es bien conseillé,

Fay toy : Qui bien seruir desire,
Doit tousiours plus scauoir que dire.

Orie m'en va pour n'estre pas
Ton complice : car ces debas,

Que fais avec nostre voisin,
Ne peuuent prendre bonne fin.

Si monsieur

*Si monsieur revient, ie seray
Ceans, doù ie ne bougeray.*

ACTE II. SCENE V.

HYMEVENT. BONTAMS.

HYMEVENT.

S'EN est-il allé le galant?

M'a til laissé le nonchalant?

Qui, de l'affaire de son Maistre,

Quelque grande qu'elle puisse estre,

Non plus de peine ne se donne,

Que s'il ne seruoit à personne.

Or ie sçay bien que nostre Emce

Est dans la maison enferméc:

Car tout asteure ie l'ay vüë

Leans, sur vn lit estenduë.

Maintenau ie n'ay autre affaire

Qu'à faire ma garde ordinaire.

BONT. *Ie croy que ceste valetaille*

De ce Capitaine, se raille

Des miens & de moy-mesme, comme

Si ie ne fusse point vn homme,

A voir les bons tours qu'ils me font.

Encor tout asteure ils se sont

Adressez, voire en pleine ruë,

A mon hostesse: & l'ont tenuë;

Et sans nul respect tiraillee,

Et tout publiquement raillee,

Bien qu'elle soit de bonne part

L E B R A V E,

Laquelle hier au soir bien tard

De Nantes icy arriuee,

En nostre maison est logee

Auec vn de ma conoissance.

H V M. C'est fait de moy ! j'ay grand doutance,

Qu'à moy tout droict il ne s'en vienne !

L'ay peur que grand mal ne m'aduienne

De tout cecy, à l'ouïr dire !

Si ne faut-il que me retire.

B O N T. Humeuent, n'a ce pas esté

Toy, grenier de méchanceté,

Qui tantost deuant ma maison

As, sans propos & sans raison,

Si mal mené ma pauvre hostesse?

H V M. Voisin oyez ! B O N T. Que ie te laisse

Parler toy? H V M. Ie veu m'excuser.

B O N T. Peux-tu d'aucune excuse vser

Qui t'excuse, toy qui as fait

Si méchant & lâche forfait?

Sous ombre que vous brigandez,

Faut-il (pendard) que pretendez

D'auoir general priuilege

De tout outrage & sacrilege?

H V. S'il vous plaist ! B O. Mais Dieu me maudie,

Si ta mauuaisié n'est punie

D'une punition condine,

Si on n'vse sur ton échine

Vne douzaine de balés,

Qu'une douzaine de valés

Singlans à plein bras emploïront,

Qui tour à tour te foïteront

Depuis le matin jusqu'au soir:
 Toy, qui fais si bien ton deuoir
 De venir mes tuilles casser,
 Et sur ma maison tracasser
 Allant apres vne guenon:
 Toy, qui ne le faisois sinon
 Pour dans mon logis épier,
 Dequoy des faux bruis publier:
 Toy, qui as vu faire caresse
 A mon hoste avec mon hostesse:
 Toy, qui as osé faussement
 Charger de mal gouuernement
 L'amie à ton Maistre innocente,
 Et moy d'une faute méchante:
 Bref, toy, qui as deuant ma porte
 Traité mon hostesse en la sorte:
 Si pour tant de méchanceté
 Tu n'es foité & refoité,
 Et si ton Maistre n'en fait conte,
 Luy feray la plus belle honte
 Qu'il reçut oncques de sa vie.
 HV M. Las ! ie suis en telle agonie,
 Seigneur, que ne sçay que doy faire,
 De contester ou de me taire:
 Ou si ie vous doy demander
 Qu'il me soit permis, d'accorder
 A tout & tant qui vous plaira:
 A fin que quand vous semblera
 Qu'elle mesme ne soit pas elle,
 Ie proteste que ce n'est elle:
 Ou, si vous trouuez bon que j'y se

LE BRAVE,

De quelque maniere d'excuse,
 Je ne puis penser bonnement
 Que c'est que j'ay vu (tellement
 Ceste Dame-là de cheZ vous
 Ressemble à celle de cheZ nous)
 Sinon que ce fust elle mesme.

BONT. Va voir en ma maison toy-mesme:
 Tu le scauras tout à loisir.

HVM. Vous plaist-il ? BONT. Me feras plaisir,
 Pourueu qu'y voisies doucement.

HVM. Aussi feray-ie assurément.

BONT. Olà Emeë: ça icy,
 Ca cheZ nous: il le faut ainsi:
 Puis aussi tost que Humeuent
 Sera sorti, haï dauant,

Dauant cheZ vous, qu'on se retire,
 A fin qu'il ne sçache que dire.

Maintenant suis en defiance
 De quelque malheureuse chance:
 Si la Dame à poinct ne se trouue,
 Nostre finesse se découure.

HVM. O Dieu ! ie pense que Dieu mesme
 Rien plus semblable ny plus mesme
 Ne pourroit faire, que la vostre
 Raporte & ressemble à la nostre.

BONT. Quoy ? maintenant qu'en penses-tu ?

HVM. J'ay meritè d'estre batu.

BONT. Bien doncques Humeuent, est-ce elle ?

HVM. Bien que soit elle, ce n'est elle.

BONT. Tu l'as pu voir tout à ton aise.

HVM. Je l'ay vuë, comme elle baise

Et comme elle embrasse vostre hofte.

BONT. Au moins tu reconois ta faute.

HVM. Encor ne ſçay-ie bonnement.

BONT. Veux-tu ſçauoir certainement?

HVM. Ie le veu bien. BONT. Va t'en leans

Voir cheZ vous, ſi elle eſt dedans

Vofre maifon. HVM. Vous dites bien:

Tout aſteure ie m'en reuien.

BONT. Ie ne vy jamais de ma vie

Vne plus belle tromperie,

Ny meilleure, ny mieux menee,

Que la trouſſe qu'auons donnee,

A ce benefſt de Humeuent,

Qui a humé ſon fou de vent:

Mot : voyla qu'il fort de leans.

HVM. Ie vous ſupply ſeigneur Bontams,

Au nom de Ieſus & ſa Mere,

Du ſainct Eſprit, de Dieu le Pere,

Et des Anges & des Arcanges,

Des ſainctſ conus & des eſtranges,

Toute la Court celeftielle,

Qu'à mon aide enuers vous j'appelle:

Ie vous requier & vous conjure,

Ie vous ſupplie & vous ayure,

Par vofre douce courtoifie,

Par mon indiscrete folie.

BONT. Qui a til? HVM. Qu'à ma ſotiſe,

A ma fadeze, à ma beſtiſe,

Il vous plaiſe de faire grace:

I'ay bien conu ma folle audace

Tout maintenant, & ie confeſſe

L E B R A V E,

A la parfin ma grand' simpleſſe:

Ie n'auoy ſens, yeux, ny raiſon:

Car Emee eſt dans la maiſon.

BONT. *Doncques, pendard, tu les a vuës*

Toutes les deux? HV M. Ie les ay vuës.

BONT. *Or maintenant deuant ton Maiſtre*

Ie veu te faire comparoiſtre.

HV M. *Seigneur, ie ſçay qu'ay meritè*

D'eſtre bien malement traicté,

Et ſi j'ay fait (ie le confeſſe)

Trop grande iniure à voſtre hoſteſſe:

Mais ie cuidoy que ce deuſt eſtre

L'amie qu'entretient mon Maiſtre,

Laquelle en garde il m'a baillee:

Car l'eau d'un meſme puis tiree,

A l'eau plus ſemblable ne ſemble,

Que l'une & l'autre ſe reſemble:

Et dans voſtre court par folie

J'ay regardé, ie ne le nie.

BONT. *Et pourquoy me le nirois-tu,*

Puiſque moy-meſme ie t'ay vu?

HV M. *Selon qu'il me ſembloit, Emee*

J'y penſois auoir aduiſée.

BONT. *M'estimous-tu moy que ie fuſſe*

ſi lâche homme, que ie vouluſſe

Endurer, que dans ma maiſon

Lon feiſt vne telle traiſon,

ſi grand tort & tour ſi méchant

A mon voiſin, moy le ſçachant?

HV M. *Or ie conoy bien clairement*

Que j'ay failly trop lourdement,

Toutefois sans point de malice.

BONT. Je tien la simpleſſe pour vice:

Car vn bon ſeruiteur doit eſtre,

(S'il entend bien ſon deuoir) maiſtre

De ſes yeux, ſes mains, & ſa bouche.

HVM. Moy, ſi jamais j'ouure la bouche

Pour deboucher fuſt-ce le vray,

De cela meſme que ſçauray,

Je vous abandonne ma vie:

Ceſte ſeule fois (ie vous prie)

Pardonneꝫ moy ma folle erreur.

BONT. Je ne veux pas tenir mon cœur:

Pour ce coup me commanderay,

Et meſme accroire me feray,

Que tout le mal qui a eſté,

Ne l'as fait par méchanceté:

Je te pardonne ceſte offence.

HVM. Dieu vous en doit la recompenſe.

BONT. Mais ſçais-tu bien? ſi tu es ſage,

Tu refraindras ton foll langage,

Et doreſnauant ne ſçaras

Cela meſme que tu ſçaras,

Et cela meſme qu'aras vu,

Humeuent, tu ne l'aras vu.

HVM. C'eſt bien dict: & ie delibere

Parcy apres d'ainſi le faire.

Mais s'en va til contant de moy?

Ne voulez vous plus rien de moy?

BONT. Que tu ne ſçaches qui ie ſuis.

HVM. Je m'en garderay ſi ie puis.

Ce ſont paroles qu'il me donne:

LE BRAVE,

Ceste douceur prompte n'est bonne,
 Dont il a retraits sa colere.
 Je deuine ce qu'il veut fere:
 C'est à fin qu'icy lon me prene,
 Aussi tost que le Capitaine
 Mon maistre sera de retour,
 Si che^z nous ie faisoÿ sejour.
 Tout deux (à ce que puis comprendre)
 Finet & luy me veulent vendre:
 Pour aujourduÿ faut que me passe
 De m'apaster dans ceste nasse:
 Je m'en va fuir quelque part,
 Pour me retirer à l'écart:
 Cependant que ces brouilleries,
 Ces courroux & ces fâcheries,
 Auec le temps s'assoupiront,
 Ou pour le moins s'adouciront:
 Car ie ne puis estre traité
 Si mal que ie l'ay merité.
 Mais quoy qui m'en puisse auenir,
 Je ne sçaurois pas me tenir
 De retourner en la maison.
 BONT. Il n'est plus icy nostre oison:
 A bon droict ainsi ie l'appelle,
 Puis qu'il n'a non plus de ceruelle:
 Et qu'il confesse n'auoir vu
 Ce que tout asteure il a vu.
 Son sens, ses oreilles, ses yeux,
 Sont à nous : on ne pourroit mieux,
 Tant la femme soudaine & sage
 A bien joué son personnage,

Or ic va rentrer au conseil:
 Finet est chef de ce conseil,
 Voire est tout le conseil luymesme.
 Humeuvent de frayeur tout blesme
 N'a garde asteure de venir.
 Cheꝯ nous le conseil faut tenir:
 Je ne deniray ma presence
 En vn faict de telle importance.

ACTE III. SCENE I.

FINET. . BONTAMS.

CONSTANT, Amoureux.

FINET.

TENEZ vous vn peu dans la porte,
 Et permeteꝯ que seul ie sorte
 Pour faire autour la decouuerte,
 Qu'icy quelque embusche couuerte
 Ne decouure nostre entreprise:
 Sur tout gardons nous de surprise,
 Et puis que nous voulons tenir
 Le conseil, il nous faut venir
 Asssembler en lieu de seurté,
 De tous ennemis écarté,
 De peur que sçachans nos dessains,
 Ils ne viennent les rendre vains.
 La mieux entreprise entreprise,
 S'elle est descouuerte & surprise,
 Peut l'ennemy auantager,
 Et par ainsi nous domager.
 Le bon conseil mis en auant

L E B R A V E,

Est dérobé le plus souuant.
 Si l'ennemy sçait ton conseil,
 Avecque ton propre conseil
 Il te vient combattre & defaire,
 Et te fait ce que luy veulx faire.
 Mais ie veulx faire vn si bon guet,
 Que ny çà ny là il n'y ait,
 Ny à dextre ny à senestre,
 Nul découreur, quel qu'il puisse estre,
 Qui éuente ce qu'on leur brasse.
 Ie voy d'icy iusqu'en la place,
 Et tant loing que puis regarder
 Ie ne voy nul pour nous regarder
 De sortir. O, seigneur Bontams,
 O, Constant, sortez de leans.
 BONT. Nous voyci proms à t'obeïr.
 FIN. Aisément se fait obeïr
 Qui a des gens de bien commande:
 Mais il faut que ie vous demande,
 Le mesme conseil qu'auons pris
 Leans, sur le fait entrepris,
 Le tiendrons nous de point en point?
 BONT. Et que ferions nous mieux à point?
 FIN. Constant, que vous plaist-il d'en faire?
 CON. S'il vous plaist me peut-il déplaire?
 BONT. Par bien ie vous en aime mieux.
 CON. Vous n'estes que trop gracieux.
 BONT. Ie ne fay sinon mon deuoir.
 CON. Mais tout cecy me fait auoir
 Vn remors en ma conscience,
 Qui me fait creuer quand i'y pense.

BONT. Et qu'est-ce qui vous fait creuer?

CON. Dequoy ie vous fay garçonner

Avec nous en l'âge où vous estes:

Et dequoy pour moy tant vous fêtes,

Que d'oublier la grauité,

L'honneur & la séuerité,

Qui accompagnent la vieilleſſe,

Pour obeïr à ma jeunesse,

En choses que vostre âge fuit,

Plus volontiers qu'il ne les suit:

Et certes i'en rougy de honte.

BONT. Vrayment, si rougiſſez de honte

De chose que vous puisſiez faire,

Vous paſſez la mode ordinaire

De tous les autres amoureux,

Et si n'estes point amoureux:

Vous estes l'ombre d'un amant

Pluſtoſt que non pas un amant.

CON. Que faciez en l'âge où vous estes

Pour mon amour ce que vous fêtes?

BON. Que dites vous? quoy? vous ſemblé-ic

Estre quelque idole de nege?

Vous ſemblé-ic estre si caſſé,

si radoteux, & si paſſé,

Que ie ne doye plus m'ébatre?

S'avec cinquante ans i'en ay quatre,

C'est tout l'age que puis auoir:

Il n'est poſſible de mieux voir

Que ie voy: ny d'auoir les mains,

Les bras, les pieds, les nerfs plus ſains.

FIN. Combien qu'il ait les cheveux blancs,

LE BRAVE,

Son cœur ne sent rien de ses ans:

Sa naturelle gentillesse

S'accommode avec la jeunesse.

CON. *Finet, i'ay fait assez d'esprouue*

De ce que tu dis: & ie treuve

Qu'autant de gaillardise abonde

En luy, qu'au plus jeune du monde.

BONT. *Mon hoste, plus m'esprouuerez,*

Tant plus gaillard me trouuerez,

Et prompt à vous faire plaisir.

CON. *Je le conoy tout à loisir,*

Et n'en veu plus d'experience.

BONT. *En tout affaire d'importance*

Ne peut mal faire pour autruy,

Qui fait autant comme pour luy:

Nul ne plaint, s'il ne l'a sentie,

De son voisin la maladie:

Celuy qui n'ara nullement

Senty l'amour, malaisément

Supportera les amoureux,

Ny ne sçara faire pour eux.

Quant est de moy, toute ma vie

L'enseigne d'amour ay suyuic:

Encore sens-ie dans le cœur,

D'amour quelque chaude vigueur,

Et ne renonce aux amourettes:

Viue encor l'amour des fillettes.

Ceste amour gaillarde & iolie

N'est pas en moy du tout tarie.

FIN. *Si le prône suit le proëme,*

Voyci vn sermon de Carême.

BONT. Si quelque bonne compagnie
 S'assemble, & dresse vne partie,
 Je ne suis des derniers en voye:
 Je ne suis point vn raba-ioye:
 S'il y a quelque mot pour rire,
 Je suis des premiers à le dire,
 Toutefois sans blesser personne:
 Car ce los vn chascun me donne
 De celer ce qu'il faut celer,
 Et parler quand il faut parler.

FIN. Je ne scé quand il seroit sage,
 S'il n'estoit sage de cet âge.

BONT. Je ne suis de ces vieux bancux,
 Cracheux, touffeux, chagrins, morueux,
 Qui vont bauardant sans repos,
 Et ne disent rien à propos:

Ny ne suis de ces Montaignats,
 Grifons, Bergamats, Auvergnats:
 Mais i'ay cet heur que ma naissance
 C'est Orleans le cœur de France.

FIN. Je ne ser icy que de chiffre:
 Vela Bontams qui se déchifre.

BONT. Si sçay- ie plus d'vn pain manger,
 L'ayant appris à voyager
 Les Itales, & les Espagnes,
 Hautes & basses Allemagnes.

CON. O heureuse vostre vieillesse,
 D'auoir passé vostre jeunesse
 Si gaillardement ! Je ne pansé
 Rien si doux, que la souuenance
 D'auoir bien employé sa vie.

LE BRAVE,

BONT. *Quelque chose que ie vous die,
Vous me conoistrez mille fois
Plus secourable & plus courtois,
Que de parolles, à l'effect.*

*Mais si me trouue en vn banquet,
On ne voit iamais de querelle
Sourdre par moy. Si quelque belle
S'y venoit trouuer d'auanture,
Moins de cœur que d'embonpoint dure,
Et que ne sçusse qu'à demy
La poursuyte de quelque amy,
Ie les couure de mon manteau.*

FIN. *C'est fait en tresbon maquereau.*

BON. *Si i'y rencontre quelque veau
Qui soit importun & fascheux,
Sans faire bruit, d'auccques eux
Ie me dérobe bellement,
Fuyant tout chagrin & tourment.*

CON. *Ce n'est que toute honesteté,
Douceur & gracieuseté
De vos façons : & n'en est guiere,
Qui soyent de semblable maniere:
Et ne s'en trouue de vostre âge
Vn autre, qui soit d'auantage
Amy à l'amy pour l'affaire,
Ny qui soit plus prompt à tout faire.*

FIN. *Il est trop ouuert & benin,
Et courtois pour vn bon Guespin.*

BONT. *En tout & par tout vous feray
Me confesser, que ie feray
Encores garçon garçonnant:*

Ca vostre vouloir seulement.

FIN. Ses louanges il continue:

Laiſſon-le : il eſt en ronſle vuë.

BONT. Auous beſoin d'un pelerin,

Qui ſoit de pit, rude & chagrin?

Me voylà tout rebarbatif.

Auous beſoin d'homme naïf,

Traictable, doux & gracieux?

Encore le feray-ie mieux,

Auecque plus ſeraine face

Que la mer, quand il fait bonaſſe.

Me voylà plus fier qu'un lion.

Me voyci plus doux qu'un mouton:

Ie ſay ce que ie veu de moy.

Faut-il boire d'autant ? ie boy.

Faut-il iouër ? faut-il quiller?

Sauter, dancier, ou babiller?

Ie ſuis preſt : ie ioue, ie quille,

Ie ſaute, ie dance, & babille.

FIN. C'eſt un vray Bontams conſomé,

Et n'eſt pas à tort ſurnomé.

CON. Voylà tout ce qu'il faut en ſomme

Pour accomplir un galant homme:

Et ſi j'auois à ſouhaitter,

Ie ne ſçaroy pas ſouhaiter

Rien de plus, ſinon que ie fuſſe

Un jour tant heureux, que me puſſe

Reuancher des honeſtetez,

Par leſquelles tant meriteZ

En mon endroiçt, à mon beſoin

Qui preneZ pour moy tant de ſoin.

LE BRAVE,

Mais pour ma longue demeurance,
Je crain vous charger de despace.

BONT. Aa Constant, vous n'estes pas sage
De me tenir tout ce langage.

FIN. Le vieillard se met en colere:
Non fét, non fét: il se modere.

BON. La despace est vrayment despace,
Quand on la fait en déplaisance
Ou pour vne femme mauuaise,
Ou pour vn homme qui ne plaise.
Vne despace quand elle est
Pour vne personne qui plait.

Vrayment la despace ainsi faicte
N'est pas despace, mais emplaitte:

Et ce n'est pas charge, mais gain:

I'y pran plaisir, & ne m'en plain:

Car ie scay que le bien n'est bien,

Que d'autant qu'on l'employe bien:

Riez, iouez, beuvez, mangez,

Galopez, courez, alongez,

Rognez, bref, prenez le couteau,

Tranchez à mesme le chateau.

FIN. Le bon president de fabrique?

Il fait aux marguilliers la nique.

BONT. Ma maison est libre, & moy libre,

Et veu que vous y soyez libre,

Pour vsér de tout librement,

Aucc entier commandement.

Je puis bien le dire de moy,

(Dieu mercy) i'auoy prou dequoy,

Pour épouser femme de biens

Et de maison : mais ces liens
 (Tant soyent sacré) de mariage,
 M'en ont fait perdre le courage.
 J'ay tousiours craint (& n'ay mépris)
 En voulant prendre d'estre pris,
 Ma vie estimant plus heureuse,
 De n'auoir vne controleuse
 De mes plaisirs, en ma maison.

CON. L'homme plein de bonne raison
 Et de bon sens ! car vous preneꝝ
 Le mesme conseil que doneꝝ

A vos amis, Seigneur Bontams:
 Mais se voir force beaux enfans,
 N'est-ce pas vne belle chose?

BON. C'est bien vne plus belle chose
 De maintenir sa liberté:

Car quand auroy- ie asseꝝ questé
 Pour trouuer vne preudefame?

J'y perdroy mon corps & mon ame.

FIN. Si en est-il des preudefames:
 Tout beau, sauueꝝ l'honneur des Dames.

BON. Mais voudrieꝝ vous que i'en prisse vne
 Qui me fust tousiours importune?

Qui, alors que ie voudroy rire,
 Voudroit tanser, me venant dire,

De rage & depit transportee,
 Vne telle est mieux habillee

Que ie ne suis, & si n'est pas
 De tel lieu, & n'en faites cas:

Vn tel traite mieux vne telle:
 Vne autre vous semble plus belle:

9

LE BRAVE,

Qui, quand faudroit se mettre à table,
Ayant vne bande honorable
De mes amis à festier,

Ne feroit que gemdre & crier,
Contrefaisant de la malade,
Auecques vne mine fade:

Qui rebuterait mes amis,
Qui attrairait mes ennemis:

Qui par des graces trop pouppines
Me planteroit le cœur d'épines,
Et semeroit dedans les cœurs
Des mugnets amoureuses fleurs.

FIN. Il n'y a ordre qu'on l'en tire:
Il faut qu'il acheue de dire.

BON. Bref, la prison de mariage,
Pleine de despoir & de rage,

Retient ceux qui sont pris dedans,
Crians & plaignans tout le tams
De leur vie, qui n'est pas vie,

Mais plustost de mort vne enuie.
Et comme celuy fou seroit,

Qui de son gré se ietteroit
Dans les cachos des malheureux:

Ainsi seroit trop malheureux,

Trop malheureux & moins que sage,

Qui entreroit en mariage,

Sçachant les malheurs, que ie sçay

Par autruy, sans en faire essay.

FIN. Vn bel exemple prent en luy

Qui se chastie par autruy.

BON. Et celuy qui ne vouldra s'yure

Mon aduis, qu'il s'en voise au liure
Des quinze joyes de mariage:
Il est fou s'il n'en vient plus sage.

C O N. Dieu vous doit l'accomplissement
De vos desirs : soigneusement
Maintenez cette liberté,
Ou perdez la belle clarté
De ce doux soleil : car la vie
Qui n'a liberté n'est pas vie:
Et si vous en sortez dehors,
Mettez vous au nombre des mors.
Toutesfois Dieu fait belle grace,
A qui est riche & de grand' race,
D'avoir des enfans de son nom,
Pour laisser vn noble renom
De soy a la posterité.

B O N. Viue ma douce liberté.

F I N. A ce que voy ce n'est pas tout,
Nous n'en sommes encore au bout.

B O N. J'ay prou de cousins & parens:
Pourquoy voudroy-ie des enfans?
Je vy maintenant à mon aise,
Et ne voy rien qui me déplaise:
Et quand ie viendroy à mourir,
C'est à mes parens à courir
Qui aura ma succession:
Tandis, de bonne affection
Et filiale qu'ils me portent,
Me visitent, me reconfortent,
Me traitent, prennent soin de moy,
Deuant jour accourent à moy,

L É B R A V E,

Et me demandent en mon lict,
Si r'ay bien reposé la nuit:

Et les tien comme mes enfans,
Mesme ils m'enuoyent des presens.

F I N. Qui conduit si bien son affère,
Fait le mignard non pas le pere.

B O N. Et s'ils ont quelque nouveauté
I'en suis le premier visité:

C'est à qui plus me donera:
Et celuy là s'estimera

D'entre eux le plus defortuné,
Lequel m'ara le moins doné.

Mais quand ces presens ils m'enuoyent,
C'est qu'apres mes biens ils aboyent,

Et cependant ie les leur garde,
Et ne dy mot, & les regarde

Faire leur fait, & fayle mien,
Ne faisant pas semblant de rien.

F I N. Par bien Bontams tu n'es pas sot,
De faire & de ne dire mot.

C O N. Vous estes merueilleusement
Mené par vn sain iugement,

Et fondé sur bonnes raisons.

B O N. C'est comme mille occasions
De malheur & d'ennuy ie fuy,

Que ie sentirois aujourduy,
Si j'auois vn nombre d'enfans.

Il seroyent ou bons ou méchans,
Ou bien formeZ ou contrefais:

Premierement s'ils estoyent lais,

Tortus, borgnes, manchots, bossus,

Torcouls, piebots, boiteux, crochus,
 Pensez comment me deuroy plaire
 De me voir de tels monstres pere.

FIN. Ie trouueroy tous ces discours
 Assez bons, s'ils estoyent plus cours.

BON. S'ils sont méchans, quel reconfort
 Desirer à ses fils la mort!

S'ils estoyent bons, beaux, agréables,
 J'auroy des peines incroyables,
 Craignant qu'il ne leur aduinist mal.

Qu'ils ne tombassent de cheual,
 Ou qu'ils ne cheussent dedans l'eau
 Dessus vn pont ou d'vn bateau,
 Ou qu'ils n'eussent quelque querelle,

Ou bien quelque autre peine telle.

N'en ayant, de soing suis deliure,

Et ne laisse pas de bien viure,

Ne pensant qu'à me traiter bien

Et quand ie suis bien, tout est bien.

FIN. Ils nous tiendront icy long tams,

A depeindre vn Roger-bontams.

CON. Vn homme tel est demy-dieu:

Et vrayment ie voudroy que Dieu

Departist aux humains la vie

Selon leur valeur, & l'enuie

Qu'ils aroyent de bien faire au monde:

Et que ceux en qui plus abonde

La bonté, vesquissent long tams:

Et que ceux qui seroyent méchans,

Y eussent le moins de duree.

FIN. Mon Maistre en dit sa ratelee,

LE BRAVE,

Nous en arons belle pallee.

CON. *Si telle regle estoit gardee,
On ne verroit entre nous hommes
Tant de mauuais comme nous sommes;
Et ne ferions si hardiment
Les maux qu'on fait communement.
Les terres des méchans vuidées,
Tous les bons auroyent leurs coudees
Plus franches qu'ils n'ont maintenant;
Et nous verrions incontinent
L'age d'or icy retournee:*

*Et comme par la bonne annee,
Tout seroit de chagrin deliure,
Et ne feroit plus si cher viure.*

BON. *Il est fou, qui ose entreprendre
Le conseil du grand Dieu reprendre.*

FIN. *A Dieu Bontams & chere lie,
Il se fonde en theologie.*

BON. *Qui du soleil épand les rais
Sur les bons & sur les mauuais.*

*Mais il faut ce propos changer:
Parlon d'aller tantost manger,
Ie vous ven faire bonne chere,
Ie dy chere lie & entiere.*

FIN. *Il laisse là Dieu & ses saints,
Et reprend ses premiers dessains.*

CON. *Or voyant vostre cœur si bon,
Ie n'ay plus ny peur ny soupçon,
De vous donner charge ou dépense:
Mais ie suis marry, quand ie pense
Que metteZ plus que l'ordinaire.*

J'ay vne requeste à vous faire,
 Que me traitiez en ménager,
 Comme amy, non comme estranger,
 Sans grande somptuosité:
 Je hay la superfluité.

BON. Mais mon amy, donnez-vous garde
 Que vous ne faciez par mesgarde,
 Comme font de bons alterez,
 Qui à vn festin conuiez,
 Voyans vne table chargée
 De force viande, rangée
 En des plats & des écuelles,
 Vont criant des parolles telles,
 Que d'excés ! cet homme se perd:
 Faison le mettre au papié verd.

FIN. En voyci d'vne autre cuuee:
 Il ne démordra sa hauee.

BON. Mais quand leur aboyante faim
 Vne fois sera mise en train
 De bien pelisser & bien mordre,
 Par entre eux il n'y a plus d'ordre:
 Ce sont loups affamez de rage,
 Et ne tiennent plus ce langage:
 Sans parler, les barbes remuent,
 Aiguisent leurs dens, & se ruent
 Tout par tout, sans discretion:
 Et font telle execution,
 Que des perdris, ramiers, becasses,
 Ne laissent rien que les carcasses.

FIN. Escoutez comme il en depêche,
 Ce vicillard à la bouche fraîche.

LE BRAVE,

BON. S'il y a quelque venaison,
 Ou coq d'Inde, ou pan, ou heron,
 Ils ne sont pas si dégouttez,
 Que iamais ils disent, Oustez,
 Gardez-le pour le manger froid,
 Il n'est pas si bon chaud que froid:
 Oustez ce lapin, qui se pert,
 Pour mettre à la barbe-robert:
 Mais à qui mieux mieux, lon gourmande
 Par honneur, toute la viande.

FIN. Encor vn peu de patience,
 Et puis nous aurons audience.

BON. Donnez-vous garde aussi de faire
 Comme on voit les Aduocas faire,
 Qui disent, Il n'en faloit point,
 Et serrent le poing bien apoint:
 Ou que faciez comme les belles,
 Qui, gracieusement rebelles,
 En criant nenny, font ouy.

FIN. Or ie vous ay assez ouy:
 Vous parlez bien, ie n'en fay doute:
 Mais il est temps que lon m'écoute:
 Traiton maincenant de l'affaire.
 Oyez tous deux ce qu'il faut faire:
 Mais, Bontams, vous y pouuez tout,
 Pour mener la besogne à bout:
 Car i'ay inuenté vne trouffe
 La plus gentille & la plus douce,
 Que lon scauroit point machiner,
 Pour le Capitaine atrapper,
 Quelque hault hupé qu'il puisse estre:

Et feray que Constant mon maistre,
Par la ruse que j'ay tramee,
Ara toute à luy son Emee:
S'il veut, d'icy l'emmenera,
Et avec elle s'en ira.

BONT. Ce moyen ie voudroy scauoir.

FIN. Cet anneau ie veu donc auoir.

BON. Pourquoy faire? FIN. Quand ie l'aray,
Mes ruses vous dechifreray.

BONT. Tien, ayde t'en. FIN. Aussi tenez
Les moyens que j'ay designeZ.

BONT. Ouuron-luy toutes nos oreilles,
Car il nous veut dire merueilles.

FIN. Ce Capitaine Taillebras
Est si paillard, qu'il n'en est pas
Vn plus au demeurant du monde.
Mais scauez-vous comme il se fonde
Sur l'amour, pensant estre aimé,
De toutes femmes affamé?

C'est l'amoureux des onZe mille
Vierges: & tant il est abile,
Qu'il voye vne cheure coifée,
Il l'aime de prime arriuee.

BONT. I'en croy bien plus que tu n'en dis.

FIN. Il s'estime estre vn Amadis
En beauté: & qu'il n'y a femme
Dans tout Orleans, qu'il n'enflamme
De son amour, & qui n'en meure
Tant que les rues elle en queure.

BONT. A quel propos tant de langage?
I'en conois encor dauantage:

LE BRAVE.

Tu n'en mens de mot, bien le scé-je:
Mais le plus que pourras abrege.

FIN. FornirieZ-vous de quelque belle,
Qui eust l'esprit plein de cautelle,
De dol & de subtilité?

BONT. De haute ou basse qualité?

FIN. De la qualité ne me chaut:
Celle que bailler il me faut,
Soit quelque fille qui se preste,
Et qui soit à tout faire preste
Pour de l'argent : en somme il faut
Que le bas nourrisse le haut.

Sur tout qu'elle soit aduisee,
Non sotté, mais fine & rusée.

BON. La veux-tu braue & bien empoint,
Ou bien ne t'en soucis-tu point?

FIN. Je la veu bien empoint : refette,
Poupine, vermeille, jeunette,
La plus en tout qu'on pourra faire.

BONT. J'ay vne chalande ordinaire,
Qui est en sa prime jeunesse,

Toute propre : & pourquoy faire est-ce?

FIN. C'est pour la faire incontinent
Venir cheZ vous, tout maintenant:

A fin que cette bonne fille
En fame de bien on abille,
Et de robe, & de chaperon:
Et qu'elle apprenne sa leçon
De forte, qu'elle contreface
De port, de parole, & de face,
Je dy, vostre femme épousée,

Estant pour telle supposée:

Mais il faut l'instruire & l'apprendre.

BONT. Encor ne sçay-ie où tu veux tendre.

FIN. Vous le sçauriez ains que soit guiere.

At elle quelque chamberiere?

BONT. Vne elle en a, fine fretée,

La langue affilée, affetée,

Propre à porter vn bon message,

Et si n'est laide de visage.

FIN. Elle nous fait besoing aussi.

Or ayant ces deux filles cy,

J'ordonne que cette mignonne,

Qui est la maistresse, s'adonne

A faire tresbien semblant d'estre

Vostre fame, & d'aimer mon Maistre,

Je dy ce braue Taillebras:

Et qu'elle ne s'oublie pas

De feindre qu'à sa chamberiere,

(Qui feindra d'estre courretiere

De son amour) elle a baillé

Cet anneau, que m'auez baillé:

Et qu'après ie l'ay reçu d'elle:

Et puis de la part de la belle

Faudra que tresbien le presante

A Taillebras, sans qu'il euante

Qui en sera le vray donneur:

Et de tout seray moyennneur.

BONT. J'enten bien, fay le conte court;

Parle bas, ie ne suis pas sourt.

FIN. Or puisque vous m'entendez bien,

Cet anneau ie donray tresbien

LE BRAVE,

Au Capitaine : & luy diray
 Que de vostre fame l'aray,
 Qui me l'ara fait apporter
 Et bailler, pour luy presenter
 De sa part, à fin que ie face
 Qu'elle soit en sa bonne grace.
 Si tôt qu'il en orra parler,
 On le verra d'amour brusler:
 Je sçay le naturel de l'homme,
 Qui est de ne vaquer en somme
 Sinon à toute paillardise:
 Son cœur n'est en autre entreprise,
 C'est le plus beau qu'il sçache faire.
 BONT. Deux plus propres à telle affaire,
 Plus adroictes, plus assurees,
 Ne pourroyent estre rencontrees
 En toutes les villes de France,
 Que ces deux dont fournir ie pense:
 Ne te chaille, aye bon courage.
 FIN. Faites doncques, hastez l'ouvrage.
 Ecoutez, vous seigneur Constant.
 CON. Dy moy donc : que muses-tu tant?
 FIN. Aussi tost que le Capitaine
 Sera de retour, vous souuienne
 Que par tous vos propos, Emee
 Ne soit aucunement nommee.
 CON. Comment donc faut il que l'appelle?
 FIN. Tant seulement vous direz, elle:
 C'est assez dict, vous en souuienne.
 CON. Il faudra bien qu'il m'en souuienne:
 Mais quel bien m'en peut reuenir?

FIN. Pensez à vous en souuenir:
 Tout à temps ie le vous diray,
 Alors que ie decourriray
 Qu'il sera bon pour nostre affaire:
 Cependant pensez de vous taire,
 A fin que, tandis que Bontams
 De sa part emploira le tams,
 Recordiez vostre personnage.
 CON. Ie n'ay que faire dauantage
 Icy: ie m'en reua leans.
 FIN. N'oubliez mes enseignemens.

ACTE III. SCENE II.

FINET. RATON. Laquais.

FINET.

Combien de troubles ie tracasse!
 Combien d'entreprises ie brassé!
 Si mes bandes sont bien complètes,
 Par les menees que j'ay faictes,
 Aujourduy si bien ie feray,
 Qu'au Capitaine j'osteray
 De son gré, sa Dame emmenee,
 Deuant qu'il passe la journee.
 Hola! où es-tu Humeuent?
 Sor vn petit icy deuant,
 Si tu n'as quelque affaire grande:
 C'est moy Finet qui te demande.
 R A T. Ne demande point Humeuent.
 F I. Pourquoi? R A. Car il hume en dormant.

LE BRAVE,

FIN. *Que hume til?* R A T. *Je vouloy dire
Qu'il ronfle : il n'y a guiere à dire:
Qui en dormant a de coustume
De ronfler, il semble qu'il hume:*

FIN. *Voy ! Humeuent dort-il leans?*

R A T. *Il dort, il y a ja long tams,
Non pas du nez, dont renflant
Fait assez beau bruit en ronflant,
Mais des oreilles & des yeux:*

Car il n'oit goutte & ne voit mieux.

FIN. *Dy moy Raton, dequoy dort-il?*

R A T. *Des deux yeux.* FIN. *Tu es trop subtil,
Tu pourrois bien estre batu:*

*Ca icy dehors : diras-tu?
Sçais-tu comment seras foité,
Si tu ne dis la verité.*

Parle net, ne fay pas le fin:

Luy as-tu pas tiré du vin?

R A T. *Nenny, ie n'en ay pas tiré.*

FIN. *Tu le nies?* R A T. *Et le niray:*

*D'en parler il m'est defendu,
Qu'en la caue il m'a descendu
Par le sousspiral de la court,
Pour luy tirer du vin de court,
De ce vin blanc doux & piquant,
Que nostre maistresse aime tant.*

FIN. *Mais viença, di-moy mon valet,
Tout au long, comment il a fét.*

R A T. *Je n'ay garde de le vous dire,
Ny comme c'est que ie luy tire
Plein vn flacon de ce bon vin,*

Ny comme il a esté si fin,
 Que de nouër bout contre bout
 Deux grandes nappes, pour à tout
 En la caue me deualer :
 Ny que luy ay vu aualer
 Le vin du flacon jusque au font,
 L'embouchant le cul contre mont,
 Sans qu'il en ait perdu la goutte.
 Mon grand amy Finet, écoute,
 Au moins ie ne te l'ay pas dict.
 FIN. Mais où t'enfuis-tu si subit?
 R A T. A Dieu, ie n'arresteray guiere.
 FIN. Ou vas-tu? R A T. Chez la cousturiere,
 Pres de la porte de Bourgogne,
 Pour y voir si quelque besogne,
 Qu'elle fait à madame Emeé,
 N'est point encores acheuee.
 Quand Monsieur sera de retour,
 S'il a le vent de ce bon tour
 Que Humeuent m'a faict jouer,
 Il pourroit bien me bafouer.
 Messieurs, pour Dieu ie vous supplie
 Que pas vn de vous ne luy die
 Ce qu'auetz de moy entendu:
 Car autrement ie suis perdu.
 Et si ce n'estoit la fiance
 Que j'ay en vostre coy silance,
 Ie m'enfuiroy si loing de luy,
 Qu'il ne me verroit d'aujourduy.
 FIN. I'entan maintenant la finesse,
 Et pourquoy ma bonne Maistresse,

LE BRAVE,

Humement, tandis que tu dors,
 Enuoie ce galland dehors,
 Qui est ton commis à sa garde.
 Ce n'est qu'à fin que la mignarde
 Passe en plus grande liberté,
 Vers Constant, de l'autre costé,
 Pour demener leurs amourettes.
 Mais voi-cy les bonnes fillettes
 Que desia Bontams nous ameine:
 Il en aura le Capitaine.
 Ho! par saint Pierre elles sont belles,
 D'âge & de graces toutes telles,
 Que ie les pouuooy desirer!
 Ie m'y laisserois abuser.
 Voyez le port, voyez la grace,
 Voyez l'habit, voyez la face,
 S'il n'est pas comme l'usse élu:
 Il n'y a rien de dissolu:
 Tout y sent sa femme de bien:
 Nos affaires se portent bien.

ACTE III. SCENE III.

BONTAMS. PAQUETE.

FLEVRIE. FINET.

BONTAMS.

O R bien, Fleurie & toy Paquete,
 Vostre leçon ie vous ay faite
 Chez vous, de la fourbe entreprise:
 Si vous ne l'aez bien aprise,
 Et si n'aez bien souuenance

De la suite & de l'ordonnance
 Qu'il faut garder, pour ne méprendre
 Je la vous feray mieux comprendre
 Tout de nouveau, de point en point,
 Vous en informant bien à point.

Mais si sçauiez vostre leçon
 De la finesse & la façon,
 J'ay quelque autre chose à vous dire.

PAQ. Je seroy bien folle, beau sire,
 Et bien sottte, & bien grosse beste,
 Si vous prometoy d'estre presté
 A faire pour vous quelque affaire,
 Ne sçachant bien la pouuoir faire.

De moy, ie ne veu tant méprendre,
 Que de sotttement entreprendre
 Sur la besogne & la pratique
 D'autruy : qu'il serre sa boutique
 Qui n'entendra bien son métier.

BONT. Il fait bon suiure vn vicil routier.

PAQ. Qu'entrepran-ie que ie ne puisse,
 Puis que c'est vn fêt de malice?
 Si c'estoit quelque bien à faire,
 Paquete ne le voudroit faire.

Mais quand à demi vous m'auiez
 Ouuert le propos, vous sçauiez
 La resolution soudaine,

Qu'ay prisé pour le Capitaine:
 Et le moyen de le berner,
 L'emmuser, & l'écorner.

BONT. Nul homme tant puisse estre sage,
 Seul à par soy n'est assez sage:

LE BRAVE,

Ceux qui pensent plus en auoir
Sont ceux qui ont moins de sçauoir:
Y'en voy prou qui du vray s'assurent,
Et qui à contr'ongle le queurent.

FL. S'il y a quelque mal à faire,
Reposez-vous, laissez m'en faire:
Mais s'il faut faire quelque bien,
Par ma foy ie n'y enten rien.

BONT. Voi-cy qui va le mieux du monde,
Puisqu'en vous deux malice abonde:
En ce faict le mal nous est bien.
Le bien-faict ne nous sert de rien.

FL. Vous n'auetz qu'à vous doner garde
Que facions du bien par mégarde.

BONT. Celle qui seroit nice ou bonne,
En vostre estat ne seroit bonne.

FL. Nous ne sommes bonnes ny nices:
Cherchez autre part vos nouices.

BONT. Tant mieux, vous estes toutes telles
Qu'il me faut: suiuez-moy les belles.

FIN C'est assez trotté sur la montre:
Il faut aller à la rencontre

Pour voir à tout par le menu.

Vous soyeZ le tresbien venu,

Seigneur Bontams: & ie vous voy
Dieu mercy en tresbel arroy.

BONT. Finet, tu t'en viens tout à point:

Ne les voi-cy pas bien en point

Celles que tu as demandees?

FIN. Les voi-cy tresbien équipees.

FL. Est-il des vostres cestui-cy?

BONT. C'est luy qui mene tout cecy.

FIN. Dieu vous gard' madame Fleurie,

FL. Qui est cet homme (ie vous prie)

Lequel par mon nom me saluë,

Comme s'il m'auoit bien conuë?

BONT. C'est nostre maistre charpentier.

FL. Et à vous maistre charpentier.

FIN. Dieu vous garde : mais dites moy,

Ne sçauons pas d'où & de quoy?

Ne vous a til pas bien instruites?

BONT. Ie te les baille toutes duiçtes:

L'une & l'autre, que ie te liure;

Sçait par cœur ainsi que par liure

sa leçon. FIN. Mais qu'on me la rende:

Il faut que de vous ie l'entende,

De peur qu'en vn seul point lon faille.

BONT. En la leçon que ie leur baille;

Il n'y a rien qui soit du mien:

De point en point tout y est tien.

FL. N'est-ce pas que tu veux qu'on mene

Ton sot maistre le Capitaine,

Ainsi que si c'estoit vn veau;

Emmuselé par le museau?

FIN. En vn mot voyla dict que c'est.

FL. Nous en auons fait tout l'aprest

Tresbien & tresbeau, gentiment,

Et à propos, & finement.

FIN. Vous ferez donc semblant aussi

D'estre la femme à cestui-cy.

FL. Ouy. FIN. Faisant bonne pipee,

Comme bien fort passionnee

LE BRAVE,

De l'amour du galland : & comme
Si pour gagner le cœur de l'homme,
La conduite de l'entreprise
Entre les mains vous auiez mise
De vostre chambriere & de moy.

FL. Tu devines tout par ma foy.

FIN. Et comme si vostre chambriere
M'auoit aporté puis naguere

De vostre part ce bel aneau,

Pour luy donner tresbien & beau

En vostre nom. FL. C'est tout le point.

FIN. On ne peut dire mieux à point,

Et n'en faut parler dauantage :

Qu'y seruiroit plus de langage ?

FL. Depuis qu'on a vn charpentier,

Abile homme de son métier,

Qui l'ouurage tresbien deuise,

Soudain la besogne entreprise

Se fera : pourueu qu'on trauille,

Et la matiere point ne faille.

FIN. Voi-cy de trop gentils maneures

Prests de mettre les mains aux œures.

FL. Je sçay bien nostre abileté :

Autant vaut, l'œure est aheuë.

FIN. Mais conoisseZ vous bien mon Maistre

Ce braue ? FL. Qui le doit conoistre

Mieux que moy ? cette grand' statuë,

Qu'on voit tous les jours par la ruë !

De tout le peuple la risée !

Ce sot à la hure frisée !

Ce fat mugueteur parfumé !

*Autant qu'il en cuide estre aimé
Des femmes & filles haï?*

FIN. Ne vous conoist-il point? FL. Nenny:
*Comment pourroy-ie estre conuë
De luy, qui ne m'a jamais vuë?*

FIN. *Voi-cy qui va bien : d'autant mieux
Nous ferons & jourons nos jeux.*

FL. *Il ne r'en faut plus travailler:
Ne sçarois-tu me le bailler?*

Remé-t'en sur moy seulement:

*s'il n'est pipé galamment,
Pren t'en à moy s'il en vient faute.*

FIN. *Là donc, d'une prudence caute
Pensez & poussez à l'affaire.*

FL. *Ne t'en chaille : laisse nous faire.*

FIN. *Sus doncques, ô Seigneur Bontams,
Maintenant menez-les leans :*

*Et cependant ie m'en tray
Trouuer le braue, & luy diray,*

*En luy presentant cet aneau,
Que vostre femme bien & beau*

*Me l'a baillé, pour en son nom
Luy presenter : & qu'en pur don*

*Elle luy donne, pour vn gaige
Et pour vn certain témoignage,*

*Comme elle meurt pour son amour.
Si tost que serons de retour,*

*Ne faillez d'enuoyer Paquete,
Comme en ambassade secreete*

Estant enuoyee vers luy.

FL. *Nous tiendras-tu icy meshuy?*

LE BRAVE,

Fay ton faiçt, & nous laiſſe faire.

FIN. Faites donc : deuant que ſoit guere,
Ie le vous meneray ſi bien

Bâté, qu'il n'y manquera rien.

BONT. Dieu te conduiſe & raconduiſe:

Mais ſi faut-il que ie conduiſe

Tout ce deſſein ſi dextrement,

Que ſelon ſon contentement,

La maiſtreſſe du Capitaine

ſoit à mon hoſte : & qu'il l'emmene

Treſbien à Nantes quand- & luy:

Et qu'il parte dès aujourduy.

C'eſt tout le but où nous tirons.

Mais qu'eſt-ce que vous donerons?

FL. Rien, ſinon voſtre bonne grace,

Et qu'une autre ne me déplace.

BONT. Vous valleꝝ trop FL. Or ie m'assure

Que noſtre fineſſe eſt ſi ſeure,

Qu'il faudroit eſtre plus que fin,

Pour nous garder de mettre à fin

La fineſſe qu'auons concluë:

L'entrepriſe eſt trop reſoluë

Par entrepreneurs trop propices.

S'il faut déployer nos malices,

Vienne qui plante, ie ne crain

Qu'en ſortions qu'auèques le gain.

Mais alloꝝ dedans la maiſon,

Pour recorder noſtre leçon.

BONT. Faites que de rien on ne chome,

A la venuë de noſtre home.

FL. Il vous faut doneques arreſter,

A fin de mieux executer
Et plus soigneusement, l'affaire
Qu'auons deliberé de faire.

BONT. Si en la jeunçsse on sçauoit,
Si en la vieillesse on pouuoit,
Tout iroit bien : vostre jeunesse
A donc besoing de ma vieillesse?
Aussi mignonnes, ma vieillesse
A besoing de vostre jeunesse:
Aidez moy, ie vous aideray:
Suiuẽz-moy, ie vous guideray.

ACTE III. SCENE I.

TAILLEBRAS. FINET.

TAILLEBRAS.

C'est plaisir quand en ce qu'on fait
Les choses viennent à souhait:
Ie voyoy' le fons de ma bourse:
Mais ie rencontre vne ressource
Qui me garde d'estre indigent,
Et de chomer faute d'argent,
Puis que la guerre recommence.
Or ie suis tout en deffiance
D'estre mandé, j'en atten l'hcure:
Et pource il faut que ie demeure
En nostre maison de pié coy,
Attendant des lettres du Roy.
FIN. Songez plustost à vostre affaire
Qu'à celles du Roy : pour bien faire,

R. iiii

LE BRAVE,

Monsieur, vacquez à vostre bien,
Dont ie vous ouure le moyen,
Et ie vous porte les nouvelles.

TAIL. Et bien Finet: quelles sont elles?
Y'oubly toutes affaires miennes:
Parle: mes oreilles sont tiennes.

FIN. Regardon bien alenuiron
Qu'il n'y ait point quelque larron
De nos propos: car en cachete
Il faut que l'affaire se traite.

TAIL. Il n'y a nul icy autour.

FIN. Receuez ces arres d'amour.

TAIL. Qu'est-ce que cecy? doù vient-il?

FIN. D'un bon lieu honeste & gentil:

De la part d'une belle Dame,

Qui vous aimant de cœur & d'ame,

Desire autant vostre beauté

Que de vous garder loyauté.

Et j'ay reçu depuis naguere,

Par les mains de sa chambriere,

Cet anneau pour le vous donner:

C'est à vous à la guerdonner.

TAIL. Mais viença dy moy, qui est elle?

Chaperoniere ou damoiselle?

De condition grande ou basse?

FIN. Bâ! comme si ie vous daignasse

Porter parole de la part

D'une autre que de bonne part:

Et qui ne fust autant honeste

Pour le moins, comme à aimer preste.

TAIL. Est-elle veufue ou mariee?

FIN. Elle est & veufue & mariee.

TAIL. Vne mesme, au moins ce me semble,
Ne peut estre les deux ensemble.

FIN. Si fait, s'elle a le cœur gaillard,
Et qu'elle ait vn mary vieillard.

TAIL. Ouy bien ainfin. FIN. Elle est droite,
Haute, ieunette, belle, adroite.

TAIL. Ne men point. FI. En tout elle est digne
De vostre grand' beauté diuine.

TAIL. Vrayment elle est doncques fort belle,
Si tu dis vray : mais qui est elle?

FIN. C'est la femme de ce bon homme
De vieillard, que Bontams on nomme.

TAIL. De nostre voisin ? FI. De luy même:
Sçauuez vous comme elle vous éme?

Tant qu'elle en meurt de belle rage:

Et fait desia mauuais mesnage
Avec son vieillard, & le hait,
Ne faisant plus d'autre souhait
Que de vous rendre obeïssance,
Pour auoir de vous iouïssance.

TAIL. Je le veu bien si ell' le veut.

FIN. Ne demandez si el' le veut.

TAIL. Mais que ferions nous bien, de celle
Qui est chez moy ? FIN. Que ferez d'elle?

Baillez luy la belle prebande
De va t'en, puis qu'on la demande,
Et qu'aussi bien sa sœur jumelle,
Et sa propre mere avec elle,
La veulent remener à Nantes.

TAIL. Est-il vray ce que tu me chantes?

L E B R A V E,

FIN. Sa mere est tout expres venue:

Je le sçay de ceux qui l'ont vuë.

TAIL. O la gentille occasion,

Pour en nettoyer ma maison!

FIN. Voulez-vous faire gentiment?

TAIL. Je t'en croiray : dy hardiment.

FIN. Voulez-vous que vous en déface,

Sans que perdiez sa bonne grace?

TAIL. Je le veu bien. FIN. C'est le meilleur

Pour l'égard de vostre grandeur:

Et puis vous auez prou de bien,

Et ne pourriez chommer de rien

Avec vne amie si riche:

Ce n'est pas à vous d'estre chiche.

Laissez-luy faire son troussseau,

De tout ce qu'elle a de plus beau,

De ioyaux, bagues, ornemens,

Chénes, atours, abillemens,

Tant ceux qu'elle apporta de là

Comme ceux que de vous elle a:

Et les luy leissez emporter:

Ainsi vous la pourrez oster,

Luy donnant honneste congé.

C'est le moyen que j'ay songé.

TAIL. Ton avis me plaist : mais regarde

Que ie ne perde la mignarde,

Et que cette autre ne varie.

FIN. Qui vous éme plus que sa vie!

TAIL. Le Dieu d'amour m'éme en la sorte.

FIN. Mot mot : j'enten ouvrir la porte:

Venez, retirez-vous icy:

C'est la seruante, que voicy
 Qui sort dehors, la messagere.
 TAIL. Qui est elle ? sa chamberiere?
 FIN. Ouy, c'est la mesme seruante,
 Qui a esté si diligente
 A me porter le bel aneau,
 Qu'on vous a donné de nouueau.
 TAIL. En bonne foy elle est bellette,
 FIN. C'est vne guenon contrefette
 Pres de vostre affectionnee.
 Fét elle au moins bonne pipee,
 Guignant des yeux, baissant la teste?
 Quelque bon message elle apreste.

ACTE IIII. SCENE II.

PAQVETE. TAILLEBRAS.

FINET.

PAQVETE.

L'Est-ce pas là deuant son huis
 Le belier ? il faut si ie puis
 L'écorner en la mesme place:
 Et vaut mieux qu'en passant ie face
 Semblant, de ne les auiser.
 TAIL. Mot mot : oyons-la deuifer:
 Voyons, en ce qu'elle dira,
 Si de moy elle parlera.
 PAQ. Mais au monde qui est celuy,
 Qui, pour les affaires d'autruy,
 Laisse les siennes sans les faire?

LE BRAVE,

Ce n'est pas la mode ordinaire.
 Ah, j'ay peur de ces hommes cy!
 Je crain qu'ils ne bougent d'icy,
 Et qu'ils m'empeschent de parfaire
 Comme ie voudroy mon affaire.
 Mais soit ou qu'il entre ou qu'il sorte,
 Il faut que ce soit par la porte:
 C'est force qu'il passe par cy:
 Je le gueteray doncques icy.
 Que ma maistresse en est ravie!
 Et ne suis pas trop ébaye
 S'elle est amoureuse de luy:
 Car c'est vn bel homme que luy.
 Il est beau tout à fét, adroict,
 Honest, gaillard, haut & droict:
 Il n'y a qu'un seul Taillebras:
 Toutes qui l'aiment ne l'ont pas.
 TAIL. Cette cy m'aime à ce que j'oy.
 Comment elle dit bien de moy!
 Elle blaZonne ma beauté:
 Ce n'est que toute honesteté
 De ses bons propos: & sa mine
 Ne sent le souillon de cuisine.
 FIN. Comment le voyez-vous? TA. Cōment?
 Car elle parle gentiment,
 Et si est honeste & discrete:
 Puis elle est propre, cointe & nète:
 Et pour trancher le mot tout nét,
 Elle est fort à mon gré, Finet.
 FIN. Comment? deuant que de conoistre
 L'autre qui à vous seul doit estre?

TAIL. *Je la conoy, puis qu'en la sorte
A ton raport ie m'en raporte.*

*Outre la maniere agreable,
Qui rend cette mignonne aimable,
Sa maistresse, qui est absente,
Vers cette cy qui est presente,
De grand' amour m'affectionne.*

FIN. *Gardez-vous bien d'aimer personne:
Ceste-cy sera mon épouse,
Si sa maistresse vous épouse:
J'ay desia la promesse d'elle.*

TAIL. *Que ne parles-tu donc à elle?*

FIN. *Suyuez-moy doncques.* TA. *Je te suy,
Et suis à toy pour aujourduy.*

PAQ. *O que si heureux ie fusse,
Qu'en ce lieu rencontrer ie pusse
Les hommes à qui j'ay affaire!*

FIN. *C'est chose qui se pourra faire,
Il t'auindra selon ton cœur:*

Affsure toy, n'aye point peur.

PAQ. *Voyci quelqu'un.* FI. *Qui scét qui c'est
Que tu cherches, où c'est qu'il est.*

PAQ. *Qui ay-ie icy pres entendu?*

FIN. *C'est ton parsonnier pretendu*

A tous tes desseins & deuisés,

Conseiller de tes entreprises.

PAQ. *Donc, ce que ie tenoy secret,*

Est reuelé! FIN. *N'ayez regret:*

Il l'est ensemble & ne l'est point.

PAQ. *Cōment?* FI. *Quād c'est vn qui n'est point
Causéur, à qui on le reuele:*

LE BRAVE;

Moy, ie suis secret & fidelle.

P A Q. Dy des enseignes de ce fét.

FIN. Vne de par le monde, fét
L'amour à vn homme qu'elle éme.

P A Q. Beaucoup d'autres la font de même.

FIN. Mais bien peu tirent de leur doy
Pour leur donner ie sçay bien quoy.

P A Q. Maintenant ie m'aperçoy bien
Que tu ne me deguises rien:

Mais quelcun n'est-il point icy?

FIN. Il y est & n'y est aussi.

P A Q. Que seule à seul ie parle à toy.

FIN. Ie le veu bien: deuant dy moy,
Me retiendras-tu longuement?

P A Q. Ie te veu trois mots seulement.

FIN. Ie reuien à vous tout asteure.

T A I L. Faudra-il qu'icy ie demeure
Cependant à faire le veau,

Moy qui suis si braue & si beau?

Me donnes-tu cette cassade?

FIN. Ie reçoy pour vous l'embassade,
Ayez vn peu de patience.

T A I L. Corbieu ie per toute constance,
Tant i'ay grand haste que soit fét.

FIN. Monsieur vous sçauéz qu'en tel fét
Il faut proceder bellement:

On n'y gaigner rien autrement.

T A I L. Fay donc le mieux que tu pourras.

FIN. En tout le monde il n'y a pas,

Vn plus sot que ce sot benest,

Lequel est plus souche que n'est

Mesme vne souche. Ic reuien.

Fay luy donc entendre tresbien

Pour l'aimer qu'elle est au trepas.

P A Q. Ie sçay cela FIN. Mais n'oubly pas

De collauder fort sa beauté,

Sa grace & son honesteté.

P A Q. En tout ie me comporteray

Comme tu m'as dit : & feray

Encores bien meilleure trogne

Que ne t'ay montré : va, besogne.

FIN. Pran doncques garde, & considere

Comme il faut conduire l'afere:

Et ne dedy ce que diray,

Mais suy moy : P A Q. Ie n'y failliray.

FIN. De point en point, de pas en pas:

P A Q. Marche, ie n'y failliray pas.

T A I L. Elle l'a long temps retenu:

Et bien ? te voicy reuenus.

FIN. Pour faire vostre volonté.

T A I L. Et bien : que t'a elle conté?

FIN. Elle dit, que la pauvre amante

Soupire, geint, pleure, lamente,

Se tourmente de ne vous voir,

D'estre sans vous, & de n'auoir

L'heur d'estre autant de vous émee,

Comme elle est de vous enflâmee:

C'est pour cela que ceste cy

Deuers moy elle enuoye icy.

T A I L. Fay la venir. FIN. Mais sçauous-bien

Que fere ? tene ? vn maintien

Orgueilleux, dédaigneux, & rogue:

LE BRAVE,

Et me luy fêtes bonne morgue:

Et me tansez bien rudement,

De quoy ie vous diuulgue tant.

TAIL. Bien, ie n'oubliray pas cecy.

FIN. La feray-ie venir icy,
Ceste fame qui vous demande?

TAIL. Qu'elle vienne : ie le commande.

FIN. O là fame, ô là la belle:
Monsieur commande qu'on t'apelle.

PAQ. Dieu vous garde monsieur le Beau.

TAIL. Ce n'est pas vn surnom nouveau,
De long temps ce surnom m'est du:

Pour l'honneur que tu m'as rendu
Dieu te doint ce que tu souhêtes.

PAQ. Que fusse tousiours où vous estes,
Et Monsieur qui estant tousiours.

Avec vous j'vsasse mes jours!

TAIL. C'est trop souhauté belle dame.

PAQ. Ce n'est pour moy, mais pour Madame
Qui se meurt, tant elle vous ême!

TAIL. Beaucoup d'autres meurent de même
Que ie ne resuscite pas.

PAQ. Vrayment ie ne m'câi pas,
Si estant des dames chery

Vous fetes tant le renchery,

Pour les beauté, valeur, vertu,

Dont tant vous estes reuetu!

Iamais homme ne fut plus digne!

FIN. Iugeriez-vous pas à sa mine
Que seroit vne vraye buse?

TAIL. Ie ne veux oublier la ruse:

*Il faut que ie face le grand,
Puis qu'elle me colaude tant.*

FIN. *Voyez ce fay-neant ie vous prie,
Comme il se flate en sa folie.*

*Que ne demandez-vous, est-ce elle
Qui vient de la part d'une telle,
Vers vn tel qui m'a dit tel cas?*

TAIL. *De quelles dames ? n'est-ce pas?*

Tant il y en a qui sont notres,

Que les vnes font tort aux autres:

I'en suis souuent en de grands doutes,

Ne me souuenant pas de toutes.

PAQ. *Monsieur, c'est de la part de celle*

Qui vit trop plus en vous qu'en elle!

Celle qui decore vos dois

De la desponille de ses dois:

Et pour n'en mentir point c'est moy,

Qui, ce bel aneau que ie voy,

Ay baillé à ce vallet cy,

De la part de celle qu'ainsi

Amour a rendu vostre esclau.

FIN. *Mais ce poltron fait-il du braue?*

TAIL. *Et bien fame, que me veux-tu?*

PAQ. *Que celle que vostre vertu,*

Et vostre beauté gracieuse,

Rend de vous si fort amoureuse,

Ne soit point de vous dedaignee:

Car sa vie n'est assignee

Que sur vostre misericorde:

Et ne luy reste que la corde,

Si ne la voulez recevoir:

LE BRAVE,

Car la mettrieZ au defespoir.

En vous seul son espoir se fonde,
Ou d'estre ou n'estre plus au monde.

TAIL. Que veut elle que ie luy face?

PAQ. Part de vostre faueur & grace,

Luy permettant vous caresser,
Parler à vous, vous embrasser.

S'il ne vous plaist la secourir,
Pour certain elle est au mourir:

Parquoy (braue Roland!) vous plaise

Luy permcttre qu'elle vous baise:

Faites ce dont ie vous supplie;

A fin que luy sauuièZ la vie:

Vous le tresbeau sauueZ la belle,

Et ne montreZ vn cœur rebelle,

Mais vsez de benignité,

De clemence, & d'humanité:

Vous des fortresses le preneur:

Vous des grands Roys le ruincur.

TAIL. Que cecy me déplait! combien

T'ay-ie faiçt de fanse, Vaurien,

Sous ombre que suis recherché,

Fère de moy si bon marché,

Comme ie voy que tu veux faire,

Me rendant commun & vulgaire?

FIN. Fame, entens-tu bien ce qu'il dit?

Long tams a que ie te l'ay dit,

Encor maintenant te le dy-ie,

Il s'abuse, & perd tams, & nige,

Celuy qui mene sans loyer

Sa vache à ce Toreau banier,

Ce Robin n'a point de courage,
S'on n'auance le robinage.

P A Q. Il ara tout ce qu'il voudra.

FIN. Cinq cens escus il luy faüdra:
Il ne robine à moindre pris.

P A Q. Vrayment il se met à non pris.

T A I L. Je ne suis entaché du vice
De la miserable auarice:

Je ne suis ny taquin ny chiche;

Et Dieu mercy suis assez riche:

J'ay plein vn coffre de ducats,

Et, dont ie ne me vante pas,

J'ay d'or monnoyé cent boisseaux.

FIN. Outre ses bagues & joyaux,

Il a des montaignes d'argent;

Non pas des lingos seulement:

Le mont Senis n'est pas si haut.

P A Q. Voyla debourdé comme il faut.

FIN. Dy, au moins ne mens-ie pas bien?

P A Q. O que tu es vn bon vaurient!

FIN. Tout se porte bien iusqu'icy:

Fait-il pas? P A Q. S'il vous plaist ainsi,

Donnez moy congé que m'en aille;

FIN. Fetes luy responce qui vaille:

En cecy n'y a qu'un seul point,

Fetes-le ou ne le fetes point.

Mais pourquoy serez-vous rebelle,

En traitant cruellement celle,

Qui onc ne merita de vous,

Sinon vn tretement bien doux?

T A I L. Vaten: dy luy qu'elle s'en vienne.

LE BRAVE,

Charité veut que luy subuienne.

P A Q. Vela fét maintenant de même:

Vous aimez celle qui vous éme.

F I N. Ce n'est vn lourdaud que mon Maistre.

P A Q. Vrayment il le fét bien parestre,

M'ayant de sa grace écoutée,

Et ne m'ayant pas deboutée

De la requeste & la priere,

Que ie fay pour sa prisonniere,

Ie dy prisonniere d'amour,

Qui pour luy meurt cent fois le jour.

Finet, ne me moqué-ic pas?

Luy ay-ie pas donné son cas?

F I N. Ie ne me puis tenir de rire:

Pource à l'écart ie me retire.

T A I L. Fame, tu ne scés pas (ie croy)

L'honneur qu'elle reçoit de moy.

P A Q. Si fay bien: & ie luy diray.

F I N. S'il luy plaisoit, sçache pour vray

Qu'en faisant pour vne autre autant,

Il en seroit payé contant.

P A Q. Vrayment ie n'en fay nulle doute,

Et ie le croy bien. F I N. Mais écoute,

Ce sont des geans qu'il engendre,

En celles-la qu'il degne prendre

Pour fere race: & les enfans

Qui naissent vivent huit cens ans.

P A Q. A tous les gibets le menteur!

T A I L. Quoy? les enfans qui ont cet heur

D'estre de ma progeniture,

Vivent mille ans de leur nature,

De siecle en siecle, d'âge en âge.

FIN. I'en uffe bien dit d'auantage,
Mais i'en ay dit moins, ayant crainte
Qu'elle pensast que ce fust fainte.

P A Q. C'est fait de nous ! nous perdrons tout.

Car jamais nous n'arons le bout

Du pere de nostre viuant,

Puis que ses enfans viuent tant.

O combien durera sa vie!

Je creue icy. Je vous supplie

Que ie m'en aille. FIN. Qui t'empesche?

Va, puis que tu as ta depesche.

P A Q. Je m'en vas à fin que j'amene

Celle, dont l'affaire me mene:

Ne me voulez vous autre cas?

T A I L. Rien, sinon que ne m'ailles pas

Faire plus beau que ie ne suis,

Ma beauté me fêt mille ennuis!

FIN. Pourquoy muses tu plus ? va t'en.

P A Q. Je m'en vas aussi. FIN. Mais enten:

Dy luy tresbien qu'elle ne faille

A faire que son cœur tressaille,

Tost pale, & puis rouge en visage,

Soupirant parmy son langage.

Si tu trouues Emee là,

Dy luy qu'elle passe deçà,

Qu'il est icy. P A Q. Je la pense estre

Icy haut à ceste fenestre,

Doù ma maistresse auецques elle,

En épiant nostre cautelle

Par sous la cage vis à vis,

LE BRAVE,

Aronz ouy nostre deuis,
 FIN. C'est bien fait : au moins el' sçauront
 Par nos propos, comme el' arons
 A se gouverner cy apres:
 Et feront trop mieux leurs aprests.
 Laisse moy, tu me romps la teste,
 Ne me retien plus. P A Q. Qui t'arreste?
 A Dieu, pour ne te retenir.
 TAIL. Hastte la bien tost de venir:
 Et dy luy bien que ie luy mande,
 Qu'en ce lieu mesme elle m'attende.
 Si de fortune ie n'y suis,
 I'y viendray bien tost si ie puis.

ACTE IIII. SCENE III.

TAILLEBRAS. FINET.

TAILLEBRAS.

MAIS qu'es tu d'auis que ie face,
 A fin que d'elle me déface?
 Cette-cy en nulle façon
 Ne peut hanter en ma maison
 Pour fere nos jeux, que premier
 L'autre ne me faille enuoyer:
 Mais comment le pourroy-ie faire?
 FIN. Demandez vous qu'auetz à faire?
 Ie vous ay deja dict, comment
 Vous le ferez bien doucement.
 C'est qu'elle emporte tout cela
 D'abis & de joyaux qu'elle a.

Tant ceux qu'elle eut, quand l'amenaſtes,
 Que ceux que depuis luy donaſtes:
 Qu'elle les prenne & s'en ſaiſiſſe.
 RemonſtreZ luy le temps propice
 Qu'elle a de retourner cheZ elle,
 Aujourduy que ſa ſœur jumelle
 Et ſa mere viennent expreſ
 La querir: & que cy apres
 Ne recouureroit la fortune,
 Si propre ne ſi opportune,
 Pour eſtre en ſeure compagnie,
 Alors que luy prendroit enuie
 De retourner en ſon païs:
 En ſomme vela mon auis.

TAIL. Es-tu certain de leur venue?

FIN. Ouy, car ie ſçay que j'ay vuë
 De mes deux yeux ſa ſœur jumelle.

TAIL. Retire t'elle fort à elle?

FIN. Elle luy retire bien fort.

TAIL. De face, de taille, & de port?

FIN. De tout. TAIL. Dy: qu'est-ce que diſoit
 Sa ſœur, que ſa mere faiſoit?

FIN. Le batelier, lequel les a
 Amenees de pardeça,

M'a conté, qu'elle eſt deſſus l'eau
 Demeuree dans le bateau,

Malade d'une grand' deſcente
 Deſſus les yeux, qui la tourmente:

Luy eſt logé tout icy contre.

TAIL. Quel hōme eſt-ce? FI. La malencontre!

Quel homme c'eſt ce marinier!

LE BRAVE,

Vous seriez bon etalonier,
 Qui vous enqueriez quels & quelles
 Sont les masles & les femelles.
 TAIL. Quand au conseil que tu me bailles,
 Je veu que toymesme tu ailles,
 Deuers elle pour moyennneur:
 Car tu es son grand gouverneur.
 FIN. Pour Dieu ne m'enuoyez vers elle
 Porter si mauuaise nouvelle:
 Elle la prendra mieux de vous
 Que de nul autre d'entre nous,
 Fêtes vous mesme vostre affaire:
 Dites luy qu'il est necessaire
 Que vous épousiez vne fame,
 Si voulez euitter le blâme
 De vos bons parens & amis,
 Qui tous ensemble en sont d'auis.
 TAIL. Veux-tu que ie le face ainsi?
 FIN. Ouy, si le voulez aussi.
 TAIL. Je m'en va donc en la maison
 Tâcher d'en auoir la raison:
 Toy ce pendant icy pren garde
 Si la dame sort: & ne tarde
 De me venir soudain querir,
 A fin que la vienne guerir.
 FIN. Donnez ordre au fait ordonné.
 TAIL. L'ordre y est desia tout donné:
 S'elle ne veut de son bon gré,
 Je l'enuoiray bon gré mal gré.
 FIN. Aa, Monsieur, donnez vous bien garde
 D'vser de façon si hagarde:

Mais portez vous y doucement.

Plustost, donnez luy gayement

Tous ses joyaux & ses abis,

Que ne departiez bons amis.

TAIL. Je le veu. FI. Doncques ie ne doute

Que la belle ne vous écoute:

Mais allez, & ne tardez point.

TAIL. Je t'obey de point en point.

FIN. Voyez vous qu'en rien il varie?

Sent-il rien de la tromperie?

Je vous l'auoy tousiours bien dict

Que ne serois en rien de dict:

Il est à moy ce Capitaine.

Il faudroit, pour m'oster de peine,

Que Fleurie & sa chamberiere

Et Constant n'arrestassent guiere,

Mais qu'ils vinsent tout maintenant.

O quel heur! tout incontinent,

Au point que les ay souhaitez,

Les voi-cy tous comme apostez,

Qui s'en viennent à point nommé

Tistre le drap qu'auons tramé.

ACTE III. SCENE III.

FLEVRIE. PAQVETE.

CONSTANT. FINET.

FLEVRIE.

ALLON: forton: mais, que lon voye

Qu'il n'y ait ame qui nous oye.

PAQ. Je ne voy persone sinon

LE BRAVE,

Nôstre Finet. FL. Appelle don.

PAQ. Viença ho nôstre charpentier.

FIN. Oé suis-je vôstre charpentier?

PAQ. Et qui donc? FIN. Je ne suis pas digne
De toucher apres toy la ligne.

O comme elle est fine fretée!

O qu'elle a la langue affetée!

O comme elle a donné son cas

Au Capitaine Taillebras!

PAQ. Cela n'est rien : prenons courage:

Il faut bien faire davantage.

FIN. Continuez tant seulement,

Scelon le bon commencement,

A bien fere vôstre devoir.

Le Capitaine est allé voir

S'enuers Emeé il pourra fere,

Qu'avecque sa seur & sa mere

Elle s'en veule aller à Nante.

CON. Cela va bien, & m'en contente.

FIN. Qui plus est, luy donne en pur don,

Ce qu'elle a de beau & de bon,

Et veut qu'ell' l'emporte avec elle:

La resolution est telle,

Suiuant l'aduis que j'ay donné.

CON. Finet, l'as-tu si bien mené?

C'est chose fort aisée à faire,

Puis qu'elle & luy le veulent faire.

S'il est prompt à lâcher la prise,

Elle est bien de bonne reprise,

Et ne demande qu'à reprendre,

Pourueu que l'autre veule rendre.

FIN. Ne sçauous pas, quand on poulie
 Quelque grosse pierre écarrie,
 Par la gruë au haut d'vne tour,
 Qu'on n'en craint sinon le retour?
 Ce n'est tout la monter en haut:
 Sur tout en la montant il faut
 Craindre, que n'y regardant pas
 Elle tombe du haut en bas.
 Maintenant la pierre est montce:
 Gardon nous de la demontee
 Deuant qu'elle soit bien assise.
 Maintenant la braue entreprise,
 Que par-ensemble auons dressée,
 Iusques au sommet est haussée:
 Mais gardon la du plus haut feste
 De retomber sur nostre teste.
 Car si Taillebras s'en défie,
 Il y aura de la folie.
 Et pource il faut plus que jamais
 Vser de ruse deormais.

CON. Iusque icy ne nous manque rien,
 Et ne peut que tout n'aillç bien:
 Trop fines gens, proms à bien faire,
 S'entremettent de nostre affaire:
 Trois femmes qui en valent vint,
 Toy pour le quart, moy pour le quint,
 Pour le sixieme le vieillard,
 Qui n'en quitteroit pas sa part.
 FIN. Il n'est si forte forteresse
 Qu'on ne print par tant de finesse:
 Faites seulement le deuoir.

LE BRAVE,

FL. C'est pourquoy sommes venus voir,
Et tout expres te demander,
Que tu voudras nous commander.

FIN. C'est bien fait : or ie vous commande,

FL. Dy ton vouloir que ie l'entende.

FIN. Mon vouloir est, que gentiment,
Proprement, & galamment,
Nostre Capitaine ait la trouffe.

FL. I'y courrasse tôt : ne me pousse.
Est-ce tout ? tu me bous du lét.

FIN. Sçes-tu comment ? FL. Ie scé le fét.

C'est qu'il faut que semblant ie face

Que pour son amour ie trepasse :

Qu'estant sans luy ie ne puis viure :

Que j'ay resolu de le suiure,

Et mon mary abandonner,

Pour à luy du tout me donner.

FIN. Mais sur tout n'oublie à luy dire

Et luy affermer, que le sire

Ton fâcheux de mary, Bontams,

Ne retournera de long tams

D'Anuers, où il est ce jourduy,

A fin qu'en la maison d'autruy

Il entre sans aucune doute.

FL. Tu parles tres-bien. FIN. Mais écoute,

Si tôt qu'il sortira dehors,

Sor aussi toy. Ie veu qu'alors

Tu faces bonne mine à part,

Te tenant bien loing à l'écart :

Et te gardant d'estre hatiue,

Fay la honteuse, la craintiue,

La modeste, comme estonnée
 De voir personne si bien née,
 En maintien, en taille, en corsage,
 En plaisance de beau visage:
 Comme si tu tenois, au pris
 De ses grands beautés, à mépris
 Toute la tienne. Et me le louë
 Tant & tant & tant, qu'il s'engouë
 De fine force de louanges:
 C'est comme il faut que tu le ranges.

FL. Je le scé: seras-tu contant,
 Quand ie te rendray tout contant,
 Ma besongne si bien conduite,
 Qu'il n'y ara point de redite?

FIN. Il me faudra lors contenter.
 Monsieur c'est à vous d'écouter
 A vostre tour, pour vostre asere
 Ce qu'areZ maintenant à fere.
 Si tost qu'on ara fait cecy,
 Faites que reuenieZ icy,
 Comme vous les verreZ entrees
 Dans ceste maison, dépestrees
 De nostre fat: n'arresteZ guiere,
 SorteZ tôt par l'huis de derriere,
 Et vous en veneZ déguisé
 En matelot, tout auisé
 De faire tresbien semblant, d'estre
 Des autres batchiers le maistre,
 Celuy à qui est le bateau,
 Qui attend Emec sur l'eau,
 Mais veneZ vous-en affublé

LE BRAVE,

D'un bonnet tané, redoublé,
 Espais, enfumé, qui soit gras,
 Gras à lard, à double rebras:
 Chauffez-vous de ces chausses vagues
 Qu'ils portēt, qui n'ont point de bragues:
 Envelopez-vous d'une grand' mante,
 Qui vous traîne jusqu'à la plante,
 Que vous trousserez sous le bras,
 Cachant la main dans le rebras.
 Qu'elle soit tanée, enfumée,
 De la teinture acoutumée
 De ceux qui hantent la marine:
 Et sur tout fētes bonne mine,
 Le bonnet sur l'œil enfonçant,
 Et les deux chatunes fronçant,
 Ayant le poil aussi rebours
 Et mêlé, que le poil d'un ours.
 Vous trouuerez l'abit complet
 Chez Bontams. C O N Que sera-ce fēt,
 Quand ainsi vestu ie seray?
 Que ne dis-tu que ie seray?
 F I N. Vous viendrez icy de la part
 De la mere d'Emee, qui part
 Pour s'en aller, & n'attend qu'elle
 (Ce direz-vous) & que si elle
 Delibere d'aller à Nante,
 Qu'en haste elle se diligente
 Pour aller quand & vous au port,
 En donnant ordre pour le port
 Des hardes, à mettre au bateau.
 Autrement (par ce qu'il fēt beau,

Et le vent est tourné d'amont)

Que vous mettez la voile à-mont.

CON. Vrayment ceste fourbe me plest:

Acheue: FIN. Tout le reste est prest:

Car elle ne tardera guere,

Pour ne faire attendre sa mere.

CON. Tu vas trop. FIN. Tandis ie feray

si bien, que celuy ie seray

Que Taillebras luy baillera,

Qui ses hardes luy portera

Au port à mettre dessus l'eau:

Et j'entreray dans le bateau:

Mais quand vne fois j'y seray,

Dieu sçache si j'en sortiray,

Que ie ne le voye arriué

Là, doù ie verray le paué

De la bonne ville de Nante.

CON. S'il est vray, Finet, ie me vante,

En payment de tous ces bons tours,

Que tu n'y seras pas trois jours,

Que ie ne te donne à conoistre,

Que tu as seruy vn bon maistre.

FIN. Là comme là: mais viteement

Allez changer d'acoutrement.

CON. Est-ce icy tout? n'oublis-tu rien?

FIN. C'est tout que le reteniez bien.

CON. le m'en va donc. FIN. Et vous aussi,

Retirez-vous toutes d'icy

Dans la maison: ie sçay fort bien

Que l'autre n'arrestera rien,

Mais incontinent sortira:

~~...~~
 C'est ovre
 157

LE BRAVE,

AlleZ: car il n'y faillira.

FL. Nous ferons ton commandement.

FIN. Faites, alleZ donc viteement:

Et ie vas icy dans la porte,

N'atendant que l'heure qu'il sorte.

Ie luy ay bien tendu la trape,

Et ne faut pas qu'il en échape:

Mais deuant que soit gueres tard,

Le verreZ pris au traquenard.

Il est à nous ce gros poisson,

Qui est amors à l'ameçon.

Quelque abile homme qu'il se face,

Il entrera dedans ma nasse.

ACTE V. SCENE I.

FINET. TAILLEBRAS.

FINET.

GAre, gare: voi-cy le braue
Qui les cœurs des Dames esclau:

Nulle ne se treuve en sa voye

S'elle ne veut pâmer de joye:

Qu'on s'oste deuant sa fureur,

Qui ne voudra mourir de peur:

La maison tremble sous les pas

De nostre vaillant Taillebras.

Ie l'oy: le voi-cy hors la porte:

Bonnes nouvelles il nous porte.

TAIL. Tout cela que j'ay demandé

A Emee, m'est accordé:

D'elle par

D'elle par amitié j'ay u
Le tout, comme ie l'ay voulu.

FIN. Monsieur qu'auous tant fét leans?

TAIL. Ie n'y ay pas perdu mon tams!

Ie sçay ce que n'ay jamais sçu,

Car ie n'auois onc aperçu,

Que cette femme m'émaist tant;

Comme ie l'ay sçu maintenant.

FIN. Comment cela? TAIL. Que de prieres!

Que de propos! que de manieres!

Que de soupirs! que de langueurs!

Que de larmes! que de longueurs!

Si l'ay-ie à la parfin gaignee,

Et j'en ay fét ma destinee:

Vray est, que luy ay accordé

Tout ce qu'elle m'a demandé:

Mesme ie t'ay donné à elle,

Ne pouuant refuser la belle.

FIN. Moy! qu'il faille que ie la suiue!

Est-il possible que ie viue

Forbany de vostre presence?

TAIL. Courage, aye bonne esperance:

Laisse, ie te retirera.

FIN. Iamais si eureux ne seray!

TAIL. Vrayment j'ay pris assez de peine

Pour empescher qu'elle t'emmeine:

Mais il m'a salu luy quiter,

Me voyant tant solliciter.

FIN. Mon premier espoir est en Dieu,

Et puis en vous en second lieu:

Mais combien qu'il me face mal,

LE BRAVE,

Comme à vostre seruant loyal,
Dequoy maintenant me faut estre
Osté d'avec vn si bon maistre,
Au moins ce m'est quelque plaisir,
De vous voir ainsi paruenir
Par moy, à la belle voisine,
Dont vostre valeur est tant digne.

TAIL. Que sert tenir tant de langage?
Ie te feray bon aduantage,
Et fay qu'elle te rende à moy.

FI. Ie l'essairay. TAI. Tant micux pour toy:
Il me tarde que ce n'est fêt.

FIN. Monsieur, vous seriez trop parfêt,
Si dontiez vos affections:
Ne monstreZ tant vos passions,
CommandeZ-vous. Mais la voi-cy,
Qui sort pour s'en venir icy.

ACTE V. SCENE II.

PAQVETE. FLEVRIE.

TAILLEBRAS. FINET.

PAQVETE.

DAME voyla le Capitene.
FL. Où? PA. Le voyla qui se pourmene
Sur main gauche. FL. Ie le voy bien.
PAQ. Mais sans faire semblant de rien,
GuigneZ-le seulement du coin
De l'œil, le regardant de loin:
A fin qu'il n'aperçouue pas

Que nous le voyons. FL. *Parlon bas.*

PAQ. *Asteure il faut que deuenions,
De mauuaises que nous estions,
Mechantes en extremité.*

FL. *Toy, qui desia l'as acosté,
Commence à nous battre la voye.*

PAQ. *Dites haut, à fin qu'il vous oye.*

FL. *Las! à l'heure que ie le vy,
Mon pauure cœur me fut rauy!
il faut maintenant aller voir,
si ie pourray bien le rauoir.*

*Fy de mon cœur: il n'est plus mien.
si luy plaist l'auouër pour sien,
Ie ne veu qu'il me soit rendu:
Ce m'est bien de l'auoir perdu.*

TAIL. *Entens-tu bien ce qu'elle dit?*

FIN. *C'est de son cœur qu'elle perdit,
Quand elle deuint amoureuse.*

*Qu'asteure elle se sent heureuse
De venir en vostre presence!*

PA. *Quel heur ce vous est, quād j'y pèse!*

TAIL. *O que lon m'aime! Ie le voy.*

FIN. *Vous le valez en bonne foy.*

FL. *Mais tu me dis grande merueille,*

Qu'il t'ait ainsi presté l'oreille,

Tellement qu'il t'ait accordé

Tout ce que luy as demandé.

Comme as-tu si bien rencontree

L'heure pour y auoir entree?

On dit qu'il y a plus de presse

Qu'à parler à vn Roy. PAQ. *Maistresse,*

LE BRAVE,

Longue poursuite & patience
 M'ont fait obtenir audience,
 Apres vn difficile accez,
 Dont auez tresseureux succez.
 FIN. Monsieur voyez l'opinion,
 Voyez la reputation,
 En laquelle estes enuers elles.
 Vous pipez les cœurs des femelles.
 TAIL. C'est bien force que ie l'endure:
 Ma beauté ce mal me procure.
 FL. Dieu d'amours ie t'en remercie.
 Mais ie te requier & supplie,
 De faire, que celuy que j'ême
 De tout mon cœur, m'ême de même.
 Tant puisse mon amour valoir,
 Qu'il condescende à mon vouloir.
 PAQ. J'ay bien espoir qu'il le fera:
 Gracieux il vous émera,
 Encores qu'il défavorise
 Mainte Dame qui le courtise.
 Toutes les autres il dédaigne,
 Sinon vous qu'il veut pour compagne.
 FL. C'est la crainte qui me tourmente,
 Procedant d'amour vehemente,
 Pource qu'il est si difficile:
 Que ie ne sois assez gentile
 A son gré: que me voyant telle
 Comme ie suis, ie soy moins belle
 Que sa grand beauté ne merite:
 Et qu'ainsin il me déherite
 De sa faueur & bonne grace.

PA. N'ayez point de peur qu'il le face,
Mais pour suiuez vostre entreprise.

TAIL. Vois-tu comme elle se déprise?

FL. Ne m'as-tu point faicte plus belle,
Que ie ne suis, par ta cautelle?

PAQ. Il vous trouuera plus parfete
De moitié, que ne vous ay fete.

FL. A ses genous me jeteray,
Et humblement le requerray
De me vouloir prandre pour fame,
Et luy vouray le corps & l'ame.

Mais pour poursuite que ie face,
Si ie ne reçooy tant de grace,

Ie me turay par desespoir!

Car sans luy quel bien puis-ie auoir?

Sans luy ie n'ay de viure enuie!

Sans luy ma vie n'est plus vie!

TAIL. Ie veu garder qu'elle ne meure.

L'acosteray-ie tout asteure?

FIN. Nenny non: car si vous offriez,

A trop vil pris vous-vous metriez:

Laissez-la vous venir chercher,

Vous attendre, vous pourchasser,

Vous desirer, si tout à-coup

Ne voulez amoindrir beaucoup

De cet honneur qu'auuez aquis,

D'estre ainsi des Dames requis.

Donnez-vous garde de le faire:

Car c'est vne chose bien claire,

Que depuis que les hommes sont,

Ie n'en sçache que deux, qui ont

LE BRAVE,

Esté cherchez ardemment

Par les fames. Premièrement

Le beau Paris natif de Troye,

Et vous à qui tant d'heur s'otroye.

FL. Je va leans : cour l'apeler,

Fay le sortir : j'y veus aller.

PAQ. Mais atendon que quelqu'un sorte:

Vostre passion vous transporte.

FL. Je ne puis durer que ie n'aille.

PAQ. L'huis est fermé. FL. Vaille que vaille.

Je rompray l'huis. PAQ. Vous n'estes sage:

Ne croyez pas vostre courage:

Dissimulez, allez tout beau.:

FL. S'il est aussi sage que beau,

Quand pour son amour ie feroiy

Quelque folie, j'en aroy

Aisément de luy le pardon.

Car il est aussi beau que bon.

FIN. Comme l'amour se jouë d'elle!

TAIL. Je sen cet amour mutuelle.

FIN. Parlez bas qu'elle ne l'entande,

Elle en prendroit gloire trop grande.

PAQ. Pourquoi musé vous en la sorte?

Laissez que ie batte à la porte.

FL. Celuy que j'aime n'y est point.

PAQ. Comment le scauons si apoint?

FL. Je le scay : quand il y seroit,

Mon nez quelque vent en aroit.

TAIL. L'amour grande qu'elle me porte,

La fét deuiner en la sorte.

FL. Celuy là que mon cœur desire,

COMEDIE.

De qui l'amour tant me martyre,
Est icy bien pres quelque part.
L'odeur qui de ses graces part
Me donne au nez TAIL. Elle voit micux
Asteure du nez que des yeux.

FIN. Amour l'aveugle par ma foy.

FL. Je te supplie soutien moy!

PA. Pourquoy? FL. Que ie ne tombe à bas!

PAQ. Qui a til? FL. Je ne puis helas

Me tenir de bout! mon cœur fond!

Par mes yeux mes esprits s'en vont!

PAQ. L'auons vcu? FL. Je l'ay veu! PAQ. Où est-ce

Qu'il est donc, ma douce Maistrisse!

Maudi soy-ie si ie le voy.

FL. Hé, tu le verrois comme moy

Si tu l'aimois comme ie l'ême!

PAQ. Si j'osoy dire que ie l'ême,

Vous ne l'aimez pas dauantage,

Que j'aime ce beau personnage.

FIN. Toute fame qui vous regarde

Il faut que de vostre amour arde.

TAIL. Me l'as tu ouy dire ou non?

Venus me tient pour son mignon.

FL. Ma Paquete, ma bonne amie,

Va parler pour moy ie t'en prie.

TAIL. Comme elle craint en mon endroit!

FIN. L'autre s'en vient à vous tout droit.

PAQ. J'ay affaire à vous. TAIL. Nous à toy.

PAQ. Voi-cy madame. TAIL. Je la voy.

PAQ. Commandez donc qu'elle s'en viene.

TAIL. Fay la venir, qu'à moy ne tiene.

LE BRAVE,

Je me commande puis naguiere,
D'vser de plus douce maniere,
Que quand tu m'as parlé pour elle:
Je ne veu dedaigner la belle.

P A Q. Vous aprochant, elle ne peut
Dire vn mot de ce qu'elle veut.

Cependant qu'elle vous regarde,
Le desir que vostre œil luy darde
A coup luy a coupé la langue,
Et ne peut dire sa harangue,

T A I L. Je seray, sans qu'elle la die,
Medecin de sa maladie.

P A Q. Voyez-vous pas, comme elle tremble,
Palist & rougist tout ensemble,
Depuis qu'avez mis l'œil sur elle?

T A I L. Ce n'est pas chose fort nouvelle:
Les hommes armez en font bien
Autant ou plus : cela n'est rien.
Retire la dans la maison.

P A Q. Et vraiment vous avez raison,
Vous l'y verrez tout à loisir,
S'il vous plaist, selon son desir.

T A I L. Que veut-elle que ie luy face?

P A Q. C'est qu'elle ait vostre bonne grace:
Qu'il vous plaise d'aller chez elle:
Qu'elle soit à vous, vous à elle:
Qu'elle vse avecques vous sa vie:
C'est dequoy elle a plus d'enuie.

T A I L. Iray-ie vers elle qui a
Vn mary? P A Q. Long tams il y a
Que son mary n'est plus leans:

*Il est bien fort loing d'Orleans,
Au pays de Flandre en Anuers.*

*Que là peust-il paistre les vers
De sa malheureuse charogne!*

Toujours ce sot vieillard nous hogne:

Laiſſons-le là pour ce qu'il vaut.

T A I L. Y est-il au moins ? P A Q. Il le faut

Depuis le tams qu'il est party:

Que Dieu luy doint mauuais party!

Mais vous plaist-il que ie l'assure

Que la viendrez trouuer aſteure.

T A I L. Ouy, i'iray tout maintenant,

P A Q. Venez doncques incontinant,

Et ne vous faites point attendre,

Pour ne donner à son cœur tendre

Trop d'ennuis & trop de langueur:

Venez & n'vscz de longueur:

T A I L. Non feray-ie, retirez vous.

P A Q. Monſeigneur auſſi faiſons nous.

T A I L. Mais qui est-ce que ie voy là?

F I N. Que voyez vous? T A I L. Vn que voyla

Tout abillé à la marine.

F I N. Il nous cherche, ie le deuine:

C'est le batelier qui s'en vient

Querir Emeé: il m'en ſouuient.

LE BRAVE,
ACTE V. SCENE III.

CONSTANT. FINET.
TAILLEBRAS.

CONSTANT.

SI j'ignoroy que les amours
Ont faict jouer bien d'autres tours
A prou d'autres, i'aroy grand honte
Et grand vergogne, & feroiy conte
Qu'on me vist en cet equipage:
Mais sçachant qu'on fait d'auantage
Pour l'amour, ie n'en fay grand conte,
Ie n'en ay vergogne ny honte.
Mais voyla Finet & ma grue
Qui se pennade par la rue:
Il faut qu'autre propos ie tienne,
Et de mon fit il me souuicenne.
Ie croy que la paresse est mere
De la fame: il n'a guere affere
Qui attend fame. Fetardie,
Ie dy la mesme fetardie,
Par ma foy n'est pas si fetarde
Qu'est vne fame: qui se farde,
Qui s'atife, qui se regarde,
Qui plaint, qui geint, qui se mignarde,
Et vous vcla tout ébaï
Qu'il est nuict seray ie meshuy
A tracasser sur le paué?
Me voyci ce croy ie arriué
Deuant l'huis d'Emee. Il est tams

De sçauoir si elle est ceans:

I'y va tabourder. hola hó!

Qui est ceans? respondeZ hó!

FIN. Ieune homme qu'est-ce qu'il y a?

Qui es tu? que cherches tu là?

CON. C'est Emee à qui i'ay affaire:

Ie vien de la part de sa mere

Pour sçauoir si elle s'en vient,

Sinon que c'est qui la retient.

S'el' vient, qu'elle vienne, on l'attend:

Lon va mettre la voile au vent.

TAIL. Tout est prest: hó Finet auance,

Va t'en querir en diligence

Emee: haste-la de partir.

Elle a eu loisir d'assortir

Ses dorures & ses aneaux,

Et ses robes & ses joyaux,

Tout ce que ie veu qu'elle emporte.

Situ n'as l'eschine assez forte

Toy tout seul, pren des porte-fais

Pour t'aider. Fay tost si tu fais.

FIN. I'y va. CON. Pour Dieu double le pas,

Vien tost. TAIL. Il n'arrestera pas.

Dy compagnon, & ne t'en faches,

Qu'as-tu à cet œil que tu caches?

CON. J'ay vn bon œil. TA. C'est au fenestre

Que ie dy. CON. Par ma foy mon maistre,

Vray est qu'il ne me sert de rien,

Mais ie m'en aidasse aussi bien

Que du droit (car il est entier)

Si i'usse esté d'autre mestier,

LE BRAVE,

Ou ie n'usse bougé de terre:
 Je l'ay perdu par vn caterre
 Qui m'est venu de hanter l'eau.
 Mais on nous attend au bateau
 Lon me fét trop muscr icy:
 Ils tardent long tams. TAIL. Les voicy.

ACTE V. SCENE IIII.

FINET. E MEE. CONSTANT.

TAILLEBRAS.

FINET.

Q V'est-ce cy ? n'essuyreZ vous point
 Ces pleurs ? E M. Que ie ne pleure point,
 Quand c'est force que ie m'en voise,
 Doù ie viuoÿ tant à mon aise!

FIN. VoyeZ vous là (madame Emee)
 L'homme par qui estes mandee
 De vostre mere & vostre sœur?

E M. Je le voy bien : mon Dieu le cœur!

TAIL. Sçais-tu, Finet ? F I. Plaiſt-il monsieur.

TAIL. Que ne t'en vas-tu ordonner,
 De ce qui m'a pleu luy donner,
 Pour le fere porter au port?

Va, trouue des gens pour le port.

CON. Madame Emee Dieu vous gard.

E M. A vous aussi. CON. C'est de la part
 De vostre mere & vostre sœur,

Que ie vien à vous. De bon cœur
 Toutes les deux se recommandent,

Et par moy ensemble vous mandent,

Que vous en veniez tout asteure,

Sans faire plus longue demeure:

D'autant que le bateau s'en va.

Et faut que la veniez voir là.

Elle fust venue elle mesme

Vous querir, sans le mal extrême

Qu'elle a d'un reume sur les yeux.

E M. Faut-il que j'aille ? il le vaut mieux:

Puis que c'est ma mere j'iray:

Mais à regret ie partiray.

L'affection me le fet fere,

Que la fille doit à sa mere.

C O N. Vous monstre estre bien aprise,

Ie vous en louë & vous en prise.

T A I L. Scés-tu ? tout l'honneur & le bien

Qu'elle scét, c'est par mon moyen:

Si ie ne l'usse fere telle,

Ce ne fust pas grand chose d'elle.

E M. Ha ! c'est ce qui plus me tourmente,

Qu'il faille qu'ainsi ie m'absente

De tant venerable personne!

Vostre compagnie est si bonne,

Si agreable, & si plaisante,

Qu'elle possede qui vous hante:

Quant à moy ie sento y mon cœur,

Me tenant fiere d'auoir l'heur

D'estre à vous : tant vostre noblesse,

Vostre valeur & gentillesse!

T A I L. Ne pleure point. E M. Ie ne suroy

M'en engarder, quand ie vous voy!

L E B R A V E,

F I N. Prenon cœur : de ma part ie scé
Comme ie m'en sen empressé:

Et ie ne m'émervueille pas,
Dequoy vous faites si grand cas,
De partir ainsi de vostre aise,
L'homme n'ayant rien qui ne plaise.
Sa beauté, ses meurs, sa valeur,
Vous touchoyent viement au cœur:
Et moy, qui ne suis que valet,
Ie fon en larmes de regret
De perdre vn maistre si tresbon,
Quand ie voy sa bonne façon:
Et vrament il m'en fait pitié,
Voyant son peu de mauuaitié.

E M. Au moins faites moy tant de grace,
Qu'encore vn coup ie vous embrasse,
Dauant que soy plus eslongnee.

T A I L. Tu ne seras point dedagnee.

E M. O mes yeux ! mon cœur ! ô mon ame!

C O N. Laissez ie vous pry cette fame,
Vous ne luy donnez que tourment,
Vous la fetes mourir. T A I L. Comment?

C O N. Si tost qu'elle s'est retiree
D'avec vous, elle s'est pamee
Entreprise d'un mal bien aigre.

T A I L. Courez tost querir du vinaigre.

C O N. Il n'en faut point. T A. Pourquoi cela?

C O N. Retirez vous vn peu de là,
Et n'y soyez quand ses esprits

Luy reuiendront. T A I L. Qu'ay-ie mespris?

C O N. Vous estes cause de son mal.

Hé vray Dieu qu'elle sent de mal!

Le cœur luy estoufe au dedans:

Je ne puis d'y ferrer ses dens.

TAIL. Laisse la, qu'elle se reuienne.

CON. Laisson là donc, qu'à moy ne tienne,

Je regardoy s'il faisoit vent:

Nous deurions estre loing d. uant,

Il faut partir: ie m'en iray

S'il vous plaist, & la laisseray.

TAIL. Je ne veu pas qu'elle demeure!

CON. Le pauvre malheureux il pleure.

TAIL. Or sus donc, vous autres sorteZ,

Et avecques elle emporteZ,

Selon ce qu'auois ordonné,

Tout ce que ie luy ay donné.

FIN. Que ie r'acolle vne autre fois

Mon belaud, puis que ie m'en vois.

A Dieu seruiteurs & seruantes,

Gentils garçons & filles gentes,

A Dieu vous dy: & ie vous prie,

En vous souhaitant longue vie,

Qu'encores durant mon absence,

Au moins vous ayeZ souuenance

De vostre amy & compagnon,

Et qu' m'appela't par mon nom

Vous disieZ souuent, quelque part

Que tu sois Finet, Dieu te gard.

TAIL. Courage, Finet: ne te chaille.

FIN. C'est donc force que ie m'en aille

D'avecques vous, & qu' au partir,

Helas, ie me sçache tenir

LE BRAVÉ,

De pleurer ? TAIL. Aye patience.

FIN. J'ay seul de mon mal conoissance.

CON. Madame Emee, qu'aveZ vous?

Parlez : dequoy vous plaignez vous?

EM. Douce clarté, ie te saluë!

CON. Vous vela doncques rcuenuë:

EM. Pour Dieu ! quel homme ay-ie embrassé!

Peu s'en faut que ie n'ay passé

Le dernier pas : le mal extrême

Que j'ay souffert ! suis-ie moy-même?

TAIL. RepreneZ vos esprits m'amie:

Allez vous-en, Dieu vous conduic.

FIN. Quel ménage y a til icy?

TAIL. C'est que le cœur luy est transi

Au partir, & la pauvre Emee

S'est cuanouye & pâmee.

FIN. La personne rien n'aimeroit,

Qui de regret ne pâmeroit,

Laiissant si douce compagnie.

Mais monsieur, vn mot ie vous prie:

J'ay peur que soyeZ trop ouuert,

Et que par trop à decouvert

Nous jouyons nostre jeu. TAIL. Pourquoi?

FIN. Pource qu'icy deuant ie voy

Vn grand monde, qui nous verra

Porter cecy : qui s'enquerra

Que c'est, & qui vous le fét faire,

Vous blâmant. TAIL. Qu'en ont-il affaire?

Ce n'est rien du leur que ie donne:

Ce n'est que du mien que j'ordonne:

Ie ne fay conte de leur dire.

Mais il

Mais il est tams qu'on se retire:

AlleZ vous en : Dieu vous conduie.

CON. E M. Dieu vous doint bonne & longue vie.

FIN. Monseigneur, c'est pour vostre bien

Ce que j'en dy. TAIL. Je le scé bien.

FIN. A Dieu monsieur ! TAIL. A Dieu Finet.

FIN. Mon bon maistre ! TAIL. Mon bon valet !

FIN. AlleZ vous en tant vitement

Qu'il vous plaira : subitement

Je cour à vous, & vous atrape.

Il faut qu'encores il m'échape

Deux ou trois mots enuers mon Maistre,

Pour me donner mieux à conoistre:

A fin que de moy luy sounienne:

A fin qu'un remors luy reuicenne

D'ainsi m'auoir abandonné,

Et si legerement donné.

Bien que maint autre seruiteur,

Monsieur, ait tousiours eu cet heur

D'estre tenu en ranc plus haut

Que moy cheZ vous, il ne m'en chaut:

Mais si c'estoit vostre plaisir,

Et qu'il fust en moy de choisir,

J'aymeroy mieux seruir cheZ vous,

Que commander ailleurs sur tous

Les seruiteurs d'une maison:

Tant estes maistre de raison.

TAIL. Ne te décourage, Finet.

FIN. Vne chose au despoir me met,

En pensant qu'il me faut changer

LE BRAVE,

Toutes façons, pour me ranger
 A vne autre mode nouvelle,
 De seruir à vne femelle:
 Voyant qu'il me faut desapprendre
 Vos complexions, pour apprendre
 Les facheusetez d'une fame,
 Las, las, d'angoysse ie me pâme!
 TAIL. Va Finet, sois home de bien.
 FIN. Ie ne sçaroy fere nul bien
 Tout le demeurant de ma vie:

Vous m'en faites perdre l'enue.
 TAIL. Va, n'aten plus: à Dieu. FIN. A Dieu.
 Au moins vous souuienne, pour Dieu,
 De me faire quelque aduantage,
 S'il auient que i'entre en mesnage,
 Car ie vous en auertiray.

TAIL. Fay donc, ie ne t'y failliray.

FIN. Pensez & repensez souvent,
 Combien ie suis loyal seruant.
 Ce faisant vous conoistrez bien,
 Qui fet le mal, qui fet le bien.

TAIL. Ie scé prou ta fidelité:
 I'en ay conu la verité
 En prou de lieux par-cy deuant,
 Mais aujourduy plus que deuant.
 FIN. Vrayment sçaurez ce jourduy,
 Si gaillardement ie conduy
 Vn bon affaire. TAIL. Ie le sçay:
 Et n'en veux vn plus grand essay.
 Mais Finet ie s'en me venir

Vn vouloir de te retenir.

FIN. Monsieur gardeꝫ-vous de le faire,

Car les gens ne s'en pourroyent taire:

Et diroyent que serieꝫ menteur,

De peu de faict, & grand vanteur.

Mais ie veu qu'ils disent de moy

Que ie suis vn homme de foy,

Seruiteur loyal & fidelle.

Monsieur, si la chose estoit telle,

Que pensasse qu'honestement

Vous la peussieꝫ faire, vrement

Ie vous conscilleroy la faire:

Mais c'est chose qu'on ne doit faire:

Ie vous pry gardeꝫ vous en bien.

TAIL. Bien, vaten: ie n'en feray rien,

Puis qu'il faut que passe par là.

A Dieu donc. FIN. Et moy par là.

Il vaut mieux s'en aller: à Dieu!

TAIL. A Dieu mon bon valet, à Dieu.

FIN. A Dieu Dieu! mon doux Maistre, à Dieu.

TAIL. Deuant qu'il eut faict ce faict cy,

Ie pensoy que ce valet cy

De tous mes valets fust le pire:

Mais l'ayant veu si bien conduire

Tout le fet de cette entreprise,

Ie voy qu'il est homme de mise,

D'assurance & fidelité.

Ie me suis vn peu trop hasté

De le laisser, & me repens

De l'auoir perdu. il est tams

LE BRAVE,

Maintenant que j'aïlle d'icy
 Voir mes amours, qui sont icy
 Dedans. Il faut que quelcun sorte,
 Car j'enten du bruit en la porte.

ACTE V. SCENE V.

SANNOM Laquais.

TAILLEBRAS.

SANNOM.

NE m'en dites pas d'auantage,
 Laissez m'aller, ie suis trop sage:

I'enten mon fait, & le feray:

Où qu'il soit ie le trouueray.

Ie ne veux épargner ma pene,

Tant qu'icy ie le vous amene.

TAIL. Ie va deuancer ce garçon:

Il me cherche, à voir sa façon.

SAN. Aa Monsieur, c'est vous qu'on demande:

Ie vous cherche : à vous on me mande,

O grand & braue personnage,

Qui recceuez tant d'auantage

De deux grands Dieux. TA. Qui sont ces Dieux?

SAN. Venus douce, & Mars furieux.

TAIL. Le gentil petit garçonnet.

SAN. Vne requeste elle vous fét,

Qu'il vous plaise entrer. La pauuette

Vous songe, souspire & souhette:

N'aime que vous : & cependant

Elle meurt en vous attendant.
 Secourez tost la pauvre amante,
 Qui pleure, sanglotte & lamente.
 Qu'attendez-vous ? que n'entrez-vous ?
 TAIL. I'y vas. SAN. Et tant vous allez doux !
 Il s'est jetté dans les filets
 Tant des Maistres que des valets,
 Qui luy auoyent dressé l'enceinte.
 Le vieillard l'attend à l'atteinte,
 Pour surprendre cet adultere,
 Qu'on iugeroit, à luy veoir fere
 La piaffe, quelque Rodomont.
 De morgue il traueille d'un mont,
 Mais il enfante vne soury.
 D'une autre chose ie me ry,
 C'est que le fat se fét accroire
 Qu'il a quelque grand' beauté, voire
 Que nulle fame ne se garde
 De l'aimer, s'elle le regarde:
 Mais toute fame qui le voit,
 Le hayt aussi tost qu'el le voit.
 Or vela desia la meslee,
 I'en oy le bruit & la hulee:
 Il faut s'aprocher vn petit,
 Pour entendre ce qu'on y dit.

LE BRAVE,
ACTE V. SCENE VI.

BONTAMS. PAQVETE.

SABAT, Cuisinier. SANÑOM.

FLEVRIE. TAILLEBRAS.

BONTAMS.

A Vous, à vous monsieur le veau.
PAQ. Qu'il se déplaist d'estre si beau!
SAB. Au renard, au renard coué.
SAN. Au renard qu'il soit écoué.
PAQ. Hou le mastin, hou le mastin.
SAB. Hou le souin, hou le souin.
PAQ. Courez, venez voir le gros rat.
SAN. Gardez la part à nostre chat.
BON. Baillez luy des femmes de bien.
SAB. Mais plus tost des noces de chien.
PAQ. Est-il honteux ? est-il penaud ?
SAN. Demandez s'il a le cul chaud.
PAQ. On l'estouperoit bien asteure
D'un grain de mil, ie m'en assure.
SAN. Le gueu, le poltron, le truant,
SAB. Le matou qu'il vesse puant.
SAN. Il a trouué vne ressource.
SAB. Mais c'est pour luy vider sa bourse.
PAQ. Cinq cens coups : le robin est pris.
BON. Il ne robine à moindre pris.
FLEV. Le mignon de Venus endure.
PAQ. Sa beauté ce mal luy procure.

S A B. Il les luy faut trancher tout net,
Au braue Roland d'Orcanet.

P A Q. Gardez-le qu'ayons de sa race,
S'il nous veut faire tant de grace,
A fin que voyons des enfans
De son cors qui viuent mille ans.

S A N. Il n'aroit garde de le faire.

P A Q. Il seroit aussi trop vulgaire.

B O N. S'il ne veut marcher qu'on le traine
Par force ce beau Capitaine:

Qu'on l'enleue comme vn cors saint,
Le méchant, qui ne s'est pas saint
De comettre telle traïson
Dedans vne honeste maison.

Qu'on le soutienne, & qu'on le serre
Haut entre le ciel & la terre.

T A I L. Ah seigneur, ah ie vous supplie!

B O N. C'est pour neant que lon me prie.

Sabat, regarde à ton couteau

Qu'il soit affilé bien & beau,
Et qu'il tranche comme vn raïoir.

S A B. On s'y voit comme en vn miroir,

Tant il est cler: mais il se frippe

D'enuie qu'il a de la trippe

De ce ribaud. Qu'on me le baille,

Que ie face de sa tripaille

Vn colier autour de sa gorge.

T A I L. Ie suis perdu! S A B. Que ie l'égorge,

A fin que ce soit plustost fét.

T A I L. Mes amis, qu'ay-ie tant forfét!

LE BRAVE,

BON. Il respond: ne l'égorge pas.
 Dauant ie veu que haut & bas
 Il soit estrillé dos & ventre.
 Faut-il qu'en ceste sorte on entre
 En la maison d'autruy, pour fére
 Et comettre ainsin adultere
 Auecques la fame d'autruy?

TAIL. Ie meure donc si aujourduy
 On ne m'estoit venu chercher.

BON. Il ment, frapez. TA. Ie vous pry tous
 Oyez-moy. BON. Que ne frapez-vous?

TAIL. Vn mot, s'il vous plaist vous tenir.

BON. Dy. TAIL. Lon m'a prié d'y venir.

BON. En as-tu pris la hardiesse?

TAIL. Seigneur, ie vous pry qu'on me lesse.
 Las i'ay esté assez batu

Pour vn jour! BON. T'en contentes-tu?
 Si tu l'es, ie n'en suis contant,

Qu'on me le bate encore autant.

TAIL. Au moins oyez vne parolle,
 Auparauant que lon m'afolle.

BON. Dy quelque excuse qui nous meue.

TAIL. Ie pensoy que fust vne veue,
 Et pour certain la chamberiere,

Qui en estoit la courretiere,
 Me l'auoit fait ainsin entendre.

BON. Iure de jamais ne te prendre,
 Pour te vanger aucunement,

Par justice ny autrement,
 A nul de ceste compagnie,

Pour toute la gallanterie
 De point en point si bien complete,
 Qu'à ce jourduy nous t'auons fête:
 Tant pour auoir esté batu,
 Que pour deuoir estre batu
 Encor autant : si par pitié
 Ne châtions ta mauuairié,
 Et si te laissons échaper
 Sain & sauue, sans te fraper
 A mort, toy le mignon chery
 Et des Dames le fauory.

TAIL. Je jure Dieu & tous les saints,
 Si j'échape d'entre vos mains,
 Et qu'il leur plaise tant m'aider,
 De jamais ne vous demander
 Rien qui soit, pour tout cet er... ry,
 Que m'auetz donné ce jourduy
 En me batant. Seigneur, au moins
 Ne retenez point de témoins,
 Pour tout ce fét : ie vous suply
 Metton toute chose en oubly.

BONT. Si ta promesse tu faussois?

TAIL. Que par tout estimé ie sois
 Le plus méchant homme du monde:
 Que jamais en chose du monde
 Ie ne soy creu en témoignage,
 Tout le demeurant de mon âge.
 SAB. Il faut encores nous ébatre
 A l'estriller & le bien battre,
 Et puis nous luy donrons congé.

LE BRAVE,

TAIL. Vrayment ie t'en suis obligé:

Que Dieu te le rende, Sabat:

Tu es toujours mon aduocat,

Et ne plaides que pour mon bien.

SAB Ca donques ie ne sçay combien:

Ca quelques bonnes pieces d'or,

Et plaideray ta cause encor:

Ca vingt écus. TAIL. Pourquoi cela?

SAB. Pource qu'encore te voila,

Et les témoins ne retenons

Pour le fait où te surprémons.

BONT. LaisseZ-l'au diable, qu'il échappe:

Mais ne luy rendeZ ny sa cappe,

Ny son épee, ny son bonnet,

Ny sa dague, ny son colct.

SAB. Encor le pendard tire arriere.

TAIL. Vous m'auéZ d'estrange maniere

A cous de bâton amolly:

Mais laissez-moy ie vous suply,

BONT. Laissez-le aller: qu'on le delie.

TAIL. Humblement ie vous remercie.

BONT. Si jamais ceans te retreuve,

I'auray les témoins pour la preuue.

TAIL. Ie n'allegue rien alençontre.

BONT. Laissons-le icy fère sa montre:

Il s'est mis à bonne raison.

Retiron-nous dans la maison.

ACTE V. SCENE VII.

TAILLEBRAS. HVMEVENT.

TAILLEBRAS.

AY-ie au moins toute ma personne?
 Suis-ie entier? ce qui plus m'étonne,
 Ce sont tant de gens que ie voy,
 Qu'ils ne déposent contre moy,
 M'auoir vu quand ie suis entré.
 Ie n'en suis pas bien depestré:
 Quant à eux, ils m'ont fait iurer:
 Mais d'eux ie ne puis m'assurer.
 M'aroyent-ils bien faict tant d'excés,
 Pour m'en mettre après en procès?
 Nenny non: puis qu'ils m'ont lâché,
 I'en suis ce qu'en seray fâché.
 Mais ie m'estime trop heureux,
 Sauué d'un pas si dangereux.

HVM. Voy, voy, voy! en quel equipage
 Voy-ie mon maistre? quel visage!
 Quel regard! quel port! quelle grace!
 O qu'il est blême par la face,
 Croyzant les bras tout éperdu!
 Mais à quel jeu a til perdu?
 Ie suis bien fort émerueillé
 Si ce n'est au Roy dépouillé.

TAIL. Ne trouucray-ie point asteure
 Quelqu'un des miens qui me sequeure?
 Emee est-elle desia loin?

LE BRAVE,

Dy le moy. H V M. Elle est bien fort loïn
 Long tams a. T A I L. O le grand malheur!
 H V M. Vous cririeZ, ô double malheur
 Par lequel vous estes passé,
 Si vous sçauiez ce que ie scé.

T A I L. Que scés-tu? H V M. Celuy du bateau,
 Qui auoit sur l'œil vn bandeau,
 Ce n'estoit pas vn batelier.

T A I L. Et qui donc? H V M. D'un autre mestier,
 C'estoit vn amoureux d'Emee,
 Qui vous l'a tresbien enleuee.

T A I L. Comment le scés-tu? H V M. Ie le scé.
 Car j'ay bien veu qu'ils n'ont cessé
 De s'entrerire par la ruë,
 Dés qu'ils vous ont perdu de vuë.
 Et dès qu'ils ont esté sur l'eau,
 Et de se baiser au bateau,
 Et de s'embrasser, & se joindre,
 Et de se jouer sans se feindre:
 Et Finet de se prendre à rire,
 De se gaudir, & de me dire
 Mille brocars, mille sornettes,
 De moy & de vous qui là estes.

T A I L. Moy malheureux! moy miserable,
 Qu'on fét ainsi seruir de fable!
 Ah Finet, méchant que tu es,
 Tu m'as tendu tous ces filets!
 Tes finesses m'ont affiné:
 Les croyant trop j'ay mal finé:
 Mais ie conoy qu'ay merité

D'estre de la façon traité.
 Si tous ceux qui sont adulteres
 Receuoyent de pareils saleres,
 En ceste ville on les verroit
 Plus cler-semeꝛ qu'on ne les voit:
 Et peut estre qu'en cette bande
 La presse ne seroit si grande.
 Ils en creindroyent plus le loyer,
 En aimeroient moins le metier.

EPILOGUE.

RATON.

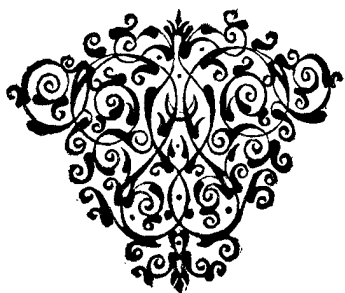
Messieurs, ce n'est point moquerie:
 Vn mot de Raton ie vous prie:
 Finet a joué le Prologue,
 Raton va jouer l'Épilogue.
 Il vous a fait de lons discours,
 Ie vous feray les miens plus cours:
 Raton plus petit que Finet
 Ne vous tiendra qu'un tantinet,
 Sçauons qui m'a fét l'entreprendre?
 C'est pour ceux qui voudroyent reprendre
 La fin de nostre Comedie,
 D'auoir vne froide sortie,
 D'autant qu'ils ont veu Taillebras
 Croiꝛer tragiquement les bras.
 Mais outre le droict apparant
 Nous auons vn tresbon garant,

LE BRAVÉ,

Qui s'est garenty de l'outrage
 De deux mille ans & dauantage.
 Nul entre les bons ne se trouue
 Tant outrecuidé, qu'il reprouue
 L'euvre si long tams aprouué,
 S'il n'a le sens bien reprouué.
 Quant est de nostre Capitaine,
 Messieurs, ne vous en donnez peine:
 Il est plus joyeux que fâché,
 D'estre quite à si bon marché:
 Son écornifleur Gallepain
 Se contentera pour du pain:
 Finet n'est que trop fin pour prendre
 Cela qui doit content le rendre:
 Humeuent quelque vent qui vente,
 Face laid ou beau, se contente:
 Emee qui est tant emee,
 Doit estre contente estimee:
 Ostez vne s de Constant,
 Constant demeurera Contant:
 Fleurie & sa gaye Paquete
 Ont tout ce que leur cœur souhaite:
 Quant est du cuisinier Sabat,
 Il est contant de son sabat:
 Le laquais de Bontams Sannom
 Sçait bien s'il est contant ou non:
 Bref nous tous, pour estre contans,
 Allons souper avec Bontams,
 Qui a joué le personnage
 D'un vieillard, estant de jeune âge.

Nous prenons ce jeune Bontams,
A fin qu'il nous dure long tams.
Bien peut se contenter Bontams,
Qui rend tous les autres contans.
Encor vn petit motelet,
Qui n'a rien de mal ny de laid:
Louange est de bon cœur amie,
Le blâme accompagne l'enuie:
Assez de hardis repreneurs,
Peu de modestes apreuteurs.
Il vaudroit beaucoup micux aprendre
Des maistres, que de les reprendre.
Si vous trouuez la Comedie
Digne qu'elle soit aplaudie,
Aplaudissez-la tous ensemble.
Allez, monstrez que vous en semble.

F I N.





L'ÉVNŪQVE,

COMEDIE DE
TERENCE,

PAR

IAN ANTOINE DE BAIF,

A MONSEIGNEVR LE

CHEVALIER D'ANGOVLESME.

LA Loy d'ingratitude abondroit établie
Puniroit les ingrats : & ie confesseroy
En meriter la pcine, ingrat que ie seroy,
Si ie taisoy qu'à vous plus d'un deuoir me lie.
Vous m'auẽz, MONSEIGNEVR, garenti de l'enuie:
Vous m'auẽz moyené la faueur de mon ROY:
Aueẽz cheri ma muse : & taire ne pourroy
Qu'auẽz tâché d'aider au bonheur de ma vie.
Envers vous atenu de plus d'un grand merite,
Par si petit present ma dette ie n'aquitte:
Ie me sauue qu'ingrat ne puisse estre jugé.
Le Grand de noble cœur, d'un qui ne peut luy rendre
Tel bien fait qu'il reçoit, pour paymẽt deigne prendre,
Si confessant la dette il se dit obligé.



ARGUMENT.

VNE jeune fille de maison natiue de la ville d'Athenes, fut enleuee & menee à Rhodes, & là fut donnee à la mere de Tais Courtifane, & fut nourrie avec elle comme sa sœur. Tais estant deuenue grãde, s'en vint en Athenes avec vn amy, qui l'institua heritiere de tous ses biens: apres elle fut amoureuse d'vn soldat nommé Thraso, lequel estant allé d'Athenes à Rhodes, trouua que la mere de Tais estoit morte, & ceste jeune fille qui luy auoit esté donnee, exposee en vente par les heritiers de la defuncte. Ignorãt qui elle estoit, & à qui elle appartenoit, l'achepte pour en faire present à son amie Tais. Mais pendant son absence elle auoit fait alliãce avec Phedria: ce que sçachant Thraso de retour, ne luy veut donner ladicte jeune fille, que premierement elle ne donne congé audict Phedria. Ce qu'elle fait, pour le desir qu'elle auoit de retirer ceste fille

qu'elle aimoit dès sa jeunesse comme sa
 sœur : puis apres le rapelle & luy fait en-
 tendre pour quelle occasion elle l'auoit
 chassé, & fait tant enuers luy qu'elle l'ap-
 paise, & obtiét qu'il s'en voise aux chams
 & quicte la place à Thraso, pour deux
 jours. Cherea frere de Phedria, ayant
 veu mener ceste fille chez Tais, en deuint
 amoureux, & fit tant par la menee du
 valet Parmenon qu'il gaigna, qu'il fut
 mené chez elle soupósé pour l'Eunuque
 que Phedria enuoyoit pour present à
 Tais. Par ce moyen fit ce qu'il voulut de
 la fille: mais estant reconuë pour natieue
 de la ville d'Athenes & de noble
 maison, il l'espouse. Thraso &
 Phedria par le moyen de Na-
 ton, sont faicts amis, &
 jouissent en com-
 mun de leurs
 amours.

*Une jeune fille qui
 s'form. de sign pour deuoir*

LES PERSONAGES.

FEDRI,	Iouenceau. <i>Iouen</i>
PARMENON,	Valet.
TAIS,	Courtisane.
NATON,	Ecornifleur.
CHEREAU,	Frere de Fedri.
TRASON,	Soldat.
PITE,	Chambriere.
CREMET,	Iouenceau.
ANTIFON,	Iouenceau.
DORIE,	Chambriere.
DORE,	Eunuque.
SANGAT,	Goujat.
SOFRONE,	Nourriffe.
LACHET,	Vieillard.



ACTE I. SCENE I.

F E D R I, Iouuenceau.

P A R M E N O N, valet.

F E D R I.



VOY donc ? n'iray-ie pas vers elle
Maintenant qu'elle me rapelle
Me mandant volonterement?
Ou resoudray-ie entierement
De n'endurer ny les risées
Ny les dedains de ces rusées?

Après m'auoir fermé sa porte

El' me mande. Iray ie en la sorte?

Non, quand elle m'en supliroit.

P A R. Vrayment, Monsieur, qui le pourroit

Pour vous, vous ne sçauriez plus faire:

Mais commencer & ne parfaire,

Et ne vous pouuant contenir

Après deuers elle venir

Baiser le baboin, parauant

Que vostre paix soit faite, quand

Personne ne vous demandra,

Et quand on ne se souuendra

Plus de vous : si vous découurez

L'aimer tant que plus n'en pouuez,

L'E V N V Q V E,

C'est fait : vous en allez perdu :

Vous sentant vne fois rendu,

Les trouffes qu'on vous donnera !

• Comme lon vous pigeonnera !

F E D. Mais donon ordre à nostre fait

Tandis que le temps le permet.

Et faisons deuoir d'y penser.

P A R. Que nous seruira d'y penser ?

Mon sieur ce qui en soy n'a rien

Ny de conseil ny de moyen,

Par conseil mener ne se doit.

En amours tout cecy lon voit,

Troubles, outrages, défiances,

Soupçons, rancunes, alliances,

Treues, la guerre, & puis la paix,

Ce sont ses ordinaires fais.

Et si ces choses incertenes

Entrepreniés rendre certenes

Par raison, vous n'y gagneriez

Non plus, mon maistre, que feriez

Si vous auiez intention

De forcencer avec raison.

Quant à cela que de colere

A par vous menacez de fere,

(Moy à elle, qui m'a, qui l'a,

Qui n'a : je dooy la quitter là :

J'aymeroy trop mieux estre mort

Que de passer vn si grand tort :

Elle sentira que suis homme.)

Toutes ces coleres en somme,

Le le scé bien, elle éteindra

Si tost qu'elle vous repandra
 Vne petite larme feinte
 Piteusement des yeux épreinte
 A grand force de les froter:
 Et vous sçaura tant mignoter
 Que le tort vous vous donerez,
 Et l'amande luy payerez.

F E D. Quel malencontre! Et ie sçay bien
 Que la méchante ne vaut rien,
 Et ie sen que suis malheureux;
 Ie la hay, j'en suis amoureux.
 De sens froid à mon éssiant
 Ie me pér viuant & voyant,
 Ny ie ne sçay que ie doy faire.

P A R. Que feriez vous en tel affaire,
 Sinon, puis que vous voyez pris,
 Vous racheter au moindre pris
 Que vous pourrez: si ne pouuez
 A si petit pris que voulez,
 Payez de la rançon autant
 Que vous pourrez payer, sans tant
 Vous genner. F E D. Le conseilles-tu?

P A R. Ouy, si j'en puis estre cru:
 Vrayment vous ne ferez que sage
 De ne prendre point dauantage
 D'ennuis, que ceux qu'amour aporte,
 Mais supporter de bonne sorte
 Ceux qu'il a. Ho voicy l'orage
 Qui grêle tout nostre heritage,
 Et vient rafter & percevoir
 Tous les fruits que deuions auoir.

L'EVNVQVE
ACTE I. SCENE II.

T A I S, Courtisane.

F E D R I. P A R M E N O N.

T A I S.

L Assè moy ! j'ay peur que Fedri
Ne soit trop grieuement marri,
Ou qu'il ne prene pas ainsi,
Mais tout autrement ce fait cy
Que ie l'ay fait : Dequoy l'entree
Chés moy, luy fut hier refusée.

F E D. Parmenon dedans & dehors
Me tremble & frissonne le corps,
Depuis que l'ay vuë. P A R. Il vous faut,
Et vous n'aurez que trop de chant,
Vous aprocher de ce beau feu.

Bon cœur, T A I S. Qui parloit en ce lieu
Que j'ay ouy ? Ha étiez vous
Icy, Fedri mon amy dous ?

Qui vous tenoit en cet endroit,
Que vous n'entrés dedans tout droit ?

P A R. Au diable le mot de l'entree,
Qui nous fut hier refusée.

T A. Qui vous fait muët ? F E D. Comme si
Si tousiours cette porte cy

M'étoit ouuerte, ou que ie fusse
Celuy qui plus de credit vssé

En vostre endroit. T A I S. Laisson cela.

F E D. Comment ? laisser ainsi cela !

O T A I S Tais, Dieu voulust

Qu'entre toy & moy l'amour fust
 Party de mesme : tellement
 Ou que cecy egalement
 Te pesast comme il pese à moy,
 Ou que ie ne fusse en é moy
 Du tour que m'as fait, T A I S. O Fedri,
 Ne vous fâchez point ie vous pri.
 Ce n'est pas qu'il y ait personne
 Qui plus que vous me passionne,
 Parquoy ie l'ay fait : mais l'affaire
 Estoit tel : il faloit le faire.

P A R. Ie le croy : d'amour qu'on luy porte
 Il luy faloit fermer la porte.

T A I S. Dis-tu bien cela Parmenon?
 Or sus entandez la raison,
 Qui m'a fait vous mander querir.

F E D. Bien soit. T A I S. Il me faut enquerir
 Premier de ce bon segetaire,
 S'il est tel qu'il sçache se taire.

P A R. Qui moy ? le mieux du monde : mais
 Sous tel si ma foy ie promés:

Tout ce que j'oy de vray, tresbien
 Et ie le cele & le retien:

S'on dit aussi quelque vantise
 Ou quelque mensonge & feintise,
 A l'instant tout est decouvert:

Ie suis de tous costez ouuert:

Telles choses que celles-la
 M'échappent deça & delà.

Parquoy si vous voulez bien faire,
 Dites vray, vous me ferez taire.

L'EVNUQVE,

T A I S. *Ma mere Samiote fut;*

A Rhodes sa demeure elle ut.

P A R. *Lon peut bien taire cecy. T A. Là*

A ma mere vn marchand dona

Vne petite fille. Ainsi

Qu'on disoit de ce pais cy

D'Athenc on l'auoit enleuee.

P A R. *Citadine en la ville nee?*

T A I S. *Ie l'estime : nous ne scauons*

Au vray. Elle nous dit les noms

De pere & mere, sa naissance,

Le lieu : pour sa reconoissance

D'autres marques el' ne scauoit,

Ny le scauoir el' ne pouuoit

Estant si jeune & basse d'age.

Le marchand disoit d'auantage,

Que les corsaires qui vendirent

Cette jeune fille luy dirent,

Qu'elle auoit etté enleuee

A Sugne dans cette contree.

Quand ma mere l'ut, elle prit

Le soin d'elle, & mesme l'aprit

En tout l'instruisant & dressant

Comme s'elle fust son enfant.

Beaucoup qui le fet ne scauoient

Pour ma propre sœur la prenoient.

Or avec l'homme qui pour lors

Estoit seul maistre de mon cors,

Qui m'a laissé tout ce que j'ay

Ie vin icy. P A R. Cela n'est vray.

L'vn & l'autre m'échaperá.

T A I S. Comment ? P A R. *Quelque fat le croira :*

Car, ny tu ne te contins pas

A vn seul, ny ce que tu as

Vn seul ne te l'a pas donné.

Mon maistre qu'as si bien mené

T'en pourroit auoir aporté

La plus grand part de son costé.

T A I S. *Il est vray : ie ne le ni point.*

Mais laisse moy venir au point.

Le Soldat dont j'estoy l'amie

Fit lors vn voyage en Carie :

Cependant j'eu ton acointance,

Du depuis tu as conoissance

De la douceur & priuauté

En laquelle ie t'ay traité.

Tu sçais comme le seul tu és

A qui j'ouure tous mes ségrés.

F E D. *Parmenon se tera-il là ?*

P A R. *Oh, fait-on doute de cela ?*

T A I S. *Entandez ie vous pry : Ma mere*

Est morte là depuis naguiere :

Son frere actif à son profit,

Quand cette jeune fille il vit,

Outre la beauté qu'elle auoit,

Qui gentiment jouër sçauoit

Des instruments, Il va soudain

S'en promettre quelque grand gain :

La mét en vente : la liura :

De fortune là se trouua

Ce mien amy, qui la gascette

Pour m'en faire vn present achette,

L' E V N V Q V E,

Et ne sçait rien de tout cecy.

Cet homme est maintenant icy:

Or du depuis qu'il a connu

Qu'étiéZ cheZ moy le bien venu,

Fait le retif, & ne veut plus

La donner, mais en fait refus:

Dit, que s'il auoit assurance

Qu'il iust vers moy la preference

Deuant vous, sans auoir soupçon

Que si tost que j'auroy le don

Je voulusse l'abandonner,

Il seroit prest de la donner:

Mais qu'il creint cecy. Quant à moy

Je soupçone, & suis en é moy,

Que la fille il aime & desire.

F E D. N'as-tu autre chose à nous dire?

T A I S. Rien sinon quant à mon deuoir

De la recouurer & rauoir,

Beaucoup d'ocasions le font.

La premiere est, parce qu'il m'ont

Quasi du tout fait croire qu'elle

Est ma sœur l'aimant comme telle.

Puis, pour la rendre si ie puis

A ses parents. Seule ie suis:

Je n'ay ny amy ny cousin

En ce païs: Pour cette fin,

Fedri, ne perdant ce plaisir

Je veu des amis aquerir.

AydeZ y moy de vostre grace,

A fin que mon fait mieux ie face:

SouffreZ quelques jours qu'il puisse estre

En mon endroit premier & mestre.

Vous ne responcez rien. F E D. Truande,

Que responce à telle demande!

P A R. Là nostre amy : c'est ainsi comme

Il faut montrer que tu es homme.

F E D. N'est-il pas bien aisé d'entandre,

A qu'elle fin tu voulois tandre?

Petite elle fut enleuee

D'icy. Par ma mere éleuee

Pour sienne : on l'appela ma sœur:

Maintenant y me vient au cœur

L'atraper pour la rendre aux siens.

Tous ces propos sont des moyens,

Pour me chassant le recevoir.

Et qu'est-ce qui te peut mouuoir

Sinon que l'aimes plus que moy?

Et que tu es en grand é moy

Pour cette nouvelle venuë,

Creignant qu'elle ne diminuë

Ton credit enuers ce Monsieur?

T A I S. Que c'est cela dequoy i'ay peur!

F E D. Et qu'est-ce donc qui t'epoinçonne?

N'y a-il que luy qui te donne?

As-tu conu qu'en nulle chose

Ma puissance t'ait esté close?

Si tost que tu m'as fait sçauoir,

Que tu auois desir d'auoir

Vne More, pour t'en seruir,

N'ay-ie fét, selon ton desir,

Diligence de t'en trouuer?

Puis tu as voulu recouurer

L' E V N V Q V E,

Vn Eunuque soudainement,
 (Dont quelque Roynes seulement
 A coutume d'estre servie)
 Je t'en ay fait passer l'enuie.
 Pour les deux me falut hyer
 Vne bonne somme payer.
 De cecy m'est bien souuenu
 Encores que tu n'ais tenu
 Conte de moy : Pour te bien faire
 I'ay ton mépris pour tout salaire.
 T A I S. Fedri, en faut-il venir là?
 Bien que ie desire de la
 Retirer avec moy : combien
 Que ne sçache vn plus grand moyen
 D'y paruenir que cestuy-ci,
 Toutefois plustost que d'ainsi
 Estre en ta hayne, j'en feray
 Comme tu voudras. F E D. Dis-tu vray?
 O pleust à dieu que ce mot ci
 Te vinst du cœur, plustost qu'ainsi
 Estre en ta hayne. Vrayement
 Si croyoy que naïuement
 Tu l'eusses dit, ie ne sçay rien
 Que ie ne suportasse bien.
 P A R. Comme il se laisse aler subit
 Gagné d'vn mot qu'on luy a dit.
 T A I S. Ce n'est de cœur (maugré ma vie!)
 Que ie l'ay dit ? Par raillerie
 Dequoy m'as-tu jamais requis
 Qu'à mesme aussi tost ne t'ay mis?
 Moy ie ne puis gagner de toy

Que deux pauvres jours soyent à moy?

F E D. Bien, pour deux jours mais qu'on s'y tinst:

ils pourroyent monter iusqu'à vingt.

T A I S. Sans plus deux jours, ou. F E D. Ou ? autant

Que tu voudras. T A I S. Je n'en veu tant:

Il s'agit que m'en donnes deux.

F E D. Il faut en passer où tu veux.

T A I S. Granmercy m'amour. F E D. Tu fais bien:

Moy ie ne sçache autre moyen

Sinon aux chams me retirer,

Et là deux jours me martyrer.

C'est fait, le conseil en est pris:

Il faut obeïr à Taïs.

Toy Parmenon dés aujourduy

Mon present icy mene luy.

P A R. Je ne fèray faute à cecy.

F E D. Adieu donc pour ces deux jours-cy

Taïs. T A I S. Fedry me recommande.

Ne me veux-tu rien plus ? commande.

F E D. Si fây. Je veux qu'ais souuenance

De cecy durant mon absence.

Avec ton guerrier aye soin

En estant pres d'en estre loin:

De jour & de nuit aime moy,

Desire moy, songe de moy,

Atten moy, ne pense qu'en moy,

Espere & pran plaisir en moy.

Ce faisant soy du tout, à moy:

Bref fây que tu sois l'âme mienne

Aussi bien que ie suis la tienne.

T A I S. Parauanture, laisse moy,

L' E V N V Q V E,

Il m'ajouste bien peu de foy,
 Et par la façon ordinaire
 Des autres juge mon affaire:
 Moy qui sçay tout, jurer j'en ose,
 Ny n'auoir feint aucune chose,
 Ny aucun, qui me soit plus cher
 Que Fedri, mon cœur ne toucher.
 Et que vrayement tout ce fait
 Qu'ay fait, pour la fille j'ay fait:
 Dautant que peu s'enfant j'espere
 Auoir deja trouué son frere
 Vn ieune gentilhomme : luy
 Me doit venir voir aujourduy:
 Il faut qu'en la maison me tienne,
 L'attendant jusqu'à ce qu'il vienne.

ACTE II. SCENE I.

FEDRI. PARMENON.

F E D R I.

F A Y ce qu'ay dit : qu'on les luy mene.

P A R. LaisseZ m'en le soin & la pene.

F E D. Mais que ce soit soigneusement.

P A R. Bien Monsieur. F E D. Mais hastiuement.

P A R. Bien Monsieur. F E D. Sçais-tu bien aussi?

P A R. Le demandeZ vous ? Comme si

C'estoit vn fait bien malaisé.

O qu'il nous fust autant aisé

De trouuer quelque grand bien, comme

Ie ne suis que trop abile homme

Pour perdre ces beaux presens cy.

F E D. Ce

F E D. Ce n'est rien de perdre cecy
Puis que ie me per bien moy mesme,
Moy que plus que les presens j'aime.
Parquoy ne t'en trauaille pas.

P A R. Nenny non : ie feray le cas.
Mais j'oublie à vous demander
Si voulez plus rien commander.

F E D. Le present le plus que pourras
De paroles enrichiras,
Et le facheux qui me martelle,
Reculeras le plus loin d'elle

Que pourras. P A R. Ie ne suis pas sot:
Combien que ne m'en disiez mot,
Rien de mon fait ie n'oubliroy.

F E D. Donques aux chams ie m'en iray
Et ce long sejour feray là.

P A R. I'en suis bien d'auis. F E D. Mais hola:

P A R. Plaiſt-il monsieur. F E D. Penserous-tu

Que ie puisse auoir la vertu
De resoudre d'y sejourner,
Sans ce tems pendant retourner?

P A R. Vous? nenny, croyez, pour certain:
Car ou vous reuiendrez soudain,
Ou les songes qui vous viendront
Toute nuit, vous rameneront
Incontinent de pardeça.

F E D. Sçais-tu bien que ie feray là?
Quelque besogne entreprendray:
Et tant de pene ie prendray
Que la lasseté me prendra,
Et puis le sommeil me viendra.

L'EVNVQVE.

P A R. *Bien plus encore vous ferez,
Car tout lasé vous veillerez.*

F E D. *Va va : tu ne dis rien qui vaille.
Il faut que de mon cœur s'en aille
Cette mollesse tant fetarde:
Certes par trop ie me mignarde.*

*Que ne puisse me tenir loin
D'elle, & s'il en est besoin
M'en passer bien trois jours durant!*

P A R. *Voire da ? Quoy ? trois jours durant?
Auisse bien quelle entreprise.*

F E D. *Resolution en est prise.*

P A R. *Bon Dieu la maladie estrange!
Par amour se faire vn tel change
Des hommes, qu'on ne les connoyent
Pour tels que deuant ils esloyent.*

*Nul jamais ne fut moins volage,
Moins lourdaut, plus posé, plus sage,
Que luy. Mais qui est cestuy-cy
Qui semble venir droit icy.*

*Aa c'est l'ecornifleur Naton
Qui mene du Soldat le don
Cette jeune fillette. O dieux
Le beau corsage ! ô les beaux yeux !*

*Me voyci tresmal acoutré
Auecques mon hideux chastré.
Sa taille, son maintien, sa face,
Celles de Taïs mesme efface.*

ACTE II. SCENE II.

N A T O N, Ecornifleur.

P A R M E N O N.

N A T O N.

O Bon dieu qu'un homme devance
 Un autre homme ! la diférence
 Qu'il y a d'un homme entendu
 A un fat ! Cecy m'est venu
 En l'esprit à propos de luy
 Que j'ay rencontré ce jourduy,
 Qui est de qualité tout vne
 Comme moy, de mesme fortune
 Et pareille condition:
 Qui aussi la succession,
 Que ses parents luy ont laissée,
 Ainsi que moy a fricassée.
 Le voyant crasseux ord & sale
 Maigre hideux chagrin & pale,
 Chargé de haillons & grand âge.
 Que veut dire cet equipage,
 (Luy dy-ie) Pour estre detruit
 De mon bien où suis-ie réduit ?
 Mes conoissans me deconoissent
 Et mes plus grans amis me lessent.
 Je le méprise & n'en fay conte
 Au pris de moy. N'as-tu point honte
 (Luy dy-ie) fayneant que tu es ?
 Est-ce tout cela que tu fais ?
 As-tu fortune si rebourse

L' E V N V Q V E,

Qu'en toy n'y a nulle reffourſe?
 As-tu perdu enſemblément
 Ton bien & ton entendement?
 Me vois-tu bien? Contemple moy
 Qui ſuis de meſme lieu que toy.
 Quelle care? quel embompoint?
 Quel teint? Si ie ſuis bien empoint?
 J'ay de tout & ſi ie n'ay rien:
 Sans biens ie n'ay faute de bien.
 Moy malheureux! ny ie ne puis
 Seruir de plaiſant, ny ne ſuis
 Pour endurer d'eſtre battu.
 Ha pauvre ignorant cuydes-tu
 Que ie ne ſçaches d'autres ruſes
 Ny d'autres moyens? Tu t'abuſes.
 De cette façon que tu dis,
 On en ſouloit uſer jadis:
 Mais j'ay vne mode nouvelle
 De piperie, de laquelle
 Ie me vante d'eſtre l'auteur
 Voyre le premier inuenteur.
 Il eſt vn genre d'hommes fiers
 Qui veulent eſtre les premiers
 En toute choſe, & ne les ſont.
 Ie les ſuy: avec eux ils m'ont,
 Sans qu'ocafion ie leur donne
 De ſe rire de ma perſonne,
 Mais bien quand ils rient ie ry:
 Et faiſant bien de l'ebaï
 Quoy qu'ils facent ie les admire.
 Quelque propos qu'ils puiſſent dire,

S'ils le maintiennent, ie le louë:

S'ils le nient, ie ne l'auouë:

Ie dy non, si non j'ay ouy:

Puis ouy, si lon dit ouy.

Brief sur moy j'ay gagné ce point

De trouuer tout fait bien a point.

Cet exercice me suffit

Me donnant merueilleux profit.

PAR. Vray dieu l'abile homme, qui fait

D'vn fol vn insensé parfait.

NAT. Comme ces propos nous tenons

Iusques au marché nous venons,

La où deçà delà épars

M'aborderent de toutes parts

Force routisseurs, poissoniers,

Bouchiers, patisiers, cuisiniers,

Qui tandis que j'auoy dequoy

Gagnoyent assez avecque moy,

Et depuis qu'ay perdu mon bien

Ont profité par mon moyen.

Lon me conuie, on me saluë,

On s'ejouïst de ma venuë.

Quand ce malheureux affamé

Vit comme j'estoye estimé,

Et l'honneur que lon me portoit,

Et que ma vie me coustoit

Si peu à gagner, il me prie

Tant qu'il peut que ne luy denie

Qu'il apregne de moy à viure:

Ie luy ay commandé me suiure.

Or comme des premiers auteurs

L' E V N V Q V E,

Des sectes, tous les sectateurs
 Des philosophes de jadis,
 La doctrine & le nom ont pris:
 Aux miens ie veu donner mon nom
 Aussi bien comme fit Platon,
 Qui nomma les siens Platoniques:
 Les miens auront nom Natoniques
 De Naton. Ma philosophie
 Se nomme l'ecorniflerie.

P A R. Voyez que fait l'oyfueté,
 Et le viure non acheté
 Qu'il demene aux despens d'autruy.
 N A T. Mais que musé-ie icy meshuy
 Qu'a Thais ie ne me decharge
 De cette fille, & de la charge
 Qu'ay prise de la conuier,
 A fin que l'ayons à souper.
 Mais deuant l'huys de la maison
 De Thais ie voy Parmenon
 Le valet de nostre amoureux:
 Il est tout triste & marmitoux.
 Nostre cas va bien: il fait froid
 Pour ces mignons en cet endroit.
 Il faut que donne à ce vaut-rien
 La trouffe. P A R. Ces gents pensent bien
 Que pour ce present qu'ils luy font
 Tais toute à eux ils auront.

N A T. Parmenon, ton amy Naton
 Te saluë: & bien? que fait-on?

P A R. Lon est debout. N A T. Ie le voy bien:
 Mais en ce lieu ne vois-tu rien

Que tu voudrois ne voir point ? P A R. Toy.
 N A T. *Quelque autre chose encor ?* P A R. *Pourquoy ?*
 N A T. *Pource que tu n'es point joyeux.*
 P A R. *Pourquoy ne seroy-ic ?* N A T. *Tanmieux.*
Mais dy, que t'en semble ? regarde
Ce tendron. Est-elle mignarde ?
 P A R. *Yrayment ce n'est rien de mauvais.*
 N A T. *Le grand dépit que ie luy fais !*
 P A R. *Qu'il se trompe.* N A T. *Mais ce presant*
Ne sera-il pas fort plaisant
Et agreable à Taïs ? Dy.
 P A R. *Tu diras maintenant cecy :*
Qu'on nous a chassé de leans.
Ha, toutes choses ont leur tams.
 N A T. *Ie te tiendray six mois durant*
En repos, sans qu'aïlles courant
Puis haut puis bas maint & maint tour,
Sans que tu veilles jusqu'au jour.
Nè te fay-ic pas bienheureux ?
 P A R. *Qui ? moy dea !* N A T. *Ie traitte ainsi ceux*
Qui sont mes amis. P A R. *Tu fais bien.*
 N A T. *Ie t'amuse, tu pourrois bien*
Avoir affaire ailleurs. P A R. *Nenny.*
 N A T. *Donc ce plaisir ne me deny :*
Donne moy entree cheZ elle.
 P A R. *Va va pour l'amour de ta belle*
Que tu y menes maintenant
Lon t'ouurira incontinant.
 N A T. *T'enuoyray-ic quelcun icy ?*
 P A R. *Laisse couler ces deux jours-cy :*
Toy à qui la fortune dir,

L' E V N V Q V E,

*Qui as maintenant le credit
D'ouvir l'huis de ton petit doy,
Alors ie te promé ma foy
Cent coups de pié y doneras
Que lon ne te l'ouvirra pas.*

N A T. *Parmenon ne deplace point.*

*Voyre, mais ne l'aroit on point
Mis au guét si quelque nouvelle
Il verroit passer deuers elle
De la part de mon Capitaine?*

P A R. *O les beaux mots ! qu'il a de peine
A complaire à Monsieur son maistre.*

*Mais ie ne sçay que ce peut estre,
Tout droit icy venir ie voy
Le fils puisné de Monsieur : voy,
Comme est-il party de Piré ?
Ce n'est pas pour neant : car ie scé
Qu'il estoit aujourduy de garde:
Il haste son pas, & regarde
Guetant tout alentour de foy
S'il verra point ie ne scé quoy.*

ACTE II. SCENE III.

C H E R E A V, Frere de Fedri.

P A R M E N O N.

C H E R E A V.

L A S ie meur ! la belle est perduë,
Et moy qui l'ay perdu de vuë.
Où chercheray-ie ? Où questeray-ie ?

Mais à qui m'en enquesteray-ie?
 Quelle adresse me faut-il prendre?
 Je ne sçay : Si doy-ie m'attendre
 Quelque part qu'elle puisse aler
 Qu'el' ne se peut long temps celer.
 O la belle ! ô la belle face !
 Pour tout jamais j'oste & j'éface
 De mon esprit toutes femelles:
 Aupris, ce n'est plus rien de celles
 Beutez communes. P A R. Voyle-cy
 Qui parle de l'amour aussi:

En voicy vn autre amoureux:
 O pauvre vieillard malheureux !
 S'vne fois cestui-cy commence
 D'entrer en l'amoureuse dance,
 Tu diras que ce n'est que jeu
 Tout ce qu'en l'autre tu as veu,
 Au pris de ce que ce fera
 Quand cestui-cy enragera.

C H E R. En dépit du vieillard vsé
 Qui m'a si long temps amusé,
 Et de moy qui ay tant musé,
 Et de quoy m'y suis abusé.

Ho, Parmenon, & Dieu te gard.

P A R. Qu'auous, qui êtes si gaillard
 Ensemble & melancolieux?

Doù est le venir? C H E R. Cemaideux,

Je ne sçay ny doù ie m'en vien
 Ny quel chemin c'est que ie tien:

Tant me suis oublié moy-mesme.

P A R. Comment cela, ie vous pri? C H E. I'éme.

L'E V N V Q V E,

P A R. Ouy da? C H E. Parmenon, declare
 Maintenant ce que tu sçais faire,
 Et quel homme tu es. Tu sçais
 Ce que tu m'as promis assèz
 Souuent. Tanseulement Chereau
 TrouueZ quelque chose de beau
 Que vous aimeZ: En tel affaire
 Vous cognoistreZ ce que puis faire.
 Quand te faisoy si bonne chere
 Dans la dépance de mon pere.
 P A R. Et bien? C H E. Cela est auenu.
 Fay ce dequoy tu m'es tenu
 Par ta promesse, & t'en souuien:
 Car la chose merite bien
 Que d'y employer tu t'efforces
 Tous tes nerfs & toutes tes forces.
 La fille n'est comme nos filles,
 A qui, pour les faire gentilles,
 Les meres soigneuses aprenent
 Comment il faut qu'elles s'estreignent
 Le corps, pour sembler plus dougees
 Sous deux épaules aualees.
 Celle qui a de l'embompoint
 Est grossiere, & ne cessent point
 De luy regler sa nourriture
 Jusqu'à tant que forçant nature
 La facent grelle comme vn jonc:
 On l'aime alors. P A R. la tienne donc?
 C H E. Sa face est autre. P A R. Voy ! C H E. Son teint
 Est naïf: son corps non contreint
 Est massif & refait. P A R. Quel âge?

CHE. De seize ans & non dauantage,

P A R. C'est droit sur le point d'entrager.

CHE. Il faut que la faces ranger

A mon vouloir en quelque sorte,

Ou par priere ou de main forte

Ou sans bruit. ie ne m'en soucie

Mais que j'en passe mon enuie.

P A R. De quel païs la fille est elle?

CHE. Ma foy ie ne sçay. P A R. Dont est elle?

CHE. Aussi peu. P A R. Où demeure t elle?

CHE. Encore moins. P A R. Où l'auous vuë?

CHE. En la rue. P A R. Où l'auous perduë?

Comment a c'esté? CHE. C'est de quoy

Ie me debatois apar moy

En venant : Et ie ne croy pas

Qu'il y ait sous le ciel ça bas

Vn seul homme entre tous les hommes

A qui plus les fortunes bonnes

Soyent contraires qu'elles me sont.

P A R. Quel est ce tort qu'elles vous font?

CHE. Le malheur! P A R. Que vous a lon fait?

CHE. Demandes-tu ce qu'on m'a fait?

Conois-tu pas Archidemi

Qui est le cousin & l'amy

De mon pere. P A R. Ie le conoy.

CHE. Comme apres elle ie venoy

En mon chemin ie le rencontre.

P A R. Mal apoint. CHE. A la malencontre

Plustost Parmenon qui est pire:

En dautres choses il faut dire

Mal apoint. En six ou sept mois

L'EVNVOVE,

Je te jure vne feule fois
 Cét Archidemy ie n'ay vu,
 Sinon quand j'usse moins voulu
 Et quand j'en auoy moins afere.
 N'est-ce pas vne grand' misere
 Voire vn grand defastre pour moy?
 Qu'en dis-tu? P A R. Si est sur ma foy.
 C H E. Tout soudain tant loing qu'il ma vu
 Il acourt vers moy tout ému,
 Et geignant, les leures pendantes,
 Vousté, mains & jambes tremblantes,
 Ho hó Chereau (dit-il) c'est toy:
 Sçais-tu que c'est que te vouloy?
 Dites. Demain est la journee
 Qu'assignation m'est donnee.
 Et bien quoy? Fais-en souuenir
 A ton pere, à fin d'y venir
 De matin pour plaider ma cause.
 Tandis que ce vieillard me cause
 Vne heure se passe tresbien.
 Je m'enquier s'il me veut plus rien.
 Nenny (dit-il) ie me retire.
 Tant que de l'œil l'ay peu conduire
 Deça j'ay conduit cette garce,
 Qui a tourné vers nostre place
 A l'instant. P A R. Je veu qu'on m'étrille
 Si ce n'est celle mesme fille
 Qu'à cette Dame on a menee.
 C H E. Puis apres à mon arriuee
 En ce lieu s'est éuanouie.
 P A R. Mais quelle estoit sa compagnie?

CHE. L'Ecornifleur avec vn guen.

P A R. C'est la mesme : plus ie n'en veu.

CHE. Tu songes ailleurs. P A R. Laisse faire :
Ie ne songe qu'à vostre affaire.

CHE. La conois-tu ? ou l'as-tu vuë ?

Dy. P A R. Ie la conoy : ie l'ay vuë :

Ie sçay où c'est (ne s'en faut rien)

Qu'elle est. CHE. Mais la conois-tu bien ?

Mon Parmenon. P A R. Ie la conoy.

CHE. Sçais-tu où elle est, par ta foy ?

P A R. Elle a esté icy mencee

A Tais : on luy a donnee.

CHE. Qui est le donneur si puissant

Qui luy fait vn si beau presant ?

P A R. C'a esté le soldat Trason,

Qui est en amours compaignon

De Fedri. CHE. Lon baille à mon frere

Fort partie & fort affaire.

P A R. Mais si tu sçauois le presant

Qu'au contraire il luy va faisant,

Tu en dirois bien pis. CHE. Et quoy ?

P A R. Vn vieil Eunuque. CHE. Est-ce, dy moy,

Ce vilain homme decrepit,

Ains vieille, qu'hier on luy vendit ?

P A R. C'est luy-mesme. CHE. Avecque son don

Lon chassera le compaignon.

Depuis quand pres de nous logee

Tais s'est elle ramagee ?

P A R. Puis vn peu. CHE. La deconuenue !

Ny ie ne l'ay encores vuë,

Ny ie n'ay conoissance à elle.

L' E U N U Q U E,

Mais viença : est-elle aussi belle
 Comme lon dit ? P A R. Ouy vrayment.
 C H E. Aprobe t elle aucunement
 La nostre? P A R. C'est autre matiere.
 C H E. Fay, Parmenon, à ma priere
 Que j'en aye la iouissance.
 P A R. I'en feray toute diligence
 Mettant peine de vous aider:
 Auons plus rien à comander?
 C H E. Où vas-tu asteure ? P A R. au logis,
 A fin que ie mène à Tais
 Les esclaves, pour aller fere
 La charge qu'ay de vostre frere.
 C H E. O l'Eunuque bien fortuné
 Qui sera ce jourduy doné
 Pour seruir en cete maison!
 P A R. Et pourquoy cela? C H E. La raison?
 Pour autant qu'il verra leans
 Cette belle fille en tout tams
 Sa compagne : il luy parlera:
 En mesme maison demourra:
 Souuent ensemble mangeront:
 Par fois ensemble coucheront.
 P A R. Mais qui cét heur vous doneroit?
 C H E. Coment est-ce que lon pourroit,
 Parmenon? P A R. Prenez gentiment
 De l'Eunuque l'acoutrement.
 C H E. L'acoutrement ! puis que sera-ce?
 P A R. Ie vous meneray en sa place.
 C H E. Bien. P A R. Disant que luy vous sercZ.
 C H E. I'entan bien. P A R. Là vous jouireZ

Des commodités toutes telles
 Que vous disiez maintenant celles
 De cestui-cy. Vous mangerez
 Avec elle : vous raierez ;
 L'aprouverez : la toucherez ;
 Aupres d'elle vous coucherez.
 Estant leans nouveau venu,
 Où serez du tout inconnu,
 D'autant serez mieux vostre fait
 Que pas vne d'elles ne sçait
 Qui vous estes. Vn autre point
 Qui vient encore mieux a point,
 C'est que vous auez le visage
 Sans poil ny barbe : & mesme l'âge
 Auquel aisément passerez
 Pour le chatré que vous jourez.

CHE. C'est tresbien dit : ie ne vis onques
 Mieux conseiller. Sus allon donques
 En la maison : que lon m'agence,
 Que lon me mène en diligence.

P A R. Ha que voulez vous ? I'estimoy
 Le dire par jeu. CHE. Non pas moy.

P A R. Ha ie suis perdu ! qu'ay-ie fait ?
 Où me poussez vous ? las c'est fait
 De moy ! Vous me voulez gaster.

Ie vous supplie d'arrester.

CHE. Sus allons. P A R. Vous continuez.

CHE. Il faut. P A R. Ce conseil muez ;
 Vous y allez trop chaudement.

CHE. Non fay point : faisons seulement.

P A R. Mais j'ay grand peur que lon apreste

L'EVNVOVE,

A mes despens toute la feste.

Ah nous faisons vn méchant fait!

CHE. Quel méchant fait sera-ce fait,

Si lon me mene en la maison

De la dame? N'est-ce raison

Que ie leur rarde la pareille

Maintenant, & que j'apareille

Pour les asiner des cauteles

Et des trousses, aussi bien qu'elles,

Qui nous asinent tous les jours,

Et de mille tourments d'amours

Nous trauaillent nostre jeunesse,

Qui se pipe par leur finesse?

Souffriray-ie leur piperie?

Non, ie feray la tromperie:

Et ceux qui resçauront le fait

Diront tous que j'auray bien fait.

P A R. Qu'est-ce que cecy? Si vous estes

Resolu de le faire, fêtes:

Mais apres, si vous méprenez,

Du mal à moy ne vous prenez:

Sur moy la faute de cecy

Ne jetez. C H E. Non feray-ie aussi.

P A R. Le voulez-vous? C H E. Ie le demande,

Ie t'y force & te le commande.

P A R. C'est assez dit: il le faut faire:

Suivez. C H E. Dieu conduise l'affaire.

ACTE

ACTE III. SCENE I.

TRASON, Soldat. NATON.

PARMENON.

TRASON.

TAIS donques bien grandement
M'en remercie? NAT. Treshumblement.

TR A. Dis-tu? en est elle bien aise?

NAT. Non pas tant que le don luy plaise
Pour le don, que pour le doneur,
Estant fiere d'un tel honneur.

PAR. Or tenez vous icy tous-prests,
Puis que j'ay fet tous mes aprests,
A fin que vous reprene icy

Quand il sera temps. Mais voicy
Le Braue. TR A. Dieu m'a fait la grace
Qu'en quelque affaire que ie face,
Lon me loue & m'en sçait on gré.

NAT. I'y pran garde : mais il est vré.

TR A. Le Roy mesme ordinerement
Me remercioit grandement:

Le mesme aux autres ne faisoit:

Quoy que ie fisse il luy plaisoit.

NAT. Celuy qui a l'heur & l'adresse

Que vous auez, jamés ne lesse

Perdre un honneur, & bien souuent

S'attribuë avecque du vent

Par bien dire, voire celuy

Qu'on deuroit au labour d'autruy.

TR A. C'est cela. NAT. Donques le Roy vous

Estimoit tant par dessus tous,

L'EVNVQVE

Et vous aimoit comme son eul.

TRA. Ouy. NAT. Voire. TRA. Voire à moy seul
Se fioit de toutes ses bandes

Et ses desseins. NAT. Merueilles grandes !

TRA. Quelque fois s'il étoit lassé

D'estre des hommes empressez,

Ou si par fois il se souloit

Des affaires, & se vouloit

Recréer, comme si. Sçais-tu?

NAT. Y'entan bien. comme s'il eust u

Grand vouloir dehors de son cœur

De degorger tout ce malheur.

TRA. Tu l'as trouué: seul à sa table

Me faisoit seoir. NAT. O l'admirable

Et gentil Roy ! TRA. Et si étoit

Fort à part, & ne frequentoit

Que bien peu d'hommes. NA. Mais pas vn,

Puis qu'il se randoit si commun

A vous. TRA. Tout chacun m'en portoit

Enuie, & de moy detraçtoit

En derriere, & n'en faisoit cas:

Car ils parloyent de moy tout bas

Miserablement enuieux.

Toutefois vn audacieux,

Qui ut la charge & la conduite

Des Elefans, vn jour m'irrite

Me voulant brauer: Ie luy dy,

Ce qui te fait ainsi hardy

Et fier enuers vn chef de bandes,

Est-ce qu'aux bestes tu commandes?

NAT. Que voila bien & sagement

Parlé à vous ! O Dieu comment

Vous auiés égorgé ce sot !

Que vous dit-il ? T R A. Pas vn seul mot.

N A T. Qu'eust-il dit ? P A R. O le misérable
Et méchant ! & l'autre execrable !

T R A. Quoy ? Naton, Si tu scauois bien

Comme acontray le Rhodien

En vn banquet ? te l'ay-ie dit ?

N A T. Vous ne me l'auetz jamais dit,

Ie vous pri' contez moy le fait.

Mille fois ce conte il m'a fait.

T R A. Ce jeune Rhodien icy

De qui ie parle, & moy aussi

Estions ensemble en vn banquet.

L'auoy la garce : & ce muguet

Avec elle à jouer commence,

Et à me gaudir. Fagot pensé

(Luy di-ie) auoir trouué bourree.

P A R. Tu as dit vray teste pelee.

N A. Ha ha he. T R A. Qu'est-ce. N A. Vela dit

Le mieux du monde. L'auous dit

Ainsi de vostre inuention,

Ou bien si c'est vn vieil dition ?

T R A. L'as-tu ouy dire ? N A T. Souuent.

Tout par tout. T R A. Il est mien pourtant.

N A T. Que ta parole cuisoit bien

A ce jeune homme Rodien.

P A R. Dieu te maudie. N A T. Qu'a til dit ?

T R A. Rien, mais sur l'heure il s'éperdit.

Tout chacun se mouroit de rire,

Brief me creignoit, ie le puis dire.

L'EVNVQVE,

N A. Ils n'auoyent pas tort. T R A. Mais, hola:
Me doy-ie excuser de cela

Que Tais soupçonne de moy

Que cette fillette j'aimoy?

N A T. Rien moins : mais seroit tout le bon
De luy acroistre le soupçon.

T R A. Et pourquoy? N A. Vous le demandez,
Et sçauvez : si vous entendez

Que son Fedri elle dépesche

Quand ses louanges elle presche,

Le grand martel qu'elle vous donne?

T R A. Je le sens & m'en passionne.

N A T. Pour bien empescher tout cecy
Le seul remède est cestui-cy:

Quand Fedri elle nommera,

Nomme Panfile : Elle dira,

Si c'est Fedri laissez le entrer,

Que Panfile viene chanter

Ce direz vous : si elle dit,

Que Fedri est beau, tout subit

Dites aussi, Panfile est belle:

Brief rendez-la luy toute telle

Comme elle vous la baillera:

Repiquez qui vous piquera.

T R A. S'elle m'émoit d'afection

Cecy me seruiroit Naton.

N A T. Puis que vos dons elle aime tant

Et qu'encores elle en atand,

(N'en doutez point) elle vous éme:

Et la pourrez fâcher de même

Bien aisément s'elle vous fâche:

Elle creindra qu'une autre arache

De vous son profit ordinere

Si vous la quittez de colere.

TRA. *C'est bien dit à toy : & vraiment*

Je n'y pensois aucunement.

NAT. *Ha Monsieur, il vous plait à dire*

Que n'y pensiez pas : c'est pour rire :

Quand tant soit peu y penseriez

Combien mieux vous le trouveriez !

ACTE III. SCENE II.

TAÏS. TRASON.

PARMENON. NATON.

PITE, Chambriere.

TAÏS.

I'Oyoy tout maintenant icy

La voix de Trason. Le voicy :

Dieu vous garde mon amy doux.

TRA. *Ma douce Taïs, & à vous,*

Mon cœur mon tout ? Bien, que fait-on ?

Ne m'aimez-vous pas de ce don ?

PA. *Comme elle jouë gentiment !*

O le gentil commencement

Qu'elle montre à son arriuee !

TRA. *Dieu soit loué que l'ay trouuee*

Digne de vous comme vous d'elle.

NAT. *Alon : le souper nous apelle :*

Qu'attendez-vous ? PAR. Qui ne diroit

Qu'engendré d'un homme il seroit ?

L' E V N V Q V E,

La faim luy aguise les dents.

T R A. *Je n'ay que tarder il est temps.*

P A R. *Asture ie l'acosteray,*

Et bonne mine ie feray

Comme si venoy de sortir:

Madame voulicZ-vous partir?

Est-ce pour aler quelque part?

T A. *Aa Parmenon, & Dieu te gard:*

Tu as bien fait : ie m'en aloy.

P A R. *Où ?* T A. *Le vois-tu pas?* P A R. *Ie le voy,*

Et m'en deplaisit. Quand vous voudreZ

Les presents de Fedry sont prests.

T R A. *Que tardons-nous ? partons d'icy.*

P A R. *PermetteZ moy ie vous en pry,*

Pourueu que point ne vous deplaise,

Que puisse la faire bien aise

D'un don qu'ay à luy presenter,

Et que ie puisse luy conter

Ce que j'ay charge de luy dire.

T R A. *Quelque beau don : mais qu'il n'empire*

Le present que ie luy ay fait.

P A R. *La vuë en decouvre le fait.*

Holà : faites dehors venir

Ceux là que j'auoy fait tenir

Tous prests à marcher. Vien icy

Toy, Vien plus auant. Cette-cy

Est du fin fons d'Ethiopie.

T R A. *La precieuse mercerie.*

En voila pour trois francs. N A. Encor

Seroit-ce trop. P A R. Où es tu Dor?

Viença. Vostre Eunuque voicy.

Que vous semble de cestui-cy?

A-t-il vn gracieux visage?

Est-til droit? est-til de bon âge?

T A. *Ie puisse viure, il est honeste.*

P A R. *Naton tu en hoches la teste:*

Y a til icy que redire?

Vous Traison qu'en voulez vous dire?

C'est le louer que de s'en taire.

Or essayés ce qu'il sçait faire

En ce qui est de la nature

De l'adresse, literature,

Escrime, luite, & la musique:

A toutes choses il s'aplique

Ausquelles doit estre adonné

Vn jeune enfant noblement né.

T R A. *Qui l'abit luy en donneroit,*

Pour vne fille il passeroit.

P A R. *Le donneur de ces dons vous mande,*

Que pour luy seul il ne demande

Que vous viuiez, ny que pour luy

Vous fermiez la porte à nulluy:

Ny ses faidarmes il ne chante,

Ny ses balafres il ne vante,

Ny empeschement ne vous met

A rien, ainsi qu'un autre fét.

Et luy s'ust s'on le reçoit,

Mais que vostre vouloir y soit,

A vostre loisir à vostre aise,

Pourueu que point ne vous deplaise.

T R A. *Il est bien aisé à conoistre*

Que ce galant sert quelque mestré

L'EVNVQVE,

Qui n'a pas grandement dequoy.

NAT. Nul aussi qui aroit dequoy

En pouuoir vn autre acheter,

Ses meurs ne pourroit supporter.

P A R. Tay toy : de tous les malheureux

Ie te tien le plus malheureux,

Qui as mis en ta fantasie

Gagner ta malheureuse vie

A flagorner cét homme cy:

Tu pourrois (ie l'estime ainsi)

Tant tu as le ventre afamé,

Atrauers vn feu allumé

Aller q'rir de ta haue main

Dequoy paistre ta gloute faim.

T R A. Mais allons-nous? T A. Premier ceans

Il me faut mener tous ces gents,

Et commander par vn moyen

Ce qu'on fera : puis ie m'en vien.

T R A. Ie m'en iray tousiours dauant:

Toy atten-la. P A R. Il n'est seant

A vn colonel, qu'on le voye

Auec s'amie par la voye.

T R A. Il faut te le trancher tout nét:

Sçais-tu? tel maistre tel valet.

NAT. Ha ha ha he. T R. Qu'as-tu à rire?

NAT. Du bon mot que veneꝫ de dire:

Et m'est reuenu en l'esprit

Ce qu'au Rodien auieꝫ dit.

Mais Tai's fort. T R A. Va, cour dauant:

Que trouuions tout prest arriuant.

NAT. Soit. T A. Pite aye soin de cecy:

*Si tantost Cremet vient icy
 Tout premier pry-le qu'il demeure,
 Ou qu'il revienne à vne autre heure,
 Ou s'il ne peut, mene-le à moy.*

*PI. Bien. T A. J'ay encorie ne sçay quoy
 Sur la langue : hola que lon face
 Bon traitement à cette garce:*

Qu'on se tienne alhostel, sçauous?

T R A. Alon donques. T A. Suyuez-moy vous.

ACTE III. SCENE III.

C R E M E T. P I T E.

V*Rayment plus & plus j'y repanse
 Il y a quelque grand' méchance
 Que cette Taïs cy me brasse:
 Et j'aperceu bien sa falace
 Pour me tirer dans sa cordelle,
 Deslors que ie vin deuers elle
 A son instance bien fort grande.
 Quelcun peut estre me demande
 Quel afaire auions elle & moy:
 Du tout ie ne la conoissoy.
 Mais quand ie fu en sa maison
 Trouua soudain occasion
 De me retenir, & de fait
 Dit me vouloir toucher d'un fait
 Qui estoit de grande importance.
 Deslors j'entray en defiance
 Que ce n'estoyent que feinte & ruse*

L' E V N V Q V E,

Toutes les façons dont elle vſe.
 Elle ſe ſied auprès de moy:
 Elle ſe donne toute à moy:
 Son œil, ſa langue n'ont repos:
 Et court de propos en propos.
 Et quand plus ſembloit refroidie
 S'echape ainſin à letourdie.

Combien il y a qu'eſtoient morts
 Mes pere & mere. Ie dy lors,
 Qu'il y auoit aſſez long tams.
 Et ſi ie n'auoy pas aux chams
 Pres de Sugne quelque heritage,
 Et me demande dauantage
 Combien loin de la mer il eſt.
 Ie croy moy, que mon lieu luy pleſt,
 Et qu'elle eſpere fermement
 Me l'arracher. Finalement
 Enuiron quel tems fut perduë
 La petite ſœur que j'ay uë,
 Et qui eſtoit auccques elle
 Et que c'eſt qu'elle auoit ſur elle
 Quand ſe perdit: Qui pourroit eſtre
 Qui la ſeroit bien reconoiſtre.

Pourquoy eſt-ce qu'elle demande
 Cecy, ſinon qu'elle pretande
 ſe faire auouër la ſœur meſme
 Qui ſe perdit? l'audace extrefme!
 ſi elle vit, elle eſt ſur l'âge
 De ſeiſe ans & non dauantage,
 Et ie conoy bien que Taïs
 Eſt plus vicille que ie ne ſuis.

Or ell' me mande me priant
 Que j'y vienne à bon esiant:
 Ou que le point elle me die,
 Ou que plus elle ne m'ennuie:
 Car ie le jure & le tiendray
 Qu'à la troisieſme n'y viendray.
 Holá ho. P I T. Qui est là ? C R E. Ie ſuis
 Cremet. P I T. Ie va vous ouvrir l'huis.
 C R E. C'est quelque embuſche qu'on me drefſe:
 Y ne s'en faut rien. P I T. Ma maiſtreſſe
 Vous prioit fort venir ceans
 Demain matin. C R E. Ie vas aux chams.
 P I T. Pour dieu, faites-luy ce plaisir.
 C R E. Ie ne puis. P I T. Ou ſi le loifir
 Le vous permét, faites ſejour
 Ceans juſques à ſon retour.
 C R E. Rien moins. P I T. Et pourquoy non Cremet?
 C R E. C'est trop s'enquerir: au gibet.
 P I T. Eſt-il reſolu? ſ'il vous pleaſt
 Au moins alleꝝ juſque où elle eſt.
 C R E. Soit. P I T. Va toſt Dorie, & le mene
 Droit au logis du Capitene.

ACTE III. SCENE III.

A N T I F O N, Iouenceau.

HYer à Piré nous eſtions
 Vne brigade de garçons,
 Qui primmes enſemble complot
 De faire aujourduy vn écot.

L' E V N V Q V E,

A Chereau la charge en donâmes:
 Du tems & du lieu acordâmes:
 L'heure passe, au lieu que dit est
 Il n'y a rien qui soit de prest,
 Et l'homme ne se trouue point,
 Ce qui nous vient tresmal apoint.
 Je ne sçay qu'en dire, & ne sçay
 Que j'en doy deuiner au vray.
 Les autres m'ont enuoyé voir
 Où il est: Pource il faut sçauoir
 S'il est point chez luy. Mais qui est-ce
 Qui sort de chez Taïs? Voy, l'est-ce
 Ou non? c'est luy mesme en personne.
 Quel abit? quelle façon d'homme?
 Que diable est-ce: ie m'en etonne
 Et ne m'en puis trop etonner,
 Ny ne sçauroy qu'en deuiner.
 Je veu me tenant loin, d'icy
 Euemer que c'est tout cecy.

ACTE III. SCENE V.

CHEREAV. ANTIFON.

EN ce lieu n'y a til personne?
 Je n'y voy rien. Deça personne
 Ne me suit-il? pas vn du monde.
 La joye dont mon cœur abonde,
 Et dont ie creue se peut elle
 Degorger? O dieu! elle est telle
 Que maintenant j'endureroy

Qu'on me tuast, & j'en seroy
Fort content, creignant que ma vie
Gaste de quelque facherie
Ce plaisir deuant que ie meure.

Que quelcun ne suruient asteure
Qui soit curieux enquerant,
Qui apres moy vienne courant,
Qui m'importune & qui me presse
De luy conter cette alegresse,
Qui me fait perdre contenance:
Où ie tire, doù ie m'elance,
Où j'ay pris cet acoutrement,
Que ie cherche : finalement
Si ie suis sage ou hors du sens?

ANT. Ie va l'acoster, il est tems:
Et veu luy faire ce plaisir
Dont ie voy qu'il a tel desir.

Chereau, qu'as-tu à semiller?
Qui t'a fait ainsin abiller?
Dont es-tu si gay? que veux-tu?
Es-tu sage? c'est assez tu:
Parle sans tant me regarder.

CHE. Amy, dieu te veule garder
O l'heureux jour: homme jamés
Ne vint plus apoint que tu m'es.

ANT. Conte moy que c'est ie t'en prie

CHE. Ecoute moy ie t'en supplie.

Ne conois-tu pas la maistresse

De mon frere? ANT. Quoy, Taïs? est-ce?

CHE. La mesme. ANT. I'en scauoy le nom.

CHE. On luy a donné vn beau don

L' E V N V Q V E,

Ce jourduy d'une jeune fille:

Sçais-tu s'elle est belle & gentille?

Il ne faut que ie te la vante

Antifon: Celuy qui me hante

Comme tu fais ne va doutant

Si ie suis juge competant

D'une beauté. Ie fu feru

Au vif pour cette-cy. A N T. Dis-tu?

C H E. Aussi tost que tu la verras

Ie m'assure que tu diras

Qu'elle est entre les belles belle:

A quoy tant de langage d'elle?

I'en suis deuenu amoureux,

Voyre amoureux le plus heureux

Qui fit onq' l'amour à quelcune

A desir. De bonne fortune

En nostre maison m'atendoit

L'Eunuque que mon frere auoit

Naguiere à Taïs achetée,

Et qui pour lors n'auoit esté

Mené encores deuant elle.

A Parmenon ie me decele:

Le bon valet pour mon bien soigne:

Me donne vn conseil que j'empoigne:

A N T. Quel est il? C H E. Pour plustost l'entandre

Ne me dy mot: C'estoit de prendre

Son abit, afin que me face

Mener & donner en sa place.

A N T. En lieu de l'Eunuque? C H E. Ouy da.

A N T. A quelle fin tendoit cela?

C H E. Demandes-tu? A fin que pousse

La voir & l'ouyr : & que j'usse,
 Mon Antifon l'heur & le bien,
 D'estre avec celle qu'aimoy bien.

Estoit-ce peu d'occasion?

N'auoy-ie pas bonne raison?

A la dame ie suis donné:

Me reçoit : soudain m'a mené

Chez elle avecques joye grande:

Cette fille elle recommande.

ANT. A qui ? à toy ? CHE. A moy. ANT. Vrément

Elle estoit assez seurement.

CHE. Defend que pas vn homme n'aille

Où elle sera : me la baille

A garder : ensemble m'enjoint

Que ie ne m'en écarte point:

Brief au cartier le plus segret

Seule avec moy seul on la met.

Moy d'une modeste façon

Baïssoy la vuë. ANT. O faux garçon!

CHE. Ie va souper dehors (dit elle)

Toutes les autres avec elle

Elle mene. Quelques badines

De chambericres bien peu fines

Pres la petite demeurent.

Incontinent elles dresserent

Vn bain, & moy de les haster

Pour les faire diligenter.

Tandis que le tout on apreste

La fille en la chambre s'arreste

A considerer vn tableau,

Où fut depeint vn fêt tresbeau.

L' E V N V Q V E,

Comme lon dit que Iupiter
 Autems jadis fit degouter
 Vne pluye d'or au giron
 De Danés. Et moy enuiron
 A le considerer aussi,
 Prenant grand plaisir en ceci,
 Parce qu'vn tel jeu qu'est celuy
 Lequel ie jouoy ce jourduy,
 Auoit jadis esté joué
 Par vn dieu mesme, qui mué
 Prist bien d'vn homme la figure,
 Voyre entra par la couuerture
 Dans vne goutiere à cachette
 Pour abuser vne fillette.
 Mais quel Dieu ? ce Dieu Roy des Dieux
 Qui des plus hauts temples des ciieux
 Hoche le plus orgueilleux feste
 D'vn seul éclat de sa tempeste.
 Que moy simple homme ne le fisse!
 Non non ie ne suis pas si nice
 Que ne l'aye fait bien apoint,
 Et si ie ne m'en repen point.
 Comme ces choses ie repense
 On a deja fét diligence
 D'aprester le bain. On apelle
 Pour s'aller bagner la pucelle:
 Elle y va : elle s'est baignee:
 En la chambre elle est retournee:
 Elles la couchent dans vn lit.
 I'attan qu'on m'employe : On me dit,
 Hola Dor pran ce plumail-cy,

Et cette

Et cette fille euenta ainsi
 Ce pendant que nous baignerons:
 Puis quand hors du bain nous serons
 Tu te baigneras si tu veux:

Ie le pran tout triste & piteux.

ANT. *Que j'usse voulu voir ta face*

Effrontee, & de quelle grace

Tenant ce plumail tu luy fés

Du vent, grand asne que tu es.

CHE. *A peine me fut dit cela*

Qu'ensemble toutes les vela

Se jetter dehors : elles vont

Au bain : vn grand bruit elles font,

Comme lon fet si tost qu'on sent

La maistresse ou le maistre absent.

Ce pendant j'endor la mignarde:

Puis ie guigne ainsin & pran garde

A trauers le plumail tresbien

Si tout autour tout estoit bien.

Ie voy qu'à souhét tout se porte,

Et moy de verrouiller la porte.

AN. *Puis quoy?* CHE. *Quoy fat?* AN. *Ie le confesse.*

CHE. *Voulontiers que perdre ie lessé*

En ma bouillante affection

Vne si courte occasion,

Qui lors à moy se presentoit,

Vne occasion qui estoit

De moy aussi peu esperee

Qu'elle estoit bien fort desiree.

Vrément j'usse esté vrayment

L' E V N V Q V E.

Celuy que j'étoy feintement.

A N T. *En bonne foy tu dis vray : mès*

A quand est-ce que tu remès

Le banquet d'hyer ? C H E. *Il est prest.*

A N T. *Tu vaux trop : où est-ce que c'est ?*

Chez vous ? C H E. *Non, c'est en la maison*

De Disquc. A N T. *C'est bien loin : faisons*

Donc diligence de partir

Vitement. Va toy reueſtir.

C H E *Ie ne ſçay où c'est que ie puis*

Changer d'abit, par ce que ſuis

Banny de chez nous. D'un endroit,

Ie crein fort que mon frere y ſoit :

D'ailleurs, que mon pere leans

Soit deja de retour des chams.

A N T. *Alons chez nous pour le plus pres.*

C H E. *Tu dis bien. Alon, fuſt-ce expres*

Pour entre nous deux auifer

Comme c'est que j'en doy ufer,

A fin que puiſſe auoir l'aiſance

D'en recueillir la jouiſſance

Dorenauant à mon plaisir.

A N T. *Soit, puis qu'en auons le loisir.*

ACTE III. SCENE I.

D O R I E.

CE maideux, à ce qu'ay pu voir
Sa troigne, il pourroit y auoir

Ce jourduy de la brouillerie:
 J'ay peur qu'il face facherie
 A Taïs, ou qu'il ne l'outrage
 S'il entre vne fois en sa rage.
 Car Madame, apres qu'elle scét
 La venue là de Cremét
 Ce jeune homme qui est le frere
 De cette fille, elle va fere
 Requeste à nostre Capitene
 De le fere entrer. Elle apene
 Auoit acheué sa demande
 Qu'il se mét en colere grande,
 Et si n'osé luy dénier.
 Elle tousiours de le prier
 Instamment que l'homme il conuie,
 Ce qu'elle faisoit pour l'enuie
 Qu'elle auoit de le retenir:
 Car asteure là de tenir
 Propos de sa sœur, & luy dire
 Les choses comme elle desire
 Pour la luy fere reconoistre,
 Le tems ny le lieu n'y peut estre.
 Il le conuie à grand regret:
 Il y demeure: elle se met
 Aueques luy à deuiser.
 Et lors Monsieur de s'auiser
 D'aler mettre en sa fantesie,
 Que pour luy donner jalousie
 Cet homme elle auoit aposté:
 Et pour ce il luy prend voulonté

L' E V N V Q V E,

De luy faire dépit aussi.
 Ho garçon, fay venir icy
 (Dit-il) Panfile à nous ébatre.
 Elle au contrere se debatre:
 Nenny non : elle en vn banquet?
 Le soldat tance : elle en segret
 Oste son or & me le baille,
 A fin que l' emporte & m' en aille.
 C'est signe qu' elle en sortira
 Tout le plustost qu' elle pourra.

ACTE IIII. SCENE II.

F E D R I.

C Heminant pour aler aux chams,
 Comme lon fet, quand lon a dans
 L'esprit quelque ennuy, ie commence
 A par moy à songer, & pense
 Puis vne & puis vne autre chose,
 Quelque affère que ie propose
 Prenant toutes choses au pis.
 A quoy tant de propos ? tandis
 Que ie repensoy tout cela
 Sans m'en auiser me vela
 Outre la maison auancé.
 J'auoy deja bien loin passé
 Quand m'en aperceu. Ie reuicn:
 Et ne me portant guiere bien,
 M'arrestay quand ie fu deuant

Nostre maison : Et là rêuant
 Commançay de penser ainsi
 A par moy, Que ces deux jours ci
 Il me faille icy séjourner
 Seul sans elle, & ne retourner ?
 Et bien pour cela que sera-ce ?
 Rien. Quoy rien ? N'ayant pas la grace
 De la toucher, ie n'aray point
 Non pas l'heur de la voir ? Vn point
 Il y a : si ne puis auoir
 Congié de la toucher, la voir
 Ne me sera pas defendu.
 Qui aime ô qu'il est éperdu !
 Adonques de fét apansé
 Nostre bordage ay repasé.
 Mais qu'est-ce à dire qu'ainsi Pite
 Sort d'effroy creintine & dépite ?

ACTE IIII. SCENE III.

PITE. FEDRI. DORIE.

PITE.

MOy malheureuse ! où trouueray-ie
 Le poltron ? où le chercheray-ie
 Le méchant ? L'audace auoir u
 Pour tel forfait ? F E D. Ie suis perdu !
 I'ay peur de quelque malheurte.
 P I. Qui plus est (la méchanceté !)
 La fille ayant deshonorée

L' E V N V Q V E,

Toute sa robe a desirée:
 C'est pitié ! puis le malheureux
 L'a tiree par les cheveux.
 F E. Ham. P I. S'asteure le rencontroy
 Les yeux ie luy arracheroy
 De mes ongles hors de la teste.
 F E. Quelque cas a troublé la feste
 De ceans durant mon absence:
 Pour le mieux il faut que m'auance
 De luy demander. Qu'est-ce-ci ?
 Où cours-tu ? qui te haste ainsi ?
 Qui cherches-tu, Pite ? dy-moy.
 P I. Ha Fedri, qui ie cherche, moy ?
 AlcZ où digne vous en ettes,
 Et vos beaux presents que nous fettes,
 F E. Qu'y a til ? P I. Fet-il l'étonné ?
 Cet Eunuque qu'auEZ donné
 Vrément a fét vn beau ménage:
 Il a osté le pucelage
 A la fille que ma maitresse
 Auoit uë du soldat. F E. Qu'est-ce
 Que tu contes ? P I. C'est fét de moy !
 F E. Tu es yure. P I. Autant comme moy
 Le puissent estre tous ceux-la
 Qui me desirent mal. D O. Hola
 Ma Pite ie suis en é moy
 D'vn tel monstre : come-le moy.
 F E. Tu as perdu l'entandement:
 Qu'est-ce que tu nous dis ? Comment
 L'Eunuque aroit-il fét cela ?

PI. Je ne scé quel est celuy-la
Qui a fét le fét, mès l'effét
Prouue assés que c'est qu'il a fét.

La fille pleure, & dire n'ose
Si vous luy demande la chose:
L'homme de bien ne comparest
En nulle part: & qui pus est,
Las moy malheureuse! ie crein
S'en allant qu'il ait fait sa main.

FE. Je ne croy que ce brehaigné
Se soit bien fort loin éloigné.

Possible est-il en la maison
Retourné cheZ nous. PI. Voyez mon
Pour dieu s'il y est. FE. Il faut voir:
Soudain te le feray sçauoir.

PI. Je suis perdué! hélas m'amie
As-tu jamés vu de ta vie
Vn acte si abominable!

DO. Je n'ouy jamés cas semblable.

PI. J'auoy bien ouy dire d'eux
Qu'il estoient bien fort amoureux
Des femmes, sans autre vertu:
S'il m'en fût alors souuenu,
Je l'eusse enfermé alecart
Tresbien dans vne chambre apart,
Et ne luy eusse abandonnee
Pour la nous rendre vilence.

L'EVNVQVE,
ACTE IIII. SCENE IIII.

FEDRI. DORE.

PITE. DORIE.

FEDRI.

SOR méchant : tu fés le retif:
S vien dehors malheureux fuitif.

DOR. Hé, pour dieu ! FE. Oh, voyez sa trogne:
Il tord la gueule & se renfrogne.

Quit'a fét retourner ici ?

Et qui t'a fét changer ainsi

D'acoutrement ? dy. Si ie fusse

Tardé tant soit peu, ie ne l'usse

Trouué ceans. Tant il s'aloit

Bien garnir de ce qu'il falloit

Pour s'en fuyr. PI. Auez-vous l'homme

Ie vous pry ? FE. Ne vois-tu pas comme ?

PI. O que c'est bien fét ! DORIE. Més tresbien.

PI. Où est-il ? FE. Le vois-tu pas bien ?

PI. Que ie voye. qui ? FE. Cestui-cy.

PI. Ie ne scé qui est cestui-cy.

Qui est-il ? FE. Luy mesme est celuy

Qu'on vous a mené ce jourduy.

PI. Pas vne de nostre maison

N'a vu de ses yeux ce mignon

Daujourduy chez nous, ô Fedri.

FE. Nulle ne l'a vu ? PI. Ie vous pry

Auez vous pensé que ce fût

Celuy qu'amené lon nous út.

F E. Ie scé que n'en auoy point d'autre.

P I. Ha ce n'est rien au pris du nostre.

Il auoit bien vne autre face,

Vn autre port, vne autre grace.

F E. Il le sembloit, mès ce n'étoit

Que pource qu'alors il portoit

Vn abit plus gaillard & coint:

Et maintenant qu'il ne l'a point

Il semble tout hideux ainsi.

P I. Hola ie vous pri : comme si

La tare estoit de peu : Celuy

Qu'on nous a mené ce jourdny

Estoit vn gentil jouuenceau

Frisque mignon voire si beau,

Fedri, que vous ariés desir

De le voir, y prenant plaisir.

Cestui-cy est vicil, albrané,

Radoteux, tané, bazané.

F E. Ham ! quelle farce ! lon me boute

En tel point que ie suis en doute

Moy-mesme de ce que j'ay fét,

Ne scachant pas si ie l'ay fét.

Hola, dy moy, t'ay-ie acheté?

D O R. Ouy vous m'aué acheté.

P I. Or commandés luy qu'il me rande

Reponce. F E. Fay luy la demande.

P I. Dy, as-tu esté d'aujourdny

Chés nous ? il dit non, ce n'est luy.

Mais bien vn autre y est venu

Agé de seize ans qu'on a vu

Y venir avec Parmenon.

F E. Or ça premier, ren moy reçon

De cette robe qu'as vétuë:

Dy moy douc'est que tu las uë?

Tu ne sones mot, Monstre d'homme?

Veux-tu dire, ou que ie t'assomme?

D O R. Chereau est venu. F E. Qui ? mon frere?

D O R. Ouy. F E. Quand? D O R. aujourduy. F E. Naguere?

D O R. Naguere. F E. Avec qui a c'etté?

D O R. Avec Parmenon ç'a étté.

F E. Parauant le conoissois-tu?

D O R. Ny jamais ie ne l'auoy vu,

Ny qui c'étoit ie n'auois onques

Entandu dire. F E. Comment donques

As-tu sçu qu'il estoit mon frere?

D O R. Parmenon l'a dit. Vostre frere

M'a baillé cette robe sienne.

F E. Ie suis pris! D O R. Il a pris la mienne,

Et puis ils sont tous deux ensemble

Alés dehors. P I. Que vous cnsemble?

Au moins ie ne suis pas yuressse:

Au moins ie ne suis mentercisse:

Et ce n'est fourbe controuuee

Que la fille est depucelec:

Cela est assez aueré.

F E. Beste, tiens tu pour assuré

Tout ce que ce baboin te dit?

Le crois-tu? P I. Le croy-ie a credit?

La vuë en decouure le fét.

F E. Marche icy plus auant il fét
 Le sourd. Encores plus auant:
 Encore vn petit plus auant:
 Là c'est assés. Holà tout-beau:
 Dy moy encores si Chereau
 T'a pris ta robe? D O R. Il me l'a prise.
 F E. Dy moy s'il l'a mise? D O R. Il l'a mise.
 F E. Et l'a ton amené icy
 En lieu de toy? D O R. Il est ainsi.
 F E. O bon Dieu. Quelle hardieffe?
 Quelle méchanceté d'homme est-ce?
 P I. Comment? encor vous ne croyés
 La preuue que vous en voyés:
 Que nous ayons esté gabees,
 Et de toutes façons moquees?
 F E. C'est grand cas que tu crois aussi
 Tout ce que nous dit cestui-cy.
 Je ne sçay moy que ie feray,
 Ou si d'aujourduy ie pourray
 Tirer la verité de toy.
 Or sus, di que non: repon moy.
 As-tu pas vu Chereau mon frere?
 D O R. Nenny. F E. C'est force de luy fere
 Du mal, autrement ie voy bien
 Qu'il ne me confessera rien.
 Suy moy: tantost il dit ouy,
 Tantost que non. Cri moy mercy.
 D O R. Pour Dieu, Monsieur, pardonez moy.
 F E. Entre, & ie va parler à toy.
 D O R. Haof. haof.

F E. *Je ne scé pas d'icy comment*

Je fortiray honestement:

C'est fét de moy, s'il faut qu'ici,

Vaurien, tu me pipes ainsi.

P I. *Aussi vré que ie vi, ie scé*

Que Parmenon nous a dressé

Cette trouffe. **D O R I.** *Y ne s'en faut rien.*

P I. *Aujourduy ie trouueray bien*

Auparauant que ie someille,

Là où luy rendre la pareille.

Mais, Dorie, que doy-ie faire?

D O R. *De la fille?* **P I.** *Ouy. doy-ie m'en taire,*

Ou bien doy-ie dire le cas?

D O R I. *Si tu m'en crois, tu ne scés pas*

Ce que tu scés de tout ce fét:

Ny de ce que l'Eunuque a fét,

Ny de la fille violee:

Ce faisant seras deulopee

De toute cette brouillerie,

Et n'en aras point facherie,

Et si tu te l'obligeras

De ce plaisir que luy feras:

Et pour toutes choses dy-luy

Comme Dor s'en est en fui.

P I. *Aussi feray-ie.* **D O R.** *Voy-ie là*

Cremer qui retourne desia?

Tais s'en viendra tout asteure.

P I. *Et pourquoy cela?* **D O R.** *Car desleure*

Que suis partie d'avec elle

Commençoit entre eux la querelle.

PI. Porte cet or : ie va sçauoir
De luy ce qui peut y auoir.

ACTE IIII. SCENE V.

CREMET. PITE.

CREMET.

BAbba. lon me l'a baillé belle:
Il m'a donné dans la ceruelle
Ce bon vin que j'ay aualé:
Si ne me sentoy-ie troublé
Tant qu'auoy le ventre à la table.
Mais ie n'ay eu ferme ny stable
Ny le pas ny l'esprit atout
Depuis que j'ay esté debout.

PI. Cremet. CRE. *Qui est-ce? aa là Pite,*
Voy voy de combien ma petite
Tu me sembles plus belle asteure,
Que tu n'estois n'a pas vne heure.

PI. *Vrayment tu es aussi plus gay.*

CRE. *Ce commun dire est plus que vray,*
Après la pance vient la dance.

Tais est elle, quand j'y pansé,
Long tams deuant moy arriuec?

PI. *Quoy? desia s'en est elle allée*
Hors de la maison du Soldat?

CRE. *Long tams a qu'un tresgrand debat*
Parmy eux deux s'est commancé:
A qui mieux mieux ils ont tancé.

L' E V N V Q V E,

PI. Comment ne t'a elle dit rien
 A fin que la suiuiſſes? CRE. Rien,
 Sinon qu'étant de ſortir preſte
 Ell' m'a fait ſine de la teſte.
 PI. Voy ! n'eſtoit-ce aſſeZ de cela?
 CRE. Mais ie n'entandoy pas c. la
 Que c'eſt qu'elle vouloit entendre.
 Le Soldat m'eſt venu aprandre
 Ce que n'entandoy guere bien,
 Et dehors m'a chaſſé tresbien.
 Mais voicy Taiſ en perſone
 Qui s'en reuient : & ie m'étone
 Par où c'eſt que j'ay pu paſſer
 En venant, pour la deuanſer.

ACTE III. SCENE VI.

TAIS. CREMET.

PITE.

TAIS.

O R ie m'atant bien maintenant
 Qu'il viendra tout incontinent.
 Pour me l'oſter : mais qu'il y viene:
 Il n'y a choſe qui me tiene
 Que ie ne luy voiſe arracher
 Les deux yeux, s'il la vient toucher
 Ne fuſt-ce que du petit doÿ.
 Y'endureray plus que ne doÿ
 De ſes fadeZes & ſotiſes,

12

De ses magnifiques vantises,
 Pour veu que ne soit que langage:
 Mais s'il entreprend d'auantage
 De m'outrager de quelque iniure,
 Il sera batu ic le jure.

CR E. Long tams a que ie suis icy

Tais. T A. Ie t'atendois aussi,
 Mon amy Cremet. Scés-tu pas
 Que ces questions & debas
 Pour l'amour de toy se sont faits?

Et que le principal tu es
 A qui touche tout ce fait la?

CR E. A moy? & comment? Voireda.

T A. Car cependant que ie peine

A fin que te rande & rameine

Ta sœur, il m'a falu ainsi

Endurer tous ces troubles ci.

CR E. Où est-elle? TA CheZ moy. CRE. Ham. TA. Quoy?

Ouyda, pour elle & pour toy

Honorablement éleuee.

CR E. Que me dis-tu? T A. Chose assurée.

Et ie te la done en pur don,

Et ne t'en demande guerdon,

Ny ne veu qu'on me l'aprecie.

CR E. O Tais ie t'en remercie

Autant que le present le vaut.

T A. Mais Cremet preuoir il te faut

Que dauant que tu l'ayes uë

De moy, elle ne soit perduë.

Car c'est elle que le gendarme

L' E V N V Q V E,

Vient pour m'oster avec portdarme.

Va Pite, a porte de leans

La boëte & ce qui est dedans,

Pour la reconoissance d'elle.

C R E. Le vois-tu Tais? P I. Où est elle?

T A. Dans l'armoire. Va tost musarde.

C R E. Le Soldat avec quelle esquadre

Il te vient voir. T A. Tu es poureux

Ce semble. C R E. Voire da poureux:

Homme ne l'est moins que ie suis.

T A. Aussi ne faut-il. C R E. Ie ne puis

Que ie ne prenne quelque é moy

De l'estime que fais de moy.

T A. pense quel est ton auersaire

A qui tu vas auoir affaire,

Si tu ne dois pas le ranger:

Tout premier il est étranger:

Il a beaucoup moins de puissance,

Et beaucoup moins de conoissance,

Et beaucoup moins d'amis icy

Que tu n'as. C R E. Ie scé tout cccy.

Mais c'est grand faute d'encourir

Le mal qu'on peut lésser courir.

I'aime trop mieux que pouruoyons

Qu'outragés du tout ne soyons,

Qu'après auoir reçu l'offance

Nous en pourchassions la vanjance.

Va t'en & barre bien ton huis,

Ie va courir tant que ie puis

A la place, où prendray renfort

Pour garder qu'on nous face tort,
 T A. Demeure. C R E. Il faut aler. T A. Demeure.
 C R E. Laisse : ie reuien tout asteure.
 T A. Cremet il n'en faut nullement :
 Tu n'as qu'à dire seulement,
 Qu'elle est ta sœur, que l'as perduë
 Petite enfant, que l'as conuë
 Maintenant : les enseignes montre.
 P I. Ténés. T A. Pran-les. Si alencontre
 Il veut vser de force en rien,
 Pren-le à partie : entans-tu bien?
 C R E. Fort bien. T A. Sur tout mon amy panse
 De luy parler bien d'assurance.
 C R E. Ie le veu. T A. Leue ton manteau.
 Ie suis mal en point : ce grand veau
 A qui du secours ie demande
 A tout besoin qu'on le defande.

ACTE III. SCENE VII.

T R A S O N. N A T O N.

S A N G A T. C R E M E T.

T A I S.

T R A S O N.

MOY cet outrage & cette iniure
 Si notable, que ie l'endure,
 Naton ! i'endureroy la mort
 Plustost que d'endurer ce tort.
 Sireau, Donas, Simalion,

Quant à moy derriere ce front

A la queuë ie marcheray,

Dou le signal ie donneray.

N A. C'est estre sage : comm'il a

Rangé en bataille ceux-là?

S'est-il placé en seur endroit?

T R A. Pyrrus tout de mesme en vsoit.

C R E. Vois-tu Taïs que c'est qu'il fait?

Ne seroit-ce pas le mieux fait

De s'enfermer dans la maison?

T A. Le vous-tu? ce n'est qu'un poltron,

Combien qu'il semble homme de cœur

A le voir : n'aye point de peur.

T R A. Qu'es tu d'auis que nous facions?

N A T. Pleust à Dieu qu'icy nous eussions,

Auparauant que de combattre,

Des fondes, à fin de les battre

De loin, & sans nous decourir:

Vous les verriez & trefous fuir.

T R A. Mais ie voy là Taïs. N A T. Asteure

Que n'alons nous choquer. T R A. Demecure:

L'homme qui est acort & sage

Doit tenter tout autre passage

Parauant que d'vser de force:

Que scés-tu si sans qu'on la force

El' fera tout ce que voudray?

N A. O Dieux ! Monsieur vous dictes vray.

Que c'est de sçauoir ! Tous les coups

Que me rencontre avecques vous

Ie m'en retourne plus sçauant.

Sant

Sant

L'E V N V Q V E,

T R A. *Tais sans passer plus auant*
Tout premier repon à cela:
Te donnant cette fille là
Ne dis-tu pas que tu ferois
Si bien que tu me donnerois
A moy tout seul tous ces jours cy?
 T A. *Que veux-tu dire par cecy?*
 T R A. *Demandes-tu? deuant mes yeux*
Tu m'as mené cet amoureux.
 T A. *Bien: qu'en est-il?* T R A. *Et aemblee*
Auecques luy t'és derobee
De moy. T A. *Il me plaisoit ainsi.*
 T R A. *Il me plaist de rauoir aussi*
Panfile, ran-la de bon gré:
Sinon par force ie l'auray,
Car j'ay juré mes grands Dieux:
Choisi lequel tu aimes mieux.
 C R E. *Qu'elle te rande la pucelle,*
Ou bien que tu touches à elle,
O de tous? N A. *ah que dis-tu toy?*
 C R E. *Qui te fait t'adresser à moy?*
 T R A. *Que ne la touche, elle estant miene!*
 C R E. *Pendard, que cette fille est tiene!*
 N A. *Regarde bien ce que tu fés:*
Scés-tu à quel homme tu t'és
Adressé pour l'injurier?
 C R E. *Ne te veux-tu pas retirer?*
Scés-tu que c'est? si d'aujourduy
Tu reuiens pour nous faire ennuy
En ce lieu-cy, ie te promés

*Qu'il te souuiendra pour jamais
De ce lieu du jour & de moy.*

N A. *Pauvre homme, qu'est-ce que de toy?*

Tu me fais bien grande pitié,

Qui viens gagner l'inimitié

De ce tant vaillant homme cy.

C R E. *Si tu ne deloges d'icy*

Aujourduy te rompray la teste.

N A. *Dis-tu? ie croy tu fais la beste.*

T R A. *Quel homme es-tu? que veux-tu toy?*

T'appartient-elle? dy pourquoy!

C R E. *Tu le seras. Premier ie di*

Qu'elle est libre. T R A. Ie croy qu'oui!

C R E. *Nee en Athenes. T R A. Voire da!*

C R E. *Ma sœur. T R A. L'éfronté que voyla!*

C R E. *Or soldat ie te fais entendre:*

Donne toy garde de méprandre

Vsant de force en son endroit.

Tais ie va d'icy tout-droit

Deuers la nourrice Sofrone,

A fin que l'amene & luy done

Ces merques de reconoissance.

T R A. *Me pourras-tu faire defance*

De toucher celle qui est miene?

C R E. *Ie luy defan: vous en souuiene.*

N A. *Entendez-vous? il fait le fin,*

Mais si est-il pris en larcin.

C R E. *N'es-tu pas contant de cecy?*

T R A. *Tais dis-tu le mesme aussi?*

T A. *Va t'en chercher qui te reponde.*

L'EVNVQVE,

TRA. *Que faisons-nous plus? N A. Rien du monde.
Alons-nous en, & vous verreZ
Quand moins conte vous en fereZ
Qu'elle viendra vous requerir.*

TRA. *Le penses-tu? N A. Je veu mourir
S'il n'est ainsi. Le naturel*

Des femmes ie conoy pour tel:

Aime-les, elles te hairont:

Hai-les, elles t'aimeront.

TRA. *Ton amis est bon N A T. Tout asteure*

Rompré-ic le camp? T R A. Il est heures:

Quand bon te semblera. N A T. Sanguat

Ainsi que doit tout bon soldat

Qu'on se retire en la maison:

Car maintenant il est saison

D'auoir encors souuenance

De la cuisine & de la pance.

SAN. *Tu nous dis de bonnes nouvelles:*

I'auoy l'esprit aux escuelles

Et à la soupe long rams a.

N A T. *Tu vaus trop. T R A. SuineZ-moy deça.*

ACTE V. SCENE I.

T A I S. P I T E,

T A I S.

M*échante, veux-tu point cesser
De me venir embrouillasser
De mots doutcux? Ie le scé bien,
Puis tousoudain ie n'en scé rien:*

Il s'en est fui : ie l'ay sçu
 Par ouïr dire : & ne l'ay vu :
 Ie n'y estoy : Ne veux-tu pas
 Me dire ouuertement le cas
 Tel qu'il est ? La fille éplorée
 Avec sa robe desirée,
 Est là sans dire mot aux gens :
 L'Eunuque a vuidé de ceans.
 Pourquoy ? qu'aton fait ? di-le moy.
 P I. Que vous diré-ie ? lassé moy !
 Ils disent que ce ne fut onques
 Vn Eunuque. T A. Comment ? qui donques ?
 P I. Que c'estoit Chercau. T A. Quel Chereau ?
 P I. Chereau ce jeune jouvenceau
 Le frere à Fedri. T A. Que dis-tu,
 Fausse beste ? P I. Ce qu'en ay sçu
 Pour tout vray. T A. Qu'auoit til afaire
 Avec nous ? ou pour quel afaire
 L'aton amené ? P I. Ie ne scé :
 Sinon qu'il eust esté blessé
 De l'amour de Panfile. T A. élas
 Ie suis donques perduë ! élas !
 O que malheureuse ie suis,
 S'il est vray ce que tu me dis.
 C'est donques ce que la fille a
 Tant à plorer ? P I. Ie croy, cela.
 T A. Est-ce la (di carogne inféte)
 La defance que t'auoy fête
 En m'en alant ? P I. Qu'usse-ie fêt ?
 Ainsi qu'aniés dit qu'il fust fêt,

L'EVNVQVE,

A luy seul on s'en est fié.

T A. Ah méchante tu as baillé

A garder la brebis au loup.

Nous auons l'andosse à ce coup:

I'en ay grand' honte ! P I. Quel homme esse

Que ie voy-là ? Mot ma Maitresse:

Tout va tresbien : il est à nous.

T A. Où ? P I. A main gauche, voyez-vous?

T A. Ie le voy. P I. Fêtes l'empoigner

Si vous voulés bien besoigner.

T A. Bien, fole : que luy ferions-nous?

P I. Que luy feroy? demandés-vous?

Voyez s'il n'est pas éhonté

Ie vous pri ? T A. Non. P I. O l'effronté!

ACTE V. SCENE II.

CHEREA V. TAIS.

PITE.

CHEREA V.

ET pere & mere d'Antifon
De malheur sont en la maison
Toudeux, comme si tout expres
On me les auoit tenus prests,
A fin que ie n'y pussé entrer
Sans y entrant les rencontrer
Pour estre vu d'eux. Cependant
Qu'à la porte suis atendant
Vn quidam de ma conoissance

Venoit vers moy : Moy ie m'élance
 Aussi tost comme ie l'ay vu,
 Me coulant le mieux que j'ay pu
 Par vne petite ruelle
 Où n'y auoit ame, & d'icelle
 En vne autre encores, & puis
 En vne autre tant que ie suis
 A toute peine icy venu
 Sans que personne m'ait conu.
 Mais n'est-ce pas Taïs que celle
 Que ie voylà ? Si est, c'est elle.
 Ie suis en doute que doy faire.
 Que feray-ie ? Qu'en ay-ie affaire?
 Face le pis qu'elle pourra,
 Bien ? qu'est-ce qu'elle me fera ?
 T A. Alon à luy. Homme de bien
 Dor dieu te gard. dy moy. Et bien?
 Ne t'en es tu pas enfuy ?
 C H E. O ma bonne Maitresse, ouy.
 T A. En es-tu bien aisé ? C H E. Nenny.
 T A. Penses-tu n'en estre puny ?
 C H E. Pardonnez cette seule faute:
 Si j'en refay jamais vne autre
 Tuez-moy sans remission.
 T A. Creignois-tu tant ma rigueur ? C H E. Non.
 T A. Quoy donc ? C H E. Cette-cy ie creignoy
 Qu'elle ne vous causast de moy.
 T A. Qu'auois-tu fait ? C H E. Vne chousfette
 T A. O ho vilain vne chousfette !
 Apeles-tu vne chousfette

L'EVNQUE,

D'auoir gasté vne pucelle
De bonne part ? CHE. Ie pensoy qu'elle
Fust ma compagne de seruice.

PI. Voyre compagne de seruice!
Qui me garde que ie n'arrache
De ses cheueux ? Tant il me fache
Qu'encores ce gentil moqueur
Vienne de gayeté de cœur

Nous gaudir. T A. Folle fuy d'icy.

PI. Et quand ie le feroye ainsi
En quoy seroy-ie de ma part
Condennable enuers ce pendart,
Puis que luy mesme se confesse
Votre esclau, & vous sa maitresse?

T A. Laisson tout cecy. O Chereau
Vous n'auéz fait ny bien ny beau:
Car encores que fusse digne
Qu'on me fist cette injure indigne,
Toutefois celuy vous ettiez
Qui moins la faire me deuez.

Certes maintenant ie ne scay
Quel auis c'est que ie prendray
Touchant la fille, tellement
Vous m'auéz mis en brouillement,
Rendant inutiles & vains
Tous mes projets & mes desseins:
Et ne scay plus quel moyen prendre,
Pour ne pouuoir aux siens la rendre
En tel état que de raison
Comme j'auois intention,

A fin que selon mon desir
 Je leur fisse vn entier plaisir.

CHE. Mais Taiſ j'ay bonne esperance
 D'une perdurable aliance
 Entre nous d'icy en auant.
 De telle chose bien ſouuant,
 Voyre d'une mauuaisẽ entree
 Grande amitiẽ s'est engendree.

Que ſçait on ſi Dieu veut cecy?

TA. Je le pran & le veux ainſi,

CHE. Je vous en prie : & ſi vous jure

Que n'ay fait cecy par injure,

Mais par amour. TA. Certenement

Je le ſçay : dont plus aiſement

Aſſeure ie vous le pardonne :

Je ne ſuis ny de ſi felonne

Nature, ny d'eſprit ſi lour

Que ne ſçache que vaut l'amour.

CHE. Maudit ſoy-ie donques, ſi meſme

Deja Taiſ ie ne vous ẽme.

PI. Maitreſſe, ie vous auerty,

Il vous fera mauuais party,

Gardeꝫ vous en. CHE. Je n'oferoy,

PI. Je ne m'y firoy pas. TA. Tay-toy.

CHE. Or ie me recommande à vous,

Je me fie & reme ſus vous,

Aydeꝫ-y moy ie vous en prie.

Je le deſire, & vous ſuplie

Me prendre en votre ſauuegarde :

Et ie meure ſi ie retarde

L'EVNVQVE,

De l'epoufer. T A. Si vostre pere.

CHE. Comment ? C'est chose toute clere,
Il le voudra bien, pourueu qu'elle
Soit Athenienne naturelle.

T A. Si voulez vn petit attendre
Son frere doit venir se rendre
Icy mesme : Il est alé querir
Celle qu'ell' eut pour la nourrir
Et l'aleter dès son enfance,
Et en celle reconoissance
Qui s'en doit faire maintenant
Vous mesme vous ferez presant.

CHE. Je ne bouge : qu'à moy ne ticnne.

T A. Voulez-vous qu'atendant qu'il vienne
Nous entrions, plustost qu'en la sorte
Musions icy deuant la porte?

CHE. Je ne demande pas mieux. P I. Qu'est-ce
Que voulez faire ma Maitresse,

Je vous suply ? T A. Pourquoi cecy?

P I. Le demandez-vous ? cettuy-cy
Qu'il rentre dans votre maison,

Et que l'y meniez ? T A. Pourquoi non?

P I. Mais croyez-m'en : s'il y reua
Quelque algarade il vous fera.

T A. Babou, tay toy ie t'en suplie.

P I. Vous n'ettes assez auertie
De l'audace dont il abonde.

CHE. Je n'y feray chose du monde.

P I. Il n'y fera rien, il n'a garde,
Pourueu qu'on la luy baille en garde.

CHE. Toy mesme Pite garde moy.

PI. Je m'en gardray bien par ma foy,

Ny de vous bailler à garder

Rien de beau ny de vous garder.

Voyci tout apropos son frere

Qui reuient pour fere l'afere.

CHE. Je suis perdu : Taïs allon

Je vous suply dans la maison:

Car ie ne veu pas qu'il me voye

En cette robe par la voye.

T A. Mais pourquoy ? est-ce qu'ayeZ honte ?

CHE. C'est cela. PI. C'est mon, c'est la honte

De quand la fille estoit ò luy.

T A. Donc aleZ deuant : ie vous suy.

Pite, demeure icy au guet

A fin de fere entrer Cremet.

ACTE V. SCENE III.

PITE. CREMET. SOFRONE.

P I T E.

DE quoy maintenant ? mais de quoy,

De quoy m'auiseray-ie moy

A fin de la rendre aussi bonne

A ce galand qu'il nous la donne,

Suposant au lieu du chatré

Ce mignon ainsin acoutré ?

O quel fin freté de nouice !

L'EVNQUE,

CRE. MarcheZ plustost, mere nourrice.
SO. Je marche aussi CRE. Je le voy bien,
Mais c'est sans auancer de rien.
PI. Et bien ? les luy auous montrees
Les enseignes ? CRE. Toutes montrees.
PI. Je vous pry quand ell' les a vuës ?
CRE. Ell' les a toutes reconuës,
Avec bien fresche souuenance
Pour en fere la conoissance.
PI. Vous me dittes bonne nouvelle:
Car ie veu grand bien à la belle.
EntreZ au logis : long tems a
Ma maîtresse vous atend là.
Ha voyla cet homme de bien
De Parmenon, que ie voy bien
N'auoir pas grandement afere,
Dieu mercy. De ma part j'espere
Auoir bien de quoy l'emp scher.
I'iray là dedans pour tâcher
D'entandre ce que c'est au vray
De la fille : & quand le sçauray,
Ie viendray faire à ce trompeur
Belles afres & belle peur.

ACTE V. SCENE IIII.

PARMENON. PITE.

IE m'en reuicn icy pour voir
 Si chercau a fait son deuoir.
 Or s'il a mené finement
 Son fait, n'ay-ie pas brauement
 Dessigné l'entreprise? O Dieux
 Que Parmenon est glorieux!
 L'honneur qu'il en raportera!
 La louange qu'il en ara!
 Laisson là, qu'il sera tresbien
 Paruenu (& par mon moyen)
 Sans mal, sans perte, sans dépense,
 A receuoir la iouissance
 De l'amour: & d'une pucelle
 Qu'il aimoit: Mais où étoit-elle?
 Entre les mains d'une putain,
 Fine, qui n'aime que le gain,
 Ce qui métoit difficulté
 Tresgrande & tresgrande cherté
 A l'effét de telle entreprise.
 Mais ce de quoy plus ie me prise,
 Dont ie pense que ie merite
 La palme, & gloire non petite,
 C'est d'auoir trouué le moyen
 Comme vn jeune enfant pourroit bien
 Conoustre les façons de faire
 Que les putains ont d'ordinaire:

L' E V N V Q V E,

*A fin qu'ayant conu leur vice
 De fort bonne heure, il les haïsse
 Pour jamais : ces mignonnes lors
 Qu'elles comparoissent dehors,
 On ne voit rien qui soit plus coïnt
 Plus net plus miste mieux empoint.
 Mangeant avecques leur amy
 On ne les sert pas à demy
 Pour contenter leur friandise.
 Mais conoistre leur gourmandise,
 Leur ordure, leur pauureté,
 Quelle est leur deshonesteté:
 Quand elles sont seules, comment
 Elle repaissent goulument,
 Et s'engorgent de gros pain noir
 En du brouet de l'autre soir,
 Aux jeunes gens c'est vn grand bien
 De sçauoir tous cecy tresbien.*

*P I. Quoy que tu puisses faire ou dire,
 O de tous les méchans le pire
 Asteure ie m'en vangeray:
 Mercy dieu ie t'en payeray,
 A fin que pour neant ce ne soit
 Que t'adresses en notre endroit,
 Pour faire de nous tes risées
 Qui sommes plus que toy rusées.*

ACTE

ACTE V. SCENE V.

P I T E. P A R M E N O N.

P I T E.

Dieux, la vilenie execrable!
O le jeune homme miserable!

O le malheureux Parmenon,
Qui l'amena dans la maison!

P A R. Qu'est-ce ? P I. P'en ay compassion:
Pour ne voir la punition
Icy ie m'en suis enfuie.

O la cruauté non ouïe,
Dont on dit qu'on le va punir !

P A R. Dieux ! ie ne puis me contenir.

Quel esclandre est-il survenu ?
C'est fait de moy : ie suis perdu.
Ie va l'aborder. Qu'est-ce cy
Pite ? que disois-tu ainsi ?

Qui sera puny & batu ?

P I. Effronté, le demandes-tu ?

Tu as perdu & ruiné
Ce jeune homme qu'as amené
Pour vn Eunuque, ayant enuie
De nous faire vne piperie.

P A R. Pourquoi ? qu'aton fait ? dy-le moy.

P I. Ie te le diray. sçais-tu toy
Que la fille, qu'on a donnée
Aujourduy à Tais, est nee

L' E V N V Q V E,

De la ville, où elle a son frere

Né noble de pere & de mere?

P A R. Je n'en sçay rien. P I. Si est-ce qu'elle

A etté reconuë pour telle:

Mais ce pauvre malheureux l'a

Prisë par force: & quand cela

A etté rescu de son frere

Qui est furieux & colere.

P A R. Qu'a til fait? P I. Tout premierement

Il l'a lié cruellement.

P A R. Ham l'a lié? P I. Voyre, combien

Que Tais le priaist tresbien

De n'en rien faire. P A R. Que dis-tu?

P I. Maintenant l'ayant bien batu

Il le menace de luy fere

Ce que lon fét à l'adultere,

Ce qu'encor ie ne vy jamais

Ny ne voudroy voir faire. P A R. Mais

Comment est-il bien si hardy

De fere vn fét si étourdy?

P I. L'acte est-il si grand que tu dis?

P A R. N'est-ce pas grand fait entrepris?

Qui vit jamais tel fét se fere?

Qu'homme soit pris en adultere

Dans la maison d'une putain?

P I. Je ne sçay. P A R. Sçachez pour certain,

Je vous l'annonce & fay conoistre

Pour l'un des enfans de mon mestre.

P I. Ham, est-ce luy au moins? mais est-ce?

P A R. A fin que Tais ne luy lessé

Fere outrage ny violence.

Mais pourquoy st-ce que ne m'auance

D'entrer leans moy mesme ? P I. Non;

Considere bien Parmenon

Que tu feras, qu'en y alant

Tu ne luy sois en rien aidant,

Et que te perdes à credit.

Car tout chacun croit (& le dit)

Entierement tout ce beau fét

Par ta menee s'estre fét.

P A R. Qu'est-ce donques que ie feray?

Dont est-ce qu'encommenceray?

Malheureux ! Voyci tout a-tams

Le vieillard qui reuiet des chams.

Le luy diray-ie ou non ? Ie doy

Luy dire, combien que ie voy

Que c'est pour moy à la malheure:

Mais si faut-il qu'il le sequeure.

P I. Parmenon tu es bon & sage:

Ie m'en reuas à mon ménage,

Toy raconte luy tout le fét,

Par ordre ainsi comme il s'est fét.

ACTE V. SCENE VI.

LACHET. PARMENON.

LACHET.

DE mon lieu que j'ay icy pres
Ie tire ce bien, Que jamés

L' E V N V Q V E,

Y ne m'ennuye, ny aux chams
 Ny en la ville, alant vn tams
 En l'vn, vn tams en l'autre, ainsi
 Que me soule de cetuy-ci
 Ou celuy-là. Mais est-ce là
 Notre Parmenon ? le voyla.
 Qu'attens-tu icy deuant l'huis,
 Parmenon ? P A R. Qu'est-ce ? ham. ie suis
 Tres-joyeux Monsieur de vous voir
 Sain de retour. Que le bon soir
 Vous soit donné. L A. Qui attends-tu ?
 P A R. C'est fait de moy ! ie suis perdu !
 La langue me tient au palés
 De creinte. L A. Ham. comme tu es
 Efaré ! Dieu gard. dy que c'est.
 P A R. Monsieur entandez s'il vous plect
 Comme il en va. Ce qui s'est fét
 Le tout par sa faute s'est fét
 Non par la mienne. L A. Que dis-tu ?
 P A R. C'est à vous tresbien entendu :
 Car il faloit premierement
 Vous conter dequoy & comment.
 Or c'est qu'un Eunuque a étté
 Par votre Fedri achetté
 Pour donner. L A. A qui ? P A R. A Tai's.
 L A. C'est fait de moy. dy moy le pris.
 P A. Vint frans. L A. Tout est perdu ! P A. Aussi
 Chereau est amoureux ici
 D'une certene jeune garce
 Qui jouë du lut. L A. Ham, quelle farce ?

*Il est amoureux ? conoist-il
Deja les femmes ? Ou, est-il
Venu en ville ? mal sur mal !*

P A R. *Ce n'est moy qui le mès à mal,
Monsieur ne m'en regarde point.*

L A. *Quant à toy ie n'en parle point.
Si ie vy ie t'acoutreray*

Pendard. ça, dy moy tout le vray.

P A R. *C'est qu'on a mené cetuy-cy
Pour Eunuque à ste Taïs cy.*

L A. *Pour Eunuque ?* P A R. *Il est ainsi. Puis
Ils l'ont comme adultere pris*

Leans, & lié piés & mains:

O l'audace dont ils sont pleins !

L A. *Ou suis-ie ! n'as tu rien au bout*

De ces maux, à dire ? P A R. *C'est tout.*

L A. *Que fay-ie que ie n'entre donque ?*

P A R. *Or ie ne fay doute quelconque*

Qu'y ne me vienne vn malheur grand

De ce qu'ay fait. Mais pourautant

Que c'étoit chose necessaire

De ce qu'ay fait, que de le faire,

Ie suis aise que ces gens-ci

Auront part au malheur ainsi

De par moy. Car à ce vieillard

Ie scay qu'il étoit bien à tard

Qu'il ne trouuoit cause valable

Pour faire quelque acte notable.

Or qu'il face sa detinee,

Maintenant puis qu'il l'a trouuee.

L'EVNVOVE,
ACTE V. SCENE VII.

PITE. PARMENON.

PITE.

I Amais ne m'auint de ma vie
Chose dont j'eusse plus d'enuie,
Que quand ce vieillard mal instruit
Est entré cheZ nous. Moy sans bruit
Et seule en ay ris à plaisir,
Sçachant qu'il l'auoit fait venir.
P A R. Mais qui aroy-til bien ? P I. Je sör
Maintenani tout expres encor
Pour en conter à Parmenon.
Où est-il ? P A R. Me cherche elle ou non ?
P I. Mais ie le voy icy-endroit,
Ie m'en va l'acoster toudroit.
P A R. Qu'est-ce fole ? que veux-tu dire ?
Dy moy, qu'as-tu si fort à rire ?
Cesseras tu point ? P I. Ie trepasse
Helas ! tant ie suis deja lassé
De me rire & moquer de toy.
P A R. Et pourquoy ? P I. Pourquoy ? par ma foy
Ie n'ay vu ny verray james
Vn homme plus sot que tu es.
Ah : la farce qu'as aprestee
Leans. ne peut estre contee
Assés bien. Au commencement
Ie t'estimoy aucunement
Abile homme acort & gentil.

P A R. Comment cela ? P I. Te faloit-il
Croire soudain tout ce qu'ay dit ?
N'étois-tu content du delit
Qu'au jeune homme tu as fét fere,
Sans aler encore à son pere
Encuser le pauvre garçon ?
Comment & de quelle façon
Penses-tu qu'a bondy son cœur.

Quand (dont il auoit plus de peur)
Son pere déplaisant l'a vu
En l'abit qu'il auoit vétu ?

Et bien, quoy ? es-tu rouge ou pale ?
Au moins tu vois ton cas bien sale.

P A R. Ham, qu'as tu dit, fausse traitresse ?

Tu m'as donc menty mentereffe ?

Encor tu t'en ris ? Tu t'ébas

A nous gaber, ne fais-tu pas ?

Méchante. P I. Si fay, mais bien fort.

P A R. Tu as raison : si n'est-il mort

Qui sçara tresbien te le randre.

P I. Voire da. P A R. Tu dois t'y atandre

P I. Aussi fay-ie moy. Mais sera-ce

Pour aujourduy cette menace ?

Car ie sçay que seras pendu,

Pour t'estre si bien entendu

A débaucher ce jeune fils :

Et puis, quand à mal tu l'as mis,

A l'encuser enuers son pere :

Dont recevras double salere,

L'un & l'autre te punissant.

L'EVNVQVE,

P A R. *Qu'est-ce de moy ? P I. De ton presant
C'est l'honorable recompanse
Qu'on t'apreste: à dieu. P A R. Quand j'y pansé
Ie me suis perdu comme vn rat
Qui s'encuse de son rabat.*

ACTE V. SCENE VIII.

N A T O N. T R A S O N.

N A T O N.

ET bien ? en quelle intention
Ou quell' deliberation
Maintenant icy venons-nous ?
Quelle entreprise faites-vous ?
T R A. *Qui moy ? à fin que ie me rande
A Tais, qu'elle me commande,
Et que son bon plaisir ie face.*
N A T. *Si vous le fetes que fera-ce ?*
T R A. *Ce sera comme Hercules fit
Qui à Onfale s'asseruit.*
N A T. *Vous ensuyuez vn bon exemple.
Que te visse amolir la temple
Et le test à coups de sauate.
Hé mon dieu : à l'huis on rabâte.*
T R A. *Et quel malencontre est-ce icy ?
Ie n'ay jamés vu cetuy-cy.
Que seroit-ce bien qui feroit
Qu'en sortant il se hasteroit ?*

ACTE V. SCENE IX.

CHEREAV. PARMENON.

FEDRI. NATON. TRASON.

CHEREAV.

MES amis, aucun aujourduy
 Vit-il plus eureux que ie vy?
 Il n'en est pas vn seul au monde
 En qui tant de bon heur abonde.
 Car les Dieux en moy seul font voir
 Entierement tout leur pouuoir:

A qui si tôt tant de moyens

Sont venus avec tant de biens.

P A R. Qu'a st'homme à estre si content?

C H E. O Parmenon que j'aime tant,

De tout mon aise & mon bon heur

Entrepreneur & moyeneur,

Acomplisseur de mes desirs,

Grand Tresorier de mes plesirs,

Sçais-tu point la joye où ie suis,

Si plongé que plus ie ne puis.

Sçais-tu point que Panfile est mienne?

Qu'on trouue qu'elle est citoyenne?

P A R. Ie l'ay entendu. C H E. Sçais-tu bien

Nos fiançailles? P A R. Tout va bien:

Loué soit Dieu. N A T. Entans-tu point

Ce qu'il dit là? C H E. Vn autre point

Il y a, dont ie suis bien aise,

Fedri mon frere est à son aise,

L'EVNVQVE,

*Ses amours luy vont à souhet.
Des deux vne maison lon fét,
Ce ne sera plus qu'un menage:
Tais se met au patronage,
Et en la garde de mon pere.*

P A R. Elle est donc toute à vostre frere?

C H E. Cela s'entand pour en jouir.

P A R. Voicy de quoy nous rejouir

Encores d'ailleurs : le Soldat

Aura son congé tout aplat.

C H E. A mon frere fay-le sçavoir

Où qu'il soit. P A R. Je m'en va le voir.

T R A. Doute-tu que ne soys en route

Et perdu ? N A. Je le croy sans doute.

C H E. Qu'est-ce que premier ie diray?

Qui est-ce que plus ie louray?

Celuy qui le conseil me donne

De fere entreprise si bonne?

Ou moy qui son conseil ay pris

Et l'ay brauement entrepris?

Ou bien louray-ie la fortune

Qui m'a esté si oportune

Gouuernant & guidant l'afaire,

Que pour l'entreprise parfaire

Elle a dans vn seul jour enclos

Tant de choses si apropos?

Ou beniray-ie la bonté

Douceur & debonaireté

De mon pere? O bon Dieu maintien

Et conserue nous tout ce bien.

F E. Dieux ! Parmenon me vient de dire
 Ce qu'encores que le desire,
 Je ne puis croire: où est mon frere?
 C H E. Le voicy. F E. Et bien ? quelle chere?
 C H E. Tresque bonne: a sés estimee,
 A sés louee, a sés emee
 De nous, ta Taïs ne peut estre,
 Tant elle nous a fét parestre
 Vers nostre maison vn bon Zele.
 F E. Ho, me viens-tu dire bien d'elle?
 T R A. Je suis mort ! moins j'y ay d'atante
 Tant plus mon amour est constante.
 Mon espoir n'est qu'en toy Naton:
 Je t'en suppli. N A T. Qu'y feroit-on?
 T R A. Ne fay que cela seulement
 Ou par priere ou par argent,
 Que ie trouue en la bonne grace
 De Taïs quelque peu de place.
 N A T. Il est malaisé. T R A. S'il te plét,
 (Je sçay que tu sçais fere) il est
 Fét autant vaut : & tu auras
 De moy tel present que voudras,
 Demande-le tanseulement.
 N A T. Sera-til vray ? T R A. Certénement.
 N A T. Je veu que faisant bien la chose,
 Vostre maison ne me soit close
 Iamaïs, ny en vostre presance
 Ny mesme durant vostre absance:
 Et que j'aye toute ma vie
 Encores qu'on ne me conuie

L'EVNVQVE,

*Pour tousiours quelque tems qui face
A ta table vne bonne place.*

TR A. *Par ma foy ie te le tiendray:*

N A T. *Le fét aussi j'entreprendray.*

F E. *Qui entan-ie icy quelque part?*

Aa Trason. TR A. *Messieurs Dieu vous gard.*

F E. *Peut estre que tu ne sçais rien*

Du fait d'icy? TR A. *Ie le sçay bien.*

F E. *Et tu es donc encores veu*

En ces cartiers? TR A. *Sur vostre auen.*

F E. *Sçais-tu l'auen? Ie te promés*

Que si te rencontre jamais

Par ci apres en cette place,

(Tu m'aras beau dire, ie passe

Mon chemin, ie cherche quelcun)

Tu es mort. N A T. *Ie ne sçache aucun*

D'entre vous si hors de raison.

F E. *Ie l'aydit.* N A T. *Si n'est-il pas bon*

D'en vser si logierement.

F E. *Il sera fait.* N A T. *Premierement*

Vn mot d'audience: & si c'est

Chose à faire, s'elle vous plect

Vous la ferés. F E. *Or écouton.*

N A T. *Retirés-vous vn peu Trason.*

Tout premier il est tout notoire,

Et vous pri bien fort de le croire,

Toudeux, que tout ce que j'ay fét

Pour cet homme cy, ie l'ay fét

Plus pour mon bien que pour le sien:

Mais si c'est aussi vostre bien,

Ce seroit à vous grand simplesse
De ne le faire. F E. Dy donc: qu'est-ce?

N A T. C'est que ie suis d'opinion
Que le prenies pour compagnon
Et parsonier à vos amours.

F E. Ham ! parsonier à mes amours !

N A T. Pensés vn peu qu'auccques elle
Vostre façon de viure est telle,
Fedri, que tousiours voulés fere,
Quoy qu'il en colûte, bonne chere:
Car ie sçay qu'ordinairement
Vous la tretés friandement:
Puis n'ayant guiere que donner
Vostre amour ne se peut mener
Que frayés seul à la depance:
Mais faut que Tais se dispance
(C'est force) de faire venir
D'ailleurs de quoy s'entretenir,
Et fournir aux frais tous les jours
Qui suruiennent en vos amours.
Pour toutes ces choses icy
Vn plus propre que cestui-cy,
Plus ny mieux apropos pour vous,
Ne se trouueroit entre tous
Les hommes qui sont en ce monde.
Premier, sur quoy plus ie me fonde,
Il a que donner, & personne
Plus liberalement ne donne.
Puis il est sot maussade lour:
Il ronfle la nuit & le jour:

L'E V N V Q V E,

Et ne faudra point qu'ayés peur
 Que la dame y mette son cœur:
 Si tost que vous en lasserez
 Aisément le debusquerez.

FE. Qu'en ferons-nous? NAT. En outre aussi,
 Ce qui vaut mieux que tout cecy
 Et dont il est plus receuable,
 Nul ne tient ny meilleure table
 Ny plus longue pour fétier
 L'amy qui luy plest de prier.

CHE. Cet homme comment que ce soit
 Nous fét besoin : ayon-le. FE. soit.

NAT. C'est bien fét. Je ne vous demande
 Qu'un seul point, c'est qu'en vostre bande
 Il vous plaise me recevoir.

J'ay fét assés bien mon deuoir
 De fouëter ce sabot cy.

CHE. Je le veu bien. FE. Et moy aussi.

NAT. Pour cela, Fedri & Chercau
 Je vous fay present de ce veau
 Pour le manger & le viler.

CHE. Fay donc : il n'en faut plus parler.

FE. Il le vaut. NAT. Aprochez Trason.

TRA. As-tu fét quelque cas de bon?

NAT. Quoy? ils ne vous conoissoyent point.

Leur ayant conté bien apoint
 Quelles sont vos complexions
 Qualités & perfections:
 Et de louanges non petites
 Ayant collaudé vos merites,

Vos sens preudomie & vertu,

Après aisément j'ay tout u.

T R A. Vela bon : ie t'en remercie.

J'ay eu cet heur toute ma vie,

En quelque lieu que me rencontre

Touchacun grande amour me montre.

N A T. Ne vous auoy-ie pas sçu dire

Ce que cet homme sçauoit dire?

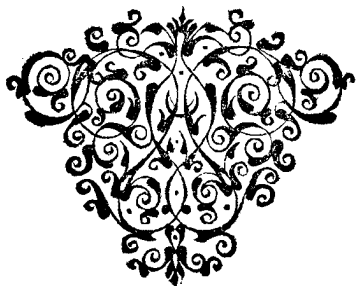
Auous ouï comme il abonde

D'une pure Attique faconde?

F E. Tout va bien : Venés ça tretous.

Adieu. plaudisés entre vous.

F I N.





DEVIS DES
DIEUX, PRIS
DE LVCIAN.
PAR
IAN ANTOINE DE BAIF.
AVX ROY ET ROYNE
DE NAVARRE.

LE soigneux laboureur, s'il entend que son maistre
Marie en sa maison ou la fille ou la sœur,
Non ingrat s'en ira, tout joyeux dans le cœur,
Offrir aux maricZ de son labeur champestre:
Aussi moy, qui voudroy mes seigneurs reconoistre,
Je vien vous honorer de mon petit labeur,
Non cuidant presenter quelque don de valeur,
Mais quelque bon vouloir taschant faire paroistre.

O NOBLE PAIR ROYAL, Si petit ie presente
Vn present qui n'est grand, mais selon mon pouuoir,
Si vous mancant, mon cœur pour vn peu ie contente:
Faites comme ce Roy, qui d'un benin visage
Receut l'eau du sujet. Ainsi puisse-ie voir
Benir de plus en plus vostre saint mariage.

PREMIER DEVIS. LE IJGE-
MENT DES TROIS DÉESSES.

II.	VENVS.	AMOVR.
III.	PAN.	MERCVR.
IIII.	IYNON.	IYPIYER.
V.	VVLKAN.	APOLLON.



DEVIS PREMIER.

LE IUGEMENT

DES TROIS DEESSES.

IUPITER.



ERCVRE, cette pome pran:
 Va trouver le fils de Priam
 Pasteur en la terre Frygiene:
 Par la grand montagne Idiene,
 Dans Gargare le trouueras

Gardant ses bœufs, & luy diras:

O Paris, Iupiter commande
 Par ce qu'as vne beauté grande,
 Et d'amours es grand maistre aussi,
 Que juges ces deesses cy
 Qui d'elles trois est la plus belle:
 Pour celle que jugeras telle,
 Lisant la pome, trouueras
 Le pris que tu luy donneras.
 Il est bien tems aussi, Deesses,
 Que preniés vers luy vos adresses:
 Car ie refuse tout aplat
 Estre juge d'un tel debat:
 D'autant que toutes ie vous aime

DEVIS I.

D'une amour enuers toutes même:
 Et s'il estoit en mon pouuoir
 Je vous desire toutes voir
 Contentes d'egale victoire:
 Mais qui à l'une donna gloire,
 Des deus s'en ira mal voulu,
 Leur honcur leur ayant tolu.
 Et c'est pourquoy moy qui desire,
 Vos amitiés ie m'en retire.
 Or ce jouuenceau Frygien
 Vers qui alés, le fera bien:
 Il est du royal parentage
 De Ganymede, & dauantage
 Il est naïf & n'est rusé,
 Ayant son âge és mons usé:
 Mais pour cela nul ne l'arguë
 D'estre indigne de cette vuë.
 V E. Quant à ma part, ô Iupiter,
 Bien que voulusses deputer
 Mome mesme sûr nostre noisë,
 Rien ne m'empesche que ne voisë
 Me decouurrir à luy sans si:
 C'est tout qu'il plaise à celles-cy.
 I V N. O V E N V S rien ne nous étonne,
 Non quand ton beau Mars en personne
 De nous juger se chargeroit:
 Nous tiendrions ce qu'il jugeroit.
 Quel qu'il soit ce Paris, j'acorde
 Qu'il apointe nostre discorde.
 I V P. Qu'est-ce ma fille que tu dis?
 Quoy? tu te baisses & rougis?

Toujours vous autres pucelées
Rougisés de telles choses:

Mais tu fais signe qu'il te plaist.

Or alés : & d'autant qu'il est

Impossible que soyés telles

Que sembliés également belles,

Celles deux qui soucomberont,

De bonne heure regarderont

A ne porter nulle rancune

Au juge qui premira l'vne,

Et ne brasser contre le chef

Du simple gars aucun mechef.

M E R. Marchon auant droit en Frygie,

Et puis qu'il faut que vous conduie

Si me suués non lentement:

Mais assurés vous hardiment,

Car j'ay certéne conoissancé

De Paris : n'ayés defiance:

Il est vn beau jeune garçon

De fort amoureuse façon

Et propre à juger tel afere:

En ce fét il ne peut mal fere

V E N. Tout va bien à ce que ie voy:

Ce que tu dis est bon pour moy,

De quoy il n'est point refusable,

Mais nous sera juge équitable.

Est il seul encor aujourduy,

Où s'il a femme auecque luy?

M E R. Il n'est du tout hors mariage.

V E N. Comment ? ie n'entan ce langage.

M E R. Vne qui est d'Idé le mont

DEVIS I.

Et luy leur cas ensemble font,
 Et dans vn logis ce me semble
 Ont tousdeux leur menage ensemble.
 Elle est de passable beauté,
 Mais sent bien fort sa rurauté,
 Et sa montagne naturelle;
 Luy n'a pas trop son cœur en elle.
 Mais pourquoy t'en enquier-tu tant?
 V E N. Pour rien, sinon en m'ébatant.
 M I N. Ho la tu fais outre ta charge
 Faisant apart quelque menage.
 M E R. O Minerue, ce n'étoit rien
 De mal, ne contre vostre bien:
 Et sans plus me demandoit elle
 Si Paris viuoit sans femelle.
 M I N. A quel propos apart ainsi
 S'enqueroit-elle de cecy?
 M E R. Je ne scé, mais à voir sa mine,
 Elle ne faisoit point la fine:
 Et m'a dit qu'elle s'enquéroit,
 Et sans y penser s'ébatoit.
 M I N. Quoy donc ? il est hors mariage?
 M E R. Non ce croy. M I N. Quoy? a til courage
 Suiure des armes le metier,
 Ou ne sent-il que son bouvier?
 M E R. Je ne puis au vray te le dire:
 Si peut on juger qu'il desire
 L'honneur, & la guerre luy plect,
 Estant de l'âge dont il est.
 V E N. Au moins tu vois que ne querelle
 De quoy parles seul avec elle:

C'est à qui aime à rioter,
Non a Venus s'y arrêter.

M E R. Elle s'enquiert de mesme, & pour ce,
Comme en ayant moins, ne te cource
Si ie luy ay semblablement
Rendu reponce simplement.

Mais en deuisant, de maniere
Sommes auancez qu'en arriere
Loin desia les astres auons,
Et presque en Frygie arriuons:
Ie voy même Ide, & tout Gargare
A clair: Si mon œil ne s'égare
Mesmes (& ie ne me deçoy)

Paris vostre juge ie voy.

I V N. Où est-il? car ie ne l'auise.

M E R. Deça, Iunon, à gauche vise
Sur le pendant non au coupeau,
Où tu vois l'autre & le troupeau.

I V N. Ie ne voy nul betail en somme.

M E R. Que dis-tu? ne vois-tu pas comme
Ces bœufs vis-à-vis de mon doit
Marchent auant en cet endroit

Hors des pierres? ne vois-tu l'homme

Qui court aual du rocher, comme

Tenant vne houlete au poin,

Les retient de s'épandre au loin?

I V N. Si c'est luy, ie le voy assure.

M E R. C'est luy même ie t'en assure.

Mais puis que nous en sommes prés

Dés icy prenons terre exprés,

Pour ne luy fere vn éfroy prendre,

*Si tout acoup allions descendre
Audepourueu volans d'enhaut.*

I V N. C'est bien dit, & fere le faut,

Or en terre marchon derriere,

C'est à toy d'aler la premiere,

O Venus, pour nous mener droit:

Car tu dois sçauoir chaque endroit

De ce païs, & les adresses,

Du tems que pour fere caresses

A ton Anchise, te robois

Souuent par ces mons & ces bois.

V E N. Iunon, ie ne suis fort marrie

De toute cette raillerie.

M E R. Bien donques ie vous guideré:

Car moy-mesme j'ay demeure

En Ide durant l'entreprise

Que Iupiter fit pour la prise

Du jeune Frygien garson,

Qu'il vouloit pour son échançon.

Souuent à fin que le guetasse

Il me commandoit que j'alasse

Par ce cartier, jusques atant

Que d'un faux égle se vêtant

Il le bloca dedans les serres,

Et le haussa loin sur les terres,

Fesant la pointe dans les cieux,

Quand à fin qu'il le portât mieux

Auec son vol mon vol j'éleue:

Ainsi le beau fils ie souleue.

S'il m'en souuient ce fut deça

Sur ce rocher qu'il le troussa.

Où pres du bétail qui l'écoute
 Flageoloit n'ayant de rien doute:
 Et voyci fondre Iupiter
 Qui derriere vient l'empierter,
 Le choyant de gente maniere:
 Et serrant d'étreinte legiere
 D'une main par enhaut son bras
 De l'autre sa cuisse par bas:
 Et du bec accrochant de sorte
 La tiare qu'en teste il porte,
 Enleue l'enfant étoné,
 Qui le col souplement tourné
 D'œilade moite le regarde.
 Soudain d'amasser ie ne tarde
 Son flageol, qui des mains luy chut
 De la grande frayeur qu'il ut.

Or voyci le Iuge tout contre:
 Saluons-le en bonne rencontre.
 Et à toy gentil pastoureau:
 P A R. Et à toy aussi jouuenceau.
 Qui es tu qui cy te pourmenes ?
 Qui sont ces femmes que tu menes ?
 Le naturel propre elles n'ont
 Pour la montagne où elles vont
 A les voir si cointes & belles.
 M E R. Des femmes aussi ne sont elles:
 Paris, tu vois Iunon icy,
 Et Minerue & Venus aussi:
 Et moy Mercure que lon mande
 Porteur du fait qu'on te commande.
 Mais pour quoy tremble-tu ? pourquoy

DEVIS I.

Pallis-tu? chaffe tout efroy:
 Ce n'est charge qui ne soit bone:
 Iuge de beauté lon t'ordonne.
 O Paris, Iupiter commande
 Par ce qu'as vne beauté grande,
 Qu'en amours es grand maistre aussi,
 De juger ces Deesses ci,
 Qui d'elles trois est la plus belle:
 Pour celle que jugeras telle
 Lisant la pome, trouueras
 Le pris que tu luy donneras.
 P A R. Baille que l'ecriteau i'epele:
 La belle me pregne (dit elle.)
 Mais Monsieur Mercure, comment
 Pourray-ie fere jugement
 D'une si fort estrange vuë,
 Qui à moy patoureau n'est duë,
 Moy qui suis mortel homme né,
 Et jamés les chams n'eloinné?
 C'est aux mignons des Cours ou villes
 De juger ces noises gentiles:
 Et c'est mon fet de bien scauoir
 Conoistre quelle cheure à voir,
 Est plus belle que l'autre, & quelle
 Genisse plus que l'autre est belle:
 Or ie vous trouue egalement
 Tres-belles: & ne scaay comment
 Il est possible que la vuë
 De l'une en l'autre aucun remuë,
 Qu'il en faut à force arracher,
 Ne voulant sa prise lacher:

DEVIS I.

M'aura gardé de juger mieux.

MER. Elles promettent d'ainsi fere:

Il est tems d'acheuer l'afere.

PAR. Nous essayons de l'acheuer,

Puis qu'on ne pourroit l'echeuer.

Mais deuant ie voudrois entendre

S'il suffira d'ainsi les prendre

Avec leurs abits pour les veoir,

Ou bien s'il faut, pour mieux asseoir

Jugement d'elles reconuës,

Que les contemple toutes nuës.

MER. C'est à toy juge d'y pouruoir:

Ordonnes-en à ton vouloir.

PA. A mon vouloir? Donques j'ordonne

Qu'à-nu ie verray leur personne.

MER. Fay les dépouiller deuant toy:

Je me retire quant à moy.

PA. Puis qu'il faut, Deesses tresbelles,

Que soy juge de vos querelles,

(Que ie puisse ne l'estre pas)

Pour vos beaux abis metre bas

EntreZ dans ce tofsu bocage,

Où pourreZ sous le noir ombrage

De cabinets fueillus & vers

Marcher les membres decouuers,

Loin de soupçon, loin de surprise

Qui vienne rompre l'entreprise

De ce haZardeux jugement,

Pour mon grossier emandement.

Là dedans pour se deuetir,

A fin de ne plus loin sortir

Chacune à sa loge segrette
 Autour d'une place bien nette,
 Seul endroit de ce bois epés,
 Où le clair jour darde ses rés.
 Cette place ronde & liffée
 De mouffe mole est tapiffée,
 Qu'Enone y porta dans son sein,
 Et ie l'agensé de ma main.
 Là chacune apart toute nuë
 Se plantera deuant ma vuë,
 Qu'en vos beautez j'assouiré:
 Puis la plus belle choisiré,
 A qui faut ajuger la pome.
 O que ie vequiffé heureux home
 Si j'en eusse trois à doner,
 Pour toutes trois vous guerdoner!
 M E R. Me recommande: en voyla quatre
 Fort afere: trois à debatre,
 Vn à juger, qui entreprand
 De decider le diferant
 De ces trois qui sont empêchees
 Pour en sortir deux bien fachees.
 Tout rabatu, tout bien conté
 Ie n'ay pas grande voulonté
 De voir leur beauté decouuerte,
 N'estimant fere trop de perte
 De ne la voir: car aussi bien
 Ie scé que n'y gagneroy rien:
 Et de me mettre aux accesssoires
 D'entrer en mes chaudes arfoires,
 Et n'auoir où se decharger

DEVIS I.

Seroit assez pour enrager.
De Junon ie n'y puis pretandre,
Encores moins me faut atandre
De Minerue contentement,
Elle hayt trop l'ébatement:
Quant à Venus ie puis bien dire
Qu'autre fois ie n'auoy du pire
En sa bonne grace,deuant
Que Mars me la vint deceuant.
Lors m'en depétray de bonne heure
Sçachant que l'amour n'estoit seure
Falant souffrir vn compaignon:
Mais quel compaignon? vn mignon
De qui ne pouuoy rien atandre,
S'vn depit le fust venu prandre,
Pour recompanse & pour tout bien,
si non que des noffes de chien.
Que i'aye esté bien voulu d'elle,
A garant & temoin j'apelle
Hermaphrodite le beau fils
Qu'elle me fit en ce païs,
Le nom duquel en vn assemble
Le nom d'elle & le mien ensemble.
O que ie visse maintenant
Enone en ce lieu suruenant,
Enone la nymphe mignone
Qui à Paris toute s'adone:
Mais si mes venes j'echaufoy,
Luy feroiy bien rompre sa foy,
Quelque raison qu'elle pust dire.
Et ne seroit-ce pas pour rire

Si tandis que le beau Paris
 A visant à donner le pris,
 Les beautés des autres visite,
 Qu'on visitast par grand merite
 De sa compagne l'enbompoint,
 Qui la trouueroit si apoint?
 Mot mot: à ce que puis entendre
 Lon peut d'ici du plaisir prendre:
 Au defaut de pouuoir iouir
 De leur vuë, il les faut oüir.

V E. Je ne veu point tirer arriere,
 Et suis contente la premiere
 A nu de tout acoutrement,

O Paris, te montrer comment
 Pour toute beauté ne me vante
 De blancheur és bras excelante,
 Ou de grosseur & fente d'yeus
 Telle comme est celle des bœus,
 Mais de quoy tout par tout j'étale
 Ma beauté qui se suit egale.

M I. O Paris ne la lesse pas
 De uetir, qu'elle n'ait mis bas
 Le Ceste qu'elle a desur elle,
 De peur qu'elle ne t'enforcelle.
 Et bien? te faloit il ainsi

Qu'une pute venir icy
 Te presenter si réparée,
 Et de tant de fars colorée?
 Non, mais decouurir sa beauté,
 A qui rien ne peut estre osté.

P A. Elles disent bien quant au Ceste:

DEVIS I.

Oste-le. Je me t'ai du reste.

VE. Mais pourquoy n'as tu decelé,
Minerue, ton beau chef pelé,

Te demorrionant la teste
sans secouer ainsi la creste,

Et nostre juge epouanter?

Creins-tu qu'il ne voise éuanter

Que ton œil verd n'est fort terrible

Perdant tout ce pennache orrible?

MI. Voyla le morrion leisé.

VE. Voicy le Ceste delacé.

IV. Depouillons-nous. PA. O le miracle!

O Iupiter ! ó le spectacle!

O les beautez ! o le soulas,

Dont ne puis estre fou ny las !

O comment cette vierge est belle!

O prouesse qui se decelle

Sous vergogneuse chasteté.

Vraiment Royale majesté

En port & façon aparante

Digne qui Iupiter contante!

Que cette-cy jette des yeus

Vn ecler dous & gracieus !

Que le ris dont ie la voy rire

Tiré naïuement atire!

Gouter plus d'eur impossible est:

Mais i'ay volonté, s'il vous plest,

De regarder à part chacune:

Ie ne m'arreste sur pas vne,

Estant douteus & ne sachant

Sur quoy la vuë iray fichant,

Qui

Qui de toutes pars atirée
S'éblouit & court égarée.

V E. Faison-le. P A. Retirez-vous don
Vous deux: toy, demeure, ô Iunon.

I V. Paris, me voici demeuree:
Mais quand m'auras considerée,

Il faut aussi considerer
De quoy te veu remunerer,

Et quelle belle recompanse
Deja de te donner ie pense.

Car si m'ordonnes, ô Paris,
De beauté l'honneur & le pris,

Ie t'ordonne la signeurie
A toy seul de toute l'Asie.

P A. Ie ne fay rien pour les presens:
Fay place à vne autre: il est tems.

I'en feray mon éme & rien contre:
Mincrue vien t'en & te monstre.

M I. Me voicy. Paris, si jugeant
Tu me vas la pomme ajugeant,

En quelque guerre que tu ailles
Viendras le plus fort des batailles.

Ie te feré victorieus
Braue guerrier & glorieus.

P A. Ie n'ay que fere de la guerre:
Comme tu vois toute la terre

De Fryge & Lyde en vn tenant
Iouit de la paix maintenant:

Et tout l'estat de nostre pere
De gens de guerre n'a que fere.

Mais bien que ie ne face cas

D E V I S I.

De ces presens, ne pense pas
 Que pour toy de rien moins ie face,
 Si ta beauté les autres passe.
 Si te rabille maintenant
 Ton beau morrion reprenant:
 Car ie t'ay vüe à suffisance.
 Il est tems, que Venus s'auance.
 V E. Me voicy deja pres de toy:
 Voy moy bien par tout & reuoy,
 Courant par dessus rien ne passe,
 Mais chacun membre apart compasse
 Et le contemple en t'arrestant:
 Et si tu voulois faire tant
 Pour moy, le beau fils, que d'atandre
 Oy ce que ven te faire entendre.

Ayant long tens que ie te voy
 Et jeune & beau, tel que (ie croy)
 Nul autre en toute la Frygie
 Ne vit que ton pareil on die,
 Vrayment de moy tu es loué
 Pour la beauté dont es doué:
 Mais ie ne puis que ne t'acuse
 De quoy ton meilleur âge s'vse
 Entre ces rochers, quand tu pers
 Celle beauté par ces desers,
 Qu'il te faudroit quitter pour suiure
 Des gentes citeZ le beau viure.
 Et quel profit ou quel plaisir
 Par my ces mons peux-tu choisir,
 Où ta beauté t'est bien mal due

Qui n'est que des vaches conuë?
 Mais deja bien te conuiendroit
 D'aimer en quelque bon endroit
 Pour epouser, non point de celles
 Trop mal apprises patourelles,
 Qui par les croupes d'Idc vont
 Aussi sauvages que le mont:
 Non vne lourde villageoise,
 Mais quelque gentile Gregeoise
 D'Argos, ou de Corinthe, ou bien
 De Sparte, qui sente son bien,
 Vne telle, comme est Helene
 Jeune & belle, de graces plene,
 Qui en rien ne me cederait,
 Et sur tout qui bien aimeroit.
 Car ie la conois bien pour telle
 Que si tost que seras vu d'elle
 Pour vne vuë seulement,
 Oubliant tout entierement,
 S'abandonnant te voudra suiure
 Pour avec toy mourir & viure.
 Il n'est pas qu'autrefois n'en ais
 Ouy parler. P A. Non ay jamais.
 Mais Venus ouïr ie desire
 Tout ce qu'il te plaira m'en dire.
 V E. Ie te diray de point en point
 Le tout, & n'en mentiray point.
 Helene est la fille de celle
 Lede de nom, mais de fait belle,
 Deuers qui Iupiter vola
 Quand d'un faux Cygne il se voila.

D E V I S I.

Mais quelle la voit on paroistre?
 Blanche comme celle doit estre
 Qu'un Cygne tresblanc engendra:
 Et qui la chair douce & tendre a,
 Comme doit l'auoir atendrie
 Celle qui dans l'euſ fut nourrie.
 Au reste adroite à tout elle est:
 La dance & la lute luy plaist.
 Avec tant d'atraits elle est née
 Qu'une guerre ja s'est menée
 Pour l'amour d'elle, dès le tams
 Qu'encore n'estant meure d'ans,
 Elle fut par Thesé rauie.
 Du depuis quand l'âge fleurie
 Epanouit la frêche fleur
 De sa desirable vigneur,
 Tous les principaus de la Grece
 La choisissans pour leur maistresse,
 Lon vit chez son pere aborder,
 Et pour femme la demander.
 Là Menelas né de l'enjance
 De Pelope, ut la preferance.
 Si tu veus leſſer fere à moy,
 Ce beau mariage est à toy.
 P A. Comme t'es tu tant oubliee,
 D'une qui est ja mariee?
 V E. Tu es bien jeune, & si te sans
 De la nourriture des chams:
 Mais ie ſçay que c'est qu'il faut faire
 Pour bien conduire tel afaire.
 P A. Comment? car i'auroy grand vouloir

Moy-mesme aussi de le sçauoir.

V E. Tu feras vn voyage en Grece,
Comme pour voir leur gentillesse.

Quand en Lacedemon seras,
A Helene te montreras.

Puis apres ce sera ma tâche
De faire qu'elle s'amourache
De toy si tost que te verra,
Tant qu'elle te suiuiira.

P A. C'est chose qui m'est incroyable,
Que lessant vn mary aimable,
Voulust sur la mer voyager
Après vn barbare estranger.

V E. De ce cas ne fay point de doute:
Le moyen que t'y donne écoute.

J'ay deus fils Amour & plaisir,
Desquels deus ie te veu saisir,
Pour t'accompagner au voyage.

Amour gagera son courage
Entrant tout dans elle, & fera
Tant, que la belle t'aimera.

Et Plesir pour plesant te rendre
Et desirable, ira s'epandre
Volant tout alentour de toy:

Et ne seras lezé de moy.

Plus faut que les Graces ie prie
D'estre encores de la partie:

Et quand tous ensemble serons,
Bien aisément la gagnerons.

P A. C'est chose qui de moy n'est sçüe,
Venus, quelle en sera l'issüe:

DEVIS I.

Mais l'amour d'Helene est dans moy:
Il m'est auis que ie la voy.

Ie vogue en Grece: & ie séjourne
Dedans Sparte: & puis m'en retourne
Avec elle, & suis en souci
Que ne fay deja tout ceci.

VE. O Paris, y ne te faut estre
Amoureux, ains que recognoistre
Du loyer de ce jugement,
Celle qui peut heureusement
Moyenner ce beau mariage,
Pour ma victoire & ton noffage
Par vn moyen mesme fêter.
Car il est en toy d'acheter
En te faisant tresheureus homme
Pour le seul pris de ceste pomme,
Avec s'amour & sa beauté
Son mariage tout treté.

PA. Ie crain quand aras ma sentance
Que j'aye maigre recompance.

VE. Veux-tu que t'en face vn serment?

PA. Nenni: promé-le seulement.

VE. Ie te fay promesse certene
De te bailler pour femme Helene,
Faisant qu'elle te suiuiira,
Et dedans Troye arriuera.

Par tout seray pour la conduite,
Et feray toute la poursuite.

PA. Viendra pas Amour à ceci,
Plesir & les Graces aussi?

VE. N'ay' peur: Desir & Hymenéé

Seront encor de la menée.

P A. Sous tel si, la pomme est à toy:

Sous tel si, tu la tiens de moy.

DEVIS II.

VENVS. AMOVR.

VENVS.

DOù vient, Amour, que prens la gloire
D'auoir emporté la victoire

Encontre tous les autres Dieux,

Iupiter qui tourne les cieux,

Neptune qui brasse les ondes,

Pluton Roy des ombres profondes,

Apolon, Cibeles, Iunon:

(Et de moy-mesme que dit lon
Bien que ie soy ta propre mere?)

Toutefois, tu ne peux rien faire

A ceste Minerue aux yeux vers,

Et semble (faux garçon peruers)

Qu'as vn flambeau sans feu ne meches,

Qu'en la troussè n'as point de fleches,

Ny d'arc au poin pour l'enteser,

Ou que ne sçaches plus viser.

A. Ma mere, elle est si fort terrible,

Elle a le regard si horrible

Et si fier, qu'elle me fait peur:

Car lors que prenant plus de cœur,

sur l'arc bandé la fleche preste,

Ie l'aproche, branlant sa creste

Ell' m'epoure : ie tremble & crain:

D E V I S I.

Et l'arc m'échape de la main.

V E. Quoy? Mars est-il pas plus terrible,
Et si ne t'est pas inuincible?

Braue qu'il est & bien armé
Vaincu tu l'as & defarmé.

A. Mais c'est qu'il s'offre & me conuie,
Aiant d'estre vaincu enuie:

Minerue tousiours en soupçon
Se guete d'une autre façon.

Vne fois comme à l'auolée
Prenoy pres d'elle ma volée
Tenant ma torche, elle me dit:

Vien t'en m'ataquer vn petit,
Mais par mon pere ie te jure
Si t'eforces me faire iniure,

Que ie te cacheray ce fer
Dans ton cors, où au fons d'enfer
Par le pié t'enuoiray sur l'heure,
Ou de ces mains (ie t'en assure)
En lopins seras depecé:

Elle m'a ainsi menacé.
Puis sa vuë est fiere & crueuse:

Et porte vne face hideuse,
Vn chef de serpens cheuelu,
Deuant l'estomac epaulu:

Et c'est de quoy i'ay plus de creinte.

Car encor que ce soit par feinte

Qu'elle la pouffe deuant moy,
Ie m'en fuy si tost que la voy.

V E N. Tu creins Minerue & sa Gorgone,
Bien que Iupiter ne t'estone

Auecques le foudre qu'il a.

Mais parle vn peu : dou vient ccla,

Que les Muses ne sont sugetes

A tes flammes n'à tes sagetes:

Ont elles morrions cretés

Ou masques enserpentés?

A. Ma mere, elles sont venerables,

Et de façon fort honorables:

Ie les reuere : puis tousiours

S'entretiennent de beaux discours,

Ou chantent des chansons nouvelles,

Et souuent ie me tien pres d'elles,

Flaté me léssant enchanter

De leur plaisant & doux chanter.

V E N. Lesson ces vierges honorables,

Puis qu'elles sont tant venerables:

Et dy qu'elle raison tu as

Que Diane ne dontes pas?

A. Ie ne puis trouuer la maniere

De l'ateindre : elle est coutumiere

Fuir par les mons sans sejour:

Puis elle éme d'vne autre amour.

V E N. Et mon mignon quelle amour est-ce?

A. Des cerfs & fans qu'elle ne cesse

Et de vener & de tirer,

Et ne l'en voy point retirer.

Mais quant à l'archer frere d'elle,

Bien que loimirant il s'apelle.

V E N. Ie scé bien, ie scé, mon enfant,

Comme tu l'as fleché souuant.

ET à toy Mercure mon pere.
M E R . A toy aussi : se peut-il fere
 Que soy ton pere. **P A N .** Si fét bien,
 Si Mercure és Cyllenien.

M E R . Je le suis : mais fay moy paroistre
 Comment c'est que mon fils peux estre.

P A N . Par amour tu m'engendras tel,
 Et suis ton vray fils naturel.

M E R . Ouy bien vn bouc fut ton pere
 Et quelque cheure fut ta mere.

Car vn fils qui seroit de moy,
 Comme aroit-il ainsi que toy,

Deux cornes sortans de la teste,
 Oreilles & nez d'une beste,

Menton de barbasse empesché,
 Gigos de bouc & pié fourché,

Moignon de queuë sous l'échine?

P A N . Y n'en faut point fere la mine:
 En tous ces brocars que me dis,

De ton fils propre te gaudis.

De toute cette raillerie

Sur toy rechét la moquerie,

Qui fais des enfans ainsi fais:

Mais quant à moy ie n'en puis mais.

M E R . Et qui dis tu qui est ta mere?

Puis-ie bien auoir eu afere

A quelque chicure à mon desçu?

P A N. D'une chieure né suis conceu:
 Mais resouvien toy, ie te prie,
 Si quelque fois en Arcadie
 Tu n'as point forcé quelque part
 Vne fille de bonne part.

Qu'est-il besoin que tu te ronges
 Le pouffe, & qu'en doutant y songes?

C'est Penelope que ie dy
 Fille d'Icare. M E R. Donques dy
 Dou vient qu'elle t'a fét semblable
 A vn bouc, à moy dissemblable?

P A N. Toute la raison te diré
 Que d'elle mesme ie tiré.

Quand m'enuoyoit en Arcadie
 Elle me dit à la partie:

Mon enfant tu es né de moy

Ta mere Penelope, & croy

Que ton vray pere c'est Mercure.

Et pour tant si as la figure

D'un bouc portant cornes au front,

Et les piés fourchus comme ils sont,

Tu n'en dois fere pire chere:

Car en bouc se changeoit ton pere

Pour venir mon amour embler,

Qui te fait au bouc ressembler.

M E R. Y me souuient quand ie m'auise

D'auoir fét telle galantise:

Donques moy qui fier me sentoy

D'estre beau, qui sans barbe étoy,

Faut-il que ton pere on me nomme,

Et qu'entre tous on me renomme

De moy se riant & trufant,
 Pour ouvrier d'un si bel enfant?
 PAN. Je ne te feray point, mon pere,
 Deshonneur à ce que sçay fere.
 Car ie suis bon musicien,
 Et si ie flageole tresbien.
 Bacchus m'ême d'amitié telle,
 Qu'il ne fét rien où ne m'apelle,
 Et son compaignon il m'a fét,
 Supost des brigades qu'il fét:
 Nul autre n'a la preferance
 Deuant moy pour mener la dance.
 Et si tu voyois les troupeaux
 Que j'ay par les herbus coupeaux
 De Tegee & de Parthenie,
 Prendrois vne joye infinie.
 Et puis j'ay le commandement
 Sur Arcadie entierement.
 En guerre aidant depuis n'aguiere
 Les Atheniens, de maniere
 A Marathon me suis porté,
 Qu'un grand los en ay raporté:
 Et pour vne faction telle
 L'autre de-sous la citadelle
 M'ont dedié. Si en passant
 Ton chemin s'aloit adressant
 En Athenes, sçaras la gloire
 Du nom Pan, pour celle victoire.
 MER. Dy moy, Pan, puisque c'est ton nom,
 Es-tu en mariage ou non?
 PAN. Non. Je suis, mon pere Mercure,

De trop amoureuse nature:

Et ne me pourrois arreter

A vne pour m'en contenter.

M E R. *Il faut que les cheures tu sailles.*

P A N. *Je veu bien que de moy te railles,*

Mais si suis-ie le grand mignon

Des Nymphes Pitis & d'Echon,

Et des Menades Bacchiennes

Qui m'ément & sont toutes miennes.

M E R. *Or mon enfant veux-tu sçavoir*

Le premier don que veux auoir

De toy pour vne grace grande?

P A N. *J'écoute. Mon pere commande.*

M E R. *Bonne affection porte moy:*

Eme moy bien : mais garde toy

Je te pri deuant les personnes,

Que le nom de Pere me donnes.

DEVIS IIII.

I V N O N. I V P I T E R.

I V N O N.

VOis-tu, Iupiter, Ixion?

Or dy m'en ton opinion.

I V P. *Iunon, il est de bonne vie*

Et de galante compagnie:

Et quand indigne il en seroit,

Entre nous ne banquetteroit.

I V N. *Mais le méchant en est indigne,*

Et ne faudra plus qu'il y dine.

DEVIS IIII.

IVP. Et de quoy est-il si méchant?
A fin que ie l'aille sçachant.

IVN. De quoy? de la méchance pire,
Et j'aroy honte de la dire:
Tel est ce qu'entrepris il a.

IVN. Et dautant plustost pour cela,
si l'entreprise vaut la honte,
Tu m'en deurois fere le conte.

Aroit-il point voulu rager
Et quelque deesse hontager?
Car ie me doute de la honte
Dont tu n'oses fere le conte.

IVN. C'est moy-mesmes (ó Iupiter)
Non autre, que solliciter

Le méchant n'a fét conscience:
Long temps a desia qu'il commence.

Premier ie ne sçauoy pourquoy
Toujours fichoit les yeux sur moy.

Mais quand j'auise qu'à toute heure
Sans propos il soupire & pleure:

Après, si tost que j'auoy bu,
A l'échançon ayant rendu

La coupe, que rouge & puis blesme
Demandoit à boire en la mesme:

Et quand en sa main il l'auoit
Lors que pour boire la lenoit,

Qu'en lieu de la mettre à sa bouche
Le nez ou le front il s'en touche:

Puis refichoit les yeux sur moy.

Quand toutes ces façons ie voy,
Lors ie commence de conoistre

Que rien qu'amour ce ne peut estre.
 Vn long temps j'ay laissé couler
 Tousiours creignant de t'en parler:
 Et cuidoy que cette manie
 A la longue verroy finie.
 Mais quand il a osé venir
 Propos de cela me tenir,
 Ainsi qu'il se prosterne & pleure
 Te l'ay quité là tout sur l'heure,
 Les deux orcilles me bouchant
 Pour n'ouïr le felon méchant
 Ny sa requeste dissolüe:
 Et sur le champ m'en suis venuë
 T'en auertir pour auiser
 Comme c'est qu'en voudras vsfer.
 I V N. A bien osé cet execrable
 Yure de nectar non-portable
 Contre moy-mesme s'adresser?
 De ton deshonneur te presser?
 Mais c'est nous qui causes en sommes,
 Outre mesure aimans les hommes
 Iusqu'à les fere nos mignons,
 Et de nos tables compagnons.
 Donques il leur est pardonable
 Si beuuans brcuuage semblable
 Si rencontrans deuant leurs yeux
 Les beautez qu'auons en nos cieux,
 Et si les trouuans si tres-belles
 Qu'en terre n'en ont vu de telles,
 D'en jouïr ils sont desireux
 Deuenans soudain amoureux.

DEVIS IIII.

*Amour est vne force grande,
Qui non tanseulement commande
Dessus la race des mortels,
Mais souuent sur nous immortels.*

IVN. Vrément assés il te métrise:

*Il te mene & tire à sa guise
Par le nez, ainsi que lon dit,
Et tu le suis sans contredit
Lapart qui luy plaist te conduire:*

Et sans que veules l'écondire

Il te fét à son gré ranger,

Et fort legierement changer:

Brief tu es d'Amour la sésine,

Le jouét dont jouer ne fine:

Et scé bien pour quelle raison

Tu pardonnes à Ixion.

C'est qu'autrefois par adultere

Sa propre femme tu fis mere,

De qui te naquit Piritois.

IVP. Encores donc tu ramentois

Si quelquefois m'a plu descendre

En terre, pour plesir y prendre.

Mais sçaches mon opinion

Que c'est qu'on fera d'Ixion.

Il ne faut pas qu'on le punisse,

Ny du banquet on le banisse:

Car ce seroit fét sotement.

Més puis qu'il aime ardentement,

Et pleure & souffre grand martyre.

IVN. O Iupiter, que veux-tu dire?

I'ay peur qu'il t'échape des mos

Qui ne soyent d'honête propos.

IV P. Nenny non : Mais faut à l'issuë

Du souper fere d'une nuë

Vne feinte à toy ressemblant :

Et quand plus Amour le troublant

Le fera veiller en sa couche,

Faudra qu'on la porte & la couche

A son costé segrétement.

Ainsi d'un faux contentement

Metra fin à sa doleance

Pensant avoir u jouissance.

IV N. Je ne veu qu'il jouisse en rien

Non pas en feinte d'un tel bien

Où partrop cuider il aspire.

IV P. Atan Iunon que ie veu dire :

Qu'est-ce qui t'en amoindrira

Quand d'une nuë il jouira ?

IV N. Mais si tenant la nuë il pance

Que ce soit moy, pour la semblance

La vilcnie il me fera.

IV P. Pour ce plustost rien n'en fera.

Car ny lon ne verra la nuë

Estre onques Iunon deuenüe,

Ny toy nuë : & la fixion

Ne peut que tromper Ixion.

IV N. Mais (comme sont outreuidés

Les hommes en môs debridés)

Le vantart ne se pourra taire

D'avoir u a Iunon afaire,

Et d'estre compagnon de lit

A Iupiter. Brief sera dit

D E V I S V.

Que de luy suis enamource:
 Et pour chose bien assuree
 Le monde tout cecy croira
 Qui la verité ne sçara.

I V P. Or donc si luy part de la bouche
 Parole qui ton honneur touche,
 Aux enfers sera condamné,
 D'estre miserable tourné
 Et retourné sur vne rouë,
 Où ie veu qu'on l'atache & clouë
 Pour estre à jamais tourmenté
 D'auoir ton amour attenté.

I V N. Ce n'est vne trop gricue péne
 Pour sa vantise & gloire véne.

D E V I S V.

V V L C A N. A P O L L O N.

V V L C A N.

A Pollon as-tu vu de Mée
 Nymphes de Iupiter emee,
 Le poupard naguere enfanté,
 Comme il est doué de beauté
 Et rit à tous ceux qu'il rencontre,
 Et de seure promet & montre,
 Combien qu'il soit petit garson,
 D'estre vn jour quelque cas de bon?
 A P. O Vulcan, tu le dois conoistre!
 Que ce poupard a montre d'estre
 Quelque cas de bon, qui d'effët
 En mal est plus vieil que Iafët!

V V L. Et quel mal l'enfant pourroit fere
Venant du ventre de la mere?

A P. Tu le sçaras le demandant
A Neptun, de qui le tridant
Il a decrobé puis n'aguere:
Ou à Mars, de qui la rapiere
Hors du fourreau luy soutira,
Pour ne dire qu'il adira
A moy mesme l'arc & la trouisse,
Dont finement il me detrouisse.

V V L. Quoy? ce petiot enfantin
Est-il bien desia si malin,
Qui en maillot ne se demeine
Et ne bouge qu'à toute peine?

A P. Tu l'aprendras à tes depans
Si vne fois il vient ccans.

V V L. Ie l'y ay vu vne venuë.

A P. As-tu fêt depuis la revuë,
O Vulcan? & pas vn outil
De ta forge ne te faut-il?

V V L. Il y sont tous. A P. Pren y bien garde.

V V L. Quand tout est bien dit, j'y regarde,
Mais les pincettes ie ne voy.

A P. Va t'en les chercher, & me croy,
Dans son lange où il les a misës
Dés l'heure qu'il te les ut prises.

V V L. De larcin le sutil ouvrier
Semble auoir appris le metier
Dedans le ventre de sa mere:

Tant a la main prompte & legere.

A P. As-tu vu comme ce mignard

D E V I S V.

Est vn afeté babillard:
 Mesme tant il est scruiable
 Nous veut desia seruir à table:
 Et hier ayant desié
 Amour, de l'vn & l'autre pié
 Je ne scé comment à la lute
 L'embarasse & le culebute.
 Puis cependant qu'on le louoit,
 Venus, qui avec luy jouoit
 Et l'embrassoit luy donnant gloire
 Et louange de sa victoire,
 Perdit son Ceste qu'il luy prit.
 Et comme Iupiter luy rit
 Il se trouue le Septre outé:

Et si la foudre n'eust esté
 Trop pesante & trop enflambee,
 Je pensé qu'il l'eust derobee.
 V V L. Tu me dis vn monstre d'enfant.

A P. Ce n'est pas tout, més il entand
 Desia que c'est de la musique.

V V L. En quoy vois-tu qu'il s'y aplique?

A P. Il a trouué nouvellement
 Vne maniere d'instrument
 De la coque d'une tortuë,
 Qu'il a de sept cordes tenduë,
 Apres auoir apropié
 Vn és vni & delié
 Persé d'une ronde roséte,
 Où le son entre & se rejete,
 Dessous le cheualet trouë,
 Dou le cordage renoüé

Par le plat du manche remonte,
 Sur lequel par compas & conte
 Les touches adressent les doigts
 Pour entonner diuerses voix.
 Le clavier anté sur le manche
 Cheuillé derriere se panche:
 C'est où les cordes il retord
 Quand il veut les mettre d'acord,
 O Vulcain, si bien il en sonne
 Que tous les oyans il étonne
 De son jouer melodieux,
 Et d'acors si armonieux,
 Que moy-mesme luy porte enuie
 Qui n'ay rien fét toute ma vie
 Sinon la harpe manier,
 Et veu renoncer au metier.
 Qui plus est Mée nous assure
 Que la nuit au ciel ne demeure,
 Més dessand aux enfers là bas
 Pour tousiours fere quelque cas.
 V V L. Voulontiers pour y aller fere
 Quelque larcin : c'est son afere.
 A P. Il est par endroits empané:
 Depuis naguere a façonné
 Vne merueilleuse baquete,
 Par laquelle (elle est ainsi fète)
 Mene les ames hors des corps
 Et conduit aux enfers les mors.
 V V L. La baquete j'ay façonnée
 Et pour jouét luy ay donnée.
 A P. En recompense il t'a rendu

DEVIS VI.

*Cet outil que tu as perdu.
 V V L. Voirement, il faut quand j'y pansé
 Que de le chercher ie m'auance:
 Et comme tu dis ie verray
 Si dans son bers le trouueray.*

DEVIS VI.

NEPTVNE. MERCVRE.

NEPTVNE.

O Mercure pourroit-on bien
 Auoir maintenant le moyen
 De parler à Iupin ton pere?
 M E R C. O Neptune, il ne se peult faire.
 N E P T. Mais va luy dire sculement.
 M E R C. Ne luy fay point d'empeschement,
 Te dy-ie. le temps n'est à pointt,
 Si m'en crois ne le verras point
 Pour ceste heure. N E P T. Est-ce que Iunon
 Est avecques luy? M E R C. Nenny non:
 Mais c'est chose bien plus nouvelle
 Que n'est pas d'estre avecques elle.
 N E P T. I'enten bien: Ganymede y est.
 M E R C. Encore moins cela, mais c'est
 Qu'il garde le liét. N E P T. Et comment?
 Tu m'estonnes terriblement,
 Mercure, de ce que t'oy dire.
 M E R C. I'auroy grande honte de dire
 De quel mal c'est, tel est le cas.
 N E P T. Auoir honte tu ne dois pas

DEVIS VI.

Enuers moy qui ton oncle suis.

MERC. O Neptune, c'est que depuis
Naguieres il a enfanté.

NEPT. Comment ? que luy ait enfanté ?
Et de qui auoit-il conceu ?

Imputer à nostre diſceu
Estou-il doncques androgyne ?

Mais il n'en donnoit aucun ſigne:
Car ſon ventre ne s'est enflé.

MERC. Quant à cela vous dites vray:
Car auſſi l'enfant n'estoit pas

Dans ſon ventre. NEPT. l'enten le cas,
C'est volontiers que derechef

Il vient d'enfanter de ſon chef
Comme il feut Minerue guerriere:

Car il ha la teſte portiere.

MERC. Nenny, mais il conceut le fruit
En ſa cuiſſe, dont il produit

L'enfant de Semele qu'il porte.

NEPT. O complexion bonne & forte,
Qui touſiours quelque enfant nous donne

Par quelque endroit de ſa perſonne !
Mais dy, qui eſt ceſte Semele ?

MERC. Vne Th. baine damoiſelle,
L'une des filles de Cadmus:

Et pour ne vous en dire plus,
La feut enc. inſte de ſon fait.

NEPT. Et puis, ô Mercure, il ſe fait
Accoucher pour elle en geſine ?

MERC. Ouyd i, n'en faites la mine,
Bien que le cas vous ſemble eſtrange.

DEVIS VI.

Car Iunon en vieille se change,
 (Vous sçauẽz comme elle est jalouze)
 Et met à Semele vne chouse
 En la teste, c'est qu'elle obtienne
 De Iupiter qu'à elle il vienne
 Avec le foudre dans le poing.
 Iupiter qui n'a plus grand soing
 Qu'en toutes choses luy complaire,
 Luy accorde d'ainsi le faire,
 Et s'en vient avecques son foudre
 Qui mit tout le plancher en poudre:
 Subit le feu tua Semele.
 Luy m'enuoye soudain vers elle,
 Et me commande de luy fendre
 Le ventre, & vistement y prendre
 L'enfant, qui n'estoit pas à terme.
 Je luy porte: & puis il enferme,
 Dans sa cuisse qu'il incisa,
 Le manque fruct qui sept mois ha,
 A fin qu'il achue son temps.
 Trois mois l'a porté là dedans:
 Et maintenant dehors l'a mis
 Au bout des trois mois accomplis.
 Et fait auiourdhuy l'acouchee,
 De quoy sa cuisse est deliuree.
 NEPT. Le poupard où est-il asteure ?
 MERC. A Nyffe l'ay porté sur l'heure
 Aux Nymphes pour auoir le soin
 De faire ce qui fait besoin
 A nourrir cet enfant Denys:
 Car c'est le nom qu'on luy a mis.

NEPT. Donques Iupiter est le pere
 De Denys, ensemble & la mere?
 MERC. Il le faut bien : ie vaꝝ à l'eau
 Pour la playe de son trumeau,
 Qu'il luy faut lauer, & luy faire
 Tout à la façon ordinaire,
 Selon la coustume v'sitee
 Comme on fait pour vne accouchee.

D E V I S · V I I .

M E R C V R E . S O V L E I L .

M E R C V R E .

O Souleil (Iupiter l'enjoint)
 Ne roule & ne charie point
 Ny aujourduy ny tout demain:
 Mais demeure & ce temps pendant
 Vne nuit en long s'estendant
 Soit continuelle & se face
 De tout cet entredeux d'espace.
 Heures debrideꝝ les cheuaux.
 Etein ta flamme & pren repos:
 Car long tems a qu'à ton desir
 Tu n'as pris autant de loysir.
 S O V L . Mercure, tu viens m'annoncer
 Cas estrange : & ne puis penser
 Pourquoi c'est : si j'ay foruoyé,
 Si en courant j'ay charié
 Dehors des limites, parquoy
 Se soit depité contre moy,
 Et soit dcliberé de faire

Au triple la nuit ordinaire
De la longueur que le jour ha.

MERC. Ce n'est pour rien tel que cela.

Ny ce n'est pas pour à jamais

Que ce fait il ordonne : mais

Maintenant vn fait il conduit

Qui requiert vne longue nuit

Plus que n'est la nuit ordinaire.

SOVL. Mais ie te pry, pour quel affaire?

Où est-ce qu'il est? Et doù est-ce

Qu'il t'enuoye en si grande presse,

Messager de telle nouvelle?

MERC. De Beotie aupres la belle

Femme du bon Amphitryon.

SOVL. Donc il luy porte affection?

Vne nuit deuoit bien suffire,

Pour faire tout ce qu'il desire.

MERC. Non faisoit. car de cet amour

Doit estre enfanté quelque jour,

Vn grand Dieu, par qui seront mises

A chef de grandes entreprises,

Et n'est possible en vne nuit,

Qui est trop courte & ne suffit,

De le parfaire tout a fait.

SOVL. En bonne heure soit il parfait.

Mais ó Mercure du bon âge

Que regnoit Saturne le sage,

On ne faisoit point tout cela:

Car nous estions de ce temps la.

Luy ne decouchoit d'avec Rhee,

Ny laissant la vouste etheree

A Thebes il ne deualoit,
 Ny coucher ailleurs il n'aloit.
 Mais le jour estoit jour : la nuit
 En si mesure estoit la nuit,
 Ainsi qu'elle estoit ordonnee,
 Pour chaque saison de l'annee.
 On ne voyoit point nouveau change,
 Et rien ne se faisoit d'estrange:
 Et luy n'eust pris vne mortelle
 Pour auoir affaire avec elle.
 Et maintenant tout à rebours
 Il faut renuerser tout le cours
 De toutes choses qu'on remuë,
 Pour vne femme malotruë.
 Mes cheuaux qui sijourneront
 Durs & reuesches se feront.
 Le chemin non frayé trois jours
 Deuiendra facheux & rebours.
 Les chetifs humains languiront
 Que les tenebres couurront.
 Voyla des amoureux deduits
 De Iupiter tous les beaux fruiçts
 Qu'ils receuront : & ce pendant
 Ils demoureront attendant
 Iusques à tant qu'il ait parfaict
 Ce grand combatteur tout a faict,
 Que tu dis deuoir nompareil,
 En ce long obscur. M E R C. Pay Souleil,
 Que de ton prompt & fou langage
 Ne t'aduienne quelque dommage.
 Moy ie m'en va trouuer la Lune,

DEVIS VIII.

Et le *Someil*, *dicux de la brune*,
 Pour leur annoncer à tous deux
 Que c'est que *Iupiter* veut d'eux.
 D'elle, de *lentement* marcher :
 Du *Someil*, de point ne lâcher
 Les *humains*, qui ne sçauront point
 Que la *nuiët* soit longue en ce poinët.

DEVIS VIII.

VENVS. LVNE.

V E N V S.

L Vne que dit on que tu fais ?
 Quand dessus *Carie* tu es
 Que ton *chariot* arrestant
 Tu te tiens coye regardant
 Sur *Endymion* endormi
 Couché dehors alairte, emmi
 Les *mons* ou les *champs* ou les *bois*
 En *chasseur* qu'il est : & par fois
 D'amichemin tu vas descendre
 Pour t'en aller à luy te rendre.
 LVNE. O *Venus* demande à ton *filz*,
 L'auteur de la *peine* où ie suis.
 VEN. Le *mauvais* se *plaißt* à *mal* faire:
 A moy qui suis sa *propre mere*
 Qu'a til faiët ? tantost me menant
 Au *mont d'Ide*, & m'y retenant
 De l'*amour* chaudement *surprise*
 Du *berger* l'*Ilien* *Anchise*,

Tantost au mont Libanien
 Pour le mignon Assyrien,
 Lequel mesme il m'oste à demi
 Le faisant prendre pour amy
 A Proserpine: tellement
 Que me colerant aigrement
 Je l'ay menacé, s'il ne cesse
 De me mettre en telle detresse,
 De rompre son arc & ses traits
 Avec leur carquois: & d'apres
 Mesme les ailes luy couper:
 Desja me suis mise à fraper
 Le mauvais de ma pïanelle:
 Mais de façon ie ne sçay quelle
 Sur l'heure craintif me supplie,
 Et bien tost apres il l'oublie.
 Or dy moy, ton Endymion
 Est-il beau? car la passion
 Se console par le deuis.

LV. O Venus, selon mon aduis,
 Il est tresbeau: lors mesmement
 Qu'ayant agencé proprement
 Sur vne pierre son manteau,
 Il s'endort dessus bien & beau
 Ayant ses dards en la fenestre,
 Qu'il laisse échaper: & sa dextre
 Sur sa teste en hault reployee
 La tient gentiment apuyee,
 Ce qui luy sied bien à merueille:
 Et luy qui doucement sommeille
 Respire vne haleine ambrosine.

DEVIS IX.

Alors moy vers luy ie chemine
 Sans bruit marchant dessus la pointe
 De mes pieds pas à pas, de crainte
 Qu'estant éucillé ne s'effroye.
 Tu sçais tout mon mal & ma joye:
 T'en feray- ie plus long discours ?
 En vn mot ie me meur d'amours.

DEVIS IX.

V E N V S. A M O V R.

V E N V S.

AMour mon fils, voy tes beaux fais,
 Je ne dy pas ceux que tu fais
 Faire à ces humains amoureux
 A eux mesmes ou par entre eux
 En terre: mais au ciel, faisant
 Que Iupiter se deguisant
 Se change en tout ce que tu veux.
 Tu ostes la Lune des cieux,
 Tu contrains le Souleil muſer
 Chez Clymene, & ne s'auiser
 De ses cheuaux ny de son char
 Qu'il laisse oubliex alecar.
 A moy qui suis ta propre mere
 Il t'est loysible de tout faire:
 Mais toy, ô trop audacieux
 A la mere de tant de dieux
 Rhee, qui est vicille passce,
 Qu'as tu fait toy ? tu l'as pouſſee

En fureur l'enamourachant
 De ce beau Phrygien enfant:
 Et par ton amour maumenee
 Elle va comme forcenee.
 Ses lions au char elle atelle,
 Prend les Corybans avec elle,
 Comme gens de fureur qu'ils sont,
 Et tous ensemble courir vont
 A mont & à val du mont d'Ide.
 Elle transportee les guide
 Criant Atys son amoureux.
 Quant aux Corybantes, l'un d'eux
 Se tranche le bras d'une espee:
 L'autre la perruque aualec,
 Va par les monts tout forcené,
 L'autre embouche vn cor entonné:
 L'vn des cymbales va sonant,
 L'autre bat vn tambour tonant:
 En somme par le mont d'Ida,
 Rien que trouble & rage il n'y a:
 C'est pourquoy ie suis toute en crainte,
 Pourquoy j'ay peur moy qui enceinte
 Mere fu d'vn tel mal que toy,
 Que Rhee estant hors de son sens
 Ne commande à ses Corybans
 Te demembrer: ou pour manger
 Te iette aux lions. Tel danger
 Ie te voy courir, dont i'ay peur.
 A. Ma bonne mere ayez bon cœur.
 Des lions ie ne suis pourcux:
 Bien souuent ie monte sur eux,

DEVIS IX.

Et les tenant par leur criniere
 Je les mene : eux à leur maniere
 De la queu' me vont caressant:
 Et dans leur bouche receuant
 Ma main, la lichen & la rendent
 Sans que mal faire ils luy pretendent.
 Quand Rhee auroit elle loisir
 De penser quelque deplaisir
 Contre moy ? elle est empeschee
 A son Arys toute atachee:
 Et puis en quoy ay-ie forfait,
 Si le beau, sembler beau i'ay fait ?
 Vous donque la beauté n'aimez,
 Ou de ce fait ne me blasmez.
 Voudrais tu bien ne l'aimer pas,
 Ou que Mars de toy ne fist cas ?
 VE. Que tu es fier, Toy qui veux estre
 En tout & dessus tous le maistre,
 Vn jour te pourras souuenir
 Des propos que vien de tenir.



DES IEUX DE
 A. DE BAI.